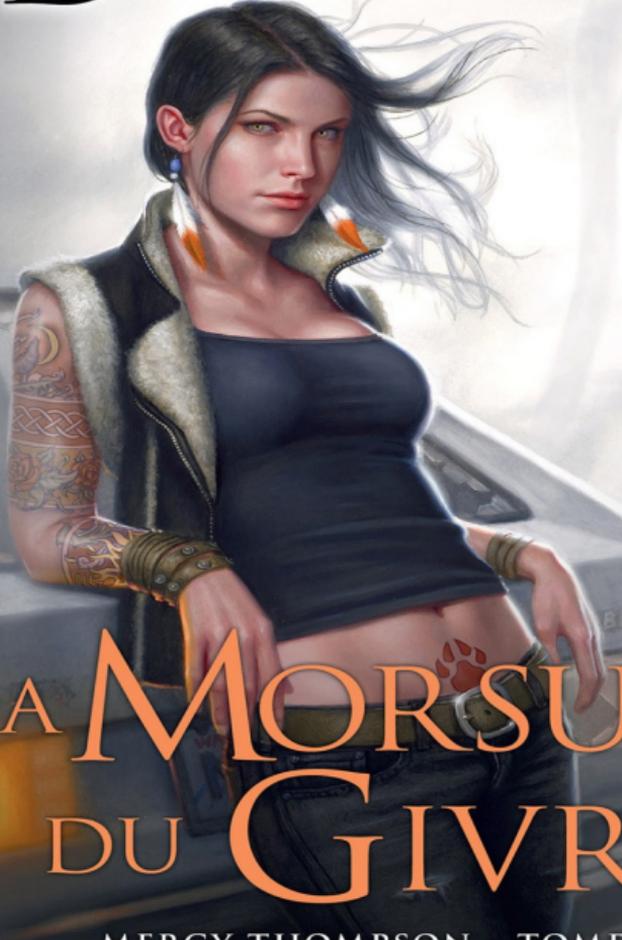


PATRICIA
BRIGGS

A detailed illustration of a woman with dark hair and green eyes, wearing a black top and a fur-lined vest. She has intricate tattoos on her arms and is holding a handgun. The background is a bright, hazy industrial or futuristic setting.

LA MORSURE
DU GIVRE

MERCY THOMPSON - TOME 7



Patricia Briggs

La Morsure du givre

Mercy Thompson – 7

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Lorène
Lenoir

Bragelonne

À Mike, qui apporte de la couleur à mon monde.

Chapitre premier

— Tu aurais dû prendre le van, dit ma belle-fille.

Elle semblait de nouveau elle-même, même si son visage était encore un peu tendu.

— Ce qu'il aurait fallu, surtout, c'est ne jamais mettre les pieds ici, marmonnai-je en m'appuyant de tout mon poids sur le hayon du coffre.

Ma Golf avait beaucoup d'espace de chargement pour une si petite voiture. Nous n'étions restées là que vingt minutes. Je faisais toujours mes courses chez *Walmart*, et jamais je n'en étais sortie avec autant d'achats. Nous étions parties avant la révélation des offres exceptionnelles de minuit. Et pourtant, j'avais pris tous ces... trucs, la plupart sans réduction. Sérieusement, qui faisait ça ?

— Oh, allez, me taquina Jesse d'un ton décidément enjoué, c'est le *Black Friday*¹. Tout le monde fait du shopping ce jour-là !

Je quittai un instant du regard le hayon têtue de ma pauvre voiture assaillie de toutes parts, et contemplai le parking du magasin d'ameublement où nous nous trouvions.

¹Manifestement, qui marmonnai-je

— Manifestement, oui, grommelai-je.

Le magasin de meubles n'ouvrait pas à minuit pour le *Black Friday*, mais son gigantesque parking recueillait le trop-plein de celui du *Walmart*. On n'aurait même pas pu garer un vélo dans ce dernier. Je n'aurais jamais cru qu'autant de gens vivaient dans les Tri-Cities... et ce n'était que l'un des trois *Walmart* que comptait la ville ; celui qui serait le moins bondé avions-nous pensé.

— On devrait aller chez *Target*, dit Jesse d'une voix pensive qui me fit courir des frissons dans le dos. Ils ont *Le Trésor du terrible pirate 4 : Butin immédiat* à moitié prix. La sortie était prévue pour minuit ce soir. D'après les rumeurs, ils s'attendaient à une pénurie avant Noël à cause de problèmes dans la production.

Le Trésor du terrible pirate 3 : Braguettes et corsets dorés plus connu sous le sobriquet de LTDTPBECD – je ne plaisante pas : si vous n'étiez pas capable de prononcer les lettres dix fois à la suite sans vous tromper, vous n'étiez pas un vrai joueur – était le jeu vidéo préféré de la meute. Deux fois par mois, ses membres apportaient leurs ordinateurs portables et quelques tours de PC, les installaient dans la salle de réunion et jouaient jusqu'à l'aube. Des loups-garous vicieux et méchants qui jouaient à des jeux de pirates en ligne... ça pouvait devenir assez intense comme ambiance, et j'étais plutôt surprise qu'il n'y ait pas eu de morts. Pour le moment.

— C'est étrange que ces rumeurs de pénurie aient filtré dans la presse juste avant le *Black Friday*, tiens, marmonnai-je.

Un sourire éclaira le visage de Jesse aux joues rougies par le vent froid de novembre, et son humeur parut moins forcée pour

venit froid de novembre, et son naturel paraît moins forcé pour la première fois depuis que sa mère avait appelé un peu plus tôt dans la soirée, en plein dîner de Thanksgiving, pour annuler leurs projets pour Noël.

— Quel cynisme. Tu fréquentes vraiment trop papa.

Nous partîmes donc à la recherche du trésor du pirate en allant nous garer dans le parking du *Target*, juste de l'autre côté de la rue, parking qui présentait beaucoup de points communs avec celui du *Walmart*. Mais contrairement à ce dernier, *Target* n'était pas resté ouvert. Il y avait une file de personnes qui patientaient en attendant l'ouverture des portes à minuit pile, ce qui, selon ma montre, se produirait dans deux minutes. La file de personnes alignées par quatre commençait au *Target*, contournait le magasin de chaussures et l'énorme animalerie, et disparaissait dans l'obscurité au coin du centre commercial.

— Ce n'est pas encore ouvert.

Je n'avais pas la moindre envie d'aller rejoindre le bout de cette file d'attente. Je me demandai si c'était ce qu'avaient ressenti les soldats de la guerre de Sécession en voyant soudain les troupes ennemies menaçantes et prêtes à la bataille. Cet adversaire-là était armé de poussettes au lieu de canons, mais il me paraissait tout aussi dangereux.

Jesse me considéra d'un œil moqueur. Je tendis l'index vers elle.

— Arrête ça tout de suite, mademoiselle. Tout cela est entièrement ta faute.

Elle battit des paupières d'un air innocent.

— Ma faute ? J'ai juste dit que ça pourrait être sympa d'aller faire les soldes

J'avais pensé que ce serait un bon moyen de la distraire du sentiment de culpabilité mâtiné de promesses brisées dont sa mère s'était rendue spécialiste. Je ne m'étais pas rendu compte qu'aller faire du shopping un *Black Friday* – enfin, nous étions encore jeudi pour une minute – équivalait à peu près à me jeter sur une grenade désamorcée. Ça ne m'aurait pas empêchée de le faire – j'adorais Jesse, et ma diversion commençait à fonctionner –, mais ça aurait été sympa d'avoir conscience de l'horreur que ce serait.

Nous roulions doucement derrière une file de voitures également à la recherche d'une place de stationnement, et notre trajet nous mena juste devant l'entrée, là où les clients patientaient, dans les starting-blocks pour attaquer les soldes. À l'intérieur du magasin, un jeune homme vêtu d'un tee-shirt portant le logo, tristement de circonstance, du magasin – une cible rouge – avança très lentement vers la porte fermée qui était sa seule protection contre la horde.

— Il va mourir, constata Jesse d'un air inquiet.

La foule commença à onduler comme un dragon de nouvel an chinois en le voyant tendre la main vers la clé.

— Je n'aimerais pas être à sa place, acquiesçai-je.

Le garçon partit dans l'autre sens à toute allure, sa mission accomplie, avec une foule enragée sur les talons.

— Je ne rentre pas là-dedans, ajoutai-je d'un ton ferme en voyant une femme âgée donner un coup de coude à l'une de ses semblables qui tentait d'entrer dans le magasin avant elle.

— On peut aller faire un tour au Centre commercial, dit Jesse après quelques instants.

— Le Centre commercial ? m'exclamai-je d'un air incrédule. Tu veux aller au Centre commercial ?

Il y avait plusieurs centres commerciaux dans les Tri-Cities, ainsi qu'un ensemble de magasins d'usine, mais quand on parlait du Centre commercial avec un grand C, on pensait au plus grand d'entre eux qui se situait à Kennewick. Celui que tout habitué du *Black Friday* allait visiter en priorité.

Jesse éclata de rire.

— Non, sérieusement, Mercy. Il y a une réduction de cent dollars sur les robots ménagers. On a cassé celui de Darryl en faisant des brownies avec mes copines. L'argent de mes baby-sittings suffira tout juste à lui en offrir un nouveau à Noël si je profite de cette offre. Si on arrive à trouver ce robot, je suis d'accord pour qu'on mette fin à toute cette expérience. (Elle me lança un regard attristé.) Ça va, vraiment, Mercy. Je la connais, ma mère. Je m'attendais à ce qu'elle annule. De toute façon, ça sera plus sympa de passer Noël avec papa et toi.

— Eh bien, dans ce cas pourquoi est-ce que je ne te donnerais pas ces cent dollars, et on oublie le Centre commercial ?

Elle secoua la tête.

— Non. Je sais que ça ne fait pas longtemps que tu appartiens à cette famille, et que tu n'en connais pas nécessairement toutes les règles. Quand tu casses le jouet de quelqu'un, c'est à toi de le remplacer. Allez, hop, au Centre commercial.

Je laissai échapper un soupir déchirant et quittai l'enclume du parking de *Target* pour me jeter sous le marteau du Centre

commercial Columbia.

— Engouffrons-nous dans la brèche, alors. Allons affronter des gangs de mères de famille et d'effrayantes mégères.

Elle hocha vivement la tête en tirant une épée imaginaire.

— Et damné soit celui – enfin celle – de nous deux qui criera en premier : « Arrête, c'est assez » !

— Je te défie de dénaturer Shakespeare devant Samuel, rétorquai-je en la faisant éclater de rire.

Je n'étais pas très expérimentée en tant que belle-mère. Parfois, j'avais l'impression d'avancer sur une corde raide, une corde raide couverte de graisse. On avait beau s'aimer beaucoup, Jesse et moi, il y avait eu des moments plus difficiles. L'entendre ainsi rire de bon cœur me donnait espoir en notre avenir.

La voiture devant moi freina brusquement, et j'appuyai de tout mon poids sur la pédale de frein de la Golf. Celle-ci était une relique de mon adolescence disparue depuis longtemps, que je maintenais en état de fonctionnement parce que je l'adorais, et parce que garder en bon état une vieille bagnole aussi économique qu'une Golf était la meilleure des pubs possible pour moi qui suis mécanicienne. Les freins répondirent parfaitement, et la voiture s'arrêta même avec dix centimètres de marge entre les pare-chocs.

— Je ne suis pas la première personne à sortir *Macbeth* de son contexte, dit Jesse, le souffle un peu court.

Contrairement à moi, elle ne savait pas que j'avais justement changé les freins la semaine précédente pendant mon temps libre. Je laissai échapper un sifflement impatient entre mes dents

en attendant qu'un conducteur timide devant nous s'insère dans la circulation de l'autoroute.

— La pièce écossaise. C'est la pièce écossaise. Tu devrais le savoir. Certaines choses ne doivent pas être nommées, comme *Macbeth*, les impôts ou Voldemort. Pas si tu veux arriver vivante au Centre commercial, en tout cas.

— Oh, dit-elle avec un sourire en coin, je n'y pense que devant mon miroir, et seulement quand je ne suis pas déjà en train d'appeler « Candyman » ou « Bloody Mary ».

— Ton père sait quel genre de films tu regardes ? m'enquies-tu.

— Mon père m'a offert *Psychose* pour mon treizième anniversaire. Je remarque que tu ne m'as pas demandé qui était Candyman. Tu regardes quel genre de films au juste, toi, Mercy ?

Son petit ton supérieur me poussa à lui tirer la langue. Parce que oui, je suis hyper mature comme belle-mère.

La circulation dans les environs du Centre commercial de Kennewick n'était pas aussi cauchemardesque que prévu. Certes, on était pare-chocs contre pare-chocs, mais on roulait à une allure normale. Je savais qu'une fois la période des fêtes bien entamée, un escargot avancerait plus vite que n'importe quelle voiture dans le coin.

— Mercy ? demanda Jesse.

— Mmh ? répondis-je en déboîtant dans la voie parallèle pour éviter d'être percutée par un minivan.

— Quand est-ce que papa et toi allez faire un bébé ?

Des frissons me parcoururent de la tête aux pieds. Je n'arrivai plus à respirer, à parler ou à bouger... et je percutai le 4 × 4 devant moi à 45 kilomètres-heure. Je suis à peu près certaine que la pièce écossaise n'avait aucune responsabilité là-dedans.

— C'est ma faute, se lamenta Jesse, assise près de moi sur le trottoir du centre commercial, quelques minutes plus tard.

Les gyrophares des différents véhicules d'intervention créaient d'intéressants reflets dans ses cheveux orange et jaune canari. Elle tapait des pieds avec un peu trop d'énergie et d'énervement, à moins que ce ne fût pour se tenir chaud. Il faisait au-dessous de zéro, et le vent était glacial.

J'essayais toujours de comprendre ce qui venait de se produire, mais si j'étais sûre de quelque chose, c'est que ce n'était pas la faute de Jesse. J'appuyai la tête contre le socle en ciment d'un des grands lampadaires, et appliquai ma poche de glace contre ma pommette gauche et mon nez, qui avait enfin cessé de saigner.

— C'est le capitaine qui est responsable de son navire. C'est ma faute.

Crise de panique, pensai-je. La question de Jesse m'avait prise au dépourvu, mais je n'aurais jamais pensé que la perspective d'avoir un enfant me terrifierait autant.

Au contraire, l'idée d'un bébé ne me déplaisait pas du tout. Alors d'où venait cette montée d'angoisse ? J'en sentais encore les dernières vapeurs qui embrouillaient mes pensées, un peu comme un mal de tête causé par une glace trop froide... à moins

que ce soit le résultat de la rencontre entre mon visage et le volant.

La Golf était une vieille voiture, et n'était donc pas équipée d'airbags. Néanmoins, c'était de la qualité allemande, et la voiture avait encaissé le gros du choc, ne causant que quelques bleus et bosses à Jesse et moi, ainsi qu'un saignement de nez et un œil au beurre noir. Je commençais sérieusement à me lasser des yeux au beurre noir, cela étant. Mais avec mon teint, les bleus ne se voyaient pas tellement. D'ici une ou deux semaines, personne ne pourrait deviner que nous avions échappé à un grave accident de la route.

Même avec ma poche de glace pour me protéger du reste du monde, je devinais que la passagère du 4 × 4 était toujours en train de parler à la police parce que je l'entendais hausser la voix. L'énergie qu'elle mettait dans sa plaidoirie me laissait penser qu'elle n'avait rien de grave, elle non plus. Le conducteur restait silencieux, mais semblait aller bien. Il était planté à quelques pas de sa voiture et la contemplait fixement.

Le plus jeune des deux agents de police dit quelque chose à la femme qui sembla l'électrifier comme un aiguillon à bétail. Le conducteur lança un regard vers Jesse et moi pendant que sa compagne montait dans les aigus telle une bouilloire.

— C'est elle qui nous est rentrée dedans ! hurla-t-elle.

Tout du moins était-ce le message sous-jacent, en ne tenant pas compte des insanités agrémentées de jurons qui enrobaient le tout. Elle avait la voix traînante d'une personne ivre, ce qui n'atténuait en rien son côté strident. Je fermis les yeux avec l'impression qu'elle sciait mon crâne déjà endolori et accentuait

la pression sur ma pommette palpitante.

Je comprenais pourtant son sentiment. Même si l'accident n'était pas de sa responsabilité, il allait falloir passer par le dialogue infernal avec la compagnie d'assurances, le fait d'amener le véhicule en réparation, et celui de devoir trouver une autre solution pendant lesdites réparations. Pire, si elle était réduite à l'état d'épave, il allait en outre falloir négocier sa valeur estimée avec l'assurance de l'autre. Je me sentais plutôt coupable, mais un tressaillement de Jesse m'incita à lui consacrer mon attention.

— Ben est bien meilleur, soufflai-je. Il fait preuve de plus de créativité dans ses jurons.

— Sans parler de son accent anglais, qui rend le truc encore plus cool, approuva Jesse, qui se détendit un peu et écouta la femme avec un peu plus d'intérêt, et un peu moins d'inquiétude.

La femme commença à s'en prendre au jeune policier en l'accablant d'injures. Visiblement, elle était à présent furieuse contre lui, et plus contre nous.

— Et Ben est trop malin pour insulter des flics, ajouta Jesse en faisant preuve d'une confiance sincère mais bien mal placée en la sagesse de Ben.

Elle s'était tournée vers moi ce qui lui donnait un bon angle de vue sur la seule véritable victime de l'accident.

— Oh mince, Mercy... Regarde la Golf.

J'avais justement évité de faire cela, mais il allait bien falloir que je m'y résolve.

La petite voiture couleur de rouille était accrochée au 4 × 4 par l'avant, tout en ayant réussi par on ne sait quel moyen à

grimper dessus. Du coup, les pneus avant notaient à une dizaine de centimètres de la chaussée. Le bout du capot se trouvait quarante centimètres plus proche du pare-brise qu'en temps normal.

— Elle est morte, lui confirmai-je.

Peut-être que si Zee vivait encore dans le coin, il aurait pu en faire quelque chose. C'était Zee qui m'avait appris la majorité de ce que je savais en matière de réparations d'automobiles, mais il y avait certaines choses qui ne pouvaient être réparées sans l'aide d'un fae ne craignant pas le contact du fer. Or, Zee était confiné à la réserve de Walla Walla depuis qu'un des Seigneurs Gris avait assassiné le fils d'un sénateur américain avant de déclarer l'indépendance et la souveraineté de la nation fae.

Dans les minutes qui avaient suivi cette déclaration, tous les faes avaient disparu... ainsi que toutes les réserves. La route de quinze kilomètres qui menait à Walla Walla en faisait à présent douze, et on ne pouvait plus du tout voir la réserve en l'empruntant. On m'a dit qu'une autre réserve avait fait pousser un épais buisson de ronciers dans lequel elle avait disparu. Une rumeur circulait selon laquelle le gouvernement aurait tenté d'en bombarder une en vain, toute l'escadrille d'avions ayant disparu mystérieusement... avant de réapparaître au-dessus de l'Australie. Des blogueurs australiens avaient posté des photos, et le président des États-Unis avait présenté des excuses officielles, ce qui semblait confirmer au moins cette partie de la rumeur.

Pour moi, en particulier, cela signifiait que je n'avais plus personne pour me donner un coup de main au garage, ou pour prendre le relais quand j'avais besoin de souffler. Je n'avais

prendre le relais quand j'avais besoin de sommeil. Je n'avais même pas eu l'occasion de parler à Zee avant qu'il disparaisse. Il me manquait, et pas seulement parce que ma Golf semblait devoir rejoindre la grande ronde des voitures au paradis des Volkswagen.

— Au moins nous n'étions pas dans le minivan, dis-je.

L'adolescente en moi, celle qui avait bossé dans des fast-foods pour se payer cette voiture, l'assurance, l'essence et l'entretien, aurait pleuré la pauvre Golf, mais ça n'aurait fait que mettre Jesse encore plus mal à l'aise, et je n'étais plus une ado.

— C'est plus difficile de trouver une Caravelle qu'une Golf ? spécula interrogativement Jesse.

Je lui avais appris comment faire sa vidange, et il lui était arrivé de venir filer un coup de main au garage. La plupart du temps, elle se contentait de flirter avec Gabriel, mon apprenti, de retour de l'université pour les vacances d'automne, mais je ne crachais jamais sur un peu d'aide à présent que j'étais mon unique employée. Je n'avais pas assez de clientèle pour embaucher un autre mécanicien à plein temps, et pas le temps non plus de former un nouveau jeune pour prendre la place de Gabriel. Surtout que je me disais que c'était probablement une perte de temps.

Je ne voulais pas y penser, mais j'avais bien peur de devoir fermer le garage.

— C'est surtout qu'il est bien plus facile d'être blessé dans un accident avec une Caravelle, répondis-je à Jesse.

La perte de ma Golf et le manque de sommeil me rendaient mélancolique, mais je ne voulais pas qu'elle le ressentisse, alors je fis mon possible pour garder un ton léger et joyeux.

is non possible pour garder un ton léger et joyeux.

— Il n'y a pas de zone déformable. C'est d'ailleurs pour ça qu'on n'en fait plus aujourd'hui. Nous ne serions pas sorties quasi intactes d'un tel accident dans le van... et j'en ai ras le bol d'être en fichue chaise roulante.

Jesse pouffa de rire.

— Mercy, tout le monde en a ras le bol de te voir en fauteuil roulant.

Je m'étais salement cassé la jambe pendant ma lune de miel – ne cherchez pas à savoir – l'été précédent. Je m'étais aussi débrouillée pour me blesser les mains, ce qui signifiait que je ne pouvais ni utiliser de béquilles, ni même me déplacer seule en fauteuil. J'avoue, j'avais été particulièrement ronchon.

La femme se disputait toujours avec le policier, mais le conducteur venait vers nous. Peut-être que c'était simplement pour vérifier que j'étais bien assurée, ou un truc du genre, mais je sentis un petit frisson d'avertissement me parcourir la nuque. J'ôtai la poche de glace de mon visage et me levai, des fois que ça s'avère nécessaire.

— N'empêche, reprit Jesse en contemplant la voiture, je l'adorais cette petite Golf. (Elle n'avait pas réagi à mon changement de position. Peut-être ne l'avait-elle même pas remarqué.) C'est ma faute si on a eu cet accident. Je suis tellement désolée.

Le conducteur de l'autre voiture se rua soudain sur Jesse comme un chien enragé en laissant échapper un flot d'insanités qui lui auraient valu de se faire laver la bouche au savon par ma mère.

Jesse écarquilla les yeux et elle se releva d'un bond en

titubant un peu. Je m'interposai entre elle et lui, et dis en empruntant la puissance de l'Alpha de la meute locale, qui s'avérait aussi être mon mari :

— Ça suffit.

Il tourna son regard vers moi, ouvrit la bouche et s'arrêta net. Une odeur d'alcool émanait de lui.

— C'était moi qui conduisais, pas Jesse, poursuivis-je calmement. Vous avez freiné, je vous ai percuté. C'est ma faute. Je suis bien assurée. Ça va être beaucoup de tracas, et j'en suis désolée, mais votre voiture sera réparée ou remplacée.

— Putain d'Espingouine, cracha-t-il, de manière inadaptée vu que je suis amérindienne, pas mexicaine, avant de me balancer un coup de poing.

J'avais beau n'être qu'un petit coyote et pas un loup-garou plein de muscles, j'avais des années et des années de pratique du karaté derrière moi, et une ceinture marron pour le prouver. Le chauffeur furieux du 4 × 4 était bien plus costaud que moi, mais, à en juger par l'odeur qu'il dégageait et par le manque de coordination de ses gestes, il était aussi soûl. Cela compensait à peu près tous les avantages que lui conférait sa taille.

Je laissai son poing m'effleurer, avançai d'un pas et bloquai son bassin avec le mien, avant de saisir le bras qui m'attaquait par la main et le coude, et d'abattre l'homme face la première sur le bitume en utilisant principalement sa propre inertie.

Je me fis aussi mal, bon sang. C'est nul les accidents de voiture. Un éclair de douleur traversa ma pauvre nuque récemment maltraitée ainsi qu'une hanche que je ne pensais pourtant pas du tout abîmée. Je restai les jambes écartées et

alerte pendant quelques instants, mais le contact avec le sol semblait avoir totalement fait oublier son envie de se battre au costaud. Quand je vis qu'il ne se relevait pas immédiatement, prêt à reprendre le combat, je reculai et tâtai ma pommette en regrettant la poche de glace que j'avais laissée tomber au sol.

La bagarre n'avait pas pris plus de quelques secondes. L'homme à terre n'eut même pas le temps de bouger l'index qu'un des policiers lui avait déjà fondu dessus, collé un genou au creux des reins avant de le menotter. Le geste était fluide, témoignant d'une longue habitude, et j'étais presque certaine qu'il devait aussi pratiquer un art martial quelconque.

— On ne conduira plus ce soir, dit joyeusement le flic à l'homme à terre. On ne frappera pas non plus de gentilles dames. On va plutôt cuver au gnouf, hein ?

— Au gnouf ? m'étonnai-je.

L'autre agent, du genre plus âgé et moins enthousiaste, poussa un soupir.

— Nielson aime bien les vieux films. (Il me tendit une contravention pour non-respect des distances de sécurité et désigna l'homme menotté.) Sa compagne est en état d'arrestation pour agression sur un agent de police. Lui, il est bon pour conduite en état d'ivresse. Voulez-vous porter plainte pour voie de fait ? Nous l'avons tous vu porter le premier coup.

Je secouai la tête, soudain épuisée.

— Non. Dites-lui juste que son assurance contacte la mienne.

Un énorme raclement suivi d'un affreux crissement déchira le calme relatif. Une dépanneuse était en train d'enlever le 4 × 4.

Les pneus de la Golf retombèrent au sol avec un soupir, un gargouillement, et le sifflement du liquide antigel bouillant s'évaporant sur l'asphalte glacé en s'échappant du radiateur éventré.

Un frisson parcourut Jesse. Il fallait que je l'emmène au chaud.

— Tu sais quand ton père sera là ? lui demandai-je.

Elle l'avait appelé pendant que j'étais occupée à discuter avec les autorités et d'autres gens qui me tendaient des poches de glace.

— J'ai appelé, confirma Jesse, mais il n'a pas répondu. Alors j'ai appelé Darryl, mais pareil, aucune réponse. J'aurais dû t'en parler avant.

Adam, ne pas répondre au téléphone ? Voilà qui semblait étrange. Adam ne se rendrait certainement pas indisponible alors que nous étions en train de faire du shopping dans le chaos du *Black Friday*. Il avait même proposé de nous accompagner. Ce qui aurait été... intéressant. Il était déjà incapable de supporter *Walmart* au plus calme de la journée. Que Darryl, son second, n'ait pas répondu non plus ne me tracassait pas autant, mais c'était étrange aussi.

Je sortis mon téléphone de ma poche et vis que j'avais reçu un nouveau message de Bran, ce qui était encore plus bizarre. Le Marrok, chef de tous les loups-garous, n'était tout simplement pas du genre à envoyer des SMS.

J'ouvris le message et lus : « La chasse est ouverte. »

— On dirait que Bran est possédé par Arthur Conan Doyle², dis-je, et Jesse vint regarder mon écran par-dessus mon

épaule.

Je tentai de rappeler Bran – j’avais trop froid aux doigts pour taper un message – mais tombai sur un message m’informant que le numéro n’était pas attribué. J’essayai alors de contacter Samuel, le fils du Marrok, et tombai sur son secrétariat.

— Non, ça ira, assurai-je à la secrétaire qui avait décroché, j’irai aux urgences si le docteur Cornick n’est pas disponible.

Il n’y avait aucune raison de ne pas lui laisser de message vraiment informatif, mais le message de Bran m’avait déstabilisée. Et ma crise d’anxiété, celle à l’origine de l’accident, m’avait pas mal secouée aussi.

Je continuai à appeler les autres membres de la meute : Warren, Honey, Mary Jo et même Ben. Leurs portables étaient respectivement éteint, sur messagerie, éteint et sur messagerie.

Je réfléchis au message de Bran en composant le numéro de Paul, qui serait partagé entre l’envie de me sauver et celle de me tuer, mais dont les sentiments pour Jesse étaient bien moins ambigus. Le téléphone sonna dans le vide, et je me souvins que les loups-garous étaient dingues des trucs du genre « mot de passe ultrasecret en cas d’urgence ». Aucun rapport avec leur nature de loup-garou, mais la plupart d’entre eux passaient à un moment ou un autre par l’armée, et cela leur inculquait un type très particulier de paranoïa. Les loups-garous n’avaient rien à envier – loin de là – aux boy-scouts « toujours prêts ».

Je connaissais l’existence de ces codes secrets, parce que j’avais grandi parmi les loups-garous, mais je ne les avais jamais appris parce que je n’en étais pas un moi-même. Adam aurait

probablement fini par me les enseigner à présent que j'appartenais à sa meute, mais, avec toutes ces histoires de monstres aquatiques, de jambes cassées et de drames dans la meute, pas étonnant que ça n'ait pas figuré au top de ses priorités.

Paul ne répondit pas non plus. J'étais prête à parier, en me basant sur ces indices, que le message de Bran signifiait « Pas de téléphones ». Ce qui était bien mignon, mais nous laissait, Jesse et moi, coincées dans ce centre commercial jusqu'à ce que quelqu'un daigne répondre à son fichu téléphone. Si tout cela n'était qu'un test pour mettre à l'épreuve les codes d'urgence, quelqu'un allait sérieusement se faire enguirlander.

Mais si ça n'était pas le cas... Je sentis mon estomac se nouer, et considérai la crise d'anxiété qui avait provoqué l'accident d'un œil plus sombre. J'étais doublement liée, d'une part à Adam, de l'autre à la meute. Quelque chose était-il arrivé à l'un ou à l'autre ? Je testai les liens en question...

— Mercy ? fit Jesse, interrompant ma concentration avant que je ne puisse entrer en contact avec Adam ou le reste de la meute

— J'ignore ce qui se passe, reconnus-je. Je vais encore essayer de contacter des gens.

Après un moment de réflexion, j'appelai Kyle. Il n'était pas un garou, alors il n'avait peut-être pas eu le mémo concernant les appels téléphoniques. Et, en tant que compagnon du troisième plus haut gradé de la meute, peut-être était-il au courant de ce qui se mijotait. Mais j'atterris sur sa messagerie vocale, et ne laissai aucun message. J'essayai ensuite Elizaveta, la sorcière.

Celle-ci était sous contrat avec la meute – j’avais récemment vu quelle somme Adam lui réglait chaque mois et n’aurais eu aucun scrupule à l’utiliser comme taxi –, mais elle ne répondit pas. Peut-être était-elle au fait des codes... ou alors elle était en train de faire du shopping, et les hordes hurlantes autour d’elle l’empêchaient d’entendre son téléphone sonner.

Peut-être que toute la meute était en train de faire les soldes, et que j’étais parano.

— Quelles sont les probabilités que la meute ait rejoint le reste des Tri-Cities et fasse ses courses au beau milieu de la nuit ? demandai-je à voix haute.

— Plutôt minces, répondit Jesse d’un ton sérieux. La plupart sont comme papa : rien que le bruit, ça mettrait leurs nerfs à vif. Les mettre dans un espace confiné avec des gens ordinaires, c’est le meilleur moyen d’obtenir un bain de sang. Je n’en vois aucun, à part peut-être Honey, qui tenterait sa chance.

— C’est mon opinion aussi, acquiesçai-je. Il y a quelque chose qui cloche. Et on est toutes seules.

— Je vais appeler Gabriel, dit-elle en s’exécutant aussitôt.

Gabriel, mon homme à faire tout et n’importe quoi, faisait tout ce qui était en son pouvoir pour ne pas être amoureux de Jesse. Ils avaient officiellement rompu en septembre, lorsqu’il était parti étudier à l’université, à Seattle, alors même qu’ils n’avaient jamais été officiellement « ensemble ». Mais ça ne l’avait pas empêché d’être présent à la table de Thanksgiving, quelques heures plus tôt, et de flirter avec Jesse dans les limites du possible étant donné la présence du père de celle-ci, à qui rien n’échappait.

Mais l'amour n'attendait pas que les conditions soient idéales.

Quand il revenait dans le coin, Gabriel habitait mon minuscule mobil-home, situé de l'autre côté de la clôture de la maison que je partageais avec Adam et Jesse. Quand sa mère et lui s'étaient horriblement disputés concernant ses fréquentations, c'est-à-dire mes amis loups-garous et moi, il y avait emménagé. Il avait beau avoir depuis déménagé à Seattle, le mobil-home était toujours disponible lorsqu'il rentrait pour les vacances.

Comme il ne risquait pas de figurer sur les listes d'urgence des loups-garous, je sentis encore plus l'inquiétude m'étreindre en voyant Jesse secouer la tête. Quelque chose était-il arrivé à la meute en notre absence ?

— Bon sang, maugréai-je en essayant de nouveau de sentir Adam à travers nos liens de couple.

Ceux-ci étaient solides et stables, mais il me fallait parfois des efforts accrus pour en tirer certaines informations. Quand j'en avais parlé à Adam, il s'était contenté de hausser les épaules. « *Ça dépend, avait-il expliqué. Certains ont besoin de vivre à l'intérieur de l'esprit de leur compagnon pour se sentir en sécurité. Mais toi, comment tu t'es sentie quand ça nous est arrivé ?* » Il avait souri en me voyant bafouiller d'un air désolé. « *Ce n'est pas grave. Je t'aime comme tu es, Mercy. Je n'ai pas besoin d'être dans ton esprit à chaque instant. Seulement de savoir que tu es là.* »

Si j'aimais Adam, c'était pour de bonnes raisons.

Je me battis pour essayer de remonter notre lien, aggravant du coup ma migraine déjà forte, parvins à me glisser entre les

barrières que mon subconscient avait apparemment dressées pour m'éviter d'être submergée par le charisme envahissant de cet Alpha parmi les Alphas qu'était Adam Hauptman, et réussis enfin à le toucher...

— Hé, Mercy, dit une voix grave. Tout va bien ?

Je levai les yeux et reconnus le chauffeur de la dépanneuse. Je connaissais la plupart des conducteurs de dépanneuse de la région. J'ai un garage, c'est inclus dans le forfait.

— Salut, Dale, répondis-je en essayant de ne pas montrer que j'étais en plein traficotage de magie lycanthrope.

Ce qui aurait été plus simple si je n'avais pas été de nouveau envahie par le même affreux sentiment de peur qui m'avait coupé le souffle et avait provoqué l'accident avec le 4 × 4. Je fis mon possible pour étouffer cette nouvelle crise d'anxiété. Dale penserait probablement que, si je claquais des dents, c'était à cause du froid.

— Jesse et moi, ça peut aller, mais on a connu des jours meilleurs, ajoutai-je.

— J'imagine bien, approuva-t-il d'un air inquiet, qui me fit penser que j'avais vraiment mauvaise mine. Tu veux que je ramène la Golf à ton garage ? Ou tu es prête à admettre ta défaite immédiatement, et je l'emmène à la casse de Pasco ?

Je le regardai fixement en pensant soudain à quelque chose.

Il examina l'avant de son blouson.

— Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai une tache ? Pourtant, c'était propre quand je l'ai enfilé !

— Dale, si je te paie pour ramener la Golf au garage, tu auras de la place pour Jesse et moi ? Je n'arrive pas à contacter mon mari au téléphone, et j'ai une voiture à disposition là-bas

mon mari au téléphone, et j'ai une voiture à disposition là-bas.

— Bien sûr, Mercy, pas de problème ! répondit-il avec un grand sourire.

— Ce serait super, ajoutai-je. Merci.

C'était la meilleure idée. Le garage était un lieu sûr où je pourrais réfléchir à la situation. J'en avais besoin, de ma Forteresse de Solitude, contre cette vague de panique. Parce que, quand j'essayais d'atteindre Adam par notre lien, je ne sentais que rage et douleur.

Quelqu'un était en train de torturer mon mari, et c'était tout ce que je savais.

Le camion de Dale sentait les frites froides, le café et les bananes trop mûres. Je me forçai à entretenir une conversation badine, en prenant des nouvelles de sa fille et de son bébé nouveau-né, en discutant de la hausse des prix du diesel et de tout ce à quoi j'arrivais à penser. Je ne devais pas montrer à quel point j'étais inquiète à Jesse avant d'en savoir un peu plus.

Mon garage avait un aspect tout à fait normal. Le petit cimetière – où gisaient les restes de quelques véhicules défunts, prêts à sacrifier leurs pièces détachées à leurs cousins en état de fonctionnement – et le parking étaient bien éclairés. De nouveaux lampadaires à halogène éclairaient les quatre voitures qui se trouvaient dans le parc consacré aux voitures encore-vivantes-mais-ayant-besoin-d'aide, et je tapotai le genou de Jesse en l'entendant prendre une brusque inspiration.

Je descendis du camion et aidai Dale à détacher la Golf, non sans avoir ordonné à Jesse d'entrer dans le garage. Elle contempla de nouveau les quatre voitures qui auraient normalement dû être trois et courut vers la porte sans protester.

MEMORANDUM DU CERCLE DES ÉCRIVAINS ET COLÈGES VERS LA PORTE SANS PROTESTER.
Elle l'ouvrit sans peine, alors qu'elle aurait dû être verrouillée, et quand elle entra, elle n'alluma pas la lumière, parce que c'était la digne fille de son père. Elle savait qu'illuminer une pièce avec des fenêtres quand quelque chose pouvait s'y cacher n'était pas une bonne idée.

— Pauvre chose, dit Dale en caressant le coffre de ma voiture, parfaitement indifférent à Jesse. Y en a plus des masses comme elle dans le coin.

Il leva le regard vers moi et ajouta d'un air décontracté :

— J'ai peut-être un plan pour une Jetta de 1989, trois portes, 110 000 kilomètres au compteur. Un peu cabossée, mais rien qu'un peu d'antirouille et de peinture ne puisse réparer.

— J'y réfléchirai, le remerciai-je. Je te dois combien ?

— Le patron t'enverra la facture, répondit-il, m'arrachant un sourire sincère malgré la tension qui m'habitait : le « patron » de Dale était sa femme.

Je le saluai de la main et le regardai s'éloigner, avant de me ruer vers la porte de mon bureau, parce que la quatrième voiture qui était garée entre une Coccinelle de 1968 et un vieux van était une vieille Mercedes toute pourrie de 1974 qui appartenait à Gabriel.

Je me glissai par l'embrasure et refermai la porte derrière moi. Le fait que le bureau soit plongé dans l'obscurité avait suffi à me faire comprendre que Gabriel était au courant de quelque chose, et qu'il fallait rester discret. Dans le cas contraire, les lumières à l'intérieur auraient brillé de mille feux. Je me retournai et sentis l'odeur de Gabriel, certes, mais il y avait aussi quelqu'un d'autre. . .

Je sentis deux bras puissants me saisir par la taille et presque me soulever. Mon odorat me dit que les bras en question appartenaient à Ben, celui qui avait l'accent anglais et un langage fleuri, et qui était en train d'enfourer son visage contre mon ventre. Je remis donc le démonte-pneu que j'avais attrapé là où il se trouvait sur le comptoir sans lui fracasser le crâne. Il bougea la tête de manière à soulever mon tee-shirt, et je sentis le contact de sa joue mal rasée contre ma peau.

J'avais déjà vu un loup-garou se comporter ainsi, agité de frissons, la respiration hachée. J'étais à peu près certaine que Ben n'avait pas faim – contrairement à cet autre loup –, parce que notre festin de dinde ne remontait qu'à quelques heures. Je posai donc ma main sur sa tête et lançai un regard vers les deux adolescents effrayés qui étaient plantés devant une étagère de vieux enjoliveurs dépareillés. Il faisait sombre à l'intérieur du garage, mais les coyotes comme moi voient dans le noir.

Ben émit un son mi-grondement, mi-parole, mais je ne compris pas ce qu'il essayait de me dire. À en juger par la chaleur qui s'échappait de son corps, il était en train de lutter contre une métamorphose. Je le réconfortai de la voix, mais laissai ma main immobile, parce que les loups-garous ont la peau extrêmement sensible quand ils se transforment. Ben cessa d'essayer de parler et se contenta de respirer. Je tournai les yeux vers Gabriel.

Il agrippait la main de Jesse, à moins que ce fût le contraire, et ne paraissait pas en bien meilleur état que Ben.

— Recommence, lui dit Jesse. Mercy doit tout entendre depuis le début.

¹ Gabriel hochait la tête.

— Vers minuit, Ben a fait irruption dans mon salon, m'a attrapé par la peau du cou, a attrapé les clés de ma voiture, et m'a traîné dehors. Dès que j'ai mis le pied à l'extérieur, je me suis rendu compte qu'il se passait quelque chose d'énorme chez toi. Je n'ai vu aucun phare allumé, mais j'ai entendu le bruit de plusieurs véhicules diesel de la taille d'un camion. Ben a parlé de venir ici, au garage, et d'entrer en contact avec toi, je crois. Il avait l'air vraiment bizarre. Il m'a poussé derrière le volant et n'a plus rien dit de cohérent depuis. J'allais essayer de t'appeler, mais...

Il désigna le sol d'un geste du menton, et je vis le téléphone du garage réduit en miettes.

— Il n'a pas semblé penser que c'était une bonne idée. Je suis vraiment, vraiment content de te voir.

— Ben ? demandai-je. Peux-tu...

Il se redressa et laissa tomber une flèche tranquillisante au creux de ma main. Elle était à moitié pleine d'une substance laiteuse que j'identifiai immédiatement. Quelqu'un avait découvert notre secret.

— On l'a drogué, les informai-je en reniflant l'aiguille pour m'en assurer.

L'odeur était familière.

— On dirait le truc qui a tué Mac, ajoutai-je.

Jesse prit une brusque inspiration.

— Mac ? s'enquit Gabriel.

— Avant que tu arrives, lui expliquai-je. Mac était un loup-garou récemment transformé qui s'est retrouvé embringué dans

un complot visant à déstabiliser Bran. On avait toujours pensé que les loups-garous étaient insensibles à toutes les drogues existantes. Mais notre ennemi, qui était lui-même un loup-garou, a réussi à inventer un cocktail efficace, composé d'ingrédients disponibles chez n'importe quel vétérinaire.

C'était une recette qui aurait dû disparaître en même temps que Gerry.

— La plupart des loups-garous à qui on en a administré s'en sont sortis sans encombre, mais les jeunes loups-garous sont plus vulnérables, et Mac n'y a pas survécu.

On considéra Ben, qui ne semblait pas au meilleur de sa forme.

— Est-ce que Ben va s'en sortir ? demanda Gabriel. On ne peut pas l'aider ?

— Je la brûle, gronda Ben.

Je n'étais pas certaine d'avoir bien entendu, car il avait la voix pâteuse et n'articulait pas bien.

— Ben ? Tu brûles la drogue ? (Il paraissait effectivement fiévreux.) En augmentant ton métabolisme ?

J'ignorais que les loups-garous étaient capables de ça.

— Je la brûle bien, dit-il, ce que je pris comme une réponse affirmative. Mais ça va... une minute.

— On peut aider ? m'enquis-je. De l'eau ? De la nourriture ?

J'avais des barres de céréales quelque part dans le bureau.

— Juste toi, répondit-il. L'odeur de la meute, de l'Alpha. Ça aide. (Il fut agité d'un grand frisson.) Mal. Loup. Veut sortir.

— Laisse-le sortir, suggéra Jesse.

Mais Ben secoua la tête.

— Je ne pourrais plus parler. Il faut que je raconte.

Il puait l'adrénaline et le sang.

— On est en sécurité ici, ou faut-il qu'on aille ailleurs ? lui demandai-je.

— OK pour le moment, dit-il après un moment de réflexion. Je pense. Ils doivent être trop occupés par le reste de la meute.

— Du café, ça serait utile ? proposa Jesse.

J'y réfléchis un instant, avant de secouer la tête.

— Je ne suis pas médecin. Ajouter encore un stimulant à la mixture pourrait encore aggraver la situation.

— Tu ne peux pas appeler Samuel ?

Je croisai son regard effrayé et tentai de prendre un ton assuré.

— Je suis tombée sur son secrétariat de permanence. On est seuls.

— Et Zee ? demanda Gabriel.

Il avait vu ce que Zee pouvait faire pour une voiture, et vénérât ce vieux ronchon comme une sorte de héros.

— Il ne pourrait rien faire pour l'argent ? insista-t-il.

— Zee est caché au pays des fées avec tous ses concitoyens, lui dis-je, même s'il était au courant. Il ne va pas pouvoir être d'une grande aide.

— Mais...

— Il a beau être bien des choses, l'interrompis-je, Zee est avant tout un fae.

— Fait mal, gémit Ben, la voix étouffée par mon ventre.

Il se tortillait contre moi. Ça avait cet effet-là, l'argent, sur les

lous-garous. J'aurais tellement aimé pouvoir faire quelque chose pour lui.

— Tu peux m'aider, dit-il comme s'il avait intercepté mes pensées.

C'était parfois le cas avec les liens de meute... et c'était l'un des aspects auxquels j'essayais encore de m'habituer.

— Tu peux me demander... voilà ce que tu peux faire. Me poser des questions. Me faire parler pour que je parvienne à dompter le loup. Il faut que tu saches.

— Tout le monde est vivant, le rassurai-je. Ça, je le sens. Que s'est-il passé ?

— Enlevés, répondit-il, avant d'ajouter : agents fédéraux.

Je sentis un frisson me parcourir la nuque. J'avais un diplôme d'histoire. Quand le gouvernement organisait des actions ciblées envers une partie de sa propre population, c'était mauvais signe. Mauvais signe genre nazis, génocide, tout ça. Nous avons besoin des fédéraux pour protéger les loups-garous des fanatiques présents dans la population humaine. Si le gouvernement se retournait contre nous, les loups devraient se défendre par eux-mêmes. Et ça n'annonçait rien de bon.

— Des agents de quelle structure ? demandai-je. NSA ? CNTRP ? FBI ?

Il secoua la tête, la leva vers moi et sembla s'accrocher à mon regard comme si ça l'aidait à garder les pieds sur terre. Il commença une phrase plusieurs fois avant de s'interrompre.

— Ils ont emmené tous ceux qui étaient présents ?

— Tout le monde, acquiesça-t-il en appuyant de nouveau le front contre mon abdomen. Tous ceux présents.

C'était le soir de Thanksgiving. J'échangeai un regard inquiet avec Jesse. Une grande partie de la meute se trouvait à la maison.

— Honey et Peter et Paul et Darryl et Auriele. (Il interrompit sa litanie de noms pour reprendre son souffle.) Mary Jo. Warren.

— Mary Jo n'était pas là, et Warren non plus, fis-je remarquer.

Warren et son compagnon avaient organisé un dîner de Thanksgiving pour ceux, parmi leurs amis, qui n'avaient pas de famille chez qui rentrer. Du fait de leur homosexualité, ils avaient, parmi leurs connaissances, des proches dont les familles n'étaient pas très tolérantes. Mary Jo, qui était pompier, était de garde.

— Je les ai sentis, gronda Ben.

Il s'interrompit, et son corps se contracta.

— L'a dit... ils ont dit, pas Adam... Ils ont dit... « Venez sans faire d'histoires, et tout ira bien, M. Hauptman ». Adam, il a répondu « Je sens l'odeur du sang sur vos mains. Le sang de Warren et Mary Jo. Qu'avez-vous fait à mes loups ? » Ils ont répondu « Agents fédéraux ». Répété. Montré leur badge.

Il prit une grande inspiration.

— Adam il dit, il a dit « Joli badge. Mais vous n'êtes pas agents fédéraux. » Menteurs. Adam dit qu'ils mentaient.

Je ne parvenais plus à savoir si c'était moi qui retenais Ben ou le contraire.

— Comment ont-ils trouvé Mary Jo ? demandai-je.

Mary Jo avait peur de perdre son travail si sa nature était révélée. S'ils étaient au courant pour elle, pour le tranquillisant,

ça signifiait que quelqu'un était au courant d'un peu trop de nos secrets. Mais ma question était purement rhétorique, et je ne m'attendais pas à une réponse de la part de Ben.

— Téléphones portables, dit-il. Bran a envoyé un message.

— Je l'ai eu, acquiesçai-je. Je croyais que ça signifiait qu'il n'était pas prudent d'utiliser les téléphones.

Il secoua la tête.

— Ça voulait dire qu'on avait localisé nos portables par GPS. Charles a des araignées.

Charles était le fils du Marrok, qui gouvernait tous les loups. Parmi ses nombreux talents figuraient l'assassinat, l'enrichissement et une connaissance terriblement approfondie de la technologie, mais pas l'élevage d'arachnides. Pas à ma connaissance en tout cas.

— Des araignées ? m'étonnai-je.

Il laissa échapper un rire étouffé.

— Des araignées. Des petits bouts de code qui fouinent. Surveillent ce genre de choses. Des logiciels espions dans les logs des compagnies de téléphone. Je crois qu'il a quelqu'un qui travaille pour lui. Mais l'avertissement est arrivé trop tard.

— Comment as-tu réussi à t'échapper ? lui demandai-je.

— J'étais en haut, expliqua-t-il d'une voix qui semblait plus proche de la normale. Il semblait aussi plus cohérent. J'étais allé chercher du papier pour les chi... les toilettes du rez-de-chaussée.

Il laissa échapper un demi-sanglot. Je le serrai contre moi.

— Vas-y, jure, lui murmurai-je. Je ne dirai rien à Adam.

Il laissa échapper un petit rire.

Mourning habitude

— mauvaise habitude.

J'ignorais s'il parlait de son langage ou de ma promesse de ne rien dire à Adam.

— Tu as raison, approuvai-je, parce que c'était la vérité. Tu les as donc entendus et tu es parti chercher Gabriel ?

— J'ai entendu, dit-il. J'ai attendu. Toute la meute était en bas. Et puis Adam a dit « Merci, bon sang de Benjamin » comme si c'était une sorte de juron, et j'ai compris. Je suis Benjamin. Mercy, c'est toi. Le « bon sang », ça signifiait qu'il fallait que je parte tout de suite à ta recherche. Mais il a trouvé le moyen de ne pas le dire clairement pour me donner un peu de marge. Mais il y avait des hommes à l'arrière de la maison, et ils m'ont vu sauter par la fenêtre. C'est là qu'ils m'ont atteint avec cette foutue flèche. J'ai foncé vers le fleuve, avant de repartir dans l'autre sens et de rejoindre Gabriel. Je lui ai dit de conduire. Mais tu n'étais pas là. Tu étais censée être là !

Sans cet accident, Jesse et moi aurions fini nos courses et serions rentrés à la maison. Probablement pile dans les bras de ceux qui avaient enlevé Adam. Je pris une grande inspiration, et l'odeur qui me chatouillait les narines jusqu'à présent m'emplit les poumons.

— Du sang, constatai-je en m'écartant de Ben pour tenter d'y voir quelque chose. Ben, tu saignes ; où es-tu blessé ?

1. Aux États-Unis, le *Black Friday* (littéralement « vendredi noir ») désigne le lendemain du repas de Thanksgiving, journée de soldes qui marque traditionnellement le coup d'envoi de la période des achats de fin d'année. (NdT)

2. « *The game is afoot.* » qu'on peut traduire par « La chasse est ouverte. » est une citation tirée de *Sherlock Holmes*. (NdT)

Chapitre 2

— On a besoin de lumière ? demanda Jesse.

— Je vais chercher la grosse trousse de secours, ajouta Gabriel en se levant.

Lui ne voyait pas dans l'obscurité, mais il connaissait les lieux, et la trousse était accrochée au mur. Il serait moins rapide que moi, mais j'étais retenue par un loup-garou à cet instant précis.

Je savais ce qu'aurait pensé Adam du fait d'allumer la lumière alors que nous nous cachions peut-être d'un groupe de personnes capables de s'attaquer à une meute de loups-garous et d'en sortir victorieuses. Mais ma vision nocturne n'était pas suffisante pour pratiquer les premiers secours dans le noir.

— Lampe électrique, demandai-je. Sous le comptoir. Prends aussi le cutter à côté des fois qu'il faudrait couper ses vêtements.

Je pris le visage de Ben entre mes mains et essayai de tourner son regard vers moi.

— Ben. Ben.

— Oui ?

Le silence était abîmé avec un petit accent anglais très grac

La réponse était claire, avec un petit accent anglais très snob que Ben, avec son langage plein d'insanités, n'avait que rarement. Mais il refusa de me laisser voir son visage.

— Où es-tu blessé ?

— Tranquillisant. Mon cul.

Ces deux derniers mots n'étaient pas aussi distincts, mais je les compris néanmoins et supposai qu'il s'agissait bien de l'endroit et non d'une apostrophe quelconque, encore que, avec Ben, ce n'était pas vraiment évident.

— Non, pas le tranquillisant.

Une fléchette ne l'aurait pas fait saigner aussi longtemps.

— On t'a tiré dessus, Ben. Où ? insistai-je.

Jesse braqua la lampe vers lui.

— Sa jambe, dit-elle. Juste au-dessus du genou droit.

Comme il refusait de me lâcher, ce fut donc Jesse qui découpa la toile du pantalon de Ben avec le cutter. Gabriel attrapa la lampe et examina attentivement la blessure.

— La balle est entrée et ressortie, constata-t-il d'un air calme, même si une pâleur un peu verdâtre s'était emparée de son visage.

La blessure n'avait pas cicatrisé, ce qui signifiait soit qu'on lui avait tiré dessus avec une balle en argent, soit que l'argent présent dans le tranquillisant ralentissait la cicatrisation. Quoi qu'il en soit, nous devons arrêter l'hémorragie.

— Donne-moi une de ces compresses non adhésives, demandai-je à Jesse, c'est important de ne rien utiliser qui puisse coller à la blessure.

La peau de Ben risquait de repousser par-dessus s'il se remettait à cicatriser à l'endroit à laquelle il le devrait normalement

rentra à Crause et à l'autre à laquelle il le devait normalement.

— Passe-moi de la gaze et un bandage compressif. On va rassembler nos affaires et aller chez Samuel, en espérant qu'il y soit.

Samuel Cornick, médecin et loup-garou, saurait certainement mieux que quiconque quoi faire pour Ben. Lui non plus ne répondait pas au téléphone et devait donc avoir reçu le message de Bran. Mais il n'appartenait pas à la meute. Il était fort probable qu'on n'ait pas pensé à lui, qui que fût ce « on », quand on avait enlevé les autres loups. En tout cas, je l'espérais vraiment.

Il fallait que j'emmène Ben chez Samuel et que j'obtienne de l'aide, ce qui pourrait peut-être être le cas auprès de Samuel justement. Il fallait que je retrouve Adam, la meute, que je vérifie que les autres loups qui étaient absents à Thanksgiving n'avaient été ni enlevés, ni blessés. Même chose pour le compagnon de Warren et les collègues pompiers de Mary Jo.

Si nos ennemis avaient su où trouver Mary Jo et Warren, c'est qu'ils en savaient plus qu'ils ne l'auraient dû à propos de qui était lycanthrope ou non. S'il s'agissait d'humains – et Ben m'en aurait parlé si ça n'avait pas été le cas – prêts à kidnapper près de trente loups-garous, soit ils étaient fous, planifiant de tuer tout le monde d'un coup, soit armés et vraiment très dangereux. C'était peut-être des agents fédéraux, en dépit de ce qu'avait dit Ben à propos d'Adam les accusant de mensonge.

— Tu peux te lever ? demandai-je à Ben quand Jesse eut terminé son bandage d'une main passablement experte.

Il poussa un grognement.

— On doit se barrer d'ici. S'ils en savaient assez pour

trouver Warren et Mary Jo, alors ils doivent connaître cet endroit.

— Danger, marmonna-t-il d'une voix de nouveau pâteuse. En danger. Toi.

Cette idée sembla lui redonner force, parce qu'il se releva en émettant un couinement de loup plus que d'humain, avant de s'appuyer, ou plutôt de s'effondrer, sur moi.

— Ce n'est pas la jambe, énonça-t-il précautionneusement. C'est la drogue. Faible. Faible. Faible.

Il se raidit, et je vis ses yeux prendre une nuance dorée qui trahissait le besoin d'autoprotection du loup. Les prédateurs détestent être affaiblis et vulnérables.

— Tout va bien, répondis-je d'un ton ferme, parce qu'il était important qu'il me croit.

Parce que si ce n'était pas le cas, il risquait de devenir agressif, et on serait encore plus dans la mouise.

— Il n'y a que des amis, ici. Gabriel, prends les clés de la Mercedes garée dans l'atelier et aide-moi à y transporter Ben.

La Mercedes bleu marine de Marsilia, une Classe S 65 AMG, était garée à l'intérieur, des fois que quelqu'un aurait l'idée de la rayer ou de lui lancer des cailloux. Elle avait à peine trois mois et se trouvait ici pour sa première vidange, et j'aurais pu m'acheter un second garage avec son prix catalogue.

— L'AMG ? s'exclama Gabriel en récupérant la clé. Tu vas laisser Ben saigner sur la banquette d'une AMG ?

— Il est déjà en train de saigner sur une Mercedes, fit remarquer Jesse d'un ton ironique avant de se tourner vers moi. Heu. attends une minute. L'AMG ? Cette AMG ? Mercedes

Athena Thompson Hauptman, tu as pétié un plomb ? Tu ne peux pas laisser Ben saigner sur la banquette de la Mercedes de Marsilia !

— Marsilia, la reine des vampires ? s'étrangla Gabriel. Mercy, c'est complètement idiot. Prenons plutôt la mienne.

— Ce n'est pas une reine, c'est la maîtresse de l'essaim, rectifiai-je. Cette voiture a quatre places et n'a pas « mécanicienne spécialisée Volkswagen et loup-garou blessé en fuite » écrit en gros dessus.

Ce que je ne précisai pas, parce que je ne voulais affoler personne, c'était que, les vampires étant un peu comme un croisement de la CIA et de la Mafia, la Mercedes avait des vitres pare-balles. Encore plus important, si nous avions réellement affaire à une agence gouvernementale, cette voiture était totalement dépourvue de dispositifs de traçage. Wulfé – le vampire magicien qui était au service de Marsilia – et moi avions désactivé, tous les gadgets de localisation qui étaient ordinairement installés sur tout véhicule récent, y compris les tags RFID sur les pneus.

Et en cet instant précis, j'avais d'autres sujets d'inquiétude que d'offenser Marsilia, aussi terrifiante fût-elle : emmener Ben chez Samuel, qui saurait soigner ce qui n'allait pas chez le loup-garou ; mettre Jesse et Gabriel en lieu sûr ; trouver ceux qui avaient enlevé mon compagnon, et ramener celui-ci à la maison.

La douleur d'Adam grondait dans mon cœur, et j'allais faire payer ceux qui lui faisaient subir ça, plutôt deux fois qu'une.

C'était comme le triage des patients aux urgences. Décision un : protéger ceux qui étaient sains et saufs. Décision

deux : récupérer les autres. Décision trois : faire regretter à ceux qui les avaient enlevés.

À cette pensée, je retournai dans le bureau en courant. Adam m'avait convaincue de garder mon Sig 9 mm dans le coffre-fort. Le fait d'être mariée à l'Alpha local m'avait fait gagner en notoriété, et cela rassurait Adam de savoir que j'étais armée. Je fourrai deux chargeurs – pleins – dans mon sac et attrapai une boîte supplémentaire de balles en argent. Si j'avais possédé une bombe atomique, je l'aurais prise aussi, mais il fallait que je fasse avec ce que j'avais.

Jesse s'était installée à l'arrière avec Ben. Preuve de son intelligence. Ben connaissait assez bien Gabriel en règle générale, mais Jesse sentait l'odeur d'Adam. Ben ne pouvait pas se mettre devant parce que le mélange de la drogue et de sa blessure le rendait trop instable, et il était trop costaud pour que je puisse lutter contre lui tout en conduisant. Jesse avait aussi trouvé une vieille couverture pour protéger la banquette.

Je fis sortir la Mercedes du garage en marche arrière et attendis que Gabriel referme le rideau et monte à côté de moi.

— Tu as les yeux dorés, dit-il en s'installant sur le siège passager. Je ne savais pas que tu pouvais faire ça.

Je l'ignorais aussi.

Samuel habitait à une vingtaine de minutes de route de mon garage, mais le trajet me parut durer des heures. La tentation d'appuyer à fond sur l'accélérateur était grande. La Mercedes de Marsilia montait à plus de 350 kilomètres-heure : j'avais aussi, à sa demande, désactivé le limiteur qui maintenait la vitesse

du véhicule à un niveau plus compatible avec les réflexes humains. Mais les flics étaient présents en nombre sur les routes, même à cette heure indue de la nuit, parce que les chasseurs de bonnes affaires étaient eux aussi de plus en plus nombreux. Il fallait absolument éviter de me faire arrêter tant que j'avais un homme blessé par balle sur ma banquette arrière.

Je continuai donc à longer lentement la rivière à 90 kilomètres-heure en direction de la maison de Samuel, à Richland.

Avant d'épouser Adam, je vivais en colocation avec Samuel. Il venait encore souvent me rendre visite. Un loup, en particulier un loup solitaire, avait besoin de la présence des autres. Et bien qu'Adam fût un Alpha, et Samuel, très dominant, ils avaient développé une sorte d'amitié réservée.

Samuel vivait dans un appartement de Richland juste au bord de la rivière, dans le quartier le plus cher de la ville. Il se fichait totalement des apparences : il avait partagé avec moi mon mobil-home de vingt mètres sur quatre pendant deux ans sans trop se plaindre, mais il adorait l'eau. N'importe où ailleurs dans la ville il aurait pu se payer une énorme maison pour le prix de cet appartement.

La résidence n'avait pas plus de dix ans, et affichait des murs en pierre et en stuc entretenus avec maniaquerie. Je garai la Mercedes devant le garage de Samuel, laissai mes camarades à l'intérieur et allai frapper à la porte.

Personne ne répondit. Je collai le front contre la surface froide de la porte et écoutai, mais n'entendis rien.

— S'il te plaît, Samuel, j'ai besoin de toi, dis-je en frappant

une nouvelle fois.

Quand la porte s'ouvrit enfin, je me retrouvai face non pas à Samuel, mais à Ariana, sa compagne. Elle était vêtue d'un sweat-shirt et d'un bas de pyjama à l'aspect duveteux bleu nuit avec un motif de petits chats blancs jouant avec des pelotes de laine rose.

Les faes possèdent un glamour : c'est justement ce qui en fait des faes. Ils peuvent prendre toute sorte de forme à leur convenance, et le plus souvent ils préfèrent une forme qui ne sort pas de l'ordinaire. La première fois que j'avais rencontré Ariana, elle avait le visage d'une gentille grand-mère. J'avais aussi, je crois, pu voir son véritable aspect, qui était spectaculaire et magnifique.

La forme actuelle d'Ariana n'était ni laide, ni belle, plutôt agréablement banale. Des cheveux d'un blond doré très clair, plus courant chez les enfants que chez les adultes avant l'avènement des teintures capillaires, encadraient son visage et mettaient en valeur son doux regard gris. Son âge apparent, entre vingt-cinq et trente ans, correspondait à celui tout aussi apparent de Samuel. Il y avait des éléments de son aspect de fae que l'on retrouvait dans son visage, de la même manière que la forme de fae de Zee, mon vieux mentor, partageait certaines similarités avec l'aspect humain que j'étais plus habituée à voir.

Le truc, c'est qu'elle n'était pas censée être là. C'était une fae. Elle aurait dû se trouver à la réserve avec tous les autres. J'avais appelé pour voir comment se portait Ariana au moment de la retraite des fae et étais tombée sur Samuel. Il m'avait dit, d'une manière qui me semblait à présent bizarrement détendue,

qu'Ariana était en sécurité et reviendrait dès que possible. Apparemment, c'était bien plus tôt que pour tout le reste des faes.

— Ariana, balbutiai-je. Je pensais...

— Que je m'étais retirée dans la réserve avec mes semblables ? demanda-t-elle. Mon compagnon est ici. Je ne suis pas une suiveuse, et mon allégeance ne va plus aux Seigneurs Gris, si ça a d'ailleurs jamais été le cas. Ils ont choisi de me laisser rester ici à condition que je n'attire pas l'attention. (Elle me décocha un sourire espiègle.) Ils nous ont ordonné de leur donner tous les artefacts et objets magiques en notre possession. J'ai gardé le Grimoire d'Argent. Ils étaient curieusement très enthousiastes à l'idée que je le conserve en ma possession.

Le Grimoire d'Argent était un artefact qu'elle avait créé bien avant que Christophe Colomb ne soit qu'une étincelle dans le regard de son père. Il absorbait la magie de tous les faes alentour. Trop puissant pour l'abandonner à la merci d'une main humaine... et trop dangereux pour l'apporter à la réserve.

Toute trace d'humour disparut de son visage.

— Mais je bavarde, et tu es blessée. Entre au chaud.

— Ce n'est pas mon sang, dis-je. Samuel est ici ? J'ai un avertissement et un patient pour lui. Sinon, il vaut mieux que nous nous en allions tout de suite.

— Il n'est pas là, répondit Ariana. Son père l'a appelé à la rescousse il y a quelques jours. Il a dit que c'était pour une réunion concernant des « perturbations dans la Force ».

Je lui lançai un regard vide qui lui arracha un autre sourire.

— Je t'assure que c'est exactement ce qu'il m'a dit. Mais

amène donc ton blessé. J'ai une solide expérience de barbier, et le kit de premier secours de Samuel est très complet.

J'hésitai un instant, et vis l'expression de son visage changer. Ariana était très vieille, plus que Bran à mon avis, mais elle avait en elle une sorte de fragilité, de vulnérabilité qui faisait qu'elle était aisément blessée.

— Je n'ai aucun doute à ton propos, la rassurai-je. Mais mon blessé est un loup. Il est sous forme humaine à l'heure qu'il est, mais ça lui demande toute son énergie pour ne pas lâcher prise.

Ariana avait une phobie ancestrale et tout à fait justifiée des canidés, qu'elle ne parvenait à vaincre qu'en présence de gens qu'elle connaissait bien, c'est-à-dire Samuel. Le reste d'entre nous essayions simplement de ne pas nous comporter de manière trop loup ou coyote quand elle était dans le coin.

Elle prit une grande inspiration.

— Je savais que ton patient était probablement l'un de tes loups-garous. Qui ça pourrait être d'autre ? Amène-le.

Je rassemblai mes camarades humains et non humains. J'ignorais si c'était la bonne chose à faire. J'avais vu une fois Ariana en proie à la panique, et ça avait été assez terrifiant pour que je n'aie pas très envie de reproduire l'expérience. Je l'avais prévenue, et elle se pensait capable d'assumer. Espérons que ce serait suffisant.

Jesse poussa Ben, et Gabriel et moi le tirâmes hors de la voiture. Dès qu'il se trouva en position verticale, Gabriel se glissa sous l'épaule du loup et supporta le plus clair de son poids. Je regardai autour de moi, mais aucune lumière ne filtrait des

tenettes alentour. Si l'on nous espionnait, j'étais incapable de le voir.

Jesse ouvrit la porte. Gabriel s'immobilisa dans l'entrée, dont les murs étaient peints de couleur vive mais dont le sol était couvert d'une moquette blanche alors que Ben saignait toujours.

Ariana leva les yeux au ciel.

— Amenez-le, les enfants. Je vous assure que je suis tout à fait à même d'enlever du sang d'un morceau de moquette.

Rassurée, j'invitai Ben et Gabriel à avancer. L'appartement était un genre de loft avec un espace réunissant salon, salle à manger et cuisine. Gabriel fit traverser à Ben l'entrée et la cuisine, et je l'aidai à l'installer sur le canapé en cuir brun du salon. Il avait encore plus mauvaise mine, si c'était possible, qu'à mon garage. Comme si, à présent que quelqu'un avait pris les choses en main, il avait cessé de lutter pour rester alerte.

Ariana nous regarda tous en fronçant les sourcils.

— Dites-moi ce qui s'est passé.

Je m'exécutai en lui racontant l'histoire de mon point de vue jusqu'à notre arrivée au garage, puis ajoutai la version de Ben. Quand j'eus terminé, elle posa la main sur le front de Ben.

Il marmonna des insanités, et elle haussa les sourcils.

— On ne peut pas lui en vouloir dans cet état-là, s'exclama Jesse d'un ton défensif.

Un sourire joua sur les lèvres d'Ariana.

— J'ai déjà entendu pire.

Elle retroussa la jambe du pantalon de Ben. Le bandage qu'on lui avait fait était déjà saturé de sang.

— C'était une balle en argent ?

En tout cas, ce ne serait pas comme ce le devrait s'il

— En tout cas, ça ne cicatrise pas comme ça le devrait si il n'y avait pas d'argent dans l'histoire, répondis-je. Ils lui ont certainement tiré dessus avec une fléchette de tranquillisant qui en contenait. On a déjà utilisé cette substance pour tuer un ami, il y a quelques années. C'est pour ça que je voulais que Samuel y jette un coup d'œil.

Ariana recula d'un pas en fermant les yeux et en faisant flotter sa main à une dizaine de centimètres de la peau de Ben.

— J'ai une affinité avec l'argent, expliqua-t-elle. Je peux le sentir, mais pas l'appeler.

Ariana signifie « argent » en gallois. Plutôt ironique pour une compagne de loup-garou.

— Il y a effectivement un peu d'argent en lui, dit-elle après quelques instants. Mais rien à côté de sa blessure, donc ça vient certainement de la fléchette. Si c'était une balle en argent, elle n'a laissé aucune trace derrière elle. Il va falloir qu'il attende le temps que l'argent s'évacue... mais je peux au moins soigner la plaie.

Je laissai ma main posée sur Ben pendant qu'Ariana ôtait les bandages et enduisait la plaie d'entrée et celle de sortie d'une sorte de baume aux herbes qu'elle conservait dans une vieille poterie. Ben était allongé sur le côté pour lui permettre un accès dégagé à la blessure. Il gardait les yeux fermés, mais chaque muscle de son corps était tendu. Ariana était une quasi-étrangère, et il était blessé. Parfois, il grognait doucement, et Ariana sursautait comme un lapin terrifié, ce qui avait pour effet de crispier Ben encore plus.

Le temps qu'elle termine, ils étaient tous deux aussi tremblants que des pur-sang avant le derby du Kentucky

rembians que des pur-sang avait le derby du Kentucky.

— C'est tout ce que je peux faire pour lui, dit-elle en s'éloignant avec un soupir de soulagement.

Elle se dirigea vers l'évier, retrouvant de plus en plus son sang-froid avec chaque pas qui l'éloignait de Ben. Elle se savonna les mains et les essuya avec un torchon blanc. Quand elle reprit la parole, ce fut sur un ton ferme et vif.

— Je n'ai pas l'expertise de Samuel, mais en dehors des risques d'infection, qui ne concernent pas les loups-garous, sa jambe devrait guérir sans mal.

S'il n'y a pas trop d'argent, pensai-je. J'ignorais si Ben était en état de suivre la conversation. Il avait les yeux mi-clos, mais à présent que j'étais la seule à le toucher, son corps me semblait étonnamment détendu.

— Quoi qu'il en soit, on ne peut rien de plus pour lui sans Adam (son Alpha, qui pourrait déverser la force de la meute en lui) ou Samuel, constatai-je.

J'étais capable d'emprunter quelques pouvoirs à Adam, mais je n'étais pas encore parvenue à manipuler assez bien les liens de meute pour accélérer la guérison de mes loups.

— Je vais essayer d'appeler Samuel, proposa Ariana en décrochant le téléphone qui se trouvait près du canapé.

Elle se redressa avec raideur, combiné contre l'oreille, et composa un numéro.

— Phin, désolée de te réveiller, mais j'ai fait un rêve...

Phin, c'était Phineas Brewster, son descendant majoritairement humain qui vendait des livres de collection et d'occasion. La raison pour laquelle elle l'avait appelé lui, au lieu de Samuel, était la même que celle qui avait causé sa soudaine

raideur. Je me demandais ce qu'elle avait entendu, ou senti, qui lui avait fait changer d'avis.

— Ari ? marmonna une voix ensommeillée à l'autre bout du fil.

J'essaie en général de ne pas être indiscreète quand je peux l'éviter, mais, à l'instar de celle des loups, mon ouïe est très développée.

— Non, poursuivit Phin d'une voix embrumée, avant de s'éclaircir la voix et de paraître soudain plus réveillé. Je veux dire non, ce n'est pas un problème. Tu vas bien ? Tu veux que je passe te voir ?

— Non, répondit-elle d'un air de soulagement. C'était seulement un rêve. Mais ça m'a rendue inquiète à ton propos.

Les faes ne pouvaient pas mentir. Elle avait donc bien fait un rêve qui l'avait fait s'inquiéter pour Phin... mais ça aurait pu aussi bien être ce soir-là que dix ans auparavant.

— Je vais bien, dit-il d'un air rassurant, comme s'il était habitué à recevoir des appels inquiets de sa part au milieu de la nuit.

— Continue comme ça, répondit-elle avant de raccrocher, les sourcils froncés. Quelqu'un écoutait.

— Le téléphone est sur écoute ? demanda Gabriel, l'air contrarié.

Elle haussa les épaules.

— Quelqu'un nous écoutait. Je pouvais sentir son attention. Magie ou technologie, ça n'a aucune importance. Si je n'avais appelé personne, ils se seraient demandé pourquoi j'avais décroché.

— Pas de téléphones, m'exclamai-je en sortant le mien de ma poche. J'ai oublié. Bon sang, mais quelle idiote !

Bran avait envoyé un message pour nous informer qu'on utilisait les téléphones pour localiser les membres de la meute, Ben me l'avait confirmé, et on avait tous apporté nos téléphones ici avec nous. Je tapotai l'épaule de Ben.

— Tu as ton portable, Ben ?

— J'l'ai crabouillé en v'nant chez toi, marmonna-t-il. Bran a dit de jeter les téléphones.

— Jesse ? Gabriel ? Vous avez les vôtres ?

Jesse me tendit le sien, mais Gabriel se contenta de secouer la tête.

— Le mien est sur ma table de chevet, là où il ne pourra nous faire aucun mal.

J'empruntai un marteau et l'usage du garage, et me débarrassai des deux appareils. J'étais presque sûre que j'aurais pu me contenter d'ôter les batteries, mais « presque » ça n'était pas suffisant, alors j'utilisai un marteau.

— C'est qui ? me demanda Jesse alors que je revenais en pleine discussion à propos de ce qui s'était produit à la maison. Le gouvernement ? Les faes ? (Elle croisa les bras et se recroquevilla sur elle-même.) Les vampires ?

— Samuel m'a dit que son père s'attendait à ce que l'attention du gouvernement se porte sur les loups-garous après avoir compliqué la vie des faes, dit Ariana. Le Marrok est aussi au beau milieu de négociations délicates avec les faes, des négociations qui rendent les vampires extrêmement nerveux, parce qu'ils redoutent de savoir ce qu'ils auront à affronter si les

faes et les loups-garous parviennent à un accord.

— Les hommes qui ont kidnappé la meute ont prétendu appartenir à une agence gouvernementale, dis-je, sauf qu'Adam semblait penser qu'ils mentaient. Mais ils étaient humains, ce qui m'évoque quand même un rapport avec le gouvernement.

— On est en sécurité, ici ? s'inquiéta Gabriel. Ou doit-on trouver une meilleure cachette ?

— Ils peuvent avoir localisé nos téléphones ici, reconnus-je. Il faut qu'on continue à bouger. J'espérais simplement avoir un peu de temps pour essayer de contacter Adam et comprendre ce qui se passe.

— Vous pouvez rester ici pour ça, intervint Ariana. Je suis incapable de faire disparaître cet appartement dans un buisson de ronces, mais je peux le rendre difficile à trouver pendant quelques heures.

— Mercy ? demanda Jesse. Qu'est-ce que tu sais ?

— Il est vivant, répondis-je en décidant de faire confiance à Ariana et à ses capacités.

Si elle parvenait à nous cacher le temps que je contacte Adam, ce serait très utile.

— J'ai besoin d'un endroit calme pour vider mon esprit et voir si je perçois autre chose.

Je n'avais nulle intention de mentionner à Jesse le cocktail d'émotions lugubres et violentes que j'avais perçues par intermittence de la part d'Adam durant toute la nuit. C'était d'ailleurs cette intermittence qui m'inquiétait le plus.

— Prends une douche chaude, suggéra Ariana. La méditation est plus facile quand on se sent propre. Je t'apporte

de quoi te changer... et m'occupe de protéger ton troupeau.

Ben gronda, et elle réprima un frisson.

J'essayai tout d'abord de simplement m'asseoir sur le sol de la chambre d'amis, mais l'odeur du sang de Ben me remplissait les narines. Mon cuir chevelu me démangeait. La jambe droite de mon pantalon sentait l'antigel de ma pauvre Golf défunte. Mon épaule était douloureuse à l'endroit où la ceinture de sécurité m'avait retenue, et ma pommette me lançait. Je suivis donc le conseil d'Ariana et allai prendre une douche.

J'entendis la porte de la salle de bains s'ouvrir alors que je lavais le sang de mes cheveux – comment était-il arrivé jusque-là ? – et trouvai des vêtements propres soigneusement pliés sur la cuvette des toilettes en sortant de la douche.

Je portai le survêtement à mes narines et secouai la tête. Si quelqu'un était venu à la maison, même quelqu'un que j'appréciais, jamais je n'aurais pu lui prêter des vêtements d'Adam, en particulier si c'était quelqu'un avec qui il avait vécu.

Néanmoins, je bénis la générosité d'Ariana, parce que quand je m'assis sur le sol de la chambre, vêtue du pantalon et du tee-shirt trop grands de Samuel, ce fut avec un réel sentiment de sécurité et de familiarité. Ce fut d'une grande aide pour remonter à grand mal le long du lien noueux qui m'attachait à Adam, mais ça ne sembla pas tout à fait suffisant. Frustrée par mon échec, je me relevai. L'épuisement, la fureur et une douleur tenace qui semblait irradier de tout mon corps plutôt que d'un bleu en particulier le disputèrent au désespoir.

Le désespoir finit par triompher et m'étourdit en me donnant

la nausée. J'étais vraiment convaincue que je pourrais contacter Adam avec suffisamment d'espace et de calme. Ça aurait dû être facile parce que ses émotions bourdonnaient avec une telle vigueur autour de moi que j'avais eu du mal à les différencier des miennes.

Ce n'est qu'en me relevant que je me rendis compte que, au lieu de l'épaisse moquette sous mes pieds nus, il y avait à présent un sol de terre battue sous les bottes que je ne portais pas. Celles-ci étaient noires et éraflées, et leur cuir entourait mes pieds avec la souplesse d'un long usage. Ce n'était pas mes bottes, mais je les reconnaissais.

Qu'est-ce que je faisais avec les bottes d'Adam ? Mon esprit confus tenta de trouver la logique de cette situation, alors que je devenais vaguement consciente de ce qui m'entourait. L'air était sec et immobile. Ça sentait la meute, ma meute, blessée et souffrante. Dès que je tournai mon attention vers elle, sa douleur et sa nausée m'envahirent.

— Monsieur Hauptman, dit une voix inconnue, me sortant brusquement de la contemplation des bottes d'Adam sur mes pieds.

Je clignai des yeux et vis un homme aux vêtements sombres dépourvus de tout insigne officiel, même si leur aspect net trahissait l'uniforme militaire. Je plissai les yeux et l'étudiai plus attentivement, parce que quelque chose dans le tableau ne cadrerait pas avec le reste : il était mou. Pas la mollesse d'un soldat retiré du service actif et cantonné au travail de bureau. Cet homme était mou physiquement et mentalement. Il n'avait jamais livré bataille.

Un gratte-papier. Qui donne des ordres menant à la mort d'autres hommes, bien confortablement installé à la base.

— On nous a assuré que vous seriez inconscient encore au moins une heure. Je suis désolé qu'on ait dû vous attacher... plutôt médiéval, vous ne trouvez pas ? Mais nous pensions que vous ne seriez pas particulièrement ravi de nous voir à votre réveil, et vous tuer après tout ce que nous avons fait pour vous capturer aurait été parfaitement contre-productif. Vous pouvez m'appeler monsieur Jones.

Il nous regardait pendant qu'il parlait. Et je me rendis compte qu'une partie du poids qui entravait mes mouvements était imputable à des sortes de menottes à mes poignets et à mes chevilles. Je n'arrivais pas vraiment à les voir, il y avait quelque chose qui clochait avec ma vue, mais je les sentais, de la même manière que je sentais la morsure de l'argent : pire que la fois où j'avais couru entre deux arbres et fait voler en éclats un nid de frelons. Tout en moi n'était que douleur.

« Monsieur Jones » donna très envie à Adam de lever les yeux au ciel comme Jesse, mais cela aurait nécessité trop d'énergie. Jones ? Cet homme ignorait-il qu'Adam pouvait détecter le moindre mensonge qui sortait de sa bouche ? Au moins n'avait-il pas choisi « Smith ».

Adam pensa aussi à faire exploser ses menottes et à tuer l'homme assis derrière le bureau, mais jusqu'à présent personne n'avait été blessé de manière irrémédiable. La brûlure de l'argent se conjugait à l'effet sédatif du tranquillisant, lui mettant les nerfs à vif et des idées de violence en tête. Mais il avait des gens à

protéger. Alors il reprima sa fureur et d'éventuels sarcasmes, et se lança dans les pourparlers initiés par ce « Monsieur Jones ».

— Vous vous êtes sacrément embêtés pour nous amener ici.

Adam avait la voix un peu traînante, et il tira de l'énergie des liens de meute, bien conscient d'enlever à ses loups ce qu'ils n'avaient pas à donner. Mais il fallait qu'il soit fort, l'esprit alerte, pour pouvoir se battre pour eux. Et pour cela, il ne devait montrer aucun signe de faiblesse à l'ennemi.

— Que voulez-vous ?

La magie de meute lui éclaircit un peu les idées... et les miennes, aussi. Entre mon désespoir et la substance qu'ils lui avaient injectée, je m'étais fondue trop profondément en lui.

L'expérience m'avait appris que la visualisation fonctionnait mieux que n'importe quoi d'autre pour s'extraire de situations problématiques causées par l'étrangeté de la magie lycanthrope. Je me visualisai donc en train de sortir du corps d'Adam. Cela chatouilla et me laissa nauséuse.

— *Mercy ?*

— *Oui*, lui répondis-je, et je reçus en retour un flot de questions muettes qui m'échappèrent par leur trop grande rapidité.

Il avait beau avoir les idées plus claires, il était bien loin de sa vigilance habituelle. Je tentai de lui envoyer de la puissance à travers notre lien et le sentis s'en saisir et tirer. Je titubai et l'agrippai par les épaules pour ne pas tomber. Il paraissait solide sous mes doigts, mais je ne pouvais pas voir mes mains.

— Monsieur Hauptman ?

Adam fit mine de ne pas l'avoir entendu et envoya une autre bouffée de sensations vers moi. Celle-ci était bien plus spéciale

doublee de sensations vers moi. Celle-ci était bien plus viscérale qu'un simple besoin de force. J'ignorais ce qu'il voulait, mais j'en avais peut-être une petite idée.

— *Ben a trouvé Gabriel, et ensemble ils nous ont retrouvés, Jesse et moi. Nous sommes tous en sécurité chez Samuel. Ben est blessé, mais pas grièvement.*

Je m'abstins de lui dire que Samuel avait disparu.

Adam se redressa et inspira profondément. La douleur lancinante se concentrait dans ses articulations, et rendait tout mouvement difficile. Il ouvrit et ferma les mains pour s'assurer qu'elles fonctionnaient bien. Du fait de sa vulnérabilité, il maîtrisait difficilement la rage qu'il ressentait à l'encontre de ceux qui lui avaient fait subir tout cela.

Je pouvais sentir tout ce qu'il ressentait.

Je laissai ma main sur son épaule mais reculai d'un pas en espérant que la distance m'aiderait à mieux réfléchir. Et j'agrippai sa ceinture de l'autre main, comme un enfant dans le noir : j'avais peur, si je ne m'arrimais pas à lui d'une manière quelconque, de repartir vers la maison de Samuel sans la moindre information.

Ce fut mieux, même si je ne pouvais toujours voir que ce que lui voyait, et sa vision était bizarrement limitée.

— *C'est l'argent, expliqua son loup. Trop de choses qui ne fonctionnent pas normalement. Mes yeux voient, mais Adam ne perçoit rien.*

Je lui tapotai l'épaule, sans savoir s'il pouvait le sentir ou non. Il était inutile de parler. Adam devait maîtriser son loup, et je ne pouvais rien faire pour l'aider.

— *Tu es toujours d'une grande aide, protesta le loup.*

— *Il est toujours à une grande aïe, protesta le loup.*

Il puisa encore un peu de force dans notre lien.

— *Toujours*, acquiesça Adam, et je sentis le loup se calmer en lui.

— Monsieur Hauptman, je vous ennuie ?

Adam tourna son attention pleine et entière vers notre ennemi, et monsieur Jones sursauta. Sa réaction m'emplit de satisfaction et éveilla mon appétit. J'aimais sa peur. Je l'aimais beaucoup.

— Non, monsieur Smith, répondit Adam d'une voix douce. Je vous trouve très intéressant à l'heure qu'il est.

— Jones, répondit l'homme derrière le bureau d'un ton sec.

Son mensonge sentait la corruption. Sa réaction de colère informa Adam qu'il s'agissait d'une proie facile et faible d'esprit. Ça ne l'en rendait pas moins dangereux, peut-être même plus, puisqu'il réagirait avec ses émotions, mais soumis à une véritable pression il craquerait.

Il y eut un mouvement à la droite d'Adam, et quelqu'un entra dans son champ de vision. De mon point de vue, cela me parut d'une soudaineté presque violente. Comme Jones, il était vêtu de noir. Mais ce n'était pas qu'un uniforme. En me basant sur la perception d'Adam, je devinai qu'il portait une armure. Ses mouvements étaient plus fluides, aussi. Celui-là avait été entraîné au corps à corps.

Je percevais la présence d'autres personnes dans la pièce, d'autres ennemis, mais, pour une raison inconnue, c'était celui-là qui avait retenu l'attention d'Adam. Lui et Jones étaient les seuls que je pouvais voir.

— *Soldat* m'informa Adam

Il désigna la bosse formée par une arme au niveau du bas de son pantalon, un couteau ou un pistolet, et l'autre qui se trouvait sur l'extérieur de son autre jambe.

Adam observa le langage corporel entre le soldat et monsieur Jones. Ce dernier était officiellement aux commandes de l'opération, mais les hommes – ceux que je ne pouvais pas voir mais dont Adam percevait la présence – obéissaient aux ordres du second... y compris Jones. Adam avait déjà vu cela dans l'armée, quand le commandant était un bleu et se reposait un peu trop sur les compétences des soldats de rang inférieur. Le soldat inspirait le respect, alors que Jones sentait et se comportait comme une proie qui essayait sans succès de se faire passer pour un prédateur.

Quelle que soit la raison de cet enlèvement, Adam était sur pied, et la meute était dans un état satisfaisant. Pas formidable, mais au moins ils étaient vivants. J'avais conscience, grâce à Adam, que notre meute reposait en plusieurs tas derrière nous. Tous ses membres étaient entravés aux poignets et aux chevilles, comme Adam, et malades à cause de l'argent et du sédatif, mais à part ça ils allaient bien. Adam semblait penser que ça n'était donc pas un ordre d'extermination. Ils voulaient quelque chose qu'ils pensaient pouvoir obtenir d'Adam et de sa meute. Pour le moment, ils étaient en sécurité.

— Eh bien ? dit Jones d'un ton impatient.

Adam garda le silence. Ils n'étaient pas amis, et Adam n'allait pas entamer une conversation à propos de la pluie et du beau temps. Ils avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour priver Adam de ses forces. Il n'avait pas l'intention d'en révéler plus

sur lui. Ils finiraient bien par lui dire ce qu'ils voulaient. Alors, il aurait de quoi faire pression sur eux. Jusque-là, le silence était sa meilleure défense.

Le fonctionnaire qui ne s'appelait pas Jones, quoi qu'il en dise, s'enfonça dans son fauteuil en soupirant.

— On m'avait dit que vous seriez un client difficile. Nous avons une proposition à vous faire, monsieur Hauptman. D'après nos informations, cette méthode était la meilleure pour nous assurer votre coopération.

Adam haussa le sourcil, et le soldat sourit hors du champ de vision de Jones. Dès qu'il remarqua le regard d'Adam sur lui, son sourire disparut... mais tous deux savaient qu'Adam l'avait vu.

— Nous aurions besoin que vous assassiniez quelqu'un, reprit le politicien. Nous savons tous deux que vous avez déjà tué pour le gouvernement, sergent. (Adam avait fait son service durant la guerre du Vietnam. En dehors de la meute, peu de personnes étaient au courant.) Ne vous en faites pas. Ce n'est pas quelqu'un que vous risquez de regretter. C'est le sénateur Campbell, élu républicain du Minnesota. (Il sourit de nouveau.) Je vois que vous savez de qui je parle.

Moi aussi, je le savais. Campbell était sénateur depuis plus de vingt ans et était l'un des activistes anti-faés et anti-loups-garous les plus bruyants au Congrès. Depuis qu'une bande de loups-garous avait tué – et à moitié dévoré – quelqu'un au Minnesota, il s'était battu comme un beau diable pour que les forces de l'ordre aient l'autorisation de tirer à vue sur les loups-garous ou faés sauvages avec un simple mandat du juge. Il avait

reçu beaucoup de soutien de la part des deux partis, tout simplement parce que les gens avaient peur. C'était un homme qui avait une idée derrière la tête, un centriste qui ne se retrouvait ni chez les conservateurs, ni chez les libéraux, et qui pouvait donc séduire les deux camps.

— Vous n'êtes pas le gouvernement, dit Adam.

— Je vous assure, monsieur Hauptman, que je travaille pour le gouvernement des États-Unis. Vous avez vu ma plaque.

Je fronçai le nez. Il utilisait la vérité pour mentir : je le sentais à l'odeur de satisfaction qu'il dégageait. Adam réfléchit un instant à ma conclusion.

— Ce sera un assassinat facile, poursuivit Jones à l'adresse d'Adam. Vous arrivez, vous repartez, et vous et les vôtres serez libres de vous en aller.

— Cela fait bien longtemps que je n'ai pas tué pour le gouvernement, lui répondit Adam.

Il aurait dû s'arrêter là, mais l'attitude de proie de Jones conjuguée à l'agaçante brûlure de l'argent le firent aller plus loin. Il adressa un sourire de fauve à Jones, se pencha en avant et susurra :

— À présent, je ne tue plus que ceux qui le méritent, monsieur Smith.

Monsieur Jones se recula brusquement, et l'odeur de sa peur vint m'agacer les narines. Puis il brandit un Glock qu'il avait gardé caché derrière le bureau.

Adam, ralenti par l'argent, et par les menottes qui lui étaient sorties de l'esprit, tomba à genoux quand il tenta de se lever pour l'empêcher de tirer. Le coup retentit, et une odeur de

poudre, de sang et de mort emplit l'air juste avant que le séisme atteigne les liens de meute et tente de me renvoyer dans mon propre corps.

En larmes et ravagée par une colère impuissante, la sienne comme la mienne, je m'agrippai à Adam, et entendis le hurlement de douleur de Honey. Je n'avais nul besoin de voir cela de mes yeux, parce que les liens de meute comme Adam m'avaient déjà informée de qui il s'agissait, et du fait que le coup avait été fatal. Par accident, ou volontairement, Jones avait tué Peter d'une balle entre les deux yeux, tué le cœur de notre meute, notre seul loup soumis et le compagnon de Honey.

Adam pencha la tête en tentant de digérer le coup que représentaient la mort de Peter et son incapacité à l'empêcher. Tous les autres loups de la meute étaient des rivaux, des dominants qui attaqueraient si leurs supérieurs manifestaient le moindre signe de faiblesse. Mais Peter était fiable. Les loups soumis sont rares, aussi précieux que des rubis, car ils n'éprouvent pas le besoin de dominer, ils sont donc dignes d'une confiance absolue... et de ce fait, chéris et protégés de tout danger.

— *Ce n'est pas ta faute*, m'empressai-je de dire à Adam. *Pas ta faute s'ils vous ont amenés ici. Pas ta faute s'ils ont tué Peter.*

Pas sa faute s'il avait été entravé par l'argent, le calmant et les menottes.

Mais Adam n'avait cure de ce que je pensais. C'était lui l'Alpha, c'était à lui de protéger sa meute, et en particulier Peter. Je sentis une rage sauvage l'envahir ainsi que le désir de tuer,

contrebalancés par la conscience claire de devoir protéger le reste de sa meute.

Il se balançait légèrement à genoux, comme si sa fureur était un être physique qui le secouait par les épaules. Je raffermis ma prise sur lui et sentis sa gratitude pour ma présence pendant qu'il luttait et négociait avec sa colère... et je perçus aussi la honte qu'il ressentait, car il rêvait de sentir la chair de Jones entre ses crocs.

— *Jones est déjà mort, lui promis-je. C'est juste qu'il ne le sait pas encore. Mais nous sommes patients, nous pouvons attendre le bon moment.*

Adam se figea. Ah, ce cher Adam, il oublie parfois que je suis autant que lui un prédateur.

Il leva les yeux, et je pus voir en même temps que lui l'air suffisant de Jones qui tenait toujours son arme. Il croyait que la tête penchée d'Adam et le fait qu'il ne s'était toujours pas relevé signifiaient qu'il était brisé. Le soldat qui se tenait près du bureau de Jones avait une expression impénétrable, mais semblait plus méfiant.

Adam envisagea plusieurs possibilités avant de décider que Jones avait besoin qu'on lui insuffle un peu plus de peur, parce que la peur le ralentirait s'il décidait qu'une deuxième action pour l'exemple était nécessaire. Et si cette peur lui faisait tenter quoi que ce soit, Adam le tuerait aussitôt avant de devoir affronter le soldat.

Il se leva lentement, une tâche encore plus compliquée qu'il n'y paraissait étant donné que ses poignets étaient enchaînés dans son dos, et ses chevilles attachées ensemble. Cela

nécessitait puissance et équilibre, et il profita du mouvement pour s'ancrer.

Il laissa son loup affronter le regard de Jones, tendit les muscles de ses épaules et tordit la menotte qui ceignait son poignet gauche. Le métal hurla. Je sentis la brûlure de l'acier qui mordait la peau de son poignet, puis l'articulation de la menotte sauta. Il continua à contempler Jones en le défiant de réagir, de faire n'importe quoi pendant qu'il répétait la procédure sur le poignet droit. Il ne prit même pas la peine de se dépêcher, même une fois libéré de ses chaînes. Il leva ses mains libres devant lui, et Jones brandit son arme, mais le soldat la plaqua sur le bureau avant qu'un coup puisse être tiré.

— Vous voulez tous les tuer et recommencer depuis le début, monsieur Jones ? dit-il. Vous n'allez pas réussir à enlever une autre meute de cette manière... et de toute façon, on nous a spécifiquement réclamé Hauptman.

Jones tenta de dégager son arme, mais l'autre la lui retira avec une aisance presque méprisante.

— Taisez-vous, grinça le soldat. Vous avez fait de cette histoire un véritable désastre. Contentez-vous de rester là où vous êtes et de la boucler. Je lui avais bien dit que vous étiez le plus mauvais choix pour tout ça.

Adam consacra son attention aux chaînes qui entravaient ses chevilles. Cette indifférence délibérée était une insulte, un jeu de pouvoir... Et ça me faisait peur. Moi, j'aurais préféré garder l'œil sur Jones et compagnie pour m'assurer qu'ils n'avaient pas l'intention de tirer sur Adam.

— *Ils ne le feront pas*, me rassura-t-il en ôtant l'anneau de

sa cheville gauche d'une vive torsion des mains. *Ils se sont trop embêtés à m'enlever pour me tuer dès maintenant. Ils attendront que j'aie assassiné leur sénateur pour s'en servir comme preuve que les loups-garous doivent être éliminés. Bran m'avait prévenu que je devenais trop connu, et que quelqu'un tenterait ce petit jeu avec moi.*

— *Mais quand tu refuseras de tuer le sénateur Campbell ?* demandai-je.

Car Adam refuserait d'obéir à leurs ordres, cela ne faisait aucun doute dans mon esprit.

— *Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour garantir la sécurité de la meute, me corrigea gentiment Adam en séparant la seconde menotte en deux avant de froisser les deux morceaux ensemble. Y compris si cela implique d'assassiner Campbell. Assure-toi que Bran comprend bien cela quand tu lui diras ce qui se passe, qu'il ne soit pas pris de court.*

C'était exactement ce que Bran n'avait pas vu lorsqu'il croyait que le caractère d'Adam était trop vif pour qu'il puisse évoluer à la vue du public. Certes, Adam était colérique, mais jamais, jamais il ne perdait la maîtrise de lui-même, tout simplement parce qu'il devait protéger ceux qu'il aimait... même au prix de sa propre destruction.

— *Comprenez bien une chose, fit Adam d'une voix gutturale, le regard braqué sur le soldat, mais je savais qu'il surveillait aussi Jones. Si un autre membre de ma meute est blessé, je ne réponds plus de rien. Vous parviendrez peut-être à me tuer, mais pas avant que je me sois occupé de « Jones », de vous, et d'un bon nombre de vos hommes.*

— Compris.

— *Mercy, va chercher Samuel ; va chercher Bran.*

Trouve où nous sommes retenus. Libère la meute avant que je sois obligé de faire ce qu'ils demandent, me supplia Adam avant de me renvoyer de son corps vers le mien, qui se trouvait toujours dans la chambre d'amis de Samuel.

J'ouvris les yeux et me rendis immédiatement compte du vacarme qui régnait en bas : un grondement de loup et une voix mélodieuse de femme. Une vague de magie, de magie fae plus précisément, fit monter un frisson le long de mon corps.

Je me relevai d'un bond et me ruai dans l'escalier en descendant les marches quatre à quatre. Ben devait avoir ressenti la mort de Peter. Blessé et terrifié comme il l'était, ce n'était évidemment pas une bonne chose.

Ariana était recroquevillée dans un coin de la pièce à gémir dans une langue qui ressemblait au gallois, mais n'en était pas, car je n'en comprenais pas le moindre mot. Ben, en pleine métamorphose, était accroupi sur le canapé, le regard braqué sur cette quasi-inconnue.

Jesse et Gabriel se tenaient entre eux deux. Gabriel saignait. Aucun d'eux ne serait en mesure d'affronter un Ben aux trois quarts métamorphosé et rendu furieux par la drogue qui saturait son organisme, ce qui se passait dans la meute, la rage d'Adam et la mort de Peter.

Je vis tout cela en sautant les dernières marches dans une trajectoire qui aurait dû me mener vers le sol, mais que j'altérai au dernier moment. Au lieu de ça, je me lançai sur Ben, et c'est avec lui que je m'écrasai au sol.

Je l'immobilisai comme ma mère m'avait appris à

JE TIMBOUISAI COMME MA MÈRE M'AVAIT APPRIS À immobiliser les veaux ou les chèvres lorsque j'avais dix ans, et qu'elle avait décidé que je devais suivre ses traces de reine de rodéo. Des efforts bien inutiles : je n'aimais pas les chevaux, tout du moins pas autant qu'elle, et elle n'avait été là que pour deux semaines avant de devoir retourner à sa vie de tous les jours. Mais ligoter des chèvres m'avait beaucoup amusée et j'avais continué à m'entraîner tout l'été. Je n'y avais plus repensé depuis une ou deux décennies, mais les gestes me revinrent immédiatement dès que je posai les mains sur le loup-garou enragé. Le désespoir, il n'y avait rien de mieux pour raviver la mémoire corporelle.

— Arrête, Ben, ordonnai-je en lui tordant le cou et en enfonçant un genou entre ses épaules. Ariana n'est pas une ennemie.

Je lançai un regard furtif à celle-ci avant de poursuivre :

— Enfin, si tu ne la terrorises pas au point de lui faire commettre quelque chose d'horrible contre nous. Il faut que nous mettions Gabriel et Jesse en sécurité, puis que nous retrouvions la meute. J'ai besoin de toi, alors ressaisis-toi !

Il continua à se débattre, et j'approchai ma bouche de son oreille.

— Ils ont tué Peter, Ben, murmurai-je en lui laissant entendre ma peine.

Une fois, Peter avait chargé sabre au clair un fae enragé que j'avais entraîné sur le pas de la porte d'Adam et sauvé la meute. C'était un grand gars gentil comme tout qui aimait sa compagne, avait une passion dévorante pour les jeux vidéo et un sens de l'organisation qui lui avait permis de mener son équipe à la

l'organisation qui lui avait permis de mener son équipe à la victoire plus d'une fois, malgré son manque total d'intérêt pour cette dernière. Il laissait un trou béant dans la meute, et nous aurions du mal à nous en remettre.

— Ils ont tué Peter, répétau-je. Il faut qu'on les fasse payer.

Ben cessa de se débattre et commença à trembler. Je relâchai ma prise mais restai sur lui, le visage enfoui dans sa fourrure pour cacher mes larmes. Ce n'était pas seulement ma tristesse qui me ravageait, mais aussi celle de Ben, d'Adam, de Honey et de tout le reste de la meute. Nous avions échoué à protéger notre cœur, et à présent il était mort.

C'était injuste. Ben n'avait pas terminé sa métamorphose, il était peut-être à mi-chemin, et à ce stade, on me l'avait assuré, sa peau était si sensible qu'elle ne supporterait même pas un souffle. Mais je m'agrippai néanmoins à lui et laissai la vague d'émotions me frapper de plein fouet en attendant qu'elle se dissipe progressivement.

— Mercy ? demanda Jesse. Mercy, que s'est-il passé ? Papa va bien ? Mercy ?

On sentait qu'elle tentait de maîtriser la panique dans sa voix, et cela suffit à me ramener sur terre. Je n'avais pas le temps d'attendre quoi que ce soit.

— Ben ? demandai-je. Je peux te libérer ?

Il se contenta de se relever sur ses quatre pattes en me désarçonnant. La technique de ma mère laissait encore à désirer. Il évita de regarder Ariana, dont je pouvais sentir la panique aussi, et contempla les stores. Je me relevai et me frottai le visage pour m'essuyer les yeux.

J'avais encore oublié mon accident. et noussai un

glapissement quand j'appuyai sur ma joue. Les secouristes m'avaient assuré qu'il n'y avait pas de fracture, mais j'avais quand même l'impression que l'os était cassé. Les bleus, ça ne faisait pas aussi mal.

J'avais aussi l'épaule gauche douloureuse, ainsi que la hanche et le genou droits, mais le pire était la souffrance qui étreignait mon cœur. Je me tournai vers Ariana, qui ne regardait aucun d'entre nous. Elle était toujours en train de marmonner dans sa barbe, et l'odeur de magie fae se renforçait de manière inquiétante.

— Ariana ? Tout va bien, la rassurai-je. Ben est désolé. Il ne va faire de mal à personne.

Je me souvins du besoin vital de vérité des faes, et reformulai :

— À personne ici, en tout cas.

Elle ne répondit pas. Samuel avait fait la leçon à tous les loups dans l'éventualité où Ariana péterait un plomb et deviendrait effrayante. L'artefact qu'elle avait fabriqué, le Grimoire d'Argent, atténuait ses pouvoirs, mais elle était la dernière des faes de puissance supérieure nés après que les humains avaient commencé à forger le fer. Même atténuée, sa puissance aurait suffi à raser un pâté de maisons ou à nous réduire tous en pièces si c'était la forme que décidait de prendre sa folie.

Si elle flippait vraiment, Samuel redoutait que le Grimoire d'Argent lui rende ce qu'il avait volé à chaque fae durant sa longue existence. Et ça, ce ne serait pas bon du tout.

— Parlez, ordonnai-je à Jesse et Gabriel qui étaient restés là

où ils se trouvaient, entre Ariana et Ben. Parlez d'une voix normale, de n'importe quoi. Elle n'écoute pas ce que nous disons pour le moment, mais elle entend nos voix. Si on parle calmement, elle réussira peut-être à s'en sortir. Elle n'a pas envie de nous faire du mal. Ben, tu te tais et tu ne bouges pas. On ne va pas pouvoir aider grand monde si on se fait tuer par une de nos alliées.

— Faut-il qu'on s'en aille ? demanda Gabriel en essuyant le sang sur son bras d'un air absent.

Sa blessure était superficielle, et il avait passé assez de temps comme assistant dans mon garage pour que ce genre d'égratignure ne lui fasse pas peur. C'est que c'est plein de bords coupants, une voiture.

— On ne s'enfuit pas devant un prédateur, lui rappela Jesse. Il faut attendre qu'elle se calme un peu.

— Tout à fait, approuvai-je. Mais si je vous dis de courir, je veux que vous m'obéissiez sans un regard en arrière. Et ça vaut pour vous tous, surtout toi Ben.

Ben me lança un regard : il comprenait ce que je voulais dire. Si je ne sortais pas vivante de cette maison, ce serait à lui de garder Jesse et Gabriel en sécurité et d'informer Bran de ce qui s'était passé.

— Tu as pu contacter papa ? s'enquit Jesse, en même temps que Gabriel disait :

— Quelque chose a provoqué cette réaction de la part de Ben. Mais ce n'était rien dans cette pièce, il me semble.

— Restons sur des sujets calmes, lui rappelai-je. Des pensées positives.

Mais c'était trop tard, à présent.

— J'ai pu parler avec ton père, Jesse. Adam va bien.

— Et Ben ? demanda Jesse ? Qu'est-ce qui a provoqué ça ?

— Peter est mort, leur dis-je en gardant l'œil sur Ariana.

Jesse pâlit.

— Qui est Peter ? demanda Gabriel, qui connaissait certains membres de la meute mais n'avait jamais rencontré Peter.

— Peter est spécial, expliqua Jesse. Papa l'appelle le Cœur de la Meute, avec des majuscules comme si c'était un titre officiel.

— C'est exact, approuvai-je. Il permettait à chacun de garder son équilibre, parce qu'il n'avait pas besoin d'être au sommet. Il pouvait se permettre de dire des choses qu'aucun autre n'aurait pu dire. Et c'était son droit d'être protégé par le reste de la meute.

Ben laissa échapper un gémissement, un son d'une tristesse animale.

Ariana leva les yeux, et son regard se braqua sur moi. Je dus me forcer à soutenir celui-ci, parce que ses pupilles et ses iris avaient disparu, et ses yeux absorbaient la lumière.

— J'aimais bien Peter, dit-elle.

Mon cœur se remit à battre normalement. Si elle avait réussi à suivre la conversation, on avait peut-être une chance de s'en sortir.

— Samuel lui avait demandé de l'aide pour ma peur des loups-garous. Peter était... gentil.

Elle n'était pas tout à fait de retour parmi nous : l'odeur de

magie ne s'atténuait pas, et sa voix n'était pas normale. Sans parler de ses yeux, qui étaient vraiment flippants.

J'ignorais quoi faire d'autre, alors je continuai à parler.

— Adam et la meute, à l'exception de Ben, sont retenus en otages par un groupe de terroristes humains, dont certains semblent avoir suivi un entraînement militaire. Ils veulent contraindre Adam à assassiner le sénateur Campbell, du Minnesota. Ils prétendent avoir des liens avec le gouvernement, mais c'est un mensonge.

— Un républicain, ajouta Gabriel en essayant sans grand succès de ne pas plonger son regard dans celui d'Ariana.

Heureusement que les faes ne prenaient pas ça comme une agression, contrairement aux loups-garous. À vrai dire, beaucoup de faes adoraient qu'on les admire. Quand Gabriel croisa le regard d'Ariana, il continua à parler.

— Campbell est anti-faes, anti-loups-garous et, bizarrement pour un républicain, anti-armes à feu. C'est un bon orateur, et un candidat probable à la prochaine élection présidentielle.

— Gabriel suit des cours sur l'actualité, me dit Jesse.

Elle arracha son regard d'Ariana et se rapprocha de moi. Elle ne vit pas la fae bondir comme pour attaquer avant de se reprendre... mais Gabriel et moi, si. Gabriel se décala d'un pas sur le côté de manière à se retrouver entre Ariana et Jesse.

Inconsciente de la mort à laquelle elle venait d'échapper, Jesse demanda :

— Mais qui sont-ils ? La National Rifle Association ?

— Pas la moindre idée, reconnus-je avec un sourire las. La NRA... ça me semble un peu compliqué de recourir à de telles

extrémités étant donné qu'il y a plusieurs sénateurs anti-armes à feu, et qu'aucun d'entre eux n'a vraiment réussi à aller à l'encontre du droit de posséder une arme depuis la tentative d'assassinat sur Reagan, avant ta naissance.

— Alors qui ?

— Si Campbell mourait assassiné par un loup-garou, cela détruirait le statu quo actuel entre ceux qui veulent tuer tous les loups et ceux qui les voient comme des gens bien mais atteints d'une terrible maladie, intervint Gabriel. Quand les faes ont assassiné le fils du sénateur qui avait échappé aux accusations de meurtre, la seule raison pour laquelle tout le monde ne s'est pas mis à traquer et tuer tout ce qui était « autre », c'est justement parce que les faes se sont retirés et n'ont pas commis d'autre crime. L'opinion publique, après les premiers jours de panique, les soutient, même si le gouvernement a piqué sa crise. Libérer un tueur en série parce qu'il n'avait tué que des faes et des loups-garous était une parodie de justice. Que le coupable ait en plus eu de l'argent et des relations dans le monde politique n'a fait que rendre la cause des faes encore plus justifiable.

— La mort de Campbell permettrait aux anti-non-humains d'avoir un martyr, dit Ariana d'une voix encore lourde de magie et différente de sa voix habituelle, mais elle semblait savoir qui j'étais, et je me dis que nous avons évité le pire. Campbell est très aimé, et un obstacle pour les plus extrémistes. C'est la voix de la modération parmi leurs dirigeants. Il a protesté contre les suggestions les plus radicales pour le traitement des non-humains.

« Modéré » n'était pas l'adjectif qui me serait venu à l'esprit

pour qualifier Campbell. Mais il existait d'autres voix plus extrémistes, c'était vrai.

— Voilà qui répond à la question « pourquoi », n'est-ce pas ? murmurai-je. Ariana, tu es de retour parmi nous ?

— Non... Pas tout à fait, désolée, parvint-elle à articuler.

— As-tu un bon moyen de contacter Samuel ou Bran ?

— Non. (Elle hésita un instant) Si. Je sais où ils sont. Dans le Montana. Je peux y aller en voiture.

— OK, dis-je. Prends celle de Phin, ce sera plus difficile de la localiser.

Phin conduisait une vieille Subaru datant d'avant les GPS et la surveillance électronique. Notre ennemi n'était peut-être pas le gouvernement, mais il avait accès au même genre de matériel de surveillance que celui-ci.

— Pouvons-nous partir ? demandai-je. Ou as-tu besoin d'encore quelques minutes ?

C'était pour notre sécurité que je m'inquiétais, pas pour la sienne. Je ne voulais rien faire pour la provoquer, et Jesse avait raison : on ne devait jamais laisser penser à un prédateur qu'on prenait la fuite.

— Je vais aller en haut, dit-elle. Ne bougez pas tant que je n'aurai pas refermé la porte.

Ben, qui avait terminé sa métamorphose et était à présent complètement loup, chancela en la voyant passer près de lui, mais il évita de la regarder. Cela en disait long sur la force de sa volonté : difficile de laisser quelqu'un pouvant représenter un danger à l'extérieur de son champ de vision. Mais il y parvint.

Elle s'arrêta à mi-chemin de l'escalier.

— Fais attention, Mercedes. Ils seraient nombreux à te pleurer s'il t'arrivait quelque chose.

— Je fais toujours attention, répondis-je en lui arrachant un rire.

Elle continua à gravir les marches sans un regard pour nous.

Quand j'entendis la porte se fermer à l'étage, je me dirigeai vers la sortie. Ben fermait la marche pour surveiller nos arrières. J'ouvris lentement la porte d'entrée, mais aucune voiture suspecte ne nous attendait.

Quand bien même, je ne retrouvai mon souffle normal qu'une fois sur l'autoroute en direction de Kennewick.

— Où allons-nous ? demanda Gabriel.

— J'ai besoin de vous mettre en lieu sûr, Jesse et toi, répondis-je. Il y a bien trop de gens qui aimeraient vous mettre la main dessus dans les environs.

Il haussa les épaules.

— Pas sur moi, Mercy. Je suis juste ton assistant. C'est Jesse qu'ils veulent.

Je lui lançai un regard en biais.

— Tu as l'intention de retourner au mobil-home et d'attendre de voir ce qui va lui arriver ?

Il poussa un grondement plutôt convaincant pour un humain.

— C'est bien ce que je pensais, poursuivis-je. Il faut donc que je trouve un endroit où vous serez tous deux en sécurité.

— Tu as une idée en tête ? demanda Jesse d'un ton tendu.

Je pouvais sentir l'envie de rébellion dans sa voix, et ne pouvais lui en vouloir : combien de fois m'avait-on dit de rester à couvert parce qu'un coyote ne combattait pas dans la même catégorie qu'un loup ou un ours ? C'était vrai. Mais s'ils l'enlevaient

catégorie qu'un loup-garou ? C'était nul. Mais s'ils l'enlevaient, elle aussi... Je me mis à penser qu'Adam serait capable de sacrifier le monde pour sa fille.

— Oui, j'en ai une, répondis-je.

— Où ça ? insista-t-elle, mais Gabriel avait déjà deviné.

— Oh, bon sang, non ! s'exclama-t-il.

Chapitre 3

Gabriel était toujours en train de protester lorsque je pris l'allée qui menait à la résidence située dans l'est de Kennewick où vivaient sa mère et ses sœurs.

— Écoute, lui répétais-je encore une fois, s'ils connaissent toute la meute, alors ils savent pour Jesse et toi, et ils vont deviner que je vous ai réunis. Ils sauront aussi que tu n'adresses plus la parole à ta mère depuis Noël dernier. Ils connaîtront son sentiment à propos des loups-garous.

Sylvia Sandoval avait été interviewée par la presse locale lors de notre mariage, à Adam et à moi, quelques mois plus tôt, parce que son fils travaillait pour moi et qu'Adam était une célébrité dans le coin. Elle n'avait pas mâché ses mots concernant son opinion sur les loups-garous.

— Ils ne la penseront jamais capable d'offrir protection à la fille de l'Alpha, ajoutai-je.

— Mais elle refusera, répliqua-t-il.

Je lui souris.

— Si j'ai raison, c'est toi qui nettoieras les toilettes du garage la prochaine fois. Si j'ai tort, c'est moi qui le ferai.

Il ferma les yeux en secouant la tête.

Il ferma les yeux en secouant la tête.

— Elle t'aime, lui rappelai-je en sortant de la voiture. Sinon, elle ne serait pas si obstinément en colère.

Je n'avais pas besoin de lui parler de la conversation que j'avais eue avec Sylvia juste avant qu'il quitte le lycée. C'était différent : cette fois-ci, ce n'était plus Sylvia contre les loups-garous. Cette fois-ci, j'allais faire dans la diplomatie et éviter de me barrer en hurlant « OK, si vous êtes trop fière pour demander pardon, il restera avec moi ! » à pleins poumons.

Je lui avais envoyé l'annonce de la remise des diplômes. Elle était venue, mais était restée au fond. Elle avait attendu d'être sûre qu'il l'avait vue, puis elle était partie. Elle n'avait pas voulu, m'avait dit sa fille aînée, que Gabriel reçoive son diplôme sans avoir sa mère dans la salle. C'était pour cette raison que je savais qu'elle accepterait de prendre les gamins en charge.

— Je ne veux causer aucun problème, dit Jesse. Pourquoi ne m'emmènes-tu pas chez Kyle ou alors... je pourrais dormir chez Carla ?

Jesse avait perdu pas mal d'amis au moment du coming out des loups-garous, quand tout le monde avait appris qui était son père. Il y avait des rumeurs comme quoi certains parents avaient retiré leurs enfants du lycée du coin et qu'ils les emmenaient jusqu'à Richland rien qu'à cause de Jesse. D'autres ados la suivaient partout, juste pour parler de loups-garous. Carla faisait partie de cette bande, et Jesse essayait autant que possible de l'éviter, même si elles se connaissaient depuis la maternelle.

— La maison de Kyle, c'est le premier endroit où ils iront regarder, fis-je remarquer.

Il fallait aussi que je m'assure que Kyle allait bien

Il avait aussi que je m'assure que Kyle avait bien.

— Nous n'avons aucun allié assez puissant pour nous protéger du gouvernement, alors la meilleure chose à faire c'est de rester cachés à un endroit où personne ne vous cherchera.

Je ne fis même pas mention de Carla.

— Finissons-en, soupira Gabriel.

Il sortit de la voiture et se dirigea vers l'appartement de sa mère avec l'enthousiasme du marin condamné à mort avançant le long de sa planche. Oubliant tous ses doutes et la gêne de devoir rester là où on ne voulait pas d'elle, Jesse courut vers Gabriel et lui prit la main.

Je regardai Ben. Il s'allongea sur la banquette arrière avec un soupir. La présence d'un loup-garou dans son appartement ne risquait pas de rendre Sylvia plus coopérative. Je l'enfermai donc dans la voiture et emboîtai le pas aux deux adolescents.

Gabriel resta immobile quelques instants devant la porte avant de frapper doucement. Rien ne se produisit. Il faisait toujours nuit, tout le monde était probablement en train de dormir. Il frappa de nouveau, plus fort cette fois-ci.

Une lumière s'alluma, la porte s'entrouvrit et livra passage à la tête d'une adolescente. Cela faisait un an que je n'avais plus vu les filles, en dehors de Tia qui venait parfois discrètement nous rendre visite. Tia ressemblait à sa mère, mais cette sœur-là était une version féminine de Gabriel, ce qui me dit qu'il s'agissait de Rosalinda, même si ses traits s'étaient affirmés et qu'elle avait grandi depuis la dernière fois que je l'avais vue. Elle se figea un instant, puis ouvrit grand la porte et se jeta sur son frère. Il la serra dans ses bras si fort qu'elle poussa un couinement

sent dans ses bras si fort qu'elle poussa un cri.

L'appartement de Sylvia était propre et bien entretenu, sous le désordre qui s'accumule toujours dans un foyer plein d'enfants. Les meubles étaient mal assortis et usés : Sylvia était mère célibataire, et faisait subsister sa famille sur une paie d'opératrice de standard de police. Cela ne lui laissait pas beaucoup de marge pour les futilités, mais ses enfants ne manquaient certainement pas d'amour. Ils avaient tous formé une famille heureuse jusqu'à ce jour où Gabriel et elle n'étaient plus parvenus à un compromis.

— Qui frappe à la porte à cette heure ?

La voix de Sylvia retentit des profondeurs de l'appartement.

— C'est *mi hermano*, répondit la jeune fille d'une voix étouffée par l'épaule de son frère. Oh, Mami, c'est Gabriel.

Rosa recula d'un pas, mais le saisit par la main et l'entraîna vers le salon.

— Entre, entre. Ne sois pas bête. Salut Jesse. Salut Mercy. Je ne vous avais pas vues, derrière Gabriel, entrez.

Elle marmonna ensuite quelque chose en espagnol. Elle devait se parler à elle-même.

Je ne compris pas ce que ça signifiait, mais Gabriel la fusilla du regard.

— Ne parle pas ainsi. Pas à propos de *Mamá*. Elle mérite ton respect, *chica*.

— Vraiment ? demanda Sylvia.

Je ne me souvenais pas de l'avoir jamais vue avec un cheveu de travers, et même à cette heure indue, sa chevelure était lisse et brillante. Sa seule concession à l'heure matinale était une robe de chambre bleu marine. L'air sévère, elle croisa les bras et fit

mine de ne pas nous voir, Jesse et moi.

— Bien sûr, *Mamá*, répondit Gabriel d'une voix douce.

Elle contempla son fils en levant le menton, les lèvres pincées. Rosa se tortilla en les regardant elle et lui tour à tour avant de saisir de nouveau la main de Gabriel.

— Tu as choisi des étrangers plutôt que ta famille, finit par dire Sylvia. Je t'ai demandé de choisir : soit tu restes travailler pour Mercedes Thompson, soit tu rentres à la maison tout de suite. Tu l'as choisie, elle. Où est le respect là-dedans ?

Il laissa échapper un ricanement amer.

— Je t'avais bien dit que ça ne marcherait pas, Mercy.

Rosa émit un petit bruit de gorge en voyant Gabriel faire volte-face et s'éloigner rapidement. Arrivé à la porte, il se retourna et dit :

— *Mamá*, tout est toujours tout noir ou tout blanc pour toi, mais le monde est plein de nuances de gris. Tu m'as demandé d'abandonner mes amis parce que tu les pensais dangereux. La vie est dangereuse. Je refuse d'abandonner mes amis, qui sont des gens bien, à cause de ma peur. Ou de la tienne.

— Elle a mis mes enfants en danger, rétorqua Sylvia en le désignant d'un geste du menton.

La colère froide qui l'animait lorsqu'elle était entrée dans la pièce commençait à laisser place à une fureur plus passionnée.

— Elle m'a menti. Et tu l'as choisie.

— Mercy ne peut pas trahir les secrets des autres, *Mamá*. Et ce loup était plus susceptible de se jeter dans l'océan du haut d'une falaise que de faire du mal aux petites. Elle a grandi avec lui, elle le connaît.

Gabriel s'exprimait avec douceur, mais sa posture ressemblait beaucoup à celle de sa mère, ce qui rendait toute chance de réconciliation improbable, à plus forte raison s'ils n'arrêtaient pas de parler de l'incident qui avait poussé Gabriel à venir vivre chez moi sans plus adresser la parole à sa mère.

— Vous aviez raison, intervins-je d'un ton affable. C'est dangereux de nous fréquenter. Quelqu'un en a après Jesse.

J'ignore pourquoi je le formulai ainsi. Je n'avais aucune raison de croire qu'ils allaient tenter d'enlever Jesse : ils semblaient bien assez occupés en l'état. Mais j'en étais instinctivement certaine, et j'avais appris à me fier à mon instinct.

— Ils ont déjà kidnappé son père et tué l'un de ses loups, ajoutai-je.

— Tu vois, *hijo* ? Voilà ce qui se passe quand on s'associe aux loups-garous, s'écria Sylvia, mais je vis son regard s'attarder sur Jesse.

Sylvia avait une grande gueule, mais le cœur aussi grand que le Columbia. Elle avait aussi quatre filles, dont la plus vieille n'avait que quelques mois de moins que Jesse.

— Son père est un loup-garou, répliqua Gabriel en ne voyant pas que sa mère se radoucissait. Pas simple pour elle de les éviter.

Je posai la main sur son bras, pour l'empêcher de continuer sur la voie de l'hostilité, mais c'était une erreur. Sylvia vit mon geste, et son expression se durcit.

— Ceux qui en veulent à Jesse sont humains, m'empressai-je d'ajouter avant qu'elle puisse dire quelque chose qu'elle regretterait. Ni des loups-garous, ni des faes ou quoi que ce soit

d'« autre ». Des humains qui ont bien l'intention de lui faire du mal. Et l'homme que vous avez élevé est incapable de laisser quelqu'un qu'il aime affronter seul le danger, pas plus qu'il n'a pu abandonner ses amis seulement parce que c'était la chose la plus intelligente et prudente à faire. Pas même si sa mère le lui demandait... parce que c'est elle qui lui a appris comment aimer autrui. Du coup, lui aussi est en danger. N'allez-vous donc pas accepter de les cacher pendant quelques jours pour qu'ils soient en sécurité ?

Sylvia planta son regard droit dans le mien. Puis elle laissa échapper un petit rire, et elle secoua la tête, l'air radouci.

— Un compliment glissé dans une réprimande, elle-même à l'intérieur d'une demande que je ne peux pas refuser. Laisser un enfant en danger ? Laisser mon enfant... (Gabriel poussa un cri de protestation.) Tu seras toujours mon enfant, même à cinquante ans, quand j'en aurai soixante-dix, *hijo*, alors autant l'accepter aussi tôt que possible. Je ne vais pas laisser mon fils, que j'aime, affronter seul le danger par fierté mal placée. Même moi je ne suis pas si stupide que ça. Oomph.

Le « Oomph », c'était parce que Gabriel l'avait prise avec force dans ses bras, les yeux brillants de larmes qu'il ne laisserait pas couler, car c'était un homme qui évitait de pleurer devant les autres s'il le pouvait. Au même moment, un couinement se fit entendre dans une des chambres. Mes oreilles m'avaient déjà dit que les filles étaient toutes réveillées et écoutaient. Elles avaient visiblement attendu la décision de leur mère avant de décider d'une action éclair, et la pièce fut soudain remplie de Sandoval.

Je leur racontai toute l'histoire. Elles allaient prendre Jesse

sous leur protection, elles méritaient donc de tout savoir.

Quand j'en eus terminé, Sylvia secoua la tête.

— Mais où va ce pays ? demanda-t-elle. *Mi papá*, votre *abuelo* doit se retourner dans sa tombe. Il est mort pour la patrie, pour défendre le bien, la justice et la liberté. Ça l'attristerait tellement.

— Si c'est le gouvernement, intervint Tia, la plus âgée des sœurs de Gabriel, alors vous feriez mieux de vous débarrasser de vos téléphones. Ils peuvent les localiser, vous savez.

— Déjà fait, approuva Gabriel. Le mien est resté chez moi, et nous avons détruit ceux de Mercy et de Jesse avant de venir ici.

— Adam semblait penser qu'il ne s'agissait pas d'agents du gouvernement, répétai-je. Même s'ils avaient des badges qui semblaient authentiques.

Rosalinda se leva d'un bond et partit en courant dans l'une des chambres. Elle en revint avec un téléphone portable dans un étui rose à paillettes.

— Tiens, Mercy. Tu auras besoin d'un téléphone. Personne ne pensera à rechercher celui-ci.

— Merci, Rosa, lui dis-je.

— Merci d'avoir pris soin de mon frère, et de lui avoir donné un toit, répondit-elle solennellement.

— Tu dis ça surtout parce que les petites ont emménagé dans ma chambre quand je suis parti, fit remarquer Gabriel. Tu n'as pas envie que je revienne, du coup.

— Eh bien oui, le taquina-t-elle. Ça aussi, c'était gentil de la part de Mercy.

Il lui ébouriffa les cheveux et se tourna vers moi.

— Ben doit commencer à s'inquiéter.

— Il faut que j'y aille, acquiesçai-je.

— Fais attention, dit Jesse.

— Promis, la rassurai-je.

Je repris la Mercedes en direction de West Richland et de la maison de Kyle. Ben resta sur la banquette arrière, là où le cuir était protégé. La voiture était un peu exiguë pour lui. Le siège était trop étroit, ainsi que l'espace au sol. Il avait arrêté de saigner, mais il n'arrivait pas à s'appuyer sur sa patte blessée.

Warren devait avoir passé la soirée chez lui avec Kyle. Adam avait senti l'odeur de Warren sur les hommes qui avaient enlevé la meute. Ça signifiait donc qu'ils l'avaient eu, lui aussi, or Kyle n'avait appelé ni Adam, ni moi. Ça ne pouvait vouloir dire qu'une chose : soit Kyle avait des ennuis, soit ils avaient emmené Warren sous un prétexte qui n'avait pas semblé suspect à son compagnon. Malheureusement, la première hypothèse était la plus probable.

Je mis la radio pour écouter les infos. Il était un peu tard, ou plutôt un peu tôt le matin, pour avoir de vraies nouvelles, mais on avait enlevé Mary Jo alors qu'elle était de permanence comme pompier. Si l'ennemi s'en était pris à ses collègues, on en entendrait sans aucun doute parler. Ce serait une idée stupide de leur part, mais des gens qui s'attaquent à une meute entière de loups-garous sont soit très stupides, soit très puissants. J'étais prête à parier que, si quelqu'un avait enlevé un pompier – ou tué un groupe d'entre eux –, il y aurait une édition spéciale à la

radio, même à cette heure-là.

Sur la route, j'utilisai le portable bling-bling de Rosa pour rappeler Elizaveta, la sorcière, sans obtenir la moindre réponse. Puis j'essayai de contacter Stefan.

Le fait d'avoir appelé la sorcière en premier, alors qu'elle ne m'aimait pas, en disait long sur l'ambivalence de mes sentiments à propos de Stefan. Si Stefan avait encore appartenu à l'essaim local, j'aurais eu une bonne excuse pour mon hésitation. Mais Marsilia avait trahi Stefan dans le seul but de conserver sa place de maîtresse de l'essaim. La politique vampirique fait passer la danse compliquée du protocole lycanthrope pour un jeu d'enfant.

Elle les avait torturés, lui et sa ménagerie, à la suite d'accusations factices, pour que les traîtres se rapprochent de lui et ainsi se trahissent. Il l'avait servie des siècles durant, et elle savait donc qu'il ne s'allierait jamais aux cinglés qui avaient été montés contre elle par un vampire dont je n'avais jamais connu le nom, mais que j'appelais le Garçon aux Gantelets. « Gantelets », parce que la seule fois que je l'avais vu, il en portait. Et « Garçon », parce que la simple mention de vampires me fichait une trouille de tous les diables.

Elle avait partiellement réussi son coup. Stefan n'avait effectivement pas rejoint la rébellion, et Marsilia avait réussi à écraser celle-ci dans l'œuf avec son aide. Mais la mort de ses protégés lui avait semblé injustifiable. La manière dont les vampires traitent les humains dont ils se nourrissent varie énormément d'un individu à l'autre. Ceux de Stefan étaient des amis pour lui, ou tout du moins des animaux domestiques

auxquels il tenait plus que tout.

Il n'appartenait donc plus à l'essaim et, vampire ou pas, Stefan avait été mon ami depuis mon arrivée dans les Tri-Cities. Néanmoins, du fait des machinations indécrites de Marsilia, j'avais plus vu le vampire que l'ami en lui ces derniers temps, et je n'aimais pas ça. Je n'aimais tellement pas ça que j'avais sérieusement envisagé de ne pas l'appeler à l'aide.

Mais l'ennemi était puissant, et nous avions besoin de tous nos alliés. De plus, je commençais à fatiguer, et la lassitude atténuait ma colère, me laissant seule et terrifiée, même avec Ben étendu sur la banquette arrière.

Alors, j'appelai Stefan.

La sonnerie retentit trois fois, et une voix – pas celle de Stefan – répondit :

— Laissez un message.

Puis un « bip ». Je faillis couper la communication. Mais il était improbable qu'on ait mis la ligne de Stefan sous surveillance, et je l'appelais d'un numéro qu'il ne pouvait pas connaître. Alors je dis :

— Peux-tu me rappeler à ce numéro ? Mon téléphone est mort.

Une voiture de police avait arrêté un véhicule sur le bord de la route. J'avais accéléré sans m'en rendre compte et levai le pied. Ce n'était pas parce qu'une voiture de police était occupée qu'on avait le champ libre pour les excès de vitesse.

Mon téléphone sonna alors que je dépassais la voiture de police, mais les vitres de la Mercedes étaient teintées. Il était peu probable qu'on puisse voir à l'intérieur, même pas un téléphone tellement inusité de forme qu'il devait émettre de la lumière. Le

tellement incrusté de strass qu'il devait enlève de la lumière. Je risquai le P.-V. et répondis.

— Oui ?

— Mercy ? dit Stefan. Qu'est-ce qu'il te faut ? Et pourquoi m'appelles-tu avec le téléphone d'un autre ?

Le temps de revivre verbalement la mort de Peter, je me retrouvai tremblante de rage et de... terreur. Tant de choses dépendaient de ma gestion sans faille de ce petit jeu, et je n'en connaissais même pas les règles.

Au moins, avec cette décharge d'adrénaline, je n'étais plus fatiguée... mais je n'étais plus concentrée sur ma conduite. Quelque chose en moi, la partie qui se souvenait avoir détruit la Golf quelques heures plus tôt, même si ça semblait être des siècles, tenta de me prévenir qu'endommager la voiture de Marsilia ne ferait qu'aggraver une situation déjà peu reluisante. Mais le reste avait l'attention braquée sur des problèmes plus immédiats.

— Peter était quelqu'un de bien, dit Stefan quand j'en eus terminé. Je te retrouve chez Kyle.

Je levai les yeux vers le ciel. Il faisait encore nuit, mais l'horloge de la voiture de Marsilia indiquait cinq heures et demie du matin.

— Tu joues avec le feu concernant ces histoires de lever du soleil.

— Il y a tout le temps nécessaire, me rassura-t-il d'une voix plus douce que jamais. Je peux rentrer chez moi en un clin d'œil au besoin. Ne t'en fais pas pour moi. Inquiète-toi des autres, d'accord ? Allez, maintenant, raccroche et conduis.

Je m'exécutai en espérant avoir pris la bonne décision

Je m'excusai en espérant avoir pris la bonne décision. Exposer la vulnérabilité de la meute aux vampires du coin n'était pas très malin. Marsilia danserait avec joie sur nos tombes si la meute et moi, tout particulièrement, étions totalement détruits. Je faisais confiance à Stefan. Vraiment. Mais Stefan était un vampire, et je ne parvenais pas à l'oublier.

La maison de Kyle, à West Richland, se trouvait à une bonne demi-heure de route de l'appartement de Sylvia à Kennewick. J'avais passé la nuit à faire des allers-retours le long de cette portion d'autoroute. À ma droite, la présence boueuse du Columbia reflétait les maisons de Kennewick qui défilaient, marquant ma progression.

Avais-je fait le bon choix en laissant Gabriel et Jesse derrière moi ? Quand je l'avais fait, j'avais eu l'impression de les mettre hors de danger. Mais si ceux qui avaient enlevé Adam pensaient à Sylvia ? Gabriel était fort et intelligent, mais c'était surtout un adolescent humain sans arme. Ne venais-je pas seulement d'offrir plus de victimes à nos ennemis ? Je repensai à la balle qui avait tué Peter et n'eus aucun mal à envisager que celui qui avait tiré sur un homme sans défense pût le faire sur une des petites sœurs de Gabriel.

Quelque part dans les environs, on retenait Adam prisonnier. Je n'avais aucune véritable raison de penser qu'ils étaient à la recherche de Jesse. Aucune. Mais laisser les deux adolescents sans protection me mettait mal à l'aise.

J'appelai Zee. Il n'avait pas dit au revoir lorsqu'il s'était retiré dans la réserve, juste laissé un message m'enjoignant d'être patiente et de ne pas tenter de le contacter. Mais il aimait Gabriel et Jesse, et adorait, même s'il aurait refusé de l'admettre

Cherchez et venez, et bientôt, dans un instant, vous serez tout haut, ces petites diablesses qu'étaient les sœurs de Gabriel.

Son téléphone sonna encore et encore pendant que je longeais Richland. J'avais le doigt sur le bouton de fin d'appel quand la voix grincheuse de Zee retentit dans mon oreille.

— *Liebling*, ce n'est pas une bonne idée.

— Zee, lui dis-je, j'ai épuisé toutes mes bonnes idées et je fais avec les mauvaises qui me restent.

J'expliquai de nouveau toute la situation. Quand j'en eus terminé, j'ajoutai :

— Les faes ont une dette envers Adam et moi, pour les loutres magiques et pour la reine des fées. Y a-t-il moyen que tu gardes l'œil sur l'appartement de la mère de Gabriel ? Tu n'auras probablement rien à faire. Je suis probablement en pleine crise de paranoïa, c'est la nuit idéale pour ça. Mais tout ce qui les protège en ce moment c'est mon espoir que personne ne pensera à chercher de ce côté... et mon raisonnement me semble de plus en plus contestable à mesure que je m'éloigne d'eux.

— Je suis d'accord qu'on t'est redevables, finit par répondre Zee avec difficulté. Certains pourraient dire que la mort des loutres magiques était une tragédie, mais je ne suis pas l'un d'eux. On ne peut pas nier qu'on vous a envoyé à votre insu dans une mission qui vous a mis en danger, et qui t'a laissé beaucoup trop de séquelles. Et personne, pas même les plus hostiles aux humains d'entre nous... (la manière dont il dit cela me fit penser qu'il pensait à un fae bien particulier) ne peut nier qu'on te doit une fière chandelle pour la chute de la reine des fées qui avait retenu tant des nôtres dans sa toile et aurait pu tous

nous avoir, tant nous n'avions pas conscience de ce qu'elle faisait.

Il émit un claquement de langue que je reconnus comme le son qu'il faisait devant une voiture particulièrement difficile à réparer.

— Cela me peine, mais à l'heure qu'il est, le simple fait que j'aie répondu au téléphone suffit à effacer l'ardoise des faveurs que nous te devons. Téléphone que je ne devrais même pas avoir en ma possession, vu qu'il s'agit d'une technologie humaine corrompue. (Il cracha ces derniers mots comme s'il les trouvait amers.) Si je quittais la réserve pour t'aider, ça se retournerait contre nous deux. (Il laissa échapper un rire désabusé.) Et si je quittais la réserve, de toute façon ça serait un désastre de manière plus générale, vu que j'essaie d'apporter un peu de raison au chaos, ce qui est impossible à distance et peut-être même impossible sans menacer quelqu'un d'une épée sous la gorge. Je ne peux même pas te donner de conseils sans que ça cause des problèmes.

Il soupira, mais resta en ligne, et je gardai donc le téléphone collé à mon oreille.

Après une longue pause, il reprit la parole :

— Je ne peux pas te dire d'appeler chez moi et de parler à celui qui s'y trouve. Je ne peux pas te dire de réfléchir aux endroits fortifiés qui seraient susceptibles de retenir prisonnière toute une meute de loups-garous, ce qui n'est pas tâche aisée. Un endroit où des gens en uniforme pseudo-militaire pourraient passer inaperçus, et où ils pourraient transporter discrètement des cadavres. Il n'y a pas tant d'endroits qui correspondent à

cette description dans le coin, Mercy. Les paysans ne sont pas effrayés par le pouvoir en place au point de ne pas protester lorsque des hommes armés se trouvent là où ils n'en ont pas le droit.

— Tu penses qu'on le retient quelque part dans la Zone ? demandai-je.

La Zone était le terrain sécurisé qui entourait la centrale nucléaire de Hanford.

— Je suis désolé, *Liebling*, je ne peux pas t'aider en ce moment. Peut-être que, si les négociations entre les Seigneurs Gris et Bran Cornick se déroulent sans accroc, nous pourrons en reparler. En attendant, il nous est interdit d'offrir de l'aide à quiconque est lié de quelque manière que ce soit aux meutes lycanthropes. (Une autre pause.) Cela m'a été clairement spécifié. Très clairement.

Son ton était devenu plus tranchant que son couteau... et c'était un couteau dont le tranchant était devenu légendaire.

— Si tu connais quelqu'un qui peut parler à Bran dès que possible, dis-je, peux-tu lui demander de l'informer de ce qui se passe ici ? L'information n'aidera peut-être pas la cause fae auprès du Marrok, mais tu pourrais laisser entendre que le simple fait de ne pas transmettre cette information serait une action prise très au sérieux par celui-ci. Et je veillerai à ce que Bran sache que les faes étaient en possession de cette information.

— Tu formules vraiment très bien ta suggestion, commenta Zee d'un ton ravi. Je vais informer ceux qui sont en pourparlers avec Bran de ce que tu m'as dit. (Il hésita un instant.) Il va falloir

que je fasse preuve de créativité pour qu'ils ne comprennent pas que nous avons parlé au téléphone.

Il raccrocha sans dire quoi que ce soit d'autre.

J'avais raté la sortie de Queensgate et dus aller jusqu'à Benton City, ce qui ajouta encore quelques longues minutes à mon trajet. Au lieu de rebrousser chemin sur l'autoroute principale, j'empruntai la route secondaire, où il y aurait moins de policiers, en espérant rattraper un peu le retard accumulé.

Dès que j'arrivai dans la bonne rue, j'appelai chez Zee. Le téléphone sonna, sonna. Au bout de quelques minutes, je raccrochai et essayai de nouveau. Zee ne m'aurait pas donné ce numéro sans raison. Peut-être avait-il loué sa maison à quelqu'un qu'il pensait pouvoir être d'une aide quelconque pour moi ? Peut-être d'autres fées, à l'instar d'Ariana, étaient-ils assez puissants pour pouvoir défier les Seigneurs Gris ? Ou peut-être que les fées avaient laissé quelques espions à l'extérieur pour surveiller les événements qu'ils ne pouvaient suivre de l'intérieur de la réserve, et que cet espion-ci en particulier était redevable à Zee ? J'étais en pleine élaboration de scénarios plus fantaisistes les uns que les autres quand on décrocha enfin.

— Quoi ? dit-on d'un ton impatient.

— Qui est à l'appareil ? demandai-je, parce que, malgré le ton bourru, on aurait dit Tad.

Le fils mi-humain de Zee ne serait certainement pas revenu en ville sans m'en informer.

— Mercy ? dit-il d'une voix radoucie, me confirmant que c'était bien lui.

— Tad ? Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Depuis combien de

temps es-tu là, et pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Tad avait été l'assistant de son père au garage Volkswagen, il n'était âgé que de neuf ans lorsque je l'avais rencontré. Il avait continué comme mon assistant et manipulateur d'outils en chef lorsque son père avait pris sa retraite et m'avait vendu le garage. Mais il était parti faire ses études dans une grande université de l'est du pays qui, en offrant des bourses aux faes, voulait démontrer combien elle était progressiste et éclairée.

Nous échangeons des nouvelles par e-mail une fois par semaine depuis son départ, et je l'appelais une fois par mois pour discuter. Tad était comme le petit frère que je n'avais jamais eu, et d'une certaine manière, nous étions plus proches que je ne l'étais de mes demi-sœurs. Nous avions plus en commun : ni l'un ni l'autre ne trouvions totalement notre place dans le monde des humains ou celui des créatures surnaturelles. Lui, parce qu'il n'était qu'à moitié fae, et moi parce que j'étais la seule métamorphe coyote dans un monde de loups-garous et de vampires.

Lorsque les faes s'étaient retirés, j'avais essayé de l'appeler aussi bien sur son portable que sur le téléphone de sa chambre à l'université, sans succès. Je m'étais dit qu'il était parti avec les autres faes.

Apparemment non.

— Tad ? demandai-je parce qu'il n'avait répondu à aucune de mes questions.

Il me raccrocha au nez. Visiblement il ne voulait pas en parler. D'accord. Moi non plus je n'avais pas de temps à perdre.

Je composai de nouveau le numéro.

— Lâche-moi, Mercy, répondit-il.

— Ton père m'a dit d'appeler cette maison pour demander de l'aide, m'empressai-je de dire. Quelqu'un de dangereux en a après Jesse et Gabriel. Je les ai laissés chez la mère de ce dernier en espérant qu'on ne pensera pas à chercher là-bas. Mais si je me suis trompée, et que des gens dangereux attaquent, personne ne pourra les protéger.

Je sentais combien Tad m'écoutait à contrecœur, hésitant à raccrocher de nouveau. Quelque chose en lui devait avoir changé à l'université. Je n'en avais vu aucun signe dans notre correspondance ou pendant ses rares visites. Peut-être que ça avait un rapport avec la raison pour laquelle il se trouvait là, et non à la réserve, avec les autres faes.

— Tu penses que je pourrais les protéger, hein ? marmonna-t-il enfin.

La question était justifiée. Tad était à moitié fae, mais j'ignorais ce que ça impliquait. De ce qu'en avait laissé filtrer Zee au fil des ans, je savais que Tad n'était pas l'un de ces demi-faes aussi dépourvus de pouvoirs que la plupart des humains. Mais c'était tout ce que je savais.

— Ton père le pense, lui dis-je en donnant la seule réponse à ma disposition.

Il garda le silence.

— Il faut que je vérifie comment va Kyle, lui expliquai-je. Adam et le reste de la meute ont été enlevés hier soir, et l'un des membres de la meute a été tué. J'essaie de...

Quoi, au juste ? Les secourir ? Arrêter les méchants ?

— ... vérifier comment va Kyle parce que je crains qu'ils lui aient fait du mal quand ils ont enlevé Warren. Il faut que je sache Jesse et Gabriel en sécurité, et je manque un peu d'alliés. Ça ne durera pas longtemps. Je reviendrai les récupérer une fois que je serai rassurée à propos de Kyle.

Je donnai l'adresse de Sylvia et mis fin à l'appel sans attendre de réponse de sa part.

Je connaissais Tad. Il avait beau être ronchon, il serait incapable de rester bien tranquillement le cul sur son canapé en sachant que quelqu'un était en danger. Il avait un peu flirté avec Jesse lors de sa dernière visite... avant de passer deux heures sous le capot de la voiture de Gabriel pour aider celui-ci à résoudre un problème électrique.

Le plus tôt je m'assurerais que Kyle était en sécurité, le plus tôt je pourrais libérer Tad de sa tâche. J'appuyai sur l'accélérateur en espérant que les flics étaient en train de surveiller le *Walmart*, le centre commercial et les autoroutes principales. La grosse Mercedes émit un grondement de satisfaction et avala les kilomètres de route désertique qui me ramenaient vers West Richland. Le compteur indiquait 170 kilomètres-heure, mais j'avais plus l'impression d'être à 90. Je tapotai le tableau de bord en murmurant « belle bête ».

Le ciel oriental était encore obscur lorsque je m'approchai de chez Kyle à une allure plus légale. Kyle et Warren vivaient dans un quartier huppé où toutes les maisons avaient beaucoup d'espace de parking et des allées assez longues pour accueillir le trop-plein de véhicules. En général, personne ne se garait dans les rues, à part en cas de soirée.

Le déneigeur, une petite voiture américaine de couleur sombre

Je dépassai une petite voiture américaine de couleur sombre garée à un demi-pâté de maisons et, en passant lentement devant la maison, je vis un 4 × 4 inconnu dans l'allée du garage. Toutes les lumières étaient éteintes. Même celle de l'entrée que Kyle laissait habituellement allumée toute la nuit. Le 4 × 4 et la voiture avaient des plaques californiennes.

Je continuai ma route et pris la première à droite, garant la voiture de couleur sombre mais pas américaine de Marsilia devant une maison qui faisait deux fois la taille de celle de Kyle, où elle semblait bien plus à sa place que les deux véhicules que je venais de dépasser. Je sortis de la voiture et ouvris la portière arrière.

— Ça ne semble pas encourageant pour Kyle, murmurai-je pour Ben. Tu as vu ces voitures ?

Les oreilles aplaties sur le crâne, il se leva sur la banquette, enfonçant ses griffes acérées dans le cuir, même à travers la couverture, d'une manière qui m'aurait fait mal ordinairement.

— Non, dit Stefan en me fichant une frousse de tous les diables.

S'il ne m'avait pas bâillonnée d'une main froide, j'aurais réveillé tout le voisinage. Il émit des petits bruits rassurants jusqu'à ce que je cesse de me débattre... ce qui prit un temps d'une longueur gênante. J'étais crevée, et mon cerveau avait tout simplement cessé de fonctionner. Il me fallut un petit moment avant de comprendre ce qui se passait.

— Allons, allons, murmura Stefan d'une voix si basse qu'un humain se tenant près de lui aurait eu du mal à l'entendre. Ça va mieux ? Désolé. Je ne voulais alarmer personne.

Désolé de m'avoir surprise ou de m'avoir bâillonnée ? Le

BESOIN DE M'AVOIR SURPRISE OU DE M'AVOIR DAIMONNÉE : JE l'ignorais, et je m'en fichais. Il était là, et je me sentais moins seule. Stefan était intelligent, dangereux et compétent. J'espérais moi aussi avoir les deux premières de ces qualités, mais c'était de la troisième dont j'avais surtout besoin à présent.

— Kyle a des ennuis, lui répondis-je sur le même ton.

C'était logique de ne pas parler à voix haute. Les gens avaient tendance à occulter le son des voitures, mais la plupart risqueraient de se réveiller en entendant une voix inconnue. Je ne tenais pas à alerter la brigade de voisinage ni à leur expliquer ce que nous étions en train de faire.

— Il y a une voiture et un 4 × 4 garés près de chez lui, qui n'ont rien à y faire, et pas de lumière à l'extérieur. Or Kyle allume toujours la lumière du porche.

Stefan me relâcha et recula de quelques pas, et je dus saisir la poignée de la portière pour ne pas perdre l'équilibre lorsque Ben me bouscula en sortant de la voiture.

Stefan était vêtu d'un polo et d'un pantalon en toile noire, ses tee-shirts Scoubidou et ses jeans me manquaient. Ça faisait un bon moment que je ne l'avais pas vu habillé ainsi, pas depuis qu'il avait quitté l'essaim. Il n'était pas maigre à faire peur, mais il n'avait jamais retrouvé l'aspect vigoureux qu'il avait avant que Marsilia massacre les humains dont il se nourrissait. La trahison de Marsilia et la destruction de sa ménagerie avaient bien failli causer sa destruction à lui aussi.

— J'ai eu quelques minutes pour examiner la maison avant ton arrivée, dit-il. Il y a deux étrangers dans le salon qui se trouve en face de la cuisine. Il est possible qu'il y en ait d'autres en haut parce que la lumière est allumée.

en fait, parce que la machine est ancienne.

À présent que nous n'étions plus l'un contre l'autre, je pouvais voir en lui la même maladresse que celle que j'avais pu constater chez les vampires les plus âgés, comme s'il savait comment il devait se comporter mais n'arrivait plus vraiment à le ressentir. Comme si, en abandonnant ses tee-shirts Scoubidou et sa chère Mystery Machine, Stefan avait laissé filer son dernier lien avec l'humanité. Néanmoins, la Mystery Machine, son vieux Volkswagen avec sa super peinture personnalisée, était toujours garée devant chez lui, du coup je gardais espoir.

— Tu n'as pas vu Kyle ?

— Non. Je n'ai pas ton odorat, et je ne voulais pas qu'ils sachent que je les surveillais. Ils avaient l'air un peu trop attentif à mon goût. Mais j'ai senti l'odeur du sang. J'ignore à qui il appartenait.

Moi, je le saurais. Il attendit pendant que je réfléchissais à la situation.

— Passons par l'arrière, décidai-je. Je peux entrer par la porte de service : Kyle y a aménagé une chatière, si l'on peut dire, pour Warren. Je peux explorer la maison et t'appeler quand je saurai où il est.

— Je pense que t'envoyer seule dans cette maison est la plus stupide des options à notre disposition, me réprimanda-t-il. Ben va se mettre à l'avant, toi à l'arrière, et tu attends à l'extérieur Mercy, et moi je vais à l'intérieur.

Les vampires les plus anciens et puissants acquièrent des surnoms qui reprennent leurs caractéristiques les plus notables. Celui de Stefan pour ses congénères était « le Soldat ». C'était le type de situation dans lequel il excellait. Je me sentis soulagée

qu'un expert prenne les rênes.

— Ce ne sont que des humains, ajouta Stefan.

Sur son visage, je vis une expression que j'avais plus l'habitude de voir chez les loups : la faim.

— Je vais les tuer, et Ben tuera tous ceux qui croiront m'échapper. Préviens-nous si quelqu'un tente de fuir par l'arrière, et on le tuera aussi.

Stefan avait toujours aimé les gens. Je n'avais jusqu'à présent jamais remarqué qu'il aimait aussi les tuer. Peut-être cela faisait-il partie du nouveau Stefan, plus vampirique.

Voilà ce qui se passait quand on laissait quelqu'un d'autre prendre les rênes.

— Il n'est pas nécessaire de les tuer, fis-je remarquer d'un ton raisonnable. Comme tu l'as dit, ce ne sont que des humains, et ils sont deux.

— À notre connaissance, répliqua-t-il.

— On ne sait rien à leur propos, insistai-je. On n'est même pas certains que les deux hommes qui se trouvent dans le salon de Kyle aient le moindre rapport avec ceux qui ont enlevé la meute.

Stefan haussa un sourcil dubitatif. Et il avait raison. Qui d'autre cela pouvait-il être ?

— Nous ne savons pas qui se cache derrière eux, ni quel est leur véritable objectif, m'obstinai-je. On ignore même si Kyle se trouve bien ici. Mais ce que je sais, c'est qu'on ne peut pas se permettre d'entrer là-dedans et de tuer tout le monde.

Stefan me regarda d'un air perplexe.

— J'oublie toujours que tu es trop jeune pour avoir retenu

les leçons du Vietnam. On y va pour gagner, Mercy, ou on n'y va pas du tout. Combien d'autres personnes que nous pourraient venir en aide à Adam ?

— Euh..., reconnus-je à contrecœur. Peut-être Ariana, même si elle était encore bien flippée quand on est partis.

Je comprenais ce qu'il essayait de me dire. Vraiment.

Mais selon cette logique, nous aurions dû abandonner Kyle à son sort. Cependant je n'étais pas seulement la femme d'Adam, j'étais aussi sa compagne. Cela me donnait la deuxième place dans la hiérarchie de la meute... et ça signifiait qu'il était de ma responsabilité de protéger la meute. Ça signifiait que je devais spécifiquement en protéger les membres les plus faibles. Nous avions déjà perdu Peter. Kyle devait être protégé... mais c'était possible sans avoir à tuer tout le monde.

— Ces hommes ont réussi à avoir le dessus sur une meute de loups-garous, Mercy, me rappela froidement Stefan. On ne peut pas se permettre de prendre des risques inutiles et de ruiner tous nos efforts pour découvrir ce qu'ils ont fait de Kyle.

Il prononça le nom de ce dernier sans ce côté « vampire distant ». Stefan appréciait Kyle, qui avait la langue acérée et adorait discuter des tactiques employées dans les épisodes de Scoubidou comme s'il était en train de présenter une thèse.

— S'ils attendent chez Kyle, qui penses-tu qu'ils cherchent ? Les seules personnes importantes aux yeux d'Adam qu'ils ne retiennent pas, c'est toi, Ben et Jesse. Et il y a autre chose : s'ils me voient, s'ils comprennent ce que je suis et ne meurent pas avant de pouvoir informer leurs supérieurs grâce à leur système de communication, alors on perdra plus que seulement Kyle

cette nuit.

Les gens ne connaissent pas l'existence des vampires. Oh, ils connaissent les histoires : Bram Stoker et tous les autres ont bien exploité cette vieille légende. Mais ils pensent que ce ne sont que des histoires. Le problème, pour les vampires, c'est que à présent que les faes et les loups-garous ont révélé leur existence, les gens sont prêts à croire que les vieilles légendes sont peut-être vraies. Si Stefan était le vampire qui donnait vie à ces légendes, Marsilia le tuerait. Je comprenais pour quelle raison il pensait que tuer l'ennemi était la meilleure solution.

Et au fond de moi, j'étais d'accord sur la nécessité de tuer tout le monde. Ces hommes avaient assassiné Peter, enlevé Adam et mis mon monde en danger.

— Kyle est humain, et ça ne les a pas dérangés de tuer Peter, poursuit Stefan en disant exactement ce que je ne voulais pas entendre. Kyle est moins précieux que Peter. Il ne compte qu'à tes yeux et à ceux de Warren. Adam ne tuerait personne, ne risquerait pas de ruiner la réputation des loups dans le monde humain pour Kyle. Un otage, c'est bien plus de tracas qu'un cadavre, Mercy. Il est très probable que Kyle soit déjà mort. Si tu n'es pas prête à tuer, alors il vaut mieux ne pas les attaquer.

— Si Kyle est mort (et ce furent des paroles terribles à prononcer), il faut quand même qu'on le sache. Je ne pense pas qu'il le soit. Je pense que je le sentirais dans les liens de meute, parce que c'est tout autant le compagnon de Warren que Peter était celui de Honey.

Cette idée me rassura. J'avais senti la peine de Honey. Je la

sentais toujours, d'ailleurs.

— On va chercher Kyle... Stefan, on ne peut pas laisser un tas de cadavres derrière nous. On peut cacher ton rôle dans tout cela. Je dirai que tu étais un drôle de genre de loup-garou. Mais les gens savent, pour Kyle et Warren. Et même si Warren ne crie pas sur tous les toits qu'il est un loup-garou, ça ressortira, parce qu'il ne le cache pas non plus. Nos ennemis, quels qu'ils soient, veulent qu'Adam assassine un homme important de manière publique, pour que la faute soit rejetée sur tous les loups-garous. J'ai l'impression persistante que cette dernière partie est aussi importante que l'assassinat lui-même. Si nous laissons une nuée de cadavres sur notre passage, nous atteindrons au moins une partie de l'objectif visé par ces personnes. (J'inspirai brusquement.) Je n'aime pas aider mes ennemis.

Stefan me considéra d'un œil dubitatif. Il aurait pu y aller et tuer tout le monde sans tenir compte de ce que je disais. Mais son surnom, c'était le Soldat. Pas le Tueur, ni le Commandant. Ces vampires-là existaient vraiment. Il paraît qu'on devrait s'avouer heureux qu'ils ne vivent pas dans la région. Stefan m'avait cédé le commandement parce qu'il s'agissait de mon problème à moi.

J'étais donc aux commandes, mais je n'étais pas stupide au point de croire que ça me rendait compétente : j'avais besoin de Stefan pour ça. Bien. Je ne les autoriserai pas à tuer tout le monde, mais il devait y avoir une autre solution.

— Pourquoi ne pas entrer discrètement pour voir si on ne peut pas trouver Kyle ? suggérai-je. Je peux peut-être sentir son

odeur de l'extérieur. S'il n'est pas chez lui, on peut les laisser attendre ici en vain. Et s'il y est, on trouvera peut-être un moyen de l'en extraire sans tuer personne.

Il secoua la tête.

— Mercy. Ils ont déjà prouvé qu'ils étaient capables d'avoir le dessus sur une meute de loups-garous. On les tue, ou on part.

Je baissai les yeux vers Ben. Il n'était pas en état de combattre. Le danger n'était pas seulement que sa blessure le ralentisse et qu'il risque du coup d'être plus facilement touché, même si ça en faisait partie. Mais si Ben tuait ce soir, avec sa blessure et le choc causé par la mort de Peter, il pouvait perdre le contrôle de son loup et ne jamais parvenir à le regagner.

— Il est possible que nous soyons victimes d'une attaque du gouvernement, expliquai-je à Stefan. Nous devons rester irréprochables sur le plan de la morale. Tant que nous ne faisons aucun mal à personne, nous aurons le soutien de l'opinion publique, ce qui forcera le gouvernement à reculer. Nous n'allons donc pas tuer tous ceux qui croisent notre chemin. Tu peux t'en aller, si tu préfères, ajoutai-je d'un ton lugubre en ôtant mon tee-shirt et mon soutien-gorge.

Il n'abandonnerait pas Kyle, je le savais. J'étais juste en colère contre lui, parce que j'aurais voulu le laisser dicter notre plan d'attaque, mais je ne le pouvais pas parce que je savais que j'avais raison. J'enlevai mes chaussures. Nous parlions trop, et il était temps d'agir.

— Je ne vais pas laisser Kyle pourrir ici alors que je pourrais faire quelque chose pour lui. Je vais le chercher. Et quand je le trouverai, je ferai tout pour le sortir de là. Le tout, en laissant le

moins de cadavres possible derrière moi.

— Si nous échouons, c'est Adam qui perdra tout, m'avertit Stefan.

— Kyle fait partie de la meute, lui répondis-je. Il est vulnérable. Adam est l'Alpha, et il est fort. Il faut donc s'assurer avant tout que Kyle est en sécurité, parce que c'est ainsi qu'agit la meute, Stefan. Les forts protègent les faibles.

L'expression de Stefan se figea. Il avait été incapable de protéger sa ménagerie, n'avait même pas compris qu'il devait la protéger de Marsilia, la femme à qui il avait prêté serment de loyauté.

Je n'avais pas eu l'intention de le blesser.

J'enlevai brusquement mon jean et ma culotte, et me retrouvai nue sur le trottoir obscur. Si quelqu'un regardait par sa fenêtre ou passait en voiture, il en prendrait plein les yeux. Je m'en fichais. Être métamorphe avait tué toute pudeur chez moi avant d'avoir l'âge d'apprendre la signification même de ce mot.

Ça ne signifiait cependant pas que j'adorais me balader à poil devant tous ceux que je connaissais. Il y avait très longtemps, Stefan avait ressenti quelque chose pour moi. Pas vraiment de l'amour, mais un truc en ce sens. J'évitais donc en général de me déshabiller devant lui, de la même manière que l'on n'agit pas une tranche de viande sous le nez d'un lion si l'on a l'intention de tout garder pour soi.

— On a la possibilité de sauver Kyle. Possibilité que tu n'as pas eue lorsque Marsilia a enlevé ta ménagerie, ajoutai-je. Tu veux bien m'aider ?

Je me changeai en coyote sans attendre de réponse et

m'ebrouai pour dissiper le picotement de la métamorphose. Stefan laissa échapper un drôle de rire dépourvu de joie ou d'humour, mais c'était bien lui, pas le vampire Stefan, alors c'était bon. Il ramassa mes vêtements et les balança dans la voiture d'un geste fluide et presque humain. La tête à l'intérieur de l'habitacle, il hésita un instant.

Mon arme se trouvait sous le siège avant. Je faillis me retransformer pour le lui dire, mais y renonçai. Je n'étais pas en mesure de la porter, et j'étais la seule qui aurait pu être plus dangereuse avec une arme cette nuit.

— Du sang, des humains, de la sueur... (Stefan se releva et claqua la portière) Mercy, laisse-moi en toucher un mot à Marsilia avant de lui rendre la voiture.

Je hochai la tête et me dirigeai vers la maison de Kyle au petit trot. Ben, bien que sur seulement trois pattes, n'eut aucun mal à suivre la cadence, pendant que Stefan fermait la marche.

Le voisin de Kyle était décédé depuis quelque temps, et sa demeure était encore vide avec un panneau « À vendre » sur la pelouse bien entretenue. Le portail vers le jardin à l'arrière était ouvert, et je menai donc ma petite bande dans cette direction.

Il y avait un mur de pierre de deux mètres cinquante de hauteur entre les jardins, mais quelqu'un avait laissé une échelle appuyée contre celui-ci. Est-ce que monsieur Machin-Truc s'était rincé l'œil sur la piscine de Kyle avant de mourir ou, et c'était bien plus inquiétant, est-ce qu'on les espionnait ? Quoi qu'il en soit, escalader le mur ne nous demanda pas grand effort. Ben avait beau n'avoir que trois pattes valides, il n'eut même pas à utiliser l'échelle, pas plus que Stefan. En tant que coyote, je n'arrivais à la cheville ni d'un loup, encore ni d'un renard, donc

Il arrivais à la cheville ni à un loup-garou ni à un vampire, dans aucun domaine à part me fondre dans le décor.

Comme pour la maison vide, la pelouse de Kyle était parfaitement entretenue, ce qui nous permit de fouler l'herbe en silence au lieu d'avancer bruyamment parmi les feuilles mortes. On resta dans l'ombre, même si je pense que personne n'aurait vu Stefan traverser le jardin en pleine lumière. Il faisait quelque chose, de la magie vampirique, qui le rendait vraiment difficile à remarquer.

J'examinai attentivement les alentours, mais ne vis personne qui montait la garde. Ça ne voulait pas dire qu'il n'y avait personne, mais, entre le *mojo* de Stefan et le camouflage issu de la magie de meute dont Ben et moi nous étions entourés, il faudrait vraiment ne pas avoir de veine pour être repérés par un œil humain.

Je sentis l'odeur avant même d'arriver à la maison. Il y avait du sang sur l'herbe. Je sortis de l'ombre pour partir à la recherche de la tache de liquide sombre, parce que c'était le sang de Warren que je sentais.

Ben flaira la tache et retroussa les babines, tournant la tête vers la maison en exposant les crocs. De l'arrière elle semblait aussi plongée dans le noir qu'à l'avant, mais à cette distance on pouvait entendre le murmure de voix à l'intérieur. Ils restaient discrets et, si nous avions été humains, nous ne les aurions pas entendus. Et même ainsi, tout ce que je percevais c'était la rumeur de voix masculines.

Ils avaient pris Warren là, dans le jardin. Il était sous forme humaine ; un loup-garou changeait d'odeur quand il était humain, celle-ci était plus diluée. C'était une bonne chose qu'ils l'aient

...-et était plus simple. C'était une bonne chose qu'ils l'aient capturé là. C'était aussi une bonne chose que son sang soit le seul que je puisse sentir. Cela signifiait que tous les amis de Kyle et Warren qui étaient venus dîner pour Thanksgiving ne s'étaient pas retrouvés pris dans la bataille. C'était une bonne nouvelle, et pas seulement pour les amis de Kyle et Warren. Une fois que ces hommes commenceraient à tuer des humains, aucun retour en arrière ne serait possible. Leur seule porte de sortie serait de tuer tous ceux qui étaient au courant de leur existence... y compris Adam et toute la meute.

Tant que les victimes n'étaient que des loups-garous, ils ne risquaient probablement pas grand-chose avec le système judiciaire humain. Avec les faes, les tribunaux avaient déjà prouvé que la justice ne faisait pas le poids face à la peur dans des conditions extrêmes.

Pour nous, à ce moment précis, c'était une bonne chose. Tant qu'on pouvait éviter d'alarmer nos ennemis, Adam serait en sécurité.

Ce que Stefan avait dit était vrai. Ils attendaient manifestement quelqu'un, et Jesse, Ben et moi étions logiquement leurs cibles. Je supposai qu'ils ne s'étaient préparés qu'à nous affronter Ben et moi. La présence de Stefan devrait faire un peu dérailler leur plan, mais j'ignorais si ce serait suffisant.

Pendant que je réfléchissais, quelqu'un se mit à parler. Les voix parvenaient de la chambre de Kyle et Warren à l'étage. Je levai la tête et vis que les volets n'étaient pas fermés, ce qui était inhabituel de la part de Warren, qui savait très bien que certaines créatures pouvaient observer les gens par leurs fenêtres. la nuit.

— Ils ne viendront pas, dit une des voix. On ne va pas pouvoir attendre le lever du jour. Il faut les trouver. Les ordres sont d'obtenir des informations.

— Oui, chef, fit une deuxième voix masculine. Jusqu'où puis-je aller ?

Ce deuxième homme montait à quatre minimum le nombre d'hommes présents. J'entendais toujours les deux autres marmonner dans le salon de Kyle, en bas.

— Obtenez ces informations, s'entêta le premier homme.

J'entendis le bruit d'une porte qui se refermait et les pas de quelqu'un qui s'éloignait.

— T'as entendu, Johnny ? dit l'autre avec un enthousiasme écoeurant dans la voix. Il a dit que je pouvais aller aussi loin que je le voulais.

Un autre homme, probablement Johnny, ce qui portait le compte à cinq, dit doucement :

— Seulement jusqu'à ce qu'on ait les informations, Sal. Vous avez entendu ? Dites-nous ce que vous savez, et je l'arrêterai. Sal a été capturé par les Afghans il y a quelques années et n'est pas rentré tout à fait normal. Il aime torturer. Dites-nous où elles sont susceptibles de se cacher, et tout s'arrêtera.

Silence.

— Où ont-elles pu aller ? demanda quelqu'un, puis il y eut le claquement de la chair contre la chair.

Quelqu'un poussa un cri, et je sentis mon échine se hérissier et mes lèvres se retrousser. Kyle. Ils étaient en train de frapper Kyle.

— Le silence ne t'aidera pas, mon gars, dit la voix douce. Je ne tiens pas à faire ça. Le patron ne veut pas garder ton copain prisonnier plus longtemps que nécessaire. Il faut pas mal de monde pour maîtriser une meute de loups... et certains n'en sortiront pas vivants. Si nous parvenons à mettre la main sur la fille et la femme de Hauptman, on pourra libérer tous les autres.

Je me demandai si Kyle avait entendu le mensonge.

— Allez vous faire foutre, répondit-il.

Peut-être que oui. Un avocat spécialisé dans le divorce devait avoir pas mal de pratique dans la détection des mensonges.

Ils le frappèrent de nouveau. À côté de moi, c'était comme si Ben vibrait.

Stephan dit d'un ton affamé :

— Mercy, ils ne sont que deux dans cette pièce.

Je repris forme humaine pour pouvoir parler.

Ben me donna un coup de tête brutal dans le genou.

— Je sais, le rassurai-je. Peut-on les avoir sans alerter les autres ?

Je fus parcourue d'un frisson. Les Tri-Cities, ça n'était pas le Montana, mais il y faisait quand même trop froid pour se balader nue en novembre. Ou peut-être était-ce le désir de tuer de mon coyote qui me glaçait les os.

Le premier homme laissa échapper un juron, et Kyle cria de nouveau.

Ouais. C'était bien un frisson qui disait « va tuer ».

— C'est possible, dit Stefan. Et sinon... je peux tous les tuer.

Ça ne semblait pas un mauvais plan, vu d'ici, alors qu'ils étaient en train de maltraiter Kyle. Je savais qu'il serait idiot de laisser des cadavres derrière nous, mais sa douleur mettait ma raison à rude épreuve.

— Lance-moi là-haut, lui demandai-je avant de me retransformer en coyote.

Je le regardai avec insistance, et, quand il me prêta attention, désignai le balcon de la chambre. Il me regarda d'un air dubitatif. Je me dressai sur mes pattes arrière et sautillai une fois. Puis je tournai le museau vers le balcon une nouvelle fois.

Il haussa les sourcils, mais me prit dans ses bras et me lança. Je parvins à passer par-dessus la rambarde, mais dus me tordre en plein vol pour atterrir dans l'une des jardinières plutôt que sur le mobilier de jardin qui aurait pu grincer sous mon poids.

Ben bondit sur la rambarde, suivi par Stefan. Celui-ci sauta et atterrit en silence sur le balcon, les genoux fléchis. Ben me contempla, les oreilles couchées sur le crâne, et j'évacuai la jardinière pour le laisser l'utiliser comme marchepied pour ne pas s'écraser trop lourdement au sol. Pas simple d'être silencieux quand on a des griffes de loup-garou.

Chapitre 4

Les rideaux de brocart étaient un héritage des propriétaires précédents. Kyle en adorait l'étoffe mais se plaignait beaucoup du fait qu'ils étaient trop courts et laissaient un espace de dix centimètres entre le bas des rideaux et le sol.

Je me laissai tomber à genoux et regardai par le bas de la fenêtre coulissante que Kyle prévoyait de faire remplacer par des portes-fenêtres l'été suivant, en même temps que les rideaux.

La chambre de Kyle et Warren était décorée dans un style à la fois minimaliste et très raffiné. Le sang sur la moquette donnait l'impression d'être l'une de ces touches de contraste que les décorateurs des émissions télévisées adoraient recommander.

Il y avait tellement peu de meubles que l'ennemi avait dû apporter une chaise de la salle à manger pour mettre en scène l'interrogatoire. Ils avaient ligoté Kyle nu sur le siège à l'aspect solide. Il avait les pieds libres, mais comme ils étaient eux aussi nus, ça ne lui donnait pas d'avantage particulier. À moins d'être loup-garou, ou peut-être Bruce Lee, les pieds nus ne causaient pas grand dommage, surtout quand on avait aussi peu d'angles d'attaque qu'en étant attaché à une chaise.

à l'attaque qu'en étant attaché à une chaîne.

À le voir, ce n'était pas les premiers coups qu'il avait reçus. Je réprimai un grognement, mais ne pus rien faire pour empêcher mes babines de se retrousser sur mes crocs. Le visage de Kyle était couvert d'ecchymoses, son nez aristocratique tordu, et son menton comme sa poitrine couverts de sang séché. Le sang provenait aussi d'une coupure au-dessus de son œil, qui était pourpre et gonflé. Il y avait aussi des marques rouges sur sa joue et son estomac, plus récentes car elles n'avaient pas eu le temps de virer au bleu.

Les deux hommes dans la pièce étaient vêtus de noir et portaient le même genre d'armure que celui qui retenait Adam prisonnier. Le plus grand des deux était chauve et il avait la peau hâlée de quelqu'un passant sa vie à l'extérieur. Je lui donnai entre vingt-cinq et trente ans. L'autre était plus massif et moins bronzé, et ses cheveux couleur de rouille étaient coupés à ras.

Le langage corporel du chauve laissait transparaître la décontraction, ce qui faisait de l'inquiétude qu'il mettait dans sa voix un mensonge encore plus gros que ses paroles.

— Je n'aime pas le laisser libre de faire ce qu'il veut, monsieur Brooks. Ce n'est bon ni pour lui, ni pour vous. Il pourrait vous causer de sérieux dégâts. Des dégâts irréparables. Je peux l'arrêter si vous me dites juste où vous pensez qu'elles ont pu aller. Nous disparaîtrons de votre vie, et vous ne nous reverrez plus jamais.

Kyle cracha du sang.

— Vous devez être fae. Je n'ai jamais entendu autant de vérité à l'intérieur d'un mensonge. Votre mère, elle n'avait pas des ailes et les oreilles un peu pointues, par hasard ? demande-t-

des ailes et les oreilles un peu pointues, par hasard : demandait-il d'un ton aussi calme que s'il se trouvait au tribunal.

Kyle ne savait-il pas qu'il fallait éviter de provoquer ses kidnappeurs ? En particulier quand ils étaient déjà en train de vous casser la figure ?

Au moins monopolisait-il totalement leur attention.

Je profitai de leur distraction et me rechangeai en humaine, le temps d'ouvrir la fenêtre qui, heureusement pour nous, n'était pas verrouillée. J'espérais que les lourds rideaux atténueraient le filet d'air froid qui s'insinuait dans la pièce alors que je faisais lentement, précautionneusement, coulisser le panneau de verre. C'était une bonne chose pour tout le monde que Kyle n'ait pas eu le temps de remplacer les fenêtres ou les rideaux.

Dès que la fenêtre fut ouverte, Stefan se laissa tomber à genoux pour regarder par-dessous les rideaux, et je me métamorphosai de nouveau en coyote. Ma forme à quatre pattes avait beau ne pas être aussi impressionnante que celle d'un loup, elle était néanmoins plus dangereuse que ma forme humaine. Je poussai Stefan pour examiner une nouvelle fois la pièce.

L'expression du chauve était à présent dépourvue de toute amabilité, bien qu'il ait pris son temps pour répondre à la provocation de Kyle.

— Faites attention à votre bouche, monsieur Brooks, elle est dangereuse pour vous. Je vous suggère de nous donner l'information demandée, ou vous pourriez très bien ne plus jamais pouvoir vous en servir.

— Vous êtes un homme mort, répondit Kyle. Warren n'apprécie pas vraiment qu'on me fasse du mal.

Il fallait que nous entrions, et le seul obstacle à présent était

le rideau. Si on parvenait à rester discrets, ceux en bas ne nous entendraient même pas.

— Votre Warren est notre prisonnier, rétorqua le chauve qui avait repris son rôle de « bon flic ». Il ne peut rien faire pour vous aider.

Kyle sourit d'un air entendu.

— Oui, si ça peut vous rassurer...

L'homme le plus jeune bondit plusieurs fois comme pour s'échauffer et feignit de le frapper. Kyle recula la tête, et l'homme le frappa à l'épaule d'un coup de pied qui envoya valdinguer la chaise de Kyle sur son flanc. S'il l'avait atteint à la tête, Kyle serait mort.

À présent à terre, Kyle avait le visage tourné pile vers moi. Il cligna deux fois des yeux et secoua la tête.

— Barrez-vous d'ici.

— Je suis désolé, monsieur Brooks, mais ce n'est pas possible, répondit le chauve d'un ton faussement peiné croyant que Kyle s'adressait à lui. L'autre homme mit son pied sur la chaise et la fit se balancer légèrement.

Stefan s'étant relevé, Ben avait la place de glisser sa tête près de la mienne pour observer par-dessous le rideau lui aussi. Quand il vit Kyle, le loup-garou se figea.

Ben n'était pas le plus gros loup de la meute, même s'il n'était pas non plus un gringalet. Mais il faisait partie des plus dangereux. Il était rapide... et l'idée de tuer quelqu'un ne le dérangeait pas plus que ça, même quand il était tout à fait humain. Il avait été victime d'abus, des abus très graves, lorsqu'il était enfant. En dehors de la meute et de la famille d'Adam les

gens n'étaient pas vraiment réels pour lui. Adam et moi travaillions là-dessus, mais je découvris à cet instant précis que Ben considérait Kyle comme un membre de la meute.

Il valait mieux que je précise la trajectoire de mon arme plutôt que de la laisser faire à sa guise. Je lui donnai un coup d'épaule et, quand j'eus obtenu son attention, j'enlevai mon museau de sous le rideau. Puis je levai la tête vers le haut de celui-ci, avant de regarder de nouveau Ben. Être métamorphes nous rend tous assez forts en mime.

Ben se leva, en équilibre sur sa patte arrière valide, la patte avant appuyée sur le mur à côté de la porte coulissante. Je reculai pour dégager le terrain et me rendis compte qu'il ne restait plus que Ben et moi sur le balcon. Stefan avait disparu.

Je hochai vivement la tête, et de sa patte avant Ben envoya valser le rideau, y compris la tringle, sur le sol de la chambre, là où il ne nous gênerait pas. Je m'étais ramassée, prête à bondir, mais ce que je vis me fit m'immobiliser, car il n'y avait plus personne à attaquer.

Stefan était déjà dans la pièce, en train d'étendre avec précaution le chauve sur le sol. Le premier homme, celui qui avait frappé Kyle, était mort, le regard déjà vitreux, et se trouvait sur Kyle. Stefan avait neutralisé les deux hommes sans qu'ils aient le temps d'émettre le moindre son. *Plutôt efficace*, pensa le coyote en moi tandis que la part humaine se sentait vraiment très soulagée que Stefan soit de mon côté.

Malgré ma récente plaidoirie, et même en sachant que ça risquait de se retourner contre nous, je ne pouvais nier que j'étais ravie que Stefan ait tué l'agresseur de Kyle.

Je me changeai en humaine et repoussai le cadavre avachi sur Kyle pendant que Ben s'attelait à défaire les liens qui l'entravaient à la chaise. Stefan toucha son museau et le repoussa sur le côté.

Il observa les liens un moment. Les poignets de Kyle étaient restreints par une corde en nylon jaune qui avait ensuite été fermement arrimée à la solide chaise en bois.

— La police ne croira jamais que tu as pu te libérer seul.

Et ce fut le premier signe pour moi que Stefan avait vraiment pris à cœur ce que je lui avais dit. Nous allions appeler la police... et Kyle, le très humain Kyle, allait devoir se libérer lui-même.

Stefan posa une main sur l'assise de la chaise et l'autre sur le dossier.

— Accroche-toi, prévint-il Kyle avant de briser la chaise en deux.

Les cordes tombèrent comme par magie.

En dehors de Kyle, tout le monde s'immobilisa, l'oreille à l'affût du moindre signe révélant qu'on nous avait entendus.

— Un jogging, me murmura Kyle en roulant de la chaise comme si celle-ci le brûlait. Tiroir du haut de la plus grande commode. Prends-en un pour toi aussi.

Il jeta un coup d'œil et murmura :

— La chambre est censée être isolée sur le plan phonique. Pas assez pour Warren, mais peut-être que ce sera suffisant pour des espions moins doués.

Le premier tiroir que j'ouvris contenait des sous-vêtements, ça ne devait donc pas être le bon tiroir du haut. Les

survêtements étaient impeccablement triés, hauts et bas assortis pliés ensemble. J'attrapai les deux premiers qui me tombèrent sous la main.

Personne ne fit irruption dans la pièce, j'en conclus donc qu'ils n'avaient rien entendu quand la chaise s'était cassée, ou alors ils avaient pensé que ça faisait partie de l'interrogatoire.

Stefan aida Kyle à se relever, le soutenant quand ce dernier chancela. Je lui tendis un pantalon de survêtement. Stefan continua à lui prêter main-forte pendant que Kyle enfilait le vêtement avec la plus grande concentration. Une fois Kyle décent et de nouveau sur ses deux pieds, Stefan prit la corde et commença à ligoter le chauve.

— Les autres montent souvent ?

— La seule fois que quelqu'un est venu c'était il y a quelques minutes, répondit Kyle. Il peut tout aussi bien être de retour dans quelques minutes que la semaine prochaine.

Je tendis un sweat-shirt à Kyle qui le refusa :

— Ce n'est pas le haut qui va avec.

— Espèce de *fashion victim*, commentai-je en levant les yeux au ciel.

Je lui donnai l'autre haut, me rendant compte en le dépliant qu'il portait la mention « Je suis plus belle que ta copine » en lettres violettes pailletées. Je le reconnus parce que c'était moi qui lui avais offert pour son anniversaire.

— J'ai une mauvaise nouvelle pour toi, Kyle : il va te falloir un moment pour être de nouveau plus belle que n'importe quelle copine. Le bleu ecchymose n'est vraiment pas ta couleur. T'es sûr que tu ne préfères pas l'autre sweat-shirt ?

Il se tourna vers moi avec un sourire en coin.

— Tu as encore plus mauvaise mine que moi. Ces salauds t'ont bousculée toi aussi ?

Nous parlions tous aussi bas que possible.

— Accident de voiture, expliquai-je en enfilant le pantalon de jogging.

Celui-ci était moulant, mais ceux de Warren l'auraient été encore plus, et trop longs d'environ vingt centimètres pour tout arranger.

— Ils ont Warren, dit Kyle, et son regard laissa brièvement transparaître qu'il était aussi terrifié que moi.

— Je sais, répondis-je.

Le haut assorti à mon pantalon était d'un charmant bleu canard.

— Ils ont le reste de la meute aussi, ajoutai-je.

— C'est ce que j'avais cru comprendre, commenta Kyle en montrant d'un signe de tête qu'il tenait l'information du chauve. On est du côté des gentils ?

Kyle enfila le sweat-shirt en réprimant une grimace de douleur. Stefan leva les yeux et dit :

— Le premier homme, je l'ai tué parce que je ne laisse pas vivre ceux qui font du mal aux gens auxquels je tiens. Sa mort aurait pu être causée par un humain. Comme Mercy voulait à tout prix limiter le nombre de victimes, j'ai simplement mis l'autre hors d'état de nuire, et j'ai veillé à ce qu'il ne me voie pas. Si vous décidez d'appeler la police, rien ne pourra être utilisé contre nous, loups-garous ou vampires.

— Comme ça, on garde nos jolies auréoles dorées,

expliquai-je à Kyle, avant de consulter Stefan du regard. Est-ce une bonne idée d'appeler la police ? Est-ce que ça ne risque pas de mettre la pression sur nos ennemis et de les inciter à se débarrasser de leurs otages ?

— Non, dit Stefan en me rendant mon regard. S'il s'agit d'une opération gouvernementale, l'implication de la police locale va les forcer à se révéler au grand jour, et ils ne peuvent pas plus se permettre de laisser des cadavres derrière eux que les loups-garous. S'il s'agit d'un projet mené par des agents renégats, et ça y ressemble, l'intervention de la police alertera l'agence concernée et nous procurera de nouveaux alliés. Faisons comme on a dit, Mercy. Si on le peut, on va suffisamment les contraindre dans leur action pour que le seul choix qu'il leur reste soit celui qui nous arrange.

Il prit une grande inspiration, ce qu'il n'avait pas besoin de faire à moins de vouloir parler, même s'il se forçait, la plupart du temps pour le confort de nous autres qui respirons, car nous avons une certaine tendance à paniquer en voyant quelqu'un ne pas respirer plusieurs minutes durant.

— Tu avais raison, Mercy. Tout à l'heure, je pensais comme un vampire. Ces gens veulent liguer la population contre les loups-garous. On va plutôt essayer de mettre la société de notre côté. Ça aide que Kyle soit humain.

Kyle esquissa un sourire douloureux.

— Très humain, même. Je suis ceinture noire, je l'ai obtenue il y a dix ans et n'ai pas beaucoup pratiqué depuis. Mais ça pourra expliquer comment j'ai pu avoir le dessus sur deux hommes entraînés avec l'aide de Mercy et de Ben.

Il désigna le cadavre d'un mouvement de tête.

— Merci pour ça, Stefan. Ce n'est pas une grande perte pour l'humanité.

— Tu risques des ennuis à cause de sa mort ? demandai-je à Kyle.

Il n'était peut-être que spécialisé en divorce en tant qu'avocat, mais il devait être au courant. Il secoua la tête.

— La légitime défense ne fera aucun doute. (Il se tourna vers Stefan.) Tu sais qui est derrière tout ça ?

— Notre hypothèse du moment c'est que ce sont des agents renégats du CNTRP, lui répondis-je.

Des agents du FBI auraient eu trop d'expérience pour réagir à la peur comme M. Jones. Concernant ceux de la NSA, je n'y connaissais pas grand-chose. Mais le CNTRP – Comité sur les non-humains et les transhumains en vue de relations pacifiées – avait attiré un certain nombre d'extrémistes anti-non-humains dans ses rangs. Je savais qu'ils avaient suivi un entraînement mais manquaient d'expérience de terrain, et qu'ils auraient accès à toutes les informations accumulées par le gouvernement à propos des loups-garous. Pour leur puissance de feu, ils avaient dû recevoir l'aide de quelqu'un d'autre.

— Et une équipe de mercenaires pour leur prêter main-forte. Ici, ajoutai-je en montrant les deux hommes au sol, nous avons les mercenaires. Il y en a au moins trois de plus au rez-de-chaussée. Je n'ai vu personne d'autre, mais ce serait stupide de leur part de ne pas avoir quelqu'un pour monter la garde.

— Des mercenaires, ça veut dire qu'il y a de l'argent en jeu, fit remarquer Stefan. Bien plus d'argent que ne peuvent se le

permettre la plupart des agents du Cantrip.

Un sourire fugace joua sur les lèvres de Kyle.

— Suivre la piste de l'argent. Parfait. Vous êtes certains que la police nous sera utile ?

— Attendez.

Un déclic s'était fait entendre. Tout le monde se tut... et le plancher se mit à souffler de l'air chaud. J'avais entendu la chaudière s'allumer. Stefan alla entrouvrir la porte pour jeter un rapide coup d'œil dehors. Puis il la referma sans bruit en secouant la tête.

Mais lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'une voix encore moins audible qu'auparavant.

— Ils n'ont besoin que d'une seule personne en vie pour faire chanter Adam. Le reste tient seulement lieu de précaution. (Il nous regarda d'un air contrarié.) Ce qui ne signifie pas que vous êtes en sécurité : les imbéciles sont les personnes avec lesquelles il est le plus difficile de composer, et il faut être un sacré imbécile pour vouloir kidnapper une meute de loups sans les tuer tous.

— OK, dit Kyle. Voyons si on peut leur compliquer un peu les choses.

Il s'approcha du lit et attrapa son téléphone portable. Je lui saisis la main et consultai Stefan du regard.

— Et si le téléphone est sur écoute ?

Un sourire fendit le visage de Stefan.

— Alors ils seront avertis, et soit ils s'enfuiront, soit ils viendront nous attaquer ici.

Tout de choses survient au mal se dérouler. On décide de

tant de choses auraient pu mal se dérouler. On décida de s'installer en attendant, prêts à la riposte si les hommes en bas décidaient de venir voir comment ça avançait avec Kyle.

Stefan partit quand le soleil fut sur le point de se lever. Ben et moi attendîmes en compagnie de Kyle, malgré les protestations de celui-ci comme quoi il pouvait très bien gérer la situation tout seul. Nous, on s'en sortait sans être impliqués et sans donner à l'ennemi de piste à suivre... Les arguments de Kyle étaient nombreux, et il les détailla avec le micro de son téléphone coupé.

Mais il était hors de question que je laisse Kyle seul dans une maison pleine d'ennemis. Je finis enfin par lui subtiliser son téléphone, remettre le micro en marche, et me présenter à la standardiste. Je lui expliquai que je pensais que c'était les mêmes hommes qui avaient lancé une offensive contre ma demeure... Oui, j'étais l'épouse de l'Alpha local. Un des membres de la meute était parvenu à s'enfuir et m'avait trouvée, et nous nous étions rendu compte qu'il y avait un problème. Nous étions arrivés en passant par la fenêtre du premier étage juste au moment où Kyle parvenait à se libérer de ses liens. Je lui parlai du sang que nous avions trouvé sur la pelouse, sang qui appartenait au compagnon de Kyle, un autre membre de la meute qui avait été enlevé lui aussi de cette maison par ces criminels, probablement pour être retenu au même endroit que le reste de la meute.

Kyle écouta attentivement, étant donné que c'était la première fois qu'il entendait la majorité de ce que j'avais à dire. Je ne racontai pas toute la vérité à la police – il y avait trop de choses que les lous-garous voulaient garder secrètes, et je ne

choses que les lousps-garous voulaient garder secrets, et je ne pouvais pas parler de Stefan –, mais je m'en éloignai aussi peu que possible.

Quand j'eus terminé, ce ne fut pas seulement une équipe du SWAT qu'on nous envoya mais une bonne partie des divers services de police. Et, à mon grand soulagement, quelqu'un allait vérifier la caserne de Mary Jo ainsi que les domiciles de nos lousps mariés qui avaient passé Thanksgiving en famille mais avaient néanmoins été enlevés, eux aussi. Ils s'assureraient que d'autres personnes n'étaient pas aussi retenues en otage.

Je rendis son téléphone à Kyle. Celui-ci secoua la tête, mais finit par le prendre et par le porter à son oreille, avant d'ouvrir son coffre-fort réservé aux armes de l'autre main. Celui-ci contenait deux armes de poing et le fusil de Warren, un Spencer à deux coups datant de la guerre de Sécession. Il m'avait laissée m'en servir quelques fois.

Kyle prit le 357 Magnum de Warren et me passa son propre Colt 1911 qui semblait plus à ma taille que l'arme de Warren. Mon pistolet à moi se trouvait toujours dans la voiture de Marsilia. Il laissa le fusil de Warren dans le coffre.

Le père de Warren avait utilisé ce fusil lors de la guerre entre les États du Nord et du Sud, et à sa mort, il était revenu à Warren, qui devait avoir huit ou neuf ans à l'époque. C'était à peu près tout ce que je savais à propos de la vie de Warren en tant qu'humain, ça et le fait qu'il se considérait comme un Texan et avait longtemps été cow-boy.

Je ne pouvais qu'approuver la décision de Kyle : le Spencer était bien trop précieux pour qu'on risque de le voir confisqué par la police. De toute façon, si on se retrouvait à devoir tirer sur

quelqu'un, ce serait probablement à portée d'arme de poing.

— Restez silencieux et trouvez un bon endroit pour vous cacher, conseilla la standardiste à l'autre bout du fil.

Elle avait passé la conversation à nous donner de bons conseils et à nous tenir au courant des événements.

— On va se barricader dans la salle de bains, lui répondit Kyle en lui expliquant rapidement la disposition de la maison, ce qui prit un moment, car elle était grande.

Il garda un calme souverain pendant que nous surveillions la porte qui séparait la chambre du reste de la maison. La salle de bains nous offrait un peu de protection, avec ses murs de marbre et le fait que nous n'étions pas en vue directe de la porte.

Kyle garda le téléphone coincé entre son épaule et son oreille, et j'entendis la standardiste continuer à le tenir au courant. Une idée horrible me vint alors à l'esprit : pouvions-nous nous fier à la police ? Et si c'était bien le gouvernement qui était derrière tout ça ? Que ferions-nous si la police était aussi impliquée ?

La paranoïa, bénédiction des survivants et malédiction du coyote stressé, épuisé et terrifié.

Je réfléchis aux probabilités que la police soit effectivement sous la coupe de nos ennemis, et parvins à la conclusion que c'était au bout du compte assez improbable... Moins improbable toutefois que de voir un groupe d'humains attaquer le quartier général d'une meute et en enlever tous les membres, y compris ceux qui n'avaient pas révélé publiquement leur nature. Et comme c'était précisément ce qui s'était produit, je me sentis moins paranoïaque d'envisager le pire.

— OK, dit l'opératrice, la police est sur place et se prépare à intervenir. Ne bougez pas et attendez qu'ils arrivent.

Des éclats de voix ordonnant de tirer si nécessaire nous parvinrent jusque dans notre cachette, et je me sentis de moins en moins convaincue que la police était de notre côté.

Au même moment, on frappa doucement à la porte.

— Monsieur Brooks ? C'est la police de Kennewick. Lâchez vos armes. Les suspects ont été arrêtés, et vous êtes en sécurité.

Kyle posa l'arme au sol... et remarqua que je ne l'imitais pas. Il tendit la main vers moi, et Ben laissa échapper un grondement. Je n'étais pas la seule à me faire une crise de paranoïa... ou alors Ben ne faisait que percevoir mon malaise. De toute façon, blessé, entouré de cadavres et terrifié, il n'était pas non plus un modèle de santé mentale.

— Donnez-nous un peu de temps, répondit Kyle. Mercy est assez stressée. Elle a eu une sale nuit, et ça n'est pas terminé. Laissez-moi la calmer.

Il y eut un silence, puis une voix familière retentit.

— Mercy, pose ton arme. Nous sommes de votre côté. Nous allons retrouver Adam, mais il faut poser cette arme et nous laisser entrer.

— Tony ? m'exclamai-je sans relâcher ma prise sur le pistolet de Kyle.

Mais je sentis mes muscles se détendre. Tony Montenegro appartenait à la police de Kennewick et était de notre côté.

— C'est bien moi, *chica*. Laissez-nous faire notre boulot.

J'engageai la sécurité et posai l'arme par terre près de celle

de Kyle.

— Viens ici, chuchota Kyle. Ils seront plus à l'aise si on est loin des flingues.

Puis il ajouta :

— Moi aussi, d'ailleurs. Ben, tu peux faire quoi que ce soit pour avoir l'air moins effrayant ?

Ben baissa la tête et la queue et nous accompagna jusqu'à la porte en boitillant sur trois pattes. Je n'étais pas certaine que sa posture paraisse moins dangereuse, et ça ne s'arrangea pas lorsqu'il montra les crocs au kidnappeur ligoté qui s'était réveillé et tentait de se libérer de ses liens.

Le chauve se figea, et je caressai la tête de Ben.

— Désolée, Ben, murmurai-je. On ne mange pas les méchants quand ils sont attachés et que la police attend de l'autre côté de la porte.

Je ne plaisantais pas vraiment, mais je ne m'en rendis compte qu'en prononçant ces paroles. Kyle comme Ben m'adressèrent un regard pensif.

— Je vais demander au loup-garou de s'allonger contre le mur, dit Kyle d'une voix forte. Il a déjà été blessé par les kidnappeurs d'Adam. Je ne veux pas qu'on lui tire dessus par accident.

— Tout s'est passé sans accroc, répondit Tony d'un ton rassurant. On a attrapé deux hommes qui se sont rendus sans trop résister. Mercy est la seule à être aussi nerveuse de la gâchette. Mais c'est une bonne idée de le faire s'allonger contre le mur, oui.

Il y avait eu trois hommes en bas, pensai-je. Ou peut-être

que c'était l'un des deux hommes arrêtés qui était monté pour donner ses ordres à ceux qui surveillaient Kyle. J'écoutai Tony expliquer aux autres que le loup dans la pièce était l'une des victimes, et qu'on ne devait donc pas lui tirer dessus. Il faisait preuve d'une extrême prudence, mais lui, il avait déjà vu des loups-garous.

Les vrais loups sont de grandes bêtes effrayantes. Quand on en voit un dans un zoo ou en liberté dans les bois, il ne fait aucun doute qu'on est en présence du prédateur par excellence. Les loups-garous sont encore plus grands, et encore plus effrayants. Ils peuvent parfois faire profil bas par un mélange de langage corporel et de magie de meute, et apparaître ainsi comme des gros chiens si personne n'est au courant qu'il s'agit de loups-garous.

Mais Ben n'était pas en état de jouer les toutous innocents, et ce n'était déjà pas son fort habituellement. Le fait qu'il soit blessé signifiait qu'il réagirait avec une extrême violence si quelqu'un faisait preuve d'un peu trop de nervosité. Le faire s'allonger contre le mur à trois mètres de la porte était la meilleure solution à notre disposition. Je m'interposai entre lui et la porte.

— OK, dit Kyle. Plus personne n'est armé ou ne...

Je pense qu'il avait l'intention de dire « ne représente le moindre danger » avant de s'interrompre. Mais il m'avait souvent dit qu'il valait toujours mieux éviter de mentir à la police. Le truc, c'était simplement de leur en dire le moins possible en attendant l'arrivée de l'avocat.

— Personne n'est armé, reprit-il simplement.

La porte s'ouvrit, et les policiers entrèrent d'un pas prudent, en restant à distance de Ben, ce qu'il y avait probablement de plus intelligent à faire. Il était peut-être un peu moins à côté de ses pompes que je ne l'étais à ce moment-là, mais à peine. Et même au mieux de sa forme, il n'apprécierait pas d'être acculé dans un coin par des hommes en uniforme. Tout le monde resta parfaitement immobile pendant que les policiers examinaient les deux hommes à terre sans les toucher.

— C'est moi qui ai tué celui-ci, dit Kyle d'une voix tremblante.

Je ne pus déterminer s'il jouait un rôle. Personne ne croirait qu'un avocat avait avoué un meurtre, à moins d'être en piteux état, mais Kyle voulait surtout détourner leur attention de Ben.

— Je ne vois aucune marque de morsure, constata l'un des agents agenouillés près du mort. Je ne suis pas docteur, mais je sais qu'il est impossible de tourner autant la tête. Je dirais qu'on lui a brisé la nuque.

La tension qui régnait dans la pièce se dissipa d'un seul coup, remplacée par une étrange euphorie.

— Personne ne veut avoir affaire à un meurtre commis par un loup-garou, m'expliqua calmement Tony en voyant mon expression. Et Adam nous a souvent été d'une grande utilité. Sans compter que personne n'a tiré, ni de notre côté ni du leur... on peut passer pour des héros. En gros, l'opération a marché comme sur des roulettes. C'est la marque d'une bonne journée.

Bien entendu, nous étions loin d'en avoir terminé. On nous

emmena au commissariat de Richland. Je ne demandai pas pourquoi nous n'allions pas à celui de West Richland.

Ils m'interrogèrent séparément de Kyle. Ce dernier m'avait prévenue. Je ne connaissais pas les policiers à qui je répondis, et au moins l'un d'entre eux était terrifié par Ben.

Je leur avais dit que Ben devait rester avec moi, et ils avaient cessé de protester lorsque je leur avais fait remarquer que, si je n'étais pas avec Ben, je ne pourrais pas l'arrêter s'il s'énervait. J'avais ôté ses bandages, et ils avaient photographié sa blessure qui ne cicatrisait toujours pas. J'avais refusé qu'on le soigne : à ce stade, il était déjà d'une humeur massacrate, entre la douleur, le fait que sa vulnérabilité soit non seulement exposée mais aussi photographiée, et une faim dévorante. Quelqu'un m'avait apporté un kit de premiers secours, et j'avais refait son pansement.

Sa présence fit que l'interrogatoire commença sur un ton pas vraiment cordial. Personne n'aimait ressentir de la peur, et seul un idiot n'aurait pas eu peur de Ben dans l'état où il se trouvait. Ils paraissaient aussi un peu lents à la détente, à me poser encore et toujours les mêmes questions.

Puis ils sortirent un moment et, quand ils revinrent, ils étaient devenus ouvertement hostiles.

Très bien. Moi aussi je pouvais être hostile. Adam était retenu en otage par des dingues armés, et moi j'étais coincée avec deux flics que je commençais à surnommer Dumb et Dumber. Peut-être que Ben n'était pas le seul à être de mauvaise humeur.

Ils étaient convaincus que l'attaque s'était faite en réponse à

une provocation. Dans quoi la meute était-elle impliquée qui puisse justifier de telles mesures ? L'assaut sur notre maison ressemblait beaucoup aux méthodes des cartels de la drogue. Est-ce que je savais que ces cartels faisaient chanter les ouvriers des plantations d'arbres de Burbank pour fabriquer du papier, et les contraignaient à dissimuler des sacs de drogue entre les rangées d'arbres ?

Alors qu'ils me demandaient la même chose pour la cinquantième fois – ça les embêtait que je refuse de dire où Jesse et Gabriel étaient cachés –, un jeune homme vêtu d'un costume bien taillé fit son apparition et se présenta sous le nom de Loren Hoskins, mon avocat. Il me conseilla de ne plus dire un seul mot, alors je la bouclai et le laissai faire.

Au bout de trois heures et demie passablement désagréables, il me raccompagna dehors avec l'avertissement sérieux de « laisser la police faire son travail » qui résonnait dans mes oreilles. J'imaginai que ça signifiait qu'ils ne voulaient pas que je parte à la recherche d'Adam, parce que c'est vrai que la police était tout à fait équipée pour affronter une équipe capable d'avoir le dessus sur une meute de loups-garous. J'ai d'ailleurs dû marmonner un truc du genre en quittant la salle d'interrogatoire. Mais étant donné qu'ils n'avaient pas l'ouïe d'un loup-garou, le seul qui m'entendit fut mon avocat.

— Ils sont mieux entraînés que vous, commenta-t-il à mi-voix.

C'était exact. Mais eux n'avaient pas de lien de meute, ni un loup-garou impatient d'agir à leurs côtés. Ben boitait, mais il s'appuyait de plus en plus sur sa patte blessée. Ce qui signifiait soit qu'il allait mieux, soit qu'il était tellement épuisé que toutes

soit qu'il avait mieux, soit qu'il était tellement épuisé que toutes ses pattes étaient douloureuses.

— Kyle m'a appelé, expliqua Loren-mon-avocat en ouvrant la portière arrière de sa voiture pour laisser Ben monter, visiblement peu inquiet pour ses sièges en cuir ou d'avoir à conduire avec un loup-garou à l'arrière. Il m'a dit que vous en étiez tous deux à un point où un avocat pourrait s'avérer utile... et m'a lourdement fait comprendre que, s'ils le harcelaient tellement, c'était peut-être dû à des pressions venues d'en haut. Il a aussi dit, à peu près en ces termes, que s'ils en étaient à le harceler, lui, un avocat, ça devait être encore pire pour vous, et m'a donc demandé si j'accepterais de courir à votre rescousse et de lui envoyer un de mes laquais.

Il me tint galamment la portière. J'étais trempée de sueur, pleine de sang, de bleus, et vêtue d'un survêtement de Kyle. Les gens alentours nous regardaient bizarrement, lui, le bel homme élégamment habillé, et moi, la psychopathe venue de l'enfer. M'inviter dans sa voiture était peut-être un acte encore plus courageux que d'y laisser entrer un loup-garou inconnu.

— Vous n'étiez pas en état d'arrestation, me dit-il. En théorie, nous aurions donc pu quitter les lieux quand nous le voulions. Mais je n'ai pas aimé le sentiment qu'ils dégageaient. Si j'avais poussé mon avantage trop tôt, ils auraient pu vous arrêter, ce qui est parfaitement ridicule vu les circonstances.

Je m'installai et pris conscience que l'impression de sécurité relative donnée par la voiture était suffisante pour que je m'assoupisse dès la portière claquée et ma ceinture bouclée.

— Ils ont libéré Kyle aussi, dit Loren-mon-avocat en me réveillant de ma sieste.

Je crois qu'il n'avait pas remarqué que je m'étais endormie, vu que nous sortions à peine du parking. J'avais raté le moment où il entra dans la voiture, mettait le contact et sortait de sa place de stationnement.

— Selon le message de mon associé, ils l'ont relâché dès que son avocat est apparu. Pendant que nous discutions gentiment avec la police, Kyle a pu voir son médecin, qui l'a déjà examiné et laissé repartir chez lui. Lui aussi m'a envoyé un message, suggérant que je vous dépose chez lui pour déjeuner. Il m'a aussi dit de vous informer qu'il avait embauché une équipe de surveillance de la maison pour qu'une telle situation ne se reproduise plus.

Il fallait que je retrouve Adam et la meute. Et avant cela je devais rentrer de nouveau en contact avec Adam. Je me forçai à desserrer les poings en posant les mains à plat sur mes cuisses. Il fallait aussi que je voie comment Jesse et Gabriel se débrouillaient, ainsi que Tad qui m'attendait depuis trop longtemps. Le téléphone de la sœur de Gabriel se trouvait dans la voiture de Marsilia, ainsi que mon arme.

— Quelle heure est-il ? demandai-je.

— Midi et demi.

Cela faisait trente heures que j'étais debout, et mon épuisement était total. Il fallait que je trouve un endroit sûr où dormir si je voulais servir à quelque chose. La maison de Kyle pouvait convenir à ce genre d'activité.

— D'accord, dis-je. Réveillez-moi quand on y sera.

Mais après tout cela, je me rendis compte que j'étais incapable de dormir aussi près d'un inconnu. Je gardai

néanmoins les paupières baissées, ce qui soulagea un peu mes yeux qui piquaient à cause du manque de sommeil. Je lui demandai de me déposer un peu plus haut dans la rue de Kyle, et il nous laissa descendre, Ben et moi, près de la voiture de Marsilia.

Il me lança un regard avant de contempler le véhicule. Donc, du sang, des bleus et des loups-garous, ça ne le défrisait pas, mais l'idée que je puisse conduire une telle voiture, si.

J'avais laissé la clé dans la poche de mon jean, qui se trouvait sur la banquette arrière. N'importe qui aurait pu s'installer, mettre le contact et partir. Il y avait des quartiers, dont celui où se trouvait mon garage, où il était très déconseillé de faire ce genre de chose. Mais ici, dans les faubourgs aisés de West Richland, on ne risquait pas grand-chose. Et de toute façon, qui penserait qu'on peut laisser la clé dans une voiture comme celle-ci plutôt que de la verrouiller ?

J'ouvris la portière arrière, et Ben sauta d'un air un peu las sur la couverture tachée de sang. Il était épuisé, parce que sinon il se serait contenté de courir jusqu'à la maison de Kyle. Il semblait aussi plus émacié qu'au début de la nuit. Il n'avait rien avalé depuis le dîner de Thanksgiving, la veille au soir, et il allait falloir qu'il mange beaucoup. Kyle aurait de la viande rouge, celle de Warren.

J'aurais dû y penser. Loren-mon-avocat n'aurait sûrement pas rechigné à faire un arrêt dans un fast-food pour prendre de la nourriture pour Ben. Je devais prendre mieux soin de lui.

J'appuyai sur ma pommette et laissai ma douleur noyer les larmes qui me montaient aux yeux. Je ne me permettrai de

pleurer qu'une fois tout le monde à la maison... *Tout le monde sauf Peter*. Mais en attendant, j'avais plus important à faire.

Je garai la voiture dans l'allée impeccable de Kyle. Quand celui-ci ouvrit la porte pour nous laisser entrer, Ben et moi, il sursauta.

— Nom d'un Hummer, Batgirl, où as-tu trouvé une Mercedes AMG ?

Kyle s'était changé, et avait remplacé son survêtement par une chemise rouge et noire qui mettait en valeur ses cheveux bruns et était parfaitement assortie à son pantalon noir tellement décontracté qu'il devait valoir une petite fortune. Nous trouvions tous refuge dans des choses différentes : moi c'était en faisant des cookies, Kyle en portant des fringues hors de prix.

— Ce n'est pas la mienne, lui répondis-je, Marsilia me l'avait laissée pour une vidange et je n'ai pas pu résister.

Kyle savait qui était Marsilia. J'ajoutai donc :

— Ben a saigné sur toute la banquette arrière. Tu penses qu'on pourra assez bien nettoyer le cuir pour qu'elle puisse la garder ? Et qui doit payer pour les dégâts, à ton avis ? Ben parce qu'il a saigné partout ? Nos ennemis, qui ont tiré sur lui, ce sans quoi il n'aurait pas saigné après tout ? Ou moi, parce que j'ai volé la voiture ?

— C'est la voiture de Marsilia, et tu as collé un loup-garou ensanglanté sur sa banquette arrière ? s'exclama Kyle en ne prêtant pas attention à ma tentative d'humour. Je n'aurais pas dû t'envoyer Loren : tu serais bien plus en sécurité dans le trou noir du système judiciaire pendant quelques mois, le temps que

quelque chose distraie la Reine des Damnés de l'intention de te tuer.

Il avait adopté le petit surnom que je donnais à Marsilia. J'espérais qu'il ne l'utilisait jamais quand elle était aux alentours. Je remarquai que les marques rouges sur son visage avaient évolué en ecchymoses qui venaient rejoindre celles qu'il avait déjà. On avait redressé son nez, mais il avait les deux yeux au beurre noir. J'avais certes remporté le prix de la personne à l'aspect le moins engageant la veille au soir, mais avec ces nouveaux bleus, pour la première fois depuis un bon moment, quelqu'un avait l'air en encore plus piteux état que moi.

Il s'écarta en boitillant pour me laisser passer.

— C'est une bonne chose que Stefan ait déjà tué le type qui t'a cogné, me contentai-je de dire en franchissant le pas de la porte.

Ben aussi boitait, et je m'aperçus que je claudiquais moi-même étant donné que mon genou avait décidé d'être douloureux. Nous étions donc trois. La maison de Kyle sentait la graisse de pistolet et l'odeur d'inconnus.

— Sinon Warren s'en serait chargé, ajoutai-je.

Kyle referma la porte derrière Ben avec une grimace.

— Je sais. Il va falloir des mois pour que je n'aie plus à expliquer ce qui est arrivé à mon visage à tous ceux que je rencontre. « Bonjour. Non, je me suis juste fait casser la figure par une armée de mecs pleins de muscles qui n'avaient même pas l'élémentaire correction d'être mignons. Non, ne vous en faites pas, ça va mieux maintenant. J'ai juste une petite bosse sur le nez, qui, comme le grain de beauté de Marilyn, ne fait que

mettre en valeur la perfection de mon visage. »

Il baissa les yeux vers Ben.

— Venez dans la cuisine, tous les deux. Ben, j'ai dépiauté les restes de la dinde d'hier. Il y a aussi un rôti de deux kilos que j'avais l'intention de faire demain. Je ferai rôtir une autre dinde pour que Warren ait son hachis. Tout est sur le plateau, sur la table.

Ben frotta son museau contre l'épaule de Kyle d'une manière qui, je le supposais, se voulait rassurante. Kyle prit une brusque inspiration. Soit ça lui faisait mal, soit l'idée que le loup-garou soit assez grand pour se frotter contre son épaule n'était pas précisément rassurante.

— Ben, ça fait combien de temps que tu ne t'es pas brossé les dents ? demanda Kyle.

Ou alors c'était que Ben avait vraiment mauvaise haleine.

Celui-ci montra les dents en un sourire poli et commença à dévorer la nourriture préparée par Kyle, avec une concentration enthousiaste.

Je me hissai sur l'un des tabourets de bar et soupirai bruyamment.

— Tu as réussi à savoir s'ils avaient réussi à savoir quoi que ce soit sur eux ? m'enquis-je.

Kyle me lança un drôle de regard par-dessus le sandwich au beurre de cacahouètes et gelée de myrtilles qu'il était en train de me conffectionner.

— Ce qui m'inquiète le plus, c'est que j'ai compris ta question. Tu vas manger ça et aller dormir un peu, pour récupérer un peu de cohérence dans tes propos. La police n'a

pas beaucoup avancé dans ses investigations concernant les hommes qui ont envahi ma maison. Nos ennemis ont de bons avocats, très bons. Pas aussi bons que Loren, et évidemment bien moins talentueux que moi, mais le top du top, les plus chers de l'État. Loren pense qu'ils seront libérés sous caution dès demain vu les sommes d'argent en jeu. Dur de les garder en prison quand le seul cadavre est l'un des leurs... et selon mon témoignage, c'était le seul coupable de coups et blessures sur moi.

Je le dévisageai alors qu'il posait le sandwich devant moi.

— Tu rigoles, pas vrai ?

Kyle secoua la tête.

— Mange, Mercy, ne fais pas que regarder. Dickens disait « la loi est un imbécile », et il a souvent raison. Nous les tenons pour entrée par effraction. Tony est furieux, il me l'a dit, mais ils ne peuvent pas les boucler pour activités terroristes. Étonnamment, les deux hommes en bas n'étaient pas armés quand ils ont été arrêtés... un complice a donc dû emporter les armes, parce que la police a retourné la maison et n'a trouvé que les deux nôtres, celles qu'on a prises et le Spencer dans le coffre.

Je repensai à l'homme qui donnait les ordres, qui était probablement l'un des deux hommes en bas, et à ma suspicion qu'il devait y avoir quelqu'un chargé de la surveillance.

— Et puis, mystérieusement, poursuivit Kyle, les flingues des deux hommes qui se trouvaient dans ma chambre ont disparu de la salle des pièces à conviction. Ils conservent les nôtres pour les besoins de l'enquête, Mercy. Je vais donc aller faire quelques

emplettes parce qu'il est hors de question que je sois désarmé alors que quelqu'un a enlevé Warren.

Il était parvenu à garder un ton confiant jusqu'à cette dernière phrase, mais sa voix se brisa alors.

— Il est vivant, le rassurai-je. Tu le saurais si ce n'était pas le cas. Le seul qu'ils ont tué, c'est Peter.

Kyle releva brusquement la tête.

— Peter est mort ?

J'acquiesçai. J'étais trop épuisée pour rester droite, alors je croisai les bras et reposai ma tête sur mes mains.

— Peter est mort. Ce salopard l'a tué parce qu'Adam lui a montré ce que ça signifiait d'être alpha. Et à présent Peter est mort, et Adam...

Je secouai la tête.

Je sentis une main se poser sur mon épaule, puis Kyle enfouir son visage contre mon cou.

— J'ai appelé mon père, dit-il d'une voix étouffée par le tissu du sweat-shirt que je portais. Je lui ai dit que s'il ne voulait pas que tous ses amis soient au courant pour son fils homosexuel qui couche avec un loup-garou, il valait mieux qu'il me laisse toucher mon héritage. Dans quatre heures, nous aurons plein d'argent à mettre dans la résolution de ce problème.

— Je vais finir ce sandwich, lui dis-je.

Je savais combien ça avait dû lui coûter d'appeler sa famille. Sa grande sœur était la seule à laquelle il parlait encore.

— Et ensuite, je vais aller faire une petite sieste. Ça t'ennuie que je dorme ici ?

— Peut-être pas ici même, dit Kyle en s'écartant de moi.

Il essuya ses yeux et reprit rapidement contenance.

— Plutôt dans une chambre d'amis, poursuivit-il. Tu apprécieras de te réveiller dans un vrai lit, vu la manière dont tu risques de te sentir après cette nuit. Moi, je vais me prendre un bon bain chaud, et je viendrai te rejoindre.

Il esquissa un sourire d'excuse.

— La société de surveillance a dit que c'était la seule pièce de la maison vraiment sécurisable. Ils ont tout ratissé à la recherche de micros, et nous avons notre propre petite armée autour de la maison. Jim Gutstein me dit que ce sera gratuit : Adam est visiblement un très bon patron, et ils sont un peu gênés de l'avoir perdu. Il exprime aussi son fort désir de retrouver Adam et vous assure que toutes les ressources de l'entreprise sont actuellement consacrées à cette mission. Ils nous diront s'ils apprennent quoi que ce soit.

— Tu as fait appel à Hauptman Security ? demandai-je.

Jim Gutstein était le non-loup-garou le plus gradé de l'entreprise d'Adam.

— Je ne fais appel qu'aux meilleurs, répondit Kyle.

Je lui racontai tout ce que je savais et qu'il ignorait jusqu'à ce qu'il m'interrompe d'une tape sur l'épaule.

— Finis ton sandwich et va dormir dans un vrai lit. À ton réveil, on va acheter des armes et on retourne les Tri-Cities à la recherche de nos hommes, d'accord ?

Kyle était un homme intelligent, alors je suivis son conseil.

Je commençai par le sentir, une odeur de musc et de menthe qui trahissait le loup-garou, et ce parfum unique qui disait « à

moi ». J'étais si soulagée. J'étais persuadée qu'il était seul, blessé, et que je ne parvenais pas à le trouver... mais que j'étais idiote : il était là, juste à côté de moi.

— Adam, murmurai-je.

Le loup s'étira et posa le museau sur mon épaule. Il était allongé sur moi, et j'avais du mal à respirer à cause de son poids. J'avais vaguement conscience de rêver, parce qu'Adam était à la fois loup et humain, mais il était aussi plus réel que cette pensée, alors je la mis de côté.

— *Tu es vivante*, dit-il avec une note de soulagement dans la voix qui me secoua.

— Bien sûr que oui.

— *Quelqu'un a donné un coup de pied dans la fourmilière*, dit-il en enfouissant sa truffe sous mon oreille, *qu'est-ce que tu as fait ?*

Je ne voulais pas y penser parce que je savais que je me souviendrais alors que tout cela n'était qu'un rêve, et je voulais juste rester tranquille, avec Adam à moitié allongé sur moi, me touchant comme je ne permettais à personne d'autre de me toucher.

Dans ce rêve, il était en sécurité, et pas entre les griffes d'hommes portant des armures, équipés d'armes effrayantes et soutenus par quelqu'un d'assez puissant pour exercer des pressions sur la police. Pas assez pour les avoir entièrement dans la poche, sinon ils ne seraient jamais intervenus. Mais il y avait beaucoup d'argent, et de pouvoir, en jeu.

— *Trouve de qui il s'agit*, ordonna Adam en levant la tête pour me regarder dans les yeux.

Suivre le piste de l'argent... acquiesçai-je en le regardant

— Suivre la piste de l'argent, acquiesçai-je en le serrant contre moi.

J'avais plus besoin de sentir sa chaleur que de le voir. Mon corps y croyait plus que mes yeux, qui savaient qu'il ne s'agissait que d'un fragment de souvenir.

— Kyle l'a déjà suggéré, poursuivis-je. Maintenant, il faut juste que je sache comment.

C'était une mission que je pouvais confier à l'associé d'Adam, Gutstein, n'est-ce pas ?

— *Gutstein peut effectivement jeter un coup d'œil. Tu parlais de la police. Qu'as-tu fait pour impliquer la police ?*

— Les méchants ne se sont pas contentés d'enlever Warren, ils renaient aussi Kyle en otage. Chez lui.

Adam poussa un grognement, et quelqu'un d'autre aussi. Je ne pouvais ni sentir sa présence, ni le voir, mais mon odorat me dit qu'il s'agissait de Warren.

— Ça va.

Adam se raidit, et l'autre loup, qui était Warren, gronda.

— J'ai dit que ça allait, pas qu'il était en pleine forme, grommelai-je. Je n'ai pas menti. On l'a battu... Stefan a tué le responsable, même si c'est Kyle qui devra en endosser la responsabilité. Il a bien géré la situation, Warren. Il est fort et intelligent. Il t'attend, alors tu ferais mieux de survivre à tout ça.

Le grondement s'interrompit, et je me retrouvai seule avec Adam dans notre lit, dans l'énorme demeure qui tenait lieu de quartier général à la meute et de domicile pour nous.

— Ben et moi avons prêté main-forte à Stefan, murmurai-je à Adam. Ils étaient à deux en train d'interroger Kyle pour savoir où Jesse et moi étions susceptibles de nous cacher. Stefan a tué

ou Jesse et moi étions susceptibles de nous cacher. Stefan a tué le premier et neutralisé le second. Kyle a appelé la police, qui a mené l'assaut contre la maison et nous a sortis de là.

— *Jesse.*

Il n'eut besoin de rien dire de plus. Dans mon rêve, j'entendis sa terreur, son instinct protecteur féroce et brûlant.

— Elle va bien, lui promis-je. Je l'ai cachée avec Gabriel sous la surveillance de Tad.

Adam s'immobilisa, l'immobilité qui précède toujours la mort de la proie lors de la chasse.

— *Tad ?*

Ici, dans mon rêve, où ça resterait entre nous, je pouvais lui dire :

— *Zee m'a dit que Tad était en mesure de protéger Jesse.*

Pas exactement en ces termes, mais c'était ce qu'avait sous-entendu le vieux fae grincheux. Les vérités à lire entre les lignes chez un fae ami c'était aussi près du mensonge qu'il pouvait aller.

Adam se détendit, son corps se réchauffa et sembla se fondre en moi, comme si la distance n'existait plus.

— *Elle est en sécurité, alors.*

Ses lèvres vinrent chercher les miennes. Il avait un goût de chaleur et d'amour. Mais il avait aussi le goût de la maladie causée par l'argent, et je me mis à pleurer alors qu'il m'embrassait. Ils étaient en train de le tuer, je le sentais. Encore un peu d'argent, et ses liens avec la meute seraient brisés, et il mourrait alors même que ces enfoirés seraient en train d'attendre un signe de faiblesse de sa part.

Je sentis sa poitrine se soulever et son cœur bégayer contre le mien. Je me rendis compte que la mort rôdait : tron d'argent.

trop de cette drogue qui ralentissait ses réflexes.

— *Jesse est en sécurité. Tu es en sécurité. Ça va, Mercy. Tu ne croyais pas que j'allais mourir de vieillesse, pas vrai ?*

C'était de l'humour noir. Les loups-garous ne mouraient jamais de vieillesse, parce qu'ils ne vieillissaient pas. Mais il n'avait pas le droit de plaisanter à ce sujet. Ni maintenant, ni jamais.

La colère m'envahit, suivie d'une vague de terreur à l'idée qu'Adam ait abandonné.

— *Non, protesta-t-il. Je n'ai rien abandonné. Mais la meute est prioritaire. Pendant qu'ils se concentrent sur moi, les autres travaillent à leur libération. Quand je mourrai, j'emporterai tout le poison avec moi, et la meute sera assez forte pour assurer sa propre protection. Je t'aime, Mercy.*

Je réfléchis à ce qu'il venait de me dire. Il avait trouvé quelque chose à faire. Je l'avais vu puiser dans la force de la meute pour évacuer l'argent de son corps. Apparemment, ça marchait aussi en sens inverse. Il absorbait l'argent de la maudite concoction du fils du docteur Wallace. Et quand il en aurait terminé, il serait mort... mais la meute serait libre.

J'avais le souffle et la voix coupés. Adam avait l'intention de mourir.

— *N'es-tu pas ma fille ?* chuchota une autre voix, celle de Coyote, si bas que je faillis ne pas l'entendre.

Si je n'avais pas été en plein dans le calme du choc précédant l'arrivée de la douleur, cela m'aurait échappé.

— *Coyote ne perd jamais, me rappela-t-il. Parce que je change les règles du jeu que mes ennemis jouent. Quelles*

sont les règles de ton jeu ?

Adam n'avait pas entendu l'autre voix. Je le savais parce qu'il flottait toujours sur moi, les lèvres encore vibrantes de notre baiser, un terrible adieu dans le regard. Il avait trouvé une solution au jeu que jouaient ses ennemis, trouvé un moyen de gagner, parce qu'Adam était la compétence incarnée. Mais le coût était trop important.

— Trouve un autre moyen de gagner, murmurai-je d'une voix rauque.

— *Il n'y en a pas, s'obstina-t-il. Je t'aime.*

Mais c'était à moi-même que je parlais, pas à lui. Je l'attirai de nouveau à moi.

Il coopéra, parce qu'il n'avait aucune idée que j'étais en train de changer les règles de son jeu. Je n'étais pas la fille de Coyote, enfin, pas tout à fait. Mais ce n'était pas grave, parce que, dans mon rêve, n'être que sa quasi-fille suffirait.

Adam plaqua sa bouche contre la mienne, et j'entrouvris les lèvres. Les yeux plantés dans les siens, j'attirai en moi toutes ces choses qui le tuaient, avalant l'argent qui était un poison pour lui, et rien pour moi.

Tout d'abord, il ne comprit pas ce que je faisais, puis il se mit à se débattre, mais c'était mon rêve, pas le sien. Dans ce rêve, je n'étais pas une changeuse coyote essayant d'immobiliser un loup-garou, j'étais la quasi-fille de Coyote et j'avais toute la force du monde dans mes bras.

— À moi, lui dis-je, ma bouche contre la sienne, à moi.

Je voulais dire qu'il était à moi, mais aussi que l'argent m'appartenait, et non à lui. J'utilisai aussi la formule pour appeler

à moi tout l'argent de son corps, et la kétamine, et tous les mauvais traitements qu'on lui avait infligés.

Mais c'était un loup alpha, et c'était un adversaire plus qu'à ma mesure.

Il poussa un rugissement, s'arracha à mon étreinte et s'éloigna du lit ; dans mon rêve, il s'agissait toujours du lit de notre maison, pas de celui chez Kyle. Mais ce n'était pas de la colère qui vibra dans sa voix quand il prit la parole.

— *Mercy, tu ne sais pas ce que tu fais.*

C'était de la peur.

Je tentai de m'approcher de lui, mais dus m'agenouiller sur le bord du lit, saisie par la nausée. L'argent ou la kétamine ne me réussissaient peut-être pas. À moins que ce soit le DMSO. Adam... Il allait mieux. Je sentais sa force, ainsi que la meute qui s'étirait, plus alerte, parce que ses membres la sentaient aussi.

— *Ne fais pas ça*, ordonna-t-il un peu tard en se relevant.

Il savait combien j'étais douée pour obéir aux ordres. Il détourna le regard, inspira profondément et tendit la main vers moi.

— *Si tu devais mourir...*

Je ne pensais pas que ça me tuerait, même si j'avais horriblement mal à l'estomac. Mais je ne voulais pas lui montrer que ça m'avait affectée.

— Ce n'est pas aujourd'hui que ça va arriver, contrai-je.

Il me contempla fixement, et je levai le menton en lui rendant son regard. La meute n'était pas là pour me voir défier leur Alpha. Il aurait parfaitement pu me faire baisser le regard s'il le voulait, de toute façon. Je n'étais pas immunisée contre sa

dominance, simplement très têtue. Je vis le moment où il abandonna.

Je me souvins qu'il fallait que je lui demande d'autres informations.

— Tu as déterminé l'endroit où vous êtes retenus ? demandai-je.

Puis, en lisant la réponse sur son visage, je poursuivis :

— Même pas un indice ? Tu ne sens rien ? Le fleuve ? L'odeur de l'armoise ? Du diesel ?

— *De la poussière, Mercy.*

Il dit cela d'un ton calme en regardant autour de lui. Je ne pense pas qu'il voyait la chambre comme moi.

— *De la poussière et le sang de Peter.*

Je n'avais entendu cette rage dans la voix d'Adam qu'une seule fois auparavant. C'était lorsqu'il avait déchiqueté le cadavre d'un homme que j'avais déjà tué. Ces hommes qui avaient décidé d'être nos ennemis ne savaient pas dans quel pétrin ils s'étaient fourrés.

— *Ils envoient un hélicoptère nous chercher, Darryl et moi. Bientôt.*

— Ils veulent toujours t'envoyer assassiner le sénateur ?

Je croyais que l'implication de la police aurait au moins empêché cela.

— *Oui.*

Nous avions pourtant dit à la police la raison pour laquelle on avait enlevé la meute et Adam. Ils avaient semblé nous prendre au sérieux.

— *Ils le savent. Ils m'ont dit que ce serait plus difficile,*

du coup, mais ça ne semblait pas vraiment les déranger. Soit leur but est effectivement l'attentat, soit il y a autre chose que je ne vois pas.

Il se rassit sur le lit et me posa la main sur le front.

— *Tu vas bien ?*

Je lui souris.

— Ariana va voir si elle peut contacter Bran. Peut-être pourra-t-il accourir à notre aide.

Adam réfléchit à la question.

— *Et les vampires ?* demanda-t-il.

Je le dévisageai d'un air incrédule.

— Marsilia me hait, et en plus Ben a mis plein de sang sur la banquette arrière de sa Mercedes.

— *L'AMG ?*

Mais quelque chose détournait mon attention. Quelque chose d'horrible.

— C'est quoi, cette odeur ?

Je me réveillai sous les coups de langue de Ben, aussi enthousiastes que ceux d'un chat, ce qui était passablement douloureux. Son haleine me faisait monter les larmes aux yeux... et j'ai une sacrée tolérance aux odeurs nauséabondes.

— Bon sang, m'exclamai-je en rampant pour m'éloigner de lui. Je me cognai contre quelque chose de dur, et continuai à m'écartier lorsque l'objet, quelle que soit sa nature, tomba par terre et libéra un peu d'espace dans le lit.

J'avais mal au ventre. Pas comme pour une grippe intestinale ou une intoxication alimentaire. Plutôt comme si j'avais avalé

quelque chose qui me dévorait toute crue. L'odeur atroce de la bouche de Ben n'aidait pas vraiment.

— Ben, tu pues vraiment de la gueule. Tu as mangé des charognes ou quoi ?

— Aïe, aïe, aïe ! gémit Kyle sur le sol, là où je l'avais envoyé valser.

J'avais oublié qu'il se trouvait avec moi dans le lit, et qu'il me l'avait dit, d'ailleurs, parce que le souvenir même de mon arrivée dans ledit lit était très vague.

— Tu te rappelles qu'un type qui n'avait même pas la décence élémentaire d'être mignon m'a copieusement cogné hier ? Et il n'y a pas de moquette dans cette chambre.

Un sourire ravi fendit la gueule de Ben et je me couvris le nez à deux mains. Mais j'étais réveillée, à présent, et me souvenais où j'avais déjà senti une haleine aussi fétide.

— C'est à cause du DMSO du sédatif, pas vrai ? Ça donne mauvaise haleine.

Je vis alors le réveil sur le coffre qui servait de chevet.

— Quelle heure est-il ? demandai-je en sautant hors du lit et en me prenant les pieds dans ceux de Kyle.

La pièce était plongée dans la pénombre, mais elle était dépourvue de fenêtres. L'obscurité me rappela qu'Adam m'avait suggéré de faire appel aux vampires. Peut-être n'était-ce pas une si mauvaise idée. Mais il y avait autre chose... Tad. Oh ! Bon sang ! J'avais totalement oublié Tad ! Je lui avais dit que je retournerais chez Sylvia dès que je me serais assurée de comment se portait Kyle. S'il faisait vraiment nuit dehors, alors ça faisait depuis presque une journée entière qu'il les surveillait

en attendant mon retour.

Je m'avançai vers la porte, ce qui était une erreur. Tous mes muscles étaient douloureux, mon visage me lançait, et je faillis tourner de l'œil tellement mon corps m'en voulait de m'être ainsi agitée. Mon estomac puis tous mes muscles se contractèrent dans le pire haut-le-cœur que j'avais jamais eu.

— Mercy ? s'inquiéta Kyle en se relevant sans sa grâce habituelle.

Ben poussa un gémissement.

Et je vomis un amas d'argent sur le beau sol en pierre de la chambre d'amis de Kyle.

Chapitre 5

Je contemplai le sol, imitée par Kyle. Ben sauta du lit et alla renifler la flaque de vomi. Il recula vivement, dressa les oreilles et me regarda. Son expression disait très clairement « C'est quoi, ce bordel ? », et cela même pour quelqu'un qui n'aurait pas été aussi habitué que moi à lire des expressions sur le visage de loups monstrueux.

Le sol de Kyle était recouvert d'argent. Je me léchai la main et regardai le résultat : ma paume était grise là où il y avait de la salive.

— Je pense..., commençai-je partagée entre le triomphe – parce que tout cet argent par terre signifiait qu'il ne se trouvait plus dans l'organisme d'Adam – et la terreur.

Me rendre compte que le lien qui m'unissait à Adam était un canal par lequel je pouvais faire passer quelque chose d'aussi physique que de l'argent avait des implications terrifiantes.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que je nettoie ça.

Il y avait une salle de bains juste à côté de la chambre d'amis, et je m'y précipitai en titubant pour me rincer la bouche et me brosser là où l'argent avait touché ma peau. Kyle ouvrit le meuble sous le lavabo et me tendit une brosse à dents noire et

meuble sous le lavabo et me tendit une brosse à dents neuve et l'un de ces minitubes de dentifrice de voyage. J'avais toujours les lèvres noires, comme une ado gothique de treize ans qui se serait mis du rouge à lèvres noir.

— J'ai connu quelques gars qui se peignaient les lèvres au nitrate d'argent pour obtenir cette couleur, commenta Kyle. J'ai toujours trouvé ça passablement stupide. Tu n'avais pas les lèvres noires quand tu es partie te coucher. Que s'est-il passé ?

— J'ai peur d'émettre une hypothèse, répondis-je.

Le nitrate d'argent, ça me disait quelque chose. J'étais quasi sûre que c'était ça que Gerry Wallace avait utilisé dans son tranquillisant.

— Donne-moi quelques minutes, et je vais peut-être parvenir à une explication vaguement cohérente.

L'inquiétude assombrit son regard, mais il se contenta de hocher la tête. Je me regardai encore dans le miroir et touchai mes lèvres. Leur texture n'avait pas changé. J'attrapai une serviette pour essuyer la flaque de vomi, mais m'interrompis en revenant près de celle-ci. La bouillie d'argent était en train de se figer. Et si la serviette collait au truc et ne faisait que tout étaler ? Et il y en avait beaucoup, plus que je ne l'avais cru à la base. Si tout cela provenait d'Adam, c'était un miracle qu'il ne soit pas mort.

— Bien, dis-je, qu'est-ce que je fais de ça ?

— Quoi ? s'étonna Kyle d'un air désinvolte en s'asseyant au bord du lit. Tu n'as jamais vomi par terre ? Ou tu n'as jamais vomi d'argent ?

Ben, qui s'était mis assez loin de la flaque pour être certain de ne pas la toucher, me lança un regard étrange. Il se pencha

de ne pas la toucher, me lança un regard étrange. Il se pencha vers moi et me renifla avant de se rasseoir, l'œil vif.

Je l'imitai et sentis mon bras, sentis l'odeur d'Adam. Je supposai que si j'étais capable de sucer de l'argent à travers le lien de couple, il n'était pas étonnant que l'odeur d'Adam puisse me suivre, aussi.

— C'est de la magie, expliquai-je, et Kyle leva les yeux au ciel. Voilà, poursuivis-je autant à ma propre adresse qu'à celle de Kyle et Ben. Ça n'aurait jamais dû fonctionner. On n'est pas censés pouvoir faire ça. (Je désignai la flaque d'un vague geste du bras.) Je ne suis pas censée pouvoir faire ça. La magie de meute, et celle de couple, signifie que je peux parfois communiquer avec Adam lorsque nous ne sommes pas ensemble. Mais pas que je peux extraire de l'argent de son corps avant de le ramener avec moi.

Je contemplai de nouveau la flaque.

— Et s'il y avait tant d'argent dans son corps, il aurait dû être mort... et ressembler à l'Homme de Fer-Blanc.

Kyle cligna des yeux. Je ne l'avais jamais vu aussi... inexpressif.

— Tu peux communiquer avec Adam lorsque vous n'êtes pas ensemble, et sans téléphone ? demanda-t-il.

J'acquiesçai.

Il ferma les yeux, et son visage s'anima de nouveau quand il les rouvrit.

— Merci Seigneur, soupira-t-il d'un air soulagé. Je pensais devenir fou.

Je ne pus m'empêcher de sourire en dépit de la situation.

— Warren est un peu incertain sur la dose de bizarreries

lycanthropes que tu peux encaisser sans avoir envie de te barrer en courant, lui expliquai-je d'un ton d'excuse.

Il plissa les yeux.

— Warren n'a pas le droit de me garder dans l'ignorance ! (Puis sa colère disparut.) Je suis prêt à accepter toutes ces conneries de loups-garous si ça signifie qu'il est avec moi, sain et sauf.

L'émotion faisait vibrer sa voix, et ses mots me firent l'impression d'une griffure sur la peau, car je savais exactement ce qu'il voulait dire.

— Oui, approuvai-je avec émotion. Mais cet argent... je pense que ça a plus à voir avec ce que je suis qu'avec la magie lycanthrope.

— Parce que tu es amérindienne tu vomis de l'argent ? demanda Kyle d'un air sceptique, mais Ben, lui, m'adressa un regard de soudaine compréhension.

La meute était au courant pour Coyote.

La flaque sur le sol était vraiment en train de se solidifier. J'étais persuadée que du savon et de l'huile de coude ne suffiraient pas à l'enlever... et entendis le rire de Coyote au creux de mon oreille. Un dollar d'argent, quand les dollars étaient encore en argent, pesait une once troy, soit 31,103 grammes d'argent pur à 99,9 pour cent. J'avais des tonnes d'informations futiles qui m'encombraient la tête.

— Combien d'onces troy dans une livre ? demandai-je, parce que c'était une information qui me manquait justement.

— Je ne sais pas, répondit calmement Kyle. Mais on dirait qu'il y a beaucoup d'onces troy là-dedans.

La magie de Coyote transgresse les règles, pensai-je. Je contemplai Kyle et décidai qu'il était aussi digne de confiance que le reste de la meute.

— Ce n'est pas de la magie indienne... Enfin, pas seulement. C'est la magie de Coyote.

— Coyote ? demanda Kyle. Tu parles de ta forme alternative, ou de... Coyote ?

Ben se contenta de me regarder, les yeux plissés.

— Mon père était un monteur de taureaux professionnel originaire de Browning, Montana, nommé Joe Vieux Coyote, expliquai-je à Kyle. Mais avant d'être Joe Vieux Coyote, il était le légendaire Coyote. À la mort de Joe Vieux Coyote dans un accident de la route, il est redevenu Coyote.

Ceux qui l'avaient vu à la barre me l'avaient dit : Kyle était la plupart du temps imperturbable, sauf quand il décidait de ne pas l'être. Fréquenter un loup-garou lui avait permis d'affiner cette capacité à un point presque surnaturel.

Il ne cilla pas, n'hésita pas un instant.

— Et donc, cette gelée d'argent, c'est parce que tu es la fille de Coyote ?

— Je ne suis pas la fille de Coyote, insistai-je en jetant un coup d'œil vers le sol. Et ce n'est plus de la gelée. Joe Vieux Coyote n'était pas Coyote.

Parce que si ça avait été lui, cela aurait voulu dire que mon père n'était pas mort mais qu'il m'avait abandonnée, avait abandonné ma mère, et qu'il fallait que je le lui fasse payer.

— OK, dit Kyle, tu divagues.

Il tendit la main vers moi.

— Ça va ? Tu as l'air d'avoir chaud, mais tu es glacée.

Je sentis un frisson me parcourir et m'accroupis, la main flottant au-dessus de la plaque d'argent qui recouvrait quelques carreaux du sol.

— C'est le truc le plus flippant qui me soit jamais arrivé, reconnu-je en désignant la flaque. Et si tu savais tout ce que j'ai vécu, tu te rendrais compte que ça représente quelque chose de sacrément flippant. Pendant mon sommeil, j'ai bu l'argent qui se trouvait dans l'organisme d'Adam, puis à mon réveil je l'ai vomi par terre... désolée, d'ailleurs... et maintenant j'ai les lèvres noires.

Kyle prit une brusque inspiration.

— Pendant que tu faisais ces trucs flippants avec Adam, même si je comprends bien que ce soit tentant, avec lui, tu n'as pas réussi à deviner où il se trouvait ?

Je secouai la tête, et il poussa un soupir.

— Tant mieux.

Je haussai un sourcil interrogateur, et il esquissa un sourire las.

— Ça aurait pu être utile, Mercy. Et avoir quelque chose d'à la fois utile et flippant ça aurait probablement envoyé toute une troupe de dieux maléfiques à nos trousses.

Je le contemplai d'un air perplexe. Son sourire s'élargit.

— Toi, tu as été élevée par les loups-garous, mais dans mon cas, c'est une grand-mère écossaise qui s'en est chargée, pendant que mes parents étaient occupés à gagner des millions. Quand les faes ont fait leur coming out, elle s'est contentée de grogmeler un « Il va y avoir des problèmes, maintenant. » Et elle

avait raison, comme pour chaque catastrophe qu'elle a prédite.

Je me laissai retomber sur mon postérieur parce que mon genou venait de se souvenir qu'il avait eu un accident de voiture et qu'il en avait assez que je me repose entièrement sur lui. Ben me soutint brièvement avant de reculer d'un bond.

— Merci, dis-je à Kyle, je tenterai de ne pas oublier la colère des dieux obscurs. Tu as d'autres idées aussi réjouissantes ?

— Pas tant que Warren ne sera pas de retour, à gratter cette fichue flaque de vomi, se contenta-t-il de dire.

Je tendis la main vers lui et lui serrai la cheville en signe de réconfort. C'est à ce moment-là qu'on sonna à la porte.

— Il est quelle heure ? m'étonnai-je.

Kyle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Trop tôt pour une visite de politesse. Quatre heures et demie du matin.

Son téléphone sonna, et il décrocha.

— Monsieur Brooks. Il y a deux hommes sur le pas de votre porte. Un homme blanc d'environ quarante-cinq ans et un mètre quatre-vingts, en meilleure forme que la moyenne, qui semble très à l'aise dans son costume et très mal à l'aise à cause de son compagnon. L'autre est plus petit, plus jeune, métissé... et en excellente forme. Soit il aime le sport... soit c'est un loup-garou. Voulez-vous que nous les interceptions et que nous les éloignons ?

— Non, dit Kyle. Il y a des hommes à l'intérieur, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, monsieur. Et quelqu'un surveille le porche.

— Alors je vais aller voir s'il s'agit d'amis ou d'ennemis. Je vous ferai le signe de la paix si c'est la première éventualité.

Kyle mit fin à la communication, puis enfila un pantalon et un polo qu'il avait apportés, pliés et rangés dans la seule commode de la chambre. Moi, j'avais le choix entre remettre les vêtements qu'il m'avait prêtés la veille, ou les miens que j'avais portés la journée et la nuit précédentes. Comme ces derniers étaient toujours pleins de sang, je remis son survêtement, dont le bleu pétrole mettait joliment en valeur les bleus sur ma peau, et suivis Kyle en bas, Ben nous emboîtant le pas comme un bon chien de garde. Il ne boitait plus – c'était bien le seul –, ce qui signifiait probablement qu'il avait commencé à cicatriser.

La sonnette cessa de retentir dès qu'on arriva dans l'escalier. Soit ils avaient laissé tomber, soit ils pouvaient nous entendre descendre les marches moquetées à travers la porte.

Je restai en arrière avec Ben pendant que Kyle ouvrait la porte à deux hommes, le premier culminant sans surprise à un mètre quatre-vingts et portant un manteau de laine sombre qui mettait plus en valeur qu'il ne la dissimulait la ligne luxueuse du costume gris foncé dont il était vêtu. Il n'était pas très beau, mais son visage respirait la sympathie, comme celle d'un acteur spécialisé dans les rôles de gentil.

Près de lui se tenait un homme plus petit qui avait vaguement l'air d'être d'origine moyen-orientale, mais avec une peau plus foncée. Il portait un jean, des chaussures de randonnée bien éraflées et une chemise à manches longues en soie grise. Il faisait déjà bien froid, mais il n'avait ni manteau, ni veste.

— Qu'est-ce qui vous amène chez moi à cette heure-ci ? demanda Kyle d'un ton sec.

— Kyle Brooks ? demanda le plus grand des deux hommes. Je me nomme Lin Armstrong. Agent Armstrong. Je travaille pour le CNTRP, le Cantrip si vous préférez, et je me demandais si vous accepteriez que mon associé et moi vous posions quelques questions à propos des hommes qui ont envahi votre maison hier ?

Je pris une brusque inspiration : c'était au Cantrip que je soupçonnais nos agresseurs d'appartenir. J'ignorais ce que j'allais dire, mais en inhalant je sentis leur odeur. Des effluves de produit de nettoyage à sec de laine et de poils d'un chien quelconque caractérisaient celle de l'agent Armstrong. Mais je sentis aussi le parfum d'un loup-garou inconnu.

Ben changea soudain de posture. Il coucha ses oreilles sur son crâne et s'accroupit légèrement, tout en se glissant quand même entre la porte et moi.

— À quelle meute appartenez-vous ? demandai-je en contournant Ben pour me retrouver près de Kyle.

— Pardon ? fit l'agent Armstrong.

Mais l'autre homme se contenta de sourire, un sourire d'un blanc éblouissant au milieu de sa peau sombre.

— À quelle meute pensez-vous que j'appartiens, madame Thompson ?

Il avait un accent, hispanique, mais pas le même que celui des gens que je connaissais aux Tri-Cities et dont l'espagnol était la langue maternelle. Je fronçai les sourcils.

— Hauptman. C'est Mme Hauptman. Qui êtes-vous ?

— « Charles Smith » m'a demandé de venir voir pourquoi il n'arrivait plus à contacter qui que ce soit ici, expliqua le loup-garou en exagérant l'emphase sur le nom parce qu'il mentait en le prononçant.

Mais je savais de qui il parlait. Le fils du Marrok, Charles, avait récemment collaboré avec le FBI sous le nom de Smith.

Le loup venait de nous apprendre plusieurs informations. D'abord, que c'était le Marrok qui l'envoyait : Ariana devait avoir réussi à le contacter. Deuxièmement, qu'Armstrong et lui n'étaient pas étroitement associés... sinon, il ne lui aurait pas menti. Mais il n'avait pas répondu à ma question, ce qui me fit penser qu'il pouvait être important de le savoir.

— J'ai demandé à mes contacts, dit Armstrong, si on pouvait me mettre en relation avec un loup-garou qui pourrait me servir d'agent de liaison. Étant donné que je pense que c'est un groupe de rebelles du Cantrip qui est à l'origine de vos récentes...

Il sembla hésiter sur le mot à employer.

— « Mésaventures », proposa le loup inconnu.

Je connaissais la majorité des membres de la meute du Marrok, vu que c'était en son sein que j'avais grandi. Mais je n'avais aucune idée de qui il était.

Je ne dis rien parce que je ne savais pas quoi dire. Les meutes changeaient avec les années, certains déménageaient. Et la meute du Marrok avait tendance à accueillir les loups problématiques qui ne trouvaient pas leur place dans une meute ordinaire. Le langage corporel de ce loup me disait qu'il était dangereux, qu'il passait beaucoup de temps à l'extrême limite de

la violence, et que son loup était proche de la surface.

Le loup sous forme humaine reprit la parole dans le silence pesant.

— Quand Charles a reçu la demande de quelqu'un pour... jouer les ambassadeurs auprès de vous et de monsieur Brooks, j'étais déjà sur la route, envoyé ici par le murmure des fées. (Il s'interrompit un instant en... se pavanant, comme s'il appréciait d'être au centre de l'attention, avant de se tourner vers Kyle.) Monsieur Brooks, il fait plutôt froid. Voulez-vous bien faire signe au monsieur qui nous tient dans sa ligne de tir depuis le toit du voisin et nous faire entrer ?

— Qui êtes-vous ? demandai-je de nouveau au loup-garou. Il sourit de nouveau, mais son regard resta froid.

— Asil, madame Hauptman. Vous me connaissez peut-être aussi sous le nom du Maure, même si je trouve le sobriquet trop spectaculaire et que je ne l'aurais pas mentionné si vous ne l'aviez peut-être pas trouvé plus reconnaissable.

Je raffermis mon étreinte sur le bras de Kyle. Oui, je savais qui était le Maure. Le Maure était un loup vraiment très effrayant que je croyais appartenir à la légende, comme la bête du Gévaudan.

— C'est bon, Kyle, soufflai-je en espérant ne pas me tromper, Asil est l'un des loups de Charles.

Kyle comprendrait que je voulais parler du Marrok.

Asil sourit en entendant le mensonge dans ma première phrase. Peut-être que Kyle aussi, parce qu'il me lança un bref regard avant d'adresser à l'équipe de sécurité le salut à deux doigts immortalisé par Richard Nixon bien avant notre naissance à tous les deux.

— Je n'ai pas le droit de vous dire quoi que ce soit, s'excusa à moitié Armstrong en sirotant son café.

Il me regarda, puis Kyle, prenant en considération les énormes bleus de ce dernier ainsi que les miens, plus modestes, qui commençaient au niveau de la mâchoire et remontaient jusqu'au cuir chevelu. Kyle avait l'air d'avoir disputé un combat de boxe avec les poings attachés dans le dos... ce qui, d'une certaine manière, lui était effectivement arrivé.

Armstrong grimaca.

— Je sais que ce n'est pas juste. Mais je dois obéir aux ordres de mes supérieurs.

Nous nous trouvions dans une pièce où je n'avais jamais mis les pieds auparavant. Elle se trouvait au sous-sol et était décorée dans des tons froids, avec seulement un petit soupirail. C'était probablement l'une des rares pièces considérées comme sûres par l'équipe de sécurité... ou Kyle avait ses raisons pour nous entraîner dans un endroit qui sentait le shampoing à moquette et les produits d'entretien, sans la moindre trace de l'odeur de Kyle ou de Warren.

— Non, ne dites rien, répliqua Kyle d'un ton acerbe, un groupe d'agents du Cantrip, insatisfaits des pouvoirs limités qu'on leur conférerait dans le cadre de leur lutte contre les méchants loups-garous, et les encore plus méchants faes, ont décidé de faire sécession. Quelqu'un a décidé qu'il faudrait un événement d'envergure pour retourner l'opinion en leur faveur... et a aussi décidé que l'assassinat d'un sénateur anti-non-humains très populaire serait la mèche qui enflammerait l'opinion

ues populaire serait la même qui émanerait l'opinion publique, et leur permettrait enfin d'obtenir le droit de tirer à vue sur les loups-garous et les faes. Mais ils ont échoué lorsque Mercy, Ben et moi sommes parvenus à appeler la police, et on vous a envoyé pour apaiser la situation de toutes les façons possibles, tout en cherchant d'où vient l'argent avec lequel ils ont pu embaucher une petite armée. Je me débrouille comment ?

Un instant, la bouille amicale d'Armstrong ne parut plus si amicale. Avec un sourire, le Maure porta sa tasse à ses lèvres. Si on ne le regardait pas dans les yeux, il paraissait trop jeune, trop bien éduqué pour être responsable de la violence pour laquelle il était réputé. Il surprit mon regard, et je détournai les yeux... mais non sans avoir vu son sourire satisfait.

— Ne nous traitez pas comme des enfants, reprit Kyle d'une voix douce à l'attention d'Armstrong. Vous avez besoin de nous pour remettre la main sur vos hommes avant qu'ils fassent quelque chose d'encore plus stupide. Mais nous, je ne sais pas si nous avons besoin de vous.

— Votre coopération sera notée, fit Armstrong. Ce qui peut devenir important pour vous si Bennet réussit à causer un bain de sang dont il pourra faire porter la responsabilité aux loups-garous.

— Qui est Bennet ? demandai-je.

Une moue tordit la bouche d'Armstrong.

— Ah, excusez-moi, dit-il. Disons plutôt « notre agent renégat » qui a apparemment réussi à recruter d'autres agents insatisfaits.

Son lapsus nous informant du nom de Bennet ne semblait pas accidentel, car il n'en paraissait pas plus contrarié que ça.

— Il est impératif de l'arrêter, et vous pouvez m'y aider en me disant tout ce que vous savez sur la manière dont Hauptman et sa meute ont été enlevés. Tout sur les hommes qui vous ont retenu ici monsieur Brooks. Tout ce qui peut être utile. En retour, je vous assure que nous allons consacrer toutes nos ressources à localiser et secourir vos amis.

Il était sincère et disait la vérité, ce qui me surprit un peu. J'aurais cru qu'il mentirait comme un arracheur de dents.

— Nous sommes du même côté, ajouta-t-il avec enthousiasme, et cela aussi il le croyait : je l'entendais dans sa voix.

— Les hommes qui ont pénétré chez vous sont tous morts, monsieur Brooks, dit Asil d'un ton calme.

Armstrong tourna si vivement la tête vers lui qu'on se serait attendu à entendre sa nuque craquer.

Ce n'était pas tant la mort des hommes en question qui le surprenait, pensai-je, que le fait qu'Asil soit au courant.

Je me demandai si c'était Asil qui les avait tués.

Le loup-garou surprit mon expression et me sourit, toutes dents dehors.

— Non, pas moi. On ne m'a pas seulement envoyé ici comme agent de liaison mais comme outil précieux à ajouter à votre arsenal. On les a relâchés sous caution la nuit dernière. Parce qu'il était prévu qu'ils s'envolent d'abord vers Seattle, puis par avion privé vers l'Amérique du Sud, je me suis dit qu'il serait plus commode de leur parler avant leur départ. Mais ils étaient déjà morts quand je suis arrivé à l'hôtel où ils résidaient, et j'ai failli interrompre un nettoyage fédéral du lieu du crime.

Son sourire s'élargit encore, et je compris que le nettoyage en question était du genre destiné à cacher la mort de ces hommes aussi bien à la police qu'au grand public.

S'il savait tout cela, alors Charles ne devait pas avoir chômé, parce qu'il était plus au courant des événements qu'Ariana lorsqu'elle était partie. Armstrong observait Asil avec une soudaine lassitude. Visiblement, il n'avait pas conscience de tout ce que savait ce dernier.

— Est-ce que c'est vous qui les avez tués, agent Armstrong ? demandai-je.

La plupart des gens ignoraient que les loups-garous pouvaient percevoir les mensonges, et ceux qui le savaient pensaient que j'étais humaine.

— Non, m'dame. Mais ce sont mes agents qui ont assuré le nettoyage. Mes supérieurs ont reçu un appel anonyme. (Il grimaça.) J'ai passé le plus clair de ces dernières vingt-quatre heures à faire dans le ménage, le nettoyage, le rattrapage d'infos, tous ces trucs qui finissent en « age » et qui s'imposent en cas de problèmes graves.

Asil hocha la tête dans ma direction. Comme moi, il avait entendu la sincérité dans la voix de l'agent. Ce n'était pas Armstrong qui les avait tués, et « contrarié » était un doux euphémisme pour qualifier son opinion à propos de leur mort et de l'implication d'agents du Cantrip dans tout cela. Mon nez faisait plus que discerner les mensonges. Les émotions, en particulier les plus fortes, avaient aussi une odeur.

— Vous avez dit à la police qu'ils voulaient que votre mari s'en prenne au sénateur Campbell, madame Hauptman, reprit

Armstrong.

Je relevai la tête.

— C'est exact.

Il secoua la tête.

— Ça ne colle pas. Ce ne sont pas des débutants, madame Hauptman. Ils gagnent des fortunes en restant muets. Il est impossible qu'ils vous en aient parlé.

Je croisai le regard d'Asil. Il savait comment j'avais obtenu mes informations. Il pencha légèrement la tête et haussa les épaules.

C'était lui, le loup dominant, dans la pièce. S'il se fichait que je raconte à un agent fédéral comment fonctionnait la magie lycanthrope, peut-être fallait-il que j'adopte moi aussi ce même détachement.

J'ouvris la bouche, puis la refermai, envahie par une vision où je me retrouvais enfermée dans une pièce toute blanche avec quelqu'un qui me demandait : « Qu'est-ce qu'Adam regarde, madame Hauptman ? Un triangle ou un carré ? » Peut-être que j'avais trop regardé de séries de science-fiction étant gamine, mais il y avait un réel danger à en dire trop.

— Vous vous souvenez nous avoir dit qu'il y avait certaines choses dont vous ne pouviez pas parler ? dis-je. Eh bien, c'est mon cas également. Il y a certaines choses que je ne peux vous révéler à présent. Des choses importantes à savoir.

Armstrong poussa un grognement, mais il pouvait difficilement protester.

— Sur une échelle de un à dix, à combien estimez-vous la certitude que Campbell soit bien la personne visée ?

— Zéro, répondis-je, parce que j'y avais longuement réfléchi. Parce que les personnes vraiment visées étaient les loups-garous. Campbell était peut-être une cible secondaire... ou peut-être qu'ils prévoyaient de le sauver miraculeusement au dernier moment. C'est facile de déjouer une tentative d'assassinat quand on sait où, quand et par qui elle va être commise. J'ignore pourquoi leur choix s'est porté sur Adam.

— C'est devenu une figure publique, murmura Asil. Les gens l'apprécient et lui font confiance. Quand les journaux veulent l'opinion d'un loup-garou, ils essaient d'abord Adam parce qu'il présente bien et s'exprime tout aussi bien. Lors d'un micro-trottoir effectué dans les rues de New York par un quotidien, les trois-quarts des gens interrogés ont été capables de reconnaître sa photo parmi celle d'inconnus. Mieux que n'importe lequel des candidats à la présidentielle ou que le maire de New York.

— Vous pensez que c'était spécialement dirigé contre Adam ? demandai-je.

Asil me lança un regard sombre. Peut-être n'étions-nous pas censés en parler devant l'agent Armstrong.

— Je pense, dit-il lentement, que nous n'en savons pas assez.

— Et nos ennemis en savent trop, rétorquai-je. Ils connaissaient tous les membres de la meute, alors que certains n'ont pas fait leur coming out. Ils sont venus nous chercher, Jesse et moi. Où ont-ils eu leurs informations ?

— Jesse ? demanda Armstrong.

— La fille d'Adam, lui expliquai-je. Ce n'est pas un loup-garou. On était sorties faire des courses, on a eu un accident de

voiture et on s'est retrouvées à mon garage, où Ben nous a averties que la meute avait été kidnappée.

— Ben ?

Je pointai ma tasse vide vers le loup-garou étendu près de moi, mais sans le toucher. Ben prenait bien soin de ne pas regarder Asil, mais il était toujours entre nous deux.

— Voici Ben. Il se trouvait au premier étage quand la troupe de mercenaires a fait irruption chez nous et enlevé la plupart des membres de la meute en un seul coup. Il a réussi à s'enfuir et à me prévenir.

Il y eut un silence bizarre, et je levai la tête.

— Je croyais..., fit Armstrong en déglutissant difficilement. Je croyais que c'était juste un gros chien. J'aime bien les chiens.

Je regardai Asil, puis de nouveau Armstrong.

— Vous savez qu'Asil est aussi un loup-garou, n'est-ce pas ?

L'agent fédéral se passa la main sur le visage.

— Je suis trop vieux pour ces conneries. Ça fait vingt-quatre heures que je suis debout.

— Ben ne vous fera aucun mal, le rassurai-je alors qu'Asil se levait pour poser sa tasse vide sur la table basse, entre les fauteuils.

Ben se redressa brusquement en grognant... mais en gardant la tête baissée pour ne pas croiser le regard du loup plus dominant. Armstrong renversa son café dans un sursaut. Son geste brusque attira l'attention de Ben qui montra les crocs à l'agent du Cantrip.

— Armstrong, baissez le regard, lui conseilla Kyle d'une

voix calme et détendue.

Je tendis la main vers le collier de Ben, mais celui-ci se déroba quand je tentai de le toucher.

— C'est ma faute. Il faut que nous en terminions avant que quelqu'un se fasse blesser, dit Asil en posant sa tasse, le regard fixé sur Ben mais en s'adressant à toute l'assemblée. Vous allez devoir m'excuser le temps que j'aie une petite discussion avec ce loup.

Il baissa le bras et claqua des doigts devant les yeux de Ben.

— Viens avec moi.

Je m'interposai entre eux. Ben ne pouvait plus se glisser entre Asil et moi sans me bousculer, alors il me mordit l'arrière du genou. Une toute petite morsure, pas suffisante pour être douloureuse, juste en signe de protestation.

Asil pencha la tête en souriant.

— Je vous aime bien, madame Hauptman. Vous n'êtes pas exactement ce à quoi je m'attendais, mais je vous aime bien. Et bien sûr, vous êtes la bienvenue.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Kyle d'un ton un peu hostile.

Asil l'examina un instant.

— Je ne vais lui faire aucun mal, monsieur Brooks. Mais Ben essaie de protéger madame Hauptman de moi. Il n'y en a nul besoin, mais il faut qu'il s'en rende compte par lui-même. Ce sera bien plus facile pour lui si on fait cela sans témoins.

— C'est bon, rassurai-je Kyle. C'est une bonne idée si on doit passer un peu de temps ensemble.

Et je pourrais poser quelques questions à Asil sans que

l'agent Armstrong puisse nous entendre, et réciproquement.

— Chambre d'amis, suggéra Kyle. Celle où nous dormions. Visiblement, peu de pièces sont sécurisables dans cette maison. Sinon, il faudra vous contenter d'une salle de bains. L'agent Armstrong et moi vous attendrons ici.

Je lui adressai un salut de la main et ouvris la marche vers le premier étage. Ben me suivit d'aussi près qu'il le pouvait sans avoir à me toucher, laissant Asil à la traîne derrière nous.

— Kyle Brooks est le compagnon de votre second lieutenant, dit Asil d'une voix pensive en gravissant les marches. C'est un avocat. Il a été ligoté et torturé par deux professionnels, mais il a réussi à se libérer de ses liens, à briser la nuque d'un de ses agresseurs et à neutraliser l'autre sans le tuer. Une action à la fois ambitieuse et osée de la part d'un avocat humain, et dirigée contre des hommes dont c'est le métier de tuer des gens. Merveilleux qu'il y soit parvenu.

— Kyle Brooks est ceinture noire, répondis-je d'un air imperturbable. Il s'entretient, et a été secouru par un ami vampire qui a tué l'homme responsable de la torture de Kyle et laissé l'autre vivant parce que je lui ai demandé de ne pas tuer tout le monde.

Il y eut un silence derrière Ben et moi.

— Je crois que j'ai mal entendu, dit Asil, qui s'était interrompu dans sa montée. Votre langue n'est pas ma langue maternelle, ce n'est même pas ma cinquième langue. Vous avez bien dit « un ami vampire » ?

— C'est bien ça, répondis-je en me retournant vers lui.

— Le monde, commenta-t-il, est un bien étrange endroit, et
juste quand je croyais en avoir vu toutes les merveilles, en voilà

juste quand je croyais en avoir vu toutes les merveilles, en voilà une nouvelle qui apparaît. Cet « ami vampire », vous l'avez payé pour ça ?

— Non, il l'a fait par amitié pour Kyle et moi, répliquai-je.

— Impossible.

Il y avait quelque chose dans son ton qui poussa Ben à se blottir contre mes jambes, ce qui n'était pas désagréable, mais je faillis m'étaler quand il battit précipitamment en retraite, étant donné que je m'étais arc-boutée contre lui. Je commençai à perdre mon calme.

— Peut-être pour vous, m'exclamai-je à l'adresse d'Asil en gravissant les quatre ou cinq dernières marches. Mais moi, j'ai des amis.

Il y eut un autre de ces silences qui en disaient long, puis il éclata de rire.

— Pitié, dites-moi que je ne vais pas retrouver des œufs dans mon oreiller ou du beurre de cacahouètes sur mon siège de voiture.

Je levai involontairement les mains au ciel et me retournai de nouveau vers lui. Continuant ma progression à reculons, je lui dis :

— J'avais douze ans. Vous n'avez rien d'autre à faire que de commérer sur des événements datant d'il y a vingt ans, chez les loups ?

— *Mi princesa*, ronronna-t-il d'un ton séducteur, j'étais en Espagne et j'ai entendu parler du beurre de cacahouètes. Deux décennies, ce n'est rien, je t'assure. Ça ne te dérange pas que je te tutoie ? On en parlera encore à mi-voix d'ici une centaine d'années. Il y a des grands méchants loups dans le monde entier

à amies. Il y a des grands méchants coups dans le monde entier qui tremblent à la seule mention de son nom, et pourtant une petite fille coyote a tartiné les sièges de voiture de Bran Cornick parce qu'il lui avait dit de porter une robe pour jouer du piano devant la meute.

— Non, protestai-je, l'indignation m'envahissant de nouveau, alors que je remontai le couloir d'un pas vif. Il a dit qu'Evelyn, ma mère adoptive, aurait dû faire plus attention et qu'elle aurait dû s'assurer que j'avais bien une robe à me mettre. Il l'a fait pleurer.

Et c'était la dernière fois que j'avais consenti à jouer du piano.

J'ouvris la porte, et Asil s'arrêta à mon niveau jusqu'à ce que je croise son regard.

— Oui, approuva-t-il sincèrement, ça, ça méritait de se retrouver avec le pantalon plein de beurre de cacahouètes.

Cette sincérité fut la goutte qui fit déborder le vase. Je m'appuyai contre la porte, portai la main devant ma bouche et étouffai un fou rire. J'étais morte d'inquiétude, d'épuisement, et chaque muscle de mon corps était douloureux, mais tout ce que je pouvais voir, c'était le beurre de cacahouètes sur l'élégant pantalon beige du Marrok et son expression quand il avait compris ce qui s'était passé. Je m'étais cachée dans les buissons, sous ma forme de coyote et sous le vent... mais il m'avait quand même débusquée. Bran me trouvait toujours quand je me cachais. Il avait haussé le sourcil dans ma direction, et j'avais filé vers ma maison à toute allure.

— Il savait toujours quand c'était moi, dis-je quand je pus enfin reparler

Asil me décocha un sourire amical et chaleureux.

— Il m'a dit que ça t'avait énormément chagrinée. Que tu avais manigancé ces plans dans le plus grand secret... et que tu n'avais jamais compris pourquoi il n'avait même pas eu à enquêter. « Qui d'autre est-ce que ça aurait pu être ? » m'a-t-il dit quand je l'ai appelé pour... parler de l'incident. « Tu vois quelqu'un d'autre de la meute mettre du beurre de cacahouètes sur mon siège de voiture pour me donner une leçon ? »

— Oh.

Une logique d'une telle simplicité qu'elle m'avait complètement échappé... Et de toute façon, il m'avait semblé parfaitement normal que le Marrok soit omniscient, un peu comme un Père Noël avec de grandes dents pointues.

— Il m'a fait nettoyer toute la voiture. Mais ça valait le coup. Il a présenté ses excuses à Evelyn. Il lui a même offert des fleurs.

— Il s'est excusé..., murmura doucement Asil, ce qui me fit rire, parce qu'il disait cela comme s'il était en train de stocker des informations dans le but de tourmenter Bran.

— J'avais bien besoin de ça, reconnus-je en lui livrant le passage dans la chambre. Merci.

Il regarda autour de lui et prit note du lit défait puis de la flaque d'argent maintenant solidifiée, cette dernière lui faisant encore plus hausser les sourcils. Il dit alors :

— Ce que je me suis toujours demandé, c'est comment Bran avait pu ne pas remarquer l'odeur du beurre de cacahouètes sur le magnifique cuir brun de sa voiture hors de prix.

— J'avais confectionné un sandwich au beurre de

cacahouètes et à la confiture. Je l'ai mis dans une assiette en carton avec un petit mot « Pour le Marrok », et l'ai posé sur le tableau de bord du côté passager, lui expliquai-je. Son attention était tellement détournée par le sandwich qu'il n'a remarqué le siège que lorsque c'était trop tard.

Je contemplai aussi l'argent incrusté dans le sol de Kyle. Ils devraient probablement faire remplacer toutes les dalles de pierre.

— Les œufs, par contre, poursuivis-je d'un air absent. Les œufs, ça a été un échec. Ils ne se cassent jamais quand on en a besoin, et procurent à la victime des munitions pour s'en prendre à vous.

— Mercedes, dis-moi...

Asil contourna le bout du lit et se rapprocha de moi, ce qui arracha un grondement à Ben.

Asil s'arrêta net.

— Très bien. Libérons ton loup de cette situation délicate avant de parler de tout ce dont on ne pourra pas parler devant l'agent du gouvernement.

Il se tourna vers moi et me montra la porte.

— Va dans le couloir, pour qu'on évite la situation où il est déchiré entre ce que lui dit son instinct et son besoin de te protéger.

Ça me semblait convenable, alors je m'exécutai et m'installai dans le couloir là où je pouvais toujours les voir. Cela mettait Ben entre Asil et moi, qui étions séparés par un espace d'environ trois mètres. S'il avait voulu m'attaquer, la distance n'aurait pas suffi mais, comme ce n'était pas le cas, c'était suffisant pour

apaiser le besoin de Ben de me savoir en sécurité.

Asil mit sa main sur le museau de Ben et poussa jusqu'à ce que le loup roux ait la tête plaquée au sol. Ben émit un son mi-gémissement, mi-grondement.

— Je te fais le serment, dit Asil en plongeant son regard dans celui de Ben, que je ne veux aucun mal ni à toi, ni à tes proches. Je reconnais que tu appartiens à Adam Hauptman, et je n'ai nul besoin que tu m'appartiennes. Je ne suis qu'un allié en l'absence d'Adam, représentant le Marrok, Alpha de tous les Alphas dont nous sommes tous les vassaux, qui m'a envoyé ici pour agir en son nom. Est-ce que tu m'acceptes en tant que tel ?

Ben dégagea son museau de la main d'Asil et se releva sans se recroqueviller pour la première fois depuis qu'il avait vu l'autre loup. Il dressa un bref instant la queue et les oreilles, avant de délibérément baisser la tête et son appendice caudal dans une position plus neutre.

Asil le contempla en souriant.

— Bien. Nous sommes donc d'accord. À présent, Mercedes Thompson de Hauptman, j'aurais besoin que tu me dises tout ce qui s'est passé et ce que tu sais exactement. Vite, s'il te plaît, nous n'avons pas beaucoup de temps.

Je lui racontai donc tout ce que je savais.

Quand j'eus terminé, il se releva du lit où il s'était assis et alla de nouveau examiner la flaque de métal sur le sol. Elle avait perdu sa brillance pendant que nous parlions, et présentait une faible patine noire.

— Comment se porte ton estomac ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Toujours douloureux, admis-je. Mais c'est comme ça depuis l'accident et l'enlèvement d'Adam et de notre meute. J'ignore si c'est dû ou non à l'argent.

Asil s'accroupit sur ses talons dans un silence pensif, et je faillis lui rappeler qu'on était censés être pressés. Il finit par reprendre la parole :

— Tu es certaine que Peter est la seule victime ?

— Jusqu'à présent, acquiesçai-je.

— Je trouve cela très instructif à la lumière du meurtre de vos agresseurs.

Il me lança un regard pétillant de joie. Visiblement, les meurtres c'était amusant.

— La personne qui a tué ces mercenaires ne s'ennuierait pas à garder l'intégralité de la meute en vie. Une telle personne dirait « Un seul loup-garou suffira à maintenir la pression sur Adam, et tant d'otages c'est dangereux et ça coûte cher. » Ce qui est parfaitement exact. Ils sont complètement dingues d'avoir enlevé toute une meute... tout officier ayant déjà eu à gérer des groupes de soldats ennemis aurait pu le leur expliquer.

Il se perdit un instant dans ses pensées, probablement dans la contemplation béate des ennuis dans lesquels s'étaient fourrés lesdits ennemis.

— Deux personnes différentes ? suggérai-je.

Asil hocha la tête.

— Ça me paraîtrait logique. De plus, un homme sachant comment trouver des mercenaires, un homme pour qui ils accepteraient de travailler, ne les ferait pas assassiner par peur de ce qu'ils savent. C'étaient des mercenaires très bien entraînés

et passablement recherchés, que des gouvernements amis des États-Unis emploient souvent, selon Charles. Le genre d'hommes qui ne se vendent pas au premier venu et goûtent peu la trahison.

— Les agents du Cantrip avaient les contacts, mais pas l'argent pour les payer, réfléchis-je à haute voix. Les agents fédéraux sont bien payés, mais pas à ce point-là.

— Peux-tu contacter Adam tout de suite ?

— Je peux essayer.

— Je t'en prie. Nous devons lui dire ce que nous savons, et voir s'il n'a pas réussi à obtenir plus d'informations sur l'endroit où il se trouve ou sur ceux qui le retiennent.

Je m'assis sur le sol et fermai les yeux... laissai mon esprit glisser le long de cette corde d'or noueuse qui me reliait à mon compagnon, et...

— Aïe, aïe, aïe ! m'écriai-je, les yeux débordant de larmes. Ouille, ouille, ouille. Bon sang. Bon sang.

Asil se tourna vers moi après un regard vers la flaque d'argent.

— Ça t'apprendra à utiliser ton lien pour ce qui n'est pas prévu, me dit-il. Et en particulier, pour l'argent. Les loups-garous et l'argent, ça ne fait pas bon ménage.

— Tais-toi ! lui ordonnai-je d'un murmure féroce, car le son de sa voix enfonçait des pics de douleur électrique dans mes yeux et à travers mon crâne.

— C'est une grosse quantité d'argent, fit-il remarquer, avant de poursuivre d'un air intrigué : et à l'état pur, alors que la substance utilisée dans les flèches tranquillisantes est du nitrate

d'argent, qui se présente sous la forme d'une poudre blanche.

Asil se leva. Ben se rapprocha de moi, au point que je puisse sentir son odeur, mais pas assez pour être en contact avec moi. Les loups-garous sont différents sous leur forme de loup, moins humains, moins brimés par les règles de politesse humaine. Le contraire aurait été étonnant. Mais les loups sont des animaux encore plus grégaires que les humains ou même les coyotes. Normalement, Ben aurait dû se coller contre moi en me sentant dans une telle détresse. Asil devait encore l'inquiéter.

Quand ma tête cessa de me faire l'effet d'être sur le point de se briser en mille morceaux, je levai les yeux... et vis Asil me tendant un verre d'eau qu'il était allé chercher dans la salle de bains. Je l'avalai d'un coup et me sentis tout de suite mieux.

— Ne t'inquiète pas, me rassura-t-il quand je lui tendis le verre vide. Je pense que l'effet n'est que temporaire. Ça s'atténuera probablement quand tu auras évacué tout l'argent de ton organisme.

Il m'effleura les lèvres en un geste si rapide que je n'eus même pas le temps de réagir et me montra ses doigts : le bout en était rouge, comme s'il s'était brûlé. Je me touchai les lèvres à mon tour en repensant à leur couleur noire.

— À un moment, on mettait de l'argent colloïdal dans les gouttes pour le nez pour les asthmatiques ou ceux qui avaient d'importantes allergies, me dit-il. Les gens qui les utilisaient régulièrement voyaient parfois leur peau virer au bleu. Il y a eu un candidat au Sénat dans le Montana qui avait la peau bleue. Je pensais que pour toi, c'était du maquillage, même si tu es un peu plus vieille que la plupart des jeunes femmes qui portent du rouge

à lèvres noir.

Je le contemplai d'un air horrifié.

— Ça ne partira jamais, m'exclamai-je. Je ne suis pas un loup-garou, mon corps ne rejette pas l'argent comme le vôtre.

La petite sœur de Gabriel, Rosa, avait fait un exposé en classe à propos d'une petite fille des années 1950 dont la peau était devenue grise, et rien de ce qu'on avait essayé n'avait apporté la moindre amélioration. Je me souvenais l'avoir relu.

Je me relevai à grand-peine et allai me regarder une nouvelle fois dans le miroir de la salle de bains. Je pris un gant de toilette et tentai de frotter, mais mes lèvres restèrent noires.

Asil ne me suivit pas dans la salle de bains, restant dans l'encadrement de la porte.

— Tu as dit à Armstrong que tu pensais qu'on visait les loups-garous.

— Pas toi ? demandai-je.

Asil secoua la tête.

— Ce que je pense n'a aucune importance. Regardons le monde à travers leurs yeux un moment. Si Adam faisait exactement ce qu'ils demandent, quel serait le résultat ?

— Ils tueraient de toute façon toute la meute : ils ne peuvent pas se permettre d'avoir des témoins. Ils tueraient aussi Adam, pour éviter que lui ne les tue. Le sénateur serait mort, ou blessé par des loups-garous. Ceux qui pensent qu'un bon loup-garou est un loup-garou mort verront leur pouvoir s'accroître. (Je continuai d'énumérer sur mes doigts.) Nous avons envisagé tout ça sous toutes les coutures, Kyle et moi, Adam et moi, et même moi.

— OK, commenta Asil, les agents rebelles du Cantrip sont intéressés par la dernière partie, celle qui va leur permettre de chasser les loups-garous. Peut-être que la mort du sénateur les arrange aussi. Campbell s'oppose depuis bien longtemps à leur projet de permis de tuer. Mais qui en veut à Adam ou à la meute ? Puisque tu penses que c'est eux qu'on vise, qui en bénéficierait ?

— On ne devrait pas discuter de tout ça en bas ? demandai-je, la gorge serrée.

Je n'avais plus envie de parler encore et encore du danger dans lequel se trouvaient Adam et la meute : je le connaissais parfaitement.

— Nous étions en train de parler de ça, avec Armstrong, ajoutai-je.

Asil secoua la tête.

— Qu'est-ce qui se passera en cas de disparition d'Adam et de la meute ?

Je lui montrai les dents.

— Je me vengerai. Et je ne fais plus vraiment dans le beurre de cacahouètes. Mais s'ils ne craignent pas la meute, ils n'auront certainement pas peur de moi. Bran est plus effrayant... mais ils ne sont probablement pas au courant de son existence.

— Peut-être que si, suggéra Asil. Peut-être que c'est après lui qu'ils en ont ?

— Ils connaissaient le cocktail argent, DMSO et kétamine de Gerry Wallace, admis-je. Ils connaissaient tous les loups de la meute. Peut-être qu'ils savent pour Bran, effectivement.

— Mercy ? appela Kyle d'en bas. Vous en avez fini avec toutes ces choses à dire au loup enroulé que nous sommes

toutes ces choses à dire au loup-garou que nous, simples mortels, ne devons pas entendre ? Je suis en train de préparer le petit déjeuner, et le soleil se lève.

— Qu'est-ce que vous prévoyiez de faire lorsque l'agent Armstrong et moi sommes arrivés ? demanda Asil.

— J'étais sur le point de demander aux hommes d'Adam, ceux qui travaillent dans son entreprise, d'essayer de remonter à la source du financement de l'opération. Voir si ce sont des fonds publics ou privés. Moi, de mon côté, je voulais rendre visite aux vampires pour leur demander s'ils ne connaissent pas un endroit où on pourrait retenir toute une meute de loups-garous : ils dirigent toutes les activités surnaturelles de cette ville comme la Mafia gouvernait Chicago dans le temps.

Il y avait autre chose. Quelque chose dont j'étais censée me souvenir.

— Oh merde ! m'exclamai-je en me ruant vers mon jean plein de sang et de crasse. Tad ! Oh merde !

Je sortis le téléphone de la sœur de Gabriel de la poche du pantalon et vis que j'avais manqué pas mal d'appels... et reçu une vingtaine de SMS. Il y avait eu quinze appels d'un numéro inconnu en l'espace d'exactement une heure et demie. Je ne pris pas la peine de lire les messages, et me contentai de composer le numéro inconnu. Ce fut Tad qui répondit.

— Bon, dit-il d'un air grincheux sans me laisser le temps de parler. J'imagine que tu es morte ? Parce que sinon il n'y a pas la moindre excuse pour m'avoir culpabilisé au point que je passe plus d'une journée dehors en plein hiver à surveiller la famille la plus ennuyeuse au monde. Les gamines ont commencé à m'apporter des tasses de chocolat chaud vers 14 heures. Le

Il apparemment des casses de chocolat chaud vers 17 heures. Le dîner était composé de burritos maison avec riz à l'espagnole et haricots rouges... et presque assez délicieux pour que je te pardonne de m'avoir laissé croire que tu étais morte.

— Comment ont-ils su que tu étais là ? demandai-je.

— J'ai frappé chez eux pour utiliser les toilettes. Je me suis dit que c'était plus prudent que de les laisser se faire massacrer par des agents gouvernementaux ennemis pendant que je serais parti à la recherche de la station-service la plus proche. (Il hésita un instant.) Ça va ?

— Non, répondis-je honnêtement en fermant les yeux. Pas du tout. On n'a toujours pas retrouvé Adam. Il y avait quelques hommes chez Kyle...

— Le compagnon de Warren, c'est ça ?

— C'est ça. Enfin, Ben, Stefan et moi, enfin surtout Stefan, avons réussi à l'arracher de leurs griffes, mais nous avons aussi passé le plus grande partie de la journée au commissariat à répondre aux questions de la police.

— Bien joué, Stefan.

Je me frottai les paupières et réfléchis.

— Je pense que la meilleure chose à faire est de récupérer Gabriel et Jesse et de les amener ici. La police garde toujours un œil sur la maison de Kyle, et l'équipe d'Adam se charge de notre protection.

Je me tournai vers Asil et lui demandai :

— Vous avez l'intention de rester ici avec nous ?

Il acquiesça.

— Jusqu'à ce qu'on retrouve Adam, oui.

— OK. tu as entendu ça. Tad ? J'ai aussi un des louns de

Bran qui est venu à la rescousse.

— Je n'ai pas de voiture, m'informa Tad. Je suis venu ici à pied. Il va falloir que tu viennes les chercher.

— Pas de problème. Je serai là dans un quart d'heure.

J'ouvris la bouche pour lui demander s'il accepterait de nous aider encore, mais me tus en me remémorant qu'il avait déjà monté la garde toute la journée.

— Si Kyle a un lit en trop dans son manoir, dit Tad, j'essaierai de dormir un peu et je te prêterai main-forte le temps que ce soit résolu. (Il hésita aussi.) Désolé d'avoir été un tel crétin. La vie n'a pas été particulièrement facile ces derniers temps, mais ce n'est pas toi qui dois prendre pour tout ça.

— Bien sûr que si, le rassurai-je, sinon qui d'autre t'écouterait ? J'arrive dès que possible.

Je mis fin à la communication.

— Je viens avec toi, déclara Asil. Ils savent où tu es, ce qui fait de toi la plus attrayante des cibles.

— D'accord, approuvai-je, si on laisse Ben ici il y aura la place dans la voiture de Marsilia.

Asil me scruta avec étonnement.

— Ton amie vampire, c'est Marsilia ? La maîtresse de l'essaim des Tri-Cities ?

Je réprimai un rire ironique.

— Ne sois pas bête. Marsilia me hait et adorerait me voir pourrir en enfer. J'ai juste volé sa voiture pour que nos ennemis ne puissent pas me trouver... et parce que j'avais détruit la mienne. Ben a déjà saigné partout dans sa Mercedes, donc quelques kilomètres supplémentaires au compteur ne risquent

pas d'accroître significativement sa fureur.

J'aperçus Ben qui me dévisageait d'un air qui disait clairement qu'il n'avait pas la moindre intention qu'on le laisse derrière nous.

— Il faut que tu te métamorphoses, lui conseillai-je. On t'a tiré dessus, traîné dans tous les coins, et ça fait presque deux jours que tu es sous forme de loup. Il est temps de te changer et de prendre un peu de repos. Moi, je vais juste aller chercher Jesse et Gabriel avant de revenir ici. Bran a envoyé Asil pour qu'il puisse se rendre utile, ce qu'il va faire, et, si je ne me trompe pas, on va aussi avoir droit à une escorte des hommes les mieux entraînés d'Adam qui s'assureront que je rentre en un seul morceau.

— Je la protégerai, jura solennellement Asil à Ben.

— Et puis aussi, ajoutai-je, j'aimerais laisser quelqu'un de confiance pour protéger Kyle en cas de problème.

C'était la vérité, et ce fut ce qui convainquit Ben. Il appréciait Kyle... et on ne pouvait pas dire qu'il appréciait beaucoup de gens.

Chapitre 6

ADAM

La peur était une amie proche. Adam pensait parfois qu'il avait eu peur depuis le jour où il était monté dans le bus qui l'emmenait à l'école toutes ces années auparavant. Et plus il avançait en âge, plus il avait à craindre. Pour le moment, il avait peur pour Mercy, qui n'avait même pas la jugeote d'avoir peur pour elle-même.

Quand il était enfant, il pensait qu'en étant assez fort, assez dur, on avait peur de rien, à part Dieu bien sûr. Ses parents étaient de petits fermiers patriotes et fervents baptistes et l'avaient élevé en tant que tel. Mais tous leurs efforts avaient été confrontés au monde réel, et, pour le principal, le monde réel avait gagné.

Il avait commencé par quitter la ferme, puis le Vietnam avait fait son possible pour le dépouiller de son patriotisme. Il n'avait

pas totalement réussi, même si Adam ne s'interdisait pas le droit de penser que la plupart des élus du pays mériteraient une petite peine de prison pour les remettre dans le droit chemin. Le Vietnam lui avait aussi enseigné que, plus on devenait fort et dur, plus on apprenait à être effrayé. Il y avait aussi appris que le monde recélait des monstres... et qu'il était devenu l'un d'entre eux.

Puis, il était rentré à la maison et s'était rendu compte que la pire cause de peur n'était pas la guerre. C'était l'amour. Il aimait Mercy avec une telle férocité qu'il en était encore parfois surpris.

Adam prit une grande inspiration, et ça ne lui fit pas mal. L'argent n'endolorissait plus ses articulations et n'embrumait plus ses pensées. Il testa son corps, juste pour être sûr. Un témoin n'aurait rien vu d'autre qu'Adam, assis contre le mur du cachot froid dans lequel se trouvait la meute. Il tendit puis relâcha différents groupes musculaires qui répondirent avec leur vivacité et leur force habituelles.

Il ne comprenait pas ce que Mercy avait fait. Non, ça n'était pas tout à fait exact : elle avait extrait l'empoisonnement à l'argent de son corps et l'avait aspiré dans le sien. Il comprenait que c'était ainsi que fonctionnaient les liens de meute pour elle, qu'elle de son côté voyait des symboles et des images quand lui sentait des odeurs. Samuel lui avait dit, une fois, que pour Bran et lui c'était comme d'entendre de la musique. Mais ce qu'il ne comprenait pas, c'était comment elle avait pu utiliser les liens et la magie de meute pour réaliser l'impossible.

Et ce qui lui faisait vraiment peur, c'est qu'il était presque sûr que Mercy ne savait pas non plus ce qu'elle faisait. Elle aurait pu

se tuer. L'argent n'était pas un poison pour elle. Néanmoins, si quelqu'un avait injecté à un humain lambda la quantité d'argent qui se trouvait dans son corps, ça ne lui aurait pas réussi non plus. Il n'était pas médecin, mais il pensait que ça pouvait être fatal.

Il sentait sa présence, elle n'était donc pas morte, mais le lien paraissait... anormal, et ça l'effrayait vraiment. Il devait réprimer le besoin de s'enfuir, de défoncer tout ce qui se trouvait sur son chemin pour la protéger. Mais il ne voulait pas ruiner tous ses efforts, il attendrait le bon moment, et là, alors, il se mettrait en chasse.

Quelque chose changea dans la pièce, et Adam ramena son esprit à ce qui se passait dans le présent. Il écouta. Le doux cliquetement métallique qui retentissait constamment était provoqué par ses loups prisonniers qui s'agitaient, même drogués jusqu'à l'évanouissement, parce que la douleur de l'argent dans leur corps et dans les chaînes qui les retenaient les empêchait de rester tranquilles. Il pouvait sentir leur odeur, et celle de l'argent et de la maladie en dépit de ce qu'il avait tenté de faire pour eux.

À en juger par leur état, le sacrifice qu'il avait prévu n'aurait pas suffi à sauver la meute. Jones avait peur, et il les bourrait tous trop d'argent. Adam, cependant, avait été libéré de l'effet de toutes ces fléchettes. Il pouvait en faire plus pour la meute, mais ne voulait pas que Mercy mette sa santé en jeu pour l'aider, lui, à rester en forme. Il attendrait donc le temps nécessaire.

Peut-être que le soldat qui se déplaçait avec la fluidité de l'eau dans la pièce encombrée lui en fournirait l'occasion.

L'humain enjamba le corps immobile de Warren et s'accroupit enfin devant Adam. Il était proche, car Adam pouvait sentir les remous que son souffle causait dans l'air ambiant.

— Alpha, dit l'homme qui avait réprimandé Jones après que celui-ci eut tué Peter, l'homme qui semblait aux commandes de l'unité militaire ou pseudo-militaire.

Adam ouvrit les yeux. L'homme était accroupi et avait les yeux au niveau de ceux d'Adam, assez proches pour qu'il lui voie le blanc des yeux. Il portait l'habituelle armure noire, et son visage était peinturluré de noir avec une récente couche de fard gras.

Warren était allongé derrière lui, et Adam vit ses yeux étinceler dans l'obscurité. Darryl se rapprocha en étouffant le bruit de ses chaînes, en surveillant les mouvements de l'homme. Adam tendit la main hors du champ de vision de l'ennemi, et Warren puis Darryl se replièrent.

Adam ne courait aucun danger. Libéré de l'argent et de la drogue, il aurait parfaitement pu broyer la gorge de l'homme avant que celui-ci puisse reprendre son souffle. C'était tentant. Très tentant.

Mais ce n'était pas l'homme qui avait tué Peter, alors Adam attendit de savoir pourquoi il était là. Tuer était facile. On pouvait le faire n'importe quand.

— Nous partons, dit l'homme sur le ton de la conversation. Nous quittons notre emploi ici.

Adam leva la tête et croisa le regard de l'autre. Après un bref instant, son opposant détourna les yeux.

— Vous n'êtes pas aussi groggy que mes employeurs le

pensent, malgré toutes leurs jolies petites fléchettes à assommer les loups-garous, constata le soldat ennemi. Elles n'ont pas l'effet supposé sur vous, je l'ai vu immédiatement, même si « Jones » préfère ne rien voir. Vous avez peut-être compris que des hommes à moi étaient restés chez Kyle Brooks avec pour ordre de capturer votre femme, votre fille et Ben Shaw, parce que c'est là que nous supposions qu'ils iraient d'après nos renseignements. Tôt ce matin, la police est venue mettre un terme à la fête... (Il s'interrompit un instant et contempla Adam.) Putain de conneries surnaturelles. Je leur ai bien dit de rester en dehors de tout ça, mais c'était trop bien payé, et on aime bien que le gouvernement nous apprécie. C'est bon pour le boulot.

Il resta assis à réfléchir devant Adam. Patience, se dit Adam, il y avait des informations à obtenir ici, et ce serait plus simple si l'homme choisissait de les partager de son propre gré.

— Tout ça s'est terminé avec un de nos hommes morts, et trois en garde à vue... Et avec votre femme expliquant à la police comment votre meute avait été enlevée dans le but d'assassiner le bon sénateur Campbell. J'ai d'abord cru qu'un de mes gars avait eu la langue trop bien pendue, mais ce n'est pas leur genre. Mais peut-être qu'elle était au courant de la même manière que vous l'êtes à propos de ce qui s'est passé ce matin, hein ?

Il attendit un instant, mais ils savaient tous deux qu'Adam ne répondrait rien.

— Bon, ma boîte a le bras long et de l'argent à la pelle. Sans aucun civil dans les victimes, il n'a pas fallu longtemps à nos avocats pour sortir les autres de prison. Et une fois dehors, ils

étaient prêts à disparaître. Trop de regards braqués sur eux pour qu'ils puissent nous être utiles. Pas de souci, on a assez de ressources pour les remplacer par des hommes au casier vierge et pour redéployer les autres sur une mission moins problématique, à l'étranger, le temps que certaines personnes oublient ceux qui travaillent pour de l'argent et consacrent leur attention à ceux qui les paient, si vous voyez ce que je veux dire.

Adam resta silencieux, attendant que l'homme en arrive au but.

— Je vais vous dire la vérité, reprit-il lentement, comme s'il avait tout le temps du monde... et peut-être était-ce le cas. J'ai demandé à participer à cette opération. Vous êtes les rejetons du démon, vous, les loups-garous, les faes, les sorcières. Vous devriez tous mourir, et ce jour-là, j'espère être l'un des élus chargés de débarrasser la terre de votre engeance.

Adam sentit pour la première fois la peur chez cet homme, la peur et la soif de sang. Il ne pouvait que compatir : il avait peur pour les siens, pour Mercy... et il voulait du sang, lui aussi.

— Mais je ne suis pas arrivé là où j'en suis en allant à l'encontre du règlement, poursuivit le mercenaire. Le règlement c'est ce qui garde les gens en vie et permet à l'argent de circuler. Le règlement spécifie que ceux qui nous emploient ne sont pas censés nous tuer une fois notre mission accomplie parce que nous savons des choses qu'ils ne veulent pas voir révélées. Nous ne parlons pas... et nous nous occupons nous-mêmes de ceux qui songeraient à devenir bavards. (Il croisa de nouveau brièvement le regard d'Adam.) Ça vous connaît, les règles, vous autres les loups. Enfin, c'est ce que j'ai entendu dire.

Le mercenaire s'intéressait, attendant encore une réponse

Le mercenaire s interrompit, attendant encore une reponse qui n'arriva pas. Quand il fut clair que son invitation à parler avait été refusée, il reprit la parole.

— Nos gars avaient donc un vol pour l'étranger ce matin, mais Slick, l'un de ceux qui avaient échappé à la police, est allé à l'hôtel où tout le monde était censé résider. Il y a surpris une équipe de nettoyage du gouvernement, et les cadavres de mes hommes qui étaient censés être vivants. Il a réussi à s'enfuir et à me contacter. Tous morts, aucun survivant, sauf Slick. Il tente de rejoindre un point de rendez-vous par des chemins détournés, et je vais le tirer, lui et mes autres gars, de tout ça. L'ordre d'éliminer ceux qui avaient été arrêtés n'est pas venu de nous : personne dans notre entreprise n'est aussi stupide. Nous partons. Et ensuite, nous nous occuperons de cette trahison.

— Pourquoi me dites-vous tout ça ? demanda enfin Adam.

— Je n'aime pas votre espèce. (Il regarda autour de lui avant de cracher sur le sol de terre battue.) Mais c'est personnel. Quelqu'un nous entube. Là, c'est professionnel. Ils ont tué mes hommes parce qu'ils ne voulaient pas qu'ils parlent. J'ignore quelle information d'une telle valeur nous détenons, mais je vous dis ce que je sais dans l'espoir que ça fasse échouer leurs plans. (Il hésita un instant.) Ces hommes ont été tués alors qu'ils suivaient mes ordres, j'en suis donc responsable.

— Je comprends, approuva Adam.

L'homme le considéra, les sourcils froncés.

— J'avais déjà entendu dire que vous aviez porté l'uniforme.

— Dans les rangers, acquiesça Adam.

L'homme le scruta, visiblement surpris.

— Ça ne signifie pas que je ne suis pas un monstre

— Ça ne signifie pas que je ne suis pas un mouste, poursuivit Adam. Mais je comprends le fonctionnement d'un soldat. Vous suivez les ordres, et en retour vous vous attendez à ce qu'on vous soutienne pendant que vous risquez votre peau. Quand ce n'est pas le cas... (Adam haussa les épaules.) Il faut agir.

L'autre homme acquiesça avec un soupir.

— Voilà. OK. Des gens nous paient... alors on travaille pour eux jusqu'au bout. On ne les trahit pas pour plus d'argent et on ne parle pas. Mais ceux qui nous emploient ont violé le règlement. S'ils ont peur que des secrets soient révélés... eh bien, c'est peut-être un bon début pour leur apprendre à ne pas trahir les soldats qui travaillent pour eux. Ceux qui nous donnent les ordres, ce sont des gens du gouvernement : le Cantrip. Vous savez, ceux qui courent partout en hurlant que les faes, les loups-garous et tout le reste sont un danger public et doivent être exterminés, alors qu'ils étaient censés à la base étudier le monde surnaturel et servir d'intermédiaires entre le gouvernement et vous. Leur rhétorique c'est qu'ils veulent le pouvoir de chasser le loup avant qu'une autre agence ne l'obtienne. Ils en ont marre de devoir appeler la cavalerie parce qu'ils n'ont pas le droit à leur propre armée.

Le mercenaire regarda Adam d'un air pensif.

— Mais vous l'aviez probablement déjà deviné, ajouta-t-il.

— Les plus compétents finissent ailleurs, confirma Adam. Au FBI, à la CIA, à la Sécurité intérieure, à la NSA, aux services secrets ou dans d'autres petites agences. Le Cantrip est le terrain de rebut où on se débarrasse des mauvais éléments depuis plusieurs années et ça correspond parfaitement à la

depuis plusieurs années, et ça correspond parfaitement à la manière de tout foirer typique lorsque des hommes plus habitués au travail de bureau se piquent de mener de véritables opérations militaires.

L'autre homme lui décocha un grand sourire.

— Exactement ! Je vais répéter ça à mes supérieurs.

— OK, reprit Adam. Mais d'où vient l'argent ? Je connais le budget du Cantrip : ils n'ont pas assez de fonds pour une opération d'une telle envergure. Peut-être qu'en faisant don de l'intégralité de leurs salaires, ils ont pu louer vos services sans attirer l'attention. Vous êtes nettement plus susceptibles de protéger un seigneur de la drogue en Amérique du Sud ou de participer à des combats où nos troupes officielles sont soumises aux restrictions de la convention de Genève.

L'homme se toucha l'arête du nez avant de pointer le doigt vers Adam.

— Vous savez que si vous n'étiez pas un monstre, je pourrais bien vous aimer ? Non. Le Cantrip n'a pas de tels moyens, mais il les aurait si un loup-garou venait à assassiner le sénateur milliardaire, n'est-ce pas ? Si son parti ne s'en assurait pas, sa très riche et très puissante famille s'en chargerait. Le bruit qui court c'est que celui qui mène cette opération la mène en coopération avec un homme très riche, un fils de pute plein de thune qui tire les ficelles et semble avoir une dent contre vous, Adam Hauptman. C'est lui qui a financé tout cela, avec comme seule exigence que ce soit votre meute qui soit choisie pour commettre cet assassinat. J'ignore qui il est, mais il semble faire peur aux gens.

Voilà qui était très intéressant. Adam se rendit compte qu'il

s'était ramassé sur lui-même, prêt à se mettre en chasse. Le fait que ce soit personnel réduisait considérablement les possibilités. Pas tous les gens qui détestaient les loups-garous, qui étaient légion, mais simplement un homme qui le haïssait, lui.

— Vous aviez d'excellentes informations, commença Adam, qui voulait savoir d'où celles-ci provenaient. Localiser les téléphones portables des membres de la meute qui ne célébraient pas Thanksgiving à la maison... ce devait être l'œuvre du Cantrip. Mais comment êtes-vous parvenus à trouver leur identité à tous ?

L'autre homme hocha la tête.

— C'est la piste à suivre. En tout cas, c'est ce que j'aurais regardé en premier. La liste des membres de la meute nous a été fournie par une source différente. La même qui nous a fourni le tranquilisant. Si je devais émettre une hypothèse, je dirais qu'il s'agit de quelqu'un de haut gradé dans l'armée et qui hait les loups-garous. Mais ce n'était pas celui qui finançait tout cela : seulement un spectateur intéressé.

Le tranquilisant et la liste de noms auraient tous deux pu provenir de Gerry Wallace avant sa mort. La meute d'Adam n'avait pas changé depuis. C'était le rôle de Gerry de suivre les loups solitaires à la trace, et pour cela il avait en sa possession une liste plutôt complète détaillant qui appartenait à quelle meute. Il faudrait qu'Adam avertisse Bran que quelqu'un avait cette information en sa possession et la diffusait à tous les vents.

— Vous les avez déjà vus ?

— Qui, « les » ?

— L'homme qui finance, et celui qui renseigne.

L'homme inclina la tête.

— Seulement le financier, je crois. Il a dit qu'il n'était qu'un larbin, les gars qui ont de l'argent en ont toujours. Il avait l'air mou, un civil des pieds à la tête. Avec son petit costume, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Mais il m'a donné la chair de poule... et je fais toujours confiance à mon instinct. Il avait l'air mou, mais il ne bougeait pas comme un civil, vous comprenez ? Il se déplaçait sur la pointe des pieds, et quand il a soulevé une chaise, ça ne lui a pas demandé l'effort que ça aurait dû. Il était plus fort qu'un homme à l'aspect si mou est censé l'être.

— Vous ne pensez pas que c'était un larbin.

— Vous lisez dans mes pensées, dit le mercenaire, sans que ça semble vraiment le déranger. Non. Je pense que c'était notre financier. J'ai entraîné un bon nombre d'hommes. Certains sont meilleurs pour donner des ordres que pour en recevoir. Il en faisait partie. Mais en restant subtil.

— C'était où et quand ?

L'autre homme secoua la tête.

— Non, ça c'est trop d'informations. Et ça concerne plus mon entreprise que mes ex-clients.

Il alluma une cigarette. La position accroupie n'était pas très confortable, en particulier pour un humain de plus de trente ans, mais ça ne semblait pas poser de problème au mercenaire.

— Mon médecin me dit que, si je n'arrête pas de fumer, je vais mourir du cancer un jour, dit-il.

— Si ça influe sur votre endurance, ça vous tuera bien avant ça, fit remarquer Adam. Les fumeurs ne courent ni très vite, ni

très longtemps.

L'homme laissa échapper un éclat de rire.

— Je vais vous dire un truc. Il y a quelques jours, j'ai entendu une rumeur comme quoi ces gars ne faisaient pas vraiment partie du Cantrip. Oh, si, bien sûr, ils travaillent pour l'agence. Mais ils se sont rebellés, et le Cantrip a envoyé d'autres agents à leurs trousse. (Il contempla sa cigarette, puis la remit entre ses lèvres et inhala.) Celui qui est chargé de résoudre les problèmes du Cantrip est arrivé en ville hier soir, juste à temps pour assurer le nettoyage de mes hommes.

Un voyant rouge se mit à clignoter sur sa montre. Il en tapota le cadran et écrasa sa cigarette sur la semelle de sa botte.

— Si ma survie devait dépendre de ma vitesse, je serais déjà mort. Bon, il faut que j'y aille. (Il sortit une clé de sa poche et la regarda d'un air pensif.) Quel drôle de monde, pas vrai ? On ne sait jamais avec qui on va se retrouver embringué.

Il se releva et lança la clé à Adam, qui la laissa atterrir sur le sol, près de lui.

— Bonne chance, fit le mercenaire en enjambant Darryl. Vous êtes plutôt pas mal pour une abomination.

— Je pourrais vous retourner le compliment.

Le mercenaire se retourna en riant.

— Oui, c'est pas faux. (Il ouvrit la porte et ajouta d'un ton calme.) J'en ai entendu un dire qu'il y avait un autre assassin dans l'équipe de sécurité du sénateur.

— Destiné à qui ? demanda Adam.

Le mercenaire approuva d'un signe de tête.

— Je vous aime vraiment bien. C'est la bonne question à

poser. C'est à vous qu'il était destiné si vous réussissiez, au sénateur dans le cas contraire.

Et il sortit sans un autre regard.

Dès que la porte se referma sur lui, Darryl et Warren levèrent tous deux la tête pour regarder Adam. Darryl inspira et laissa échapper un léger grognement, trop assommé par la kétamine pour réussir à articuler quoi que ce soit.

— Oui, répondit Adam. Je vais mieux.

Il ne dit ni pourquoi, ni comment. Ils penseraient que c'était Bran, et sa légende les aiderait à se remettre sur pied.

Il utilisa la clé pour se libérer, puis détacha Darryl et ensuite Warren. Quand l'ancien cow-boy se redressa, Adam laissa tomber la clé dans le creux de sa paume. C'était lui qui était dans le meilleur état après Adam.

— Libère les autres, mais restez ici jusqu'à ce que je revienne ou que je vous dise de me rejoindre, ordonna-t-il à Warren. Détache Honey en dernier, et prépare-toi à l'éventualité qu'elle craque totalement.

Puis il se leva et ôta tous ses vêtements. La dernière chose qu'il avait apprise au Vietnam, c'était qu'il était un excellent tueur, même avant d'avoir été transformé en loup-garou.

Nu, il traversa la pièce et ouvrit la porte. Le mercenaire ne l'avait ni verrouillée, ni bloquée. Elle s'ouvrit sur la petite antichambre dans laquelle se trouvait toujours le bureau de M. Jones. La pièce était sombre, mais c'était parce qu'elle se trouvait en sous-sol, ou tout du moins c'était ce que son odorat disait à Adam, malgré des plafonds plus hauts qu'habituellement dans les souterrains.

La barre d'acier qui les retenait prisonniers gisait à présent au sol. Adam se pencha, la ramassa et la posa près de Darryl, qui referma ses doigts dessus et s'en servit pour se hisser à quatre pattes. Le lieutenant d'Adam fonctionnait à l'instinct.

— Chut, fit Adam en lui posant la main sur l'épaule jusqu'à ce qu'il se calme. Attends et protège. Je reviens. Vois si tu peux les faire se transformer.

Il croisa le regard jaune de Warren.

— Je garderai monsieur Jones vivant pour Honey, lui dit-il avant de laisser son loup s'imposer.

Le temps qu'il se relève à quatre pattes, la plupart des membres de la meute avaient été libérés de leurs chaînes, mais étaient encore incapables de rester debout. Honey l'interrogea du regard.

— Est-ce que tu vas tous les tuer ? lui demanda-t-elle.

Le meurtre était un péché, lui avait inculqué son père.

Honey appartenait à sa meute depuis près de trente ans. Elle n'avait pas besoin de lui demander s'il arriverait à le faire. Il acquiesça d'un hochement de tête et franchit la porte ouverte avec un enthousiasme qu'il ne tenta pas de réprimer.

Adam avait accepté depuis bien longtemps qu'il n'irait jamais au paradis.

Il pensait qu'on les avait retenus dans un quelconque bâtiment gouvernemental comme il y en avait beaucoup de quasi déserts à Hanford, autour de la centrale nucléaire. Mais en remontant le long couloir, il s'aperçut qu'il s'agissait plutôt d'un bâtiment commercial. Une pancarte reposait contre un mur. Il la poussa jusqu'à pouvoir lire ce qui y était inscrit : « Salle de

dégustation ». Il se trouvait dans les caves inachevées d'un cellier à vin.

Cela expliquait les hauts plafonds et les grandes pièces vides. Initialement, leur cellule avait été construite pour renfermer des rangées de tonneaux de vin en train de vieillir, tout comme les pièces devant lesquelles il passait de chaque côté du couloir.

La cave à vin n'avait jamais été exploitée en tant que telle : il ne sentait aucune odeur de raisin ou d'alcool. Les sols micarrelés, mi-terre battue et les murs de plâtre sans revêtement signifiaient que la construction du bâtiment avait été interrompue.

La cave était vide, même si visiblement il y avait eu des gens présents très récemment. Ils avaient laissé derrière eux une odeur de cuirasse en fibre de verre, de poudre et de graisse à fusil, ainsi que des traces de pas et d'objets traînés. Deux salles semblables à celle où il avait été retenu avaient apparemment servi de quartiers d'habitation. La seule différence c'est que la lourde porte de bois qui avait retenu les loups prisonniers avait ici été enlevée et posée à l'intérieur de la pièce. Probablement pour éviter qu'on y enferme qui que ce soit.

Le commandant des mercenaires lui avait dit la vérité, constata Adam. Dans d'autres circonstances, Adam l'aurait apprécié lui aussi.

Adam entendit des moteurs diesel démarrer dans le lointain, les mêmes moteurs qui les avaient embarqués, lui et ses loups, dans cette espèce de cellier à vin que le Cantrip avait jugé utile pour le stockage de loups-garous. Soit les mercenaires s'étaient garés à bonne distance de leur quartier général temporaire, soit – et ça lui semblait plus probable, étant donné les portes

démantelées – ils avaient poussé les véhicules jusqu'à ce que l'on juge prudent de les démarrer. Le bruit était à peine audible, même pour Adam. Il doutait qu'une oreille humaine puisse l'entendre, même si elle avait été à l'affût et non endormie.

Il trouva l'escalier et le gravit silencieusement. Il aboutit dans une pièce vide conçue pour être aérée et spacieuse. Les murs étaient nus, mais les sols étaient revêtus de carreaux en grès sur lesquels ses griffes cliquetaient. Une porte battante donnait sur l'extérieur. Il poussa légèrement, et elle s'ouvrit. Il sortit pour repérer la disposition des lieux et ne fut pas surpris de se retrouver en pleine cambrousse. Il y avait du raisin desséché partout : il avait eu raison pour le cellier. Le bâtiment était entouré par quelques hectares de vignes rabougries qui étaient déjà mortes bien avant l'hiver. Il aperçut les tristes amas poussiéreux des grappes naissantes n'étant jamais arrivées à maturité.

Il parcourut ce qui aurait dû être un perron faisant tout le tour du bâtiment, mais auquel il manquait une rambarde et plusieurs sections de planches. On avait dégagé un espace de stationnement pour une dizaine de voitures et quelques autocars, mais il n'avait jamais été goudronné. Quatre 4 × 4 noirs et une Nissan de location y étaient garés.

Le bâtiment cellier se trouvait à mi-hauteur d'une colline surplombant une portion d'autoroute à deux voies qui s'éloignait dans les deux directions et disparaissait dans le paysage vallonné. Un verger côtoyait le vignoble à l'ouest, et à l'est il aperçut un autre vignoble nettement mieux entretenu.

Aucune des parcelles voisines ne semblait occupée par une maison. La voisine la plus proche était hors de portée de vue, ce

maison. Le voisin le plus proche était noir de portée de vue, ce qui expliquait probablement pourquoi on avait choisi cet endroit. Qui que fût ce « on »... Mais Adam le découvrirait.

Il envisagea de saboter les voitures, mais se ravisa et retourna dans la maison. Il était temps de montrer à ces gens pourquoi il fallait avoir peur des loups-garous.

Il suivit un bruit de respiration le long d'un couloir qui donnait sur une succession de chambres, comme si le vignoble avait aussi été conçu pour servir de maison d'hôtes.

La première des chambres était aussi dépourvue de peinture que les salles publiques, mais il y manquait aussi le revêtement de sol. Les planches de contreplaqué grincèrent légèrement sous son poids, mais l'homme endormi sur son lit de camp ne se réveilla pas. Il avait la trentaine ; si on devait en juger à son visage... banal. Et il ronflait un peu.

Cela faisait presque un demi-siècle qu'Adam avait commis son premier meurtre. Il aurait aimé pouvoir dire qu'il se souvenait de chacun d'entre eux ; un vrai homme devait prêter attention lorsqu'il tuait quelqu'un. Mais ils étaient trop nombreux. Et certains d'entre eux aussi avaient dormi paisiblement.

Il broya la gorge de l'homme entre ses mâchoires en tentant de ne pas prêter attention au goût de son sang. Rares étaient ceux qu'il avait mangés depuis qu'il était devenu loup-garou, mais c'était plus dur à supporter que de simplement tuer. Il essayait donc de l'éviter autant que possible.

Le deuxième homme était plus âgé, la cinquantaine, mais en bonne forme. Il avait la coupe de cheveux du bureaucrate prévoyant de grimper les échelons de sa profession. Ses cheveux étaient teints d'une manière subtile qui lui laissait une touche de

étaient prêts à une manœuvre subtile qui lui laissait une touche de gris aux tempes.

Adam ne se souvenait pas l'avoir vu, mais il était prêt à admettre qu'il n'avait pas été au mieux de sa forme depuis son enlèvement. Celui-là se réveilla avant qu'Adam le tue, mais n'eut même pas le temps d'appeler à l'aide.

Adam continua à remonter le couloir. Les deux suivants furent encore des victimes faciles.

Il arriva dans une chambre vide, mais en ouvrit tout de même la porte. Il aurait dû poursuivre son chemin, mais la vision d'une photo de Mercy le poussa à entrer. L'un des murs était couvert de photos des membres de sa meute et de leurs familles respectives, y compris Mercy et Jesse. Chacune des photos portait le nom de la personne pour que ceux qui venaient étudier ce mur puissent plus facilement identifier leur cible.

C'était une liste de personnes à tuer.

Tous les membres de la meute y figuraient, ainsi que leur famille proche, humains et loups, jeunes et vieux. Sylvia Sandoval s'y trouvait également, ainsi que ses filles.

Ils planifiaient de tuer les enfants.

Les trois meurtres suivants d'Adam ne furent pas aussi propres que les précédents. Ou aussi silencieux. Il laissa le quatrième hurler parce qu'il l'avait surpris souriant dans son sommeil.

Ils planifiaient de tuer des enfants, et celui-là souriait.

Quand Adam en eut terminé avec lui, son cadavre puait la terreur et la douleur. Adam devait mieux se contrôler : il ne pouvait pas se permettre de perdre la maîtrise du loup, parce qu'il n'aurait ne jamais la retrouver. Il avait un travail que

personne ne pouvait faire à sa place, un devoir. Cette pensée le calma. Le devoir, ça le connaissait, que ce soit sous forme de loup ou d'humain.

La chambre suivante était vide, mais dégageait une odeur féminine. Il la mémorisa, parce que si elle s'était enfuie, il allait devoir la poursuivre dans les vignes mortes. Une partie de lui, la partie humaine, savait qu'il devrait confier cette tâche à quelqu'un de moins... enthousiaste que lui. Warren. Darryl, le premier lieutenant d'Adam, était toujours un peu trop gentleman pour pouvoir tuer une femme sans en souffrir. Warren avait l'esprit plus pratique.

Les poignées de portes conçues pour l'accès des personnes handicapées étaient bien plus faciles à ouvrir pour un loup-garou que les boutons ronds traditionnels. Tout le rez-de-chaussée avait été prévu dans cette optique, et il ne fit donc aucun bruit en ouvrant la pièce suivante où il se rendit compte qu'il n'aurait à pourchasser personne. Il avait trouvé la femme de la chambre voisine, elle et M. Jones avaient été trop occupés ensemble pour remarquer les cris de sa dernière victime.

Il avait promis Jones à Honey.

Cela lui fut plus difficile que prévu de les laisser ainsi, mais il parvint néanmoins à refermer la porte sans bruit. Il en restait trois à tuer : il pouvait les entendre. Et il commençait à avoir faim.

Il brisa la nuque du premier d'un coup de patte, tel un grizzly. Ce fut propre et rapide. Le suivant était une femme, elle s'était accroupie derrière son lit de camp pour s'en servir comme barricade. Il pensa brièvement qu'elle devait avoir trop regardé la télé, parce que ce n'était pas une protection digne de

ce nom, lorsque la femme brandit un des pistolets tranquillisants et commença à tirer.

La première fléchette tapa de travers et rebondit sur son épaule. Ainsi prévenu, il esquiva les deux suivantes, puis sauta par-dessus le lit et broya le crâne de la femme entre ses mâchoires. Il la secoua une fois pour lui briser le cou et s'assurer qu'elle était bien morte, puis laissa tomber le cadavre. Il n'appréciait pas de tuer des femmes.

Il s'immobilisa net, le cadavre entre ses deux pattes avant, et lutta contre l'envie de la manger. Femme ou pas, son loup était affamé, et morte c'était seulement de la viande. Il n'avait pas le temps pour ça, et la force avec laquelle cette pulsion l'avait assailli signifiait que son loup était en train de prendre le dessus. Il attendit d'être certain d'avoir repris le contrôle de lui-même pour partir à la recherche de sa prochaine victime.

Celui-là s'était barricadé dans une des chambres qu'Adam avait déjà visitées. La porte en bois massif avec des renforts en fer était censée ressembler à ces vieilles portes coloniales espagnoles. Elle arrêta les balles que se mit à tirer l'homme dès qu'Adam toucha la poignée : ça ne devait pas être une arme d'un très gros calibre.

Mais les coups de feu eurent un autre effet. M. Jones ouvrit sa porte, un pistolet à la main. Adam baissa la tête et rugit. C'était un son que les loups plus faibles ne pouvaient émettre, le son d'un lion plus que d'un loup. La femme derrière Jones n'arrêtait pas de hurler. Jones eut le temps de tirer deux fois avant qu'Adam le percute, mais, incapable de maîtriser sa peur, il n'était pas parvenu à viser. Une balle avait effleuré le flanc

d'Adam et l'autre l'avait raté complètement... Ce n'était pas si simple d'atteindre une cible mouvante.

Adam frappa délibérément Jones de son épaule et le fit tomber au sol. Les hurlements de la femme s'intensifièrent, et il tourna ses oreilles vers elle. Son père lui avait appris que seul un lâche ferait du mal à une femme. Mais cette femme-là avait accepté de tuer des gens parce qu'ils étaient liés à sa meute, de tuer des enfants.

Néanmoins, Adam la tua rapidement et de la façon la moins douloureuse qui soit. Et quand le silence de sa mort emplit la pièce, il entendit les admonestations de son père résonner dans ses oreilles.

Jones émit un son incohérent et se débattit avec son arme en essayant de faire fonctionner normalement ses mains tremblantes. Adam s'éloigna du corps de la femme et ôta l'arme des doigts de l'humain avant de la réduire en pièces et de la laisser tomber au sol, à présent inutilisable.

Ses mâchoires étaient contractées par l'envie impérieuse d'achever Jones. Mais il avait promis l'assassin de Peter à Honey, même si elle n'avait pas été en état de le comprendre. La vengeance était quelque chose de dangereux, mais une action rapide et propre permettait parfois à la victime de mieux faire son deuil. Il laissa donc Jones à Honey, et alla chercher le dernier agent du Cantrip qu'il avait laissé vivant.

L'homme gisait au sol, saignant abondamment d'une blessure par balle : le pistolet de Jones devait être d'un plus gros calibre que le sien, permettant à la balle qui l'avait atteint de traverser la porte ou le mur. L'arme de l'homme se trouvait sur

le sol à côté de lui, mais il ne parvenait pas à l'attraper.

— « *Tigre ! Tigre ! Feu et flamme* », bégaya-t-il en regardant Adam et en s'étouffant dans son propre sang. « *Dans les forêts... dans les forêts...* »

Il inspira brusquement, regarda Adam droit dans les yeux et répéta, très clairement :

— « *Forêts.* »

Une dernière convulsion agita son corps, puis il devint immobile.

« *Celui qui fit l'agneau, est-ce lui qui te fit ³ ?* » répondit intérieurement Adam, citant le vers approprié. C'était une question qui lui tenait à cœur : Dieu avait-Il créé les loups-garous ? Comment pouvait-Il avoir fait cela et pourtant être considéré comme bienveillant ?

Adam contempla l'homme jusqu'à ce qu'un son distant lui rappelle que, malgré toute la poésie de William Blake, tous les agents du Cantrip n'étaient pas encore morts.

Il en appela à sa meute, les invitant à se joindre à la chasse. Ils arrivèrent, claudiquant lentement, la plupart transformés en loup à présent. La métamorphose les aiderait à lutter contre les effets de la drogue. Warren, Darryl et quelques autres s'accrochaient encore à leur humanité. Ils s'arrêtèrent en le voyant attendant en haut des marches.

Les narines de Warren frémirent, et Darryl se passa la main sur la bouche. Adam tourna les yeux vers Honey, et la louve dorée vacilla légèrement. Il croisa son regard, puis tourna la tête en arrière pour l'envoyer à la chasse.

Ce ne fut qu'en entendant son grondement passionné lui

signaler qu'elle avait trouvé ce après quoi il l'avait envoyée qu'il s'écarta et ordonna à sa meute de continuer son chemin. Il attendit que son dernier loup soit passé et entama sa transformation en humain. Il avait remarqué un téléphone dans le bureau qu'il avait visité. Sa métamorphose fut plus rapide qu'à l'accoutumée, et il ne chercha pas à savoir si c'était dû à l'influence de Mercy ou au massacre qu'il avait commis au rez-de-chaussée du cellier.

Ledit téléphone fonctionnait, ce qui était une bonne surprise, parce que sinon il aurait dû utiliser le téléphone d'un des agents du Cantrip, et, avec le goût de la chasse encore présent dans sa bouche, cela aurait été imprudent.

Il appela d'abord Mercy. Il avait besoin d'entendre sa voix pour se rappeler qu'il n'était pas juste un tueur, pas tout à fait un monstre. Mais son portable sonna trois fois avant qu'une voix enregistrée lui apprenne que le numéro était indisponible. Il réprima une pointe de panique instinctive.

Elle était maligne, elle avait certainement détruit son téléphone pour qu'ils ne puissent pas la suivre à la trace. Si elle était morte, il le saurait.

Forme humaine ou pas, il était toujours bien trop proche du monstre qui avait arraché une porte de ses gonds juste parce que cette porte était sur son chemin, et ce monstre avait besoin d'entendre sa compagne. Il inspira profondément et s'obligea à avoir des pensées humaines pendant quelques minutes.

Adam appela ensuite Elizaveta et tomba sur l'un de ses petits-fils, même s'il pouvait entendre sa voix grincheuse à l'arrière-plan.

— Qui appelle à une telle heure ?

Dès que son petit-fils le lui dit, elle lui enleva le téléphone des mains.

— Adamyra, le salua la vieille sorcière. Nous étions si inquiets.

— J'ai besoin d'un nettoyage, répondit-il de manière abrupte, tellement épuisé qu'il dut s'appuyer contre le mur. C'est une ligne fixe, tu peux remonter à l'adresse ?

— *Da*, ça ne pose aucun problème. Combien de cadavres ?

Il ne s'en souvenait pas. Il n'avait pas compté. Il contempla ses mains et se rendit compte qu'elles étaient noires de sang séché.

— Tout ça ? s'exclama-t-elle en entendant son silence. Nous arrivons et ferons le nécessaire.

— Il faut que ce soit fait avant le lever du soleil, dit-il. Ils doivent envoyer un hélicoptère à ce moment-là.

— Ils ne trouveront rien, le rassura-t-elle.

— J'aurais aussi besoin d'un moyen de transport, dit-il. Pour trente loups.

— On peut le faire aussi, lui promit-elle.

— Et je dois savoir où se trouve Mercy, ajouta-t-il.

— Elle se trouve chez Kyle et Warren, lui répondit Elizaveta. J'ai bien pensé que tu voudrais le savoir, alors j'ai demandé à l'un de mes petits-fils de la suivre.

— Bien, approuva-t-il. Venez dès que possible.

— Oui, se contenta de dire Elizaveta avant de raccrocher.

Elizaveta avait près de soixante-dix ans. Elle était puissante, mais son corps commençait à la trahir. Au cours des deux

dernières années, elle avait perdu les deux personnes qu'elle formait à prendre sa place, celles qui auraient dû l'aider à supporter la charge de son travail. Les deux avaient été tuées lors d'incidents impliquant ses loups.

Elle aurait pu mal le prendre, en rendre la meute responsable, sauf qu'elle appréciait Adam. Les parents de la mère d'Adam avaient fui Moscou lorsqu'elle était enfant. Le russe était sa langue maternelle, et elle l'avait transmis à Adam. Quand il avait pour la première fois parlé en russe à Elizaveta, celle-ci avait reconnu l'accent de Moscou, sa ville natale, ce qui avait créé entre eux un lien dont il usait délibérément. Il avait toujours bien pris soin de ne pas préciser que sa mère avait fui les remous de la révolution qui avait secoué la Russie juste après la Première Guerre mondiale.

Il était au moins aussi vieux qu'Elizaveta. Elle l'ignorait, et l'ignorerait toujours parce qu'Adam comprenait comment les gens fonctionnaient. Oh, elle savait de manière abstraite, contrairement à la plupart des gens, que les loups-garous pouvaient vivre très vieux, mais n'avait jamais fait le rapprochement avec lui. Il le savait, parce que si jamais elle se rendait vraiment compte de ce qu'elle savait, elle le pourchasserait pour essayer de le contraindre à la changer.

Mais il la tuerait plutôt que de faire cela.

Les vampires considéraient comme tabou le fait de transformer quelqu'un qui n'était pas un humain ordinaire. Mais ça s'était déjà produit. L'essaim local avait un sorcier de sang... et une femme qui avait subi des dégâts cérébraux quand elle était encore humaine.

Adam connaissait l'existence de trois loups-garous nés

Adam connaissait l'existence de trois loups-garous nes sorciers. C'étaient les trois loups-garous les plus puissants et dangereux de la planète, et il ne pensait pas que c'était un hasard. Confier un tel pouvoir à une femme à la morale aussi... ambivalente était une idée dérangeante.

Il éclata de rire à cette pensée. Il était là, à dégouliner de sang sur le carrelage espagnol, son corps nu maculé du sang d'inconnus, à juger de la moralité des gens.

Il aurait parfaitement pu tous les laisser en vie, en les livrant aux autorités compétentes. Mais les mêmes autorités compétentes avaient libéré un tueur en série parce que ses victimes n'avaient été que des faes et des loups-garous.

Le Cantrip était une organisation gouvernementale : ces gens n'étaient pas des tueurs en série, et s'il les livrait à la police il n'y aurait que la mort de Peter et la liste de cibles à abattre qui pourraient servir de preuves contre eux. De plus, le fait qu'il existe une drogue efficace contre les loups-garous deviendrait de notoriété publique... Une information que Bran avait fait son possible pour garder secrète. Adam pensait, lui aussi, que ce n'était pas le genre de chose à apprendre à ceux qui pourraient décider que débarrasser le monde des loups-garous était une bonne idée.

Le système judiciaire se contenterait probablement d'une vague tape sur la main de celui qui était en charge de l'opération. Peut-être même qu'il perdrait son emploi, pour être immédiatement réembauché à dix fois son salaire par quelqu'un qui partagerait sa vision. Le Cantrip nommerait un autre agent avec les mêmes idées. Le résultat final serait que l'ennemi prospérerait et que les loups perdraient encore quelques armes

prospererait, et que les loups perdraient encore quelques années dans leur combat pour survivre.

Mais Adam aurait quand même pu le faire. Capturer l'ennemi en l'épargnant. Il avait choisi de ne pas le faire. Et ce n'était pas parce qu'il était certain qu'un procès ne leur rendrait pas justice ; ça, c'était une excuse, honnêtement. Il serra son poing ensanglanté, puis le porta à sa bouche et le lécha.

Ils avaient attaqué les siens, et tué celui qu'il était censé protéger plus que tout. Ils avaient menacé ceux qui se trouvaient sous sa protection, et pour cela ils devaient mourir. Le monde devait se souvenir que c'était une mauvaise idée d'attaquer une meute de loups-garous.

Il souleva de nouveau le combiné et composa le numéro de Hauptman Security.

— Ici Gutstein.

Une activité frénétique était audible en bruit de fond. Il était très tôt dans la matinée, drôle de moment pour s'agiter à ce point.

— Jim, souffla Adam en fermant les yeux.

— Adam. Monsieur ! C'est bon de vous entendre.

Derrière lui, les bruits d'activité cessèrent... et quelqu'un poussa un cri de joie, suivi par un véritable raffut.

Jim Gutstein couvrit le combiné, mais son sifflement contraignit néanmoins Adam à écarter l'écouteur de son oreille. Quand il le plaqua de nouveau contre son oreille, la voix de Jim était toujours étouffée.

— J'entends rien de ce qu'il dit ! Fermez-la jusqu'à ce qu'on sache ce qui se passe.

Le silence revint et Jim reprit la parole sans filtre cette fois

LE SÉNATEUR LEVIN, ET S'INTÉRESSA À PARLER, SANS AUCUNE CULTE LOB.

— Désolé, monsieur. Brooks nous a dit tout ce qu'il savait, et nous étions inquiets.

Il fallut une demi-seconde à Adam pour connecter « Brooks » et le Kyle de Warren. Il n'était décidément toujours pas au top de sa forme. Il avait besoin de nourriture... mais refusait de penser à toute la viande qui se trouvait si proche.

— Et en manque d'hommes, ajouta une voix geignarde derrière Jim.

— Dites à Evan... commença Adam.

Il se raccrocha avec soulagement à ce petit rituel qui l'aida à rester humain.

— Envolée la promotion, Evan, dit Jim.

C'était une vieille blague qui fit rigoler tout le monde. À travers l'éclat de rire général, Adam entendit Jim lui demander :

— Vous allez bien, monsieur ?

— On ne peut mieux, répondit Adam d'un ton sarcastique, étant donné l'étendue du désastre. J'ai néanmoins le contrôle de la situation. J'ai besoin que vous trouviez qui est chargé de la sécurité du sénateur Campbell. Dites-leur qu'un groupe dissident du Cantrip, un membre de l'armée et au moins un financier du secteur privé en ont après lui et ont tenté d'organiser son assassinat.

— Je crois qu'ils sont déjà au courant, répliqua Jim. Mercy leur a expliqué assez clairement.

— Je préfère être certain qu'ils ont toutes les informations. Dites-leur que ceux qui ont organisé cette opération ont tenté de me contraindre à commettre cet assassinat, mais que, même s'ils n'y sont pas arrivés, le sénateur n'est peut-être pas hors de

danger. J'ai passablement démembré l'équipe de dissidents du Cantrip. (Un sourire carnassier étira ses lèvres.) Le membre de l'armée en avait probablement plus après nous qu'après le sénateur, et c'est probablement le cas pour le financier aussi, mais ces deux-là sont toujours libres d'agir. Ils avaient d'autres plans en réserve en cas d'échec.

Il n'y avait pas qu'une liste de cibles à abattre dans le centre des opérations. Principalement des notes et des feuilles de papier, mais il était doué pour faire le lien entre certaines informations.

— Un membre du service de sécurité était prêt à l'assassiner si j'échouais. J'ai échoué, si on peut dire, et avec un peu de chance l'argent s'est envolé, mais j'ignore si cette personne a le moindre moyen de le savoir.

— Je vais me renseigner sur le dispositif de sécurité du sénateur et avertir les responsables. Je connais quelqu'un qui peut parler directement au sénateur. Cela poussera les fédéraux à envoyer quelqu'un vous interroger officiellement.

— Dites-leur que je ne parlerai officiellement à personne.

Jim travaillait pour lui depuis près de quinze ans.

— Il y a des cadavres dont je ne peux endosser la responsabilité, et je ne pourrai pas mentir à ce propos. Ma version officielle c'est que je me suis réveillé et que l'endroit où on nous retenait était en proie aux flammes, ce qui nous a permis de nous évader. Officiellement, je ne sais rien, en dehors du fait qu'ils semblaient vouloir que j'assassine le sénateur.

— Le bâtiment est en feu ?

— Pas encore, répondit Adam.

La sorcière pouvait faire des miracles avec les cadavres, mais elle ne serait pas en mesure d'effacer les marques laissées par ses griffes sur le carrelage ou de réparer la porte qu'il avait fait voler en éclats. Il faudrait se contenter de maquiller les corps et de mettre le feu à la baraque.

En séchant sur sa peau, le sang lui causait des démangeaisons. L'odeur ne faisait qu'accroître sa faim. Il était temps d'en finir avec cet appel.

— Bien, commenta Jim. Je veux que vous sachiez qu'on est tous derrière vous et votre meute. On s'occupe de tout. À l'instant précis où nous parlons, j'ai assigné tout notre matériel le plus sophistiqué à la surveillance du domicile de Kyle Brooks, et des hommes à nous sont chargés de suivre Mercy. Nous n'avons pas été en mesure de localiser Jesse. Mais Brooks nous a assuré qu'elle était en sécurité.

— Très bien. Parfait. Je passerai demain, et on se réunira pour discuter de la suite des événements.

— Voulez-vous que nous prévenions votre épouse que vous allez bien ? demanda Jim.

Adam contempla les taches sombres sur ses mains.

— Non. Je le lui dirai quand on sera vraiment sortis d'ici.

— Très bien. Nous continuons à la protéger.

La meute était revenue de sa chasse et s'était rassemblée autour de lui dans le bureau, qui ne paraissait plus aussi vaste à présent.

Honey, presque aussi maculée de sang que lui parce que la substance s'accrochait mieux à la fourrure qu'à la peau, s'avança vers lui, tête et queue baissées. Elle accéléra en

approchant et quand elle arriva à lui, elle se laissa tomber au sol en s'appuyant contre lui avec une telle force qu'il aurait titubé s'il ne s'y était pas préparé.

Non, se dit-il en posant la main sur sa tête et en contemplant sa meute maltraitée, il ne regrettait pas d'avoir tué ces gens.

— « *Tigre ! Tigre ! Feu et flamme, dans les forêts de la nuit* », leur dit-il dans une bouffée fantasque causée par l'épuisement. « *Quelle main, quel œil immortel osèrent façonner ta formidable symétrie*⁴ ? »

Warren se laissa aller contre l'encadrement de la porte et soupira :

— On n'est pas des tigres, mais des loups-garous, patron. C'est pas Dieu qui nous a faits, ça non. Demande donc à ces morts d'où on vient.

Malgré son accent traînant et sa grammaire approximative, sans compter l'épuisement et la douleur qui le faisaient paraître blafard, il avait le regard vif.

Darryl émit quelque chose qui aurait pu ressembler à un grognement si Adam n'avait jamais entendu les véritables grognements de son second. Celui-ci tendit le bras vers Warren et lui ébouriffa les cheveux, un signe inhabituel d'affection de la part du premier lieutenant de la meute.

— Les morts n'ont pas d'opinion, déclara-t-il à l'adresse de tous. Nous sommes les gentils. Le fait qu'on fasse peur ne signifie pas qu'on est les méchants.

³. Blake (William), « The Tyger », *Songs of Experience*, trad. Pierre

Leyris, Paris, éditions Aubier/Flammarion. (NdT)

[4.](#) Blake (William), « The Tyger », *Songs of Experience*, trad. Pierre Leyris, Paris, éditions Aubier/Flammarion. (NdT)

Chapitre 7

Les loups dominants détestent ne pas avoir le contrôle sur tout et, en particulier, n'être que les passagers dans un véhicule. Asil ne faisait pas exception. Il boucla sa ceinture, ferma les yeux et resta ainsi, tendu et malheureux, pendant tout le trajet vers Kennewick.

Nous avons eu une brève discussion concernant qui allait conduire, et il avait visiblement jugé que le fait que je sache où nous allions, contrairement à lui, était une raison suffisante. Il avait fini par reconnaître à contrecœur que, étant donné que Marsilia me tiendrait pour responsable de ce qui arriverait – encore – à sa voiture, il était plus juste que ce soit moi qui conduise. Nous ne pouvions pas prendre sa voiture de location, car celle-ci était truffée de mouchards, et je voulais éviter d'emmener quiconque chez Sylvia si je pouvais l'éviter.

— Ne t'en fais pas, rassurai-je Asil d'un ton badin, j'ai déjà bousillé une voiture cette semaine. Je n'ai aucune intention de recommencer. Vraiment.

Il me fusilla du regard, ce qui était un exploit certain étant donné qu'il avait les yeux fermés.

Le ciel nocturne était chargé de nuages sombres, ce qui était

Le ciel matinal était chargé de nuages sombres, ce qui était plutôt inhabituel dans la région. Il ne faisait pas beaucoup plus clair que la nuit précédente. Des gouttes de pluie commencèrent à s'écraser sur mon pare-brise alors que j'empruntais l'autoroute en direction de Kennewick. Le thermomètre de la voiture m'informa qu'il faisait à peine plus de zéro.

Une fois par an, en gros, nous avons un épisode de pluies verglaçantes qui rendaient la conduite parfaitement terrifiante. La pluie se transformait en verglas en touchant le bitume, ce qui transformait les autoroutes en pistes glissantes qui ressemblaient à s'y méprendre à une route seulement humide... jusqu'à ce que le volant et les freins deviennent totalement inutiles. J'avais vu des semi-remorques arrêtés au feu rouge se mettre à glisser sans la moindre poussée excepté leur cargaison entraînant leurs dix-huit roues en travers de la chaussée. Les seuls qui se frottent les mains pendant ces pluies sont les vendeurs de pièces auto, car les accidents qui se comptent par dizaines.

Mais avec des températures tout juste positives, je n'avais pas à m'inquiéter, nous devrions échapper au verglas.

— Tu as toujours l'intention de contacter les vampires une fois qu'on aura récupéré la fille d'Adam ? s'enquit Asil alors que nous étions presque arrivés à destination.

— Pas avant qu'il fasse sombre, répondis-je avant de lever les yeux vers le ciel. Sombre comme la nuit, pas comme maintenant je veux dire. J'ignore quels nouveaux délices cette journée nous réserve. Mais quoi qu'il en soit, si on parvient tous à survivre à celle-ci, alors oui, j'irai. Marsilia a une dette envers la meute. Même si elle adorerait me voir rôtir lentement au-dessus d'un grand feu de joie, ce reste personnel. Mais les

cessus à un grand jeu de joie, ça reste personnel. Mais les affaires, c'est sacré. Et pour en garantir la bonne marche, elle ne doit pas s'attirer les mauvaises grâces des loups-garous, particulièrement en ce moment. Elle a perdu quatre de ses cinq vampires les plus puissants. Deux d'entre eux ont été renvoyés parce qu'ils l'avaient trahie pour un autre vampire qui tentait de la renverser et de prendre la tête de son essaim. Stefan est parti à peu près au même moment. Le dernier vampire puissant qui lui reste est complètement dingue, de ce que je peux en juger. Elle ne peut pas se permettre de nous offenser.

— Et si la meute n'entraîne pas en ligne de compte ? demanda doucement Asil. S'ils étaient tous morts ? Est-ce qu'elle ne te hait pas assez pour s'en prendre à eux ? Elle a fait ses armes pendant la Renaissance italienne. Ce genre de magouille ne serait pas surprenant de sa part.

— Elle connaît Bran, sait que j'ai été élevée par sa meute et qu'il m'apprécie. Si on venait à apprendre qu'elle est impliquée dans cette affaire, il ferait disparaître son essaim de la surface de la terre, et elle le sait parfaitement. Non. (J'hésitai un instant.) Non, ça ne lui ressemble pas. Il y a trop d'inconvénients et aucun profit pour elle. Elle aime bien Adam, je pense, et il est un interlocuteur relativement facile pour elle. Il est franc et direct. Ce serait peut-être une toute autre paire de manches avec un autre Alpha.

Mais sans Adam, y aurait-il une autre meute dans les Tri-Cities ? On l'avait envoyé là pour s'occuper d'un loup solitaire qui avait fondé sa meute et s'était mis à tuer des humains. Et il était resté, parce que son entreprise de sécurité travaillait en grande partie avec des clients du secteur public et que les Tri-

grande partie avec des chiens du secteur public et que les Cités en regorgeaient.

Cela ne rapporterait rien à Marsilia non plus parce que, affaiblie comme elle l'était, elle comptait sur Adam pour décourager les ennemis surnaturels les plus dangereux et les autres vampires de s'installer dans le coin.

— Ah ! s'exclama Asil en ouvrant les yeux alors que je ralentissais pour entrer dans la résidence. Décevant. J'aurais voulu que les coupables soient les vampires. Je pense pouvoir tuer des vampires sans risquer de perdre le contrôle. Mais si nos ennemis sont humains, il va falloir que je trouve un autre moyen de les neutraliser. (Il montra les dents.) Les années nous rattrapent tous, et j'apprécie bien trop le fait de tuer pour que l'on m'y autorise. Si nous devons nous allier jusqu'au bout, Mercedes, tu dois être au courant de mes faiblesses avant qu'elles puissent poser le moindre problème.

Nombreux étaient les loups de la meute du Marrok qui y appartenaient parce qu'ils ne pouvaient pas fonctionner au sein d'une meute ordinaire. Asil, semblait-il, ne faisait pas exception.

— OK, finis-je par dire après avoir hésité entre plusieurs commentaires qui se résumaient en gros à « Pitié, ne tue personne alors ! »

Je passai devant l'appartement de Sylvia en réfléchissant aux probabilités qu'Asil se retrouve dans la position de tuer quelqu'un. Il n'y avait aucune place libre dans le parking. J'imagine qu'à sept heures et demie un samedi matin la plupart des gens se trouvent bien au chaud chez eux, surtout avec cette pluie qu'on avait plus l'habitude de voir de l'autre côté de l'État. Allez comprendre.

Je finis par trouver une place près de plusieurs bennes à ordures à quelques pâtés de maisons de chez Sylvia. La petite Corolla qui nous avait suivis depuis chez Kyle, probablement pleine d'employés de Hauptman Security, dut poursuivre son chemin. Je leur adressai un petit signe de la main au passage.

J'ouvris la portière et sortis de la voiture... et quelque chose vint me percuter dans le dos.

Je tombai à plat ventre sur le trottoir. J'étais plus paralysée par la surprise que par la douleur, même si celle-ci finit par se faire ressentir au moment même où je me rendais compte que quelqu'un m'avait atterri dessus. J'avais heurté le sol totalement détendue, en me contentant de légèrement relever la tête pour protéger mon visage, des années de pratique du karaté qui faisaient une nouvelle fois surface au bon moment. Mais je n'avais pas complètement réussi à protéger mon genou et ma joue.

— Ne vous débattiez pas, fit la femme à califourchon sur mes reins. Je ne veux pas vous faire de mal.

Elle entourait mon poignet droit d'un anneau étroit et solide et tendit la main vers le gauche en tirant sur mon bras entravé pour m'empêcher de me dégager.

Je roulai sur le flanc du côté de la main qu'elle avait déjà emprisonnée en pliant le genou sous moi pour multiplier ma force. Le mouvement la propulsa contre la voiture neuve de Marsilia, mais sans lui infliger de réels dommages.

Enfin, pas à mon assaillante.

Au bruit de son crâne heurtant la carrosserie si joliment profilée de la Mercedes, mon compteur à « si-je-sors-de-là-

vivante-je-suis-morte » s'emballa. J'en profitai pour me métamorphoser.

L'étrange petite menotte qui serrait mon poignet glissa aisément de ma patte de coyote, et je me dégageai complètement de dessous la femme.

Mais je m'étais créé un nouvel ennemi : mes vêtements. Je me dégageai du pantalon de Kyle, puis je bondis sur mes pattes arrière, me retournai en plein vol en ôtant ma tête et mes pattes du sweat-shirt et parvins à m'en dépêtrer. Ma culotte était emmêlée dans ma queue et ma patte arrière, mais mon plus gros problème était mon fichu soutien-gorge.

J'atterris et tentai de nouveau de sauter en courant, ne parvenant qu'à rouler cul par-dessus tête quand je me pris les pattes dans ma bretelle. Le bon côté, c'est que la première balle de mon assaillante ne fit que m'effleurer la fourrure au lieu de m'atteindre à l'endroit qu'elle visait.

Je me concentrai sur elle tout en me roulant par terre à trois mètres de distance en me battant contre le tissu trop élastique pour céder de mon soutien-gorge. M'éloigner n'avait pas été l'idée du siècle si elle avait une arme à feu. Si j'avais continué à me débattre avec mes dessous en restant sur elle, au moins elle aurait eu du mal à viser.

J'eus juste le temps de l'apercevoir prendre la posture agenouillée du tireur. C'était une femme à la peau noire, aux traits juvéniles et à la chevelure blanche tressée en une natte qui lui descendait jusqu'à la taille. Elle aurait plus eu sa place dans une convention de *cosplay* qu'avec ce gros flingue rendu encore plus imposant par le silencieux qui était vissé sur son canon.

— Je ne voulais pas en arriver là, marmonna-t-elle en me visant, morte ça rapportera moins.

C'est alors qu'une silhouette noire aussi rapide que l'éclair bondit par-dessus la voiture et atterrit sur elle. J'entendis le craquement de ses os avant de me rendre compte qu'Asil était accroupi au-dessus d'elle, une expression étrangement calme dans son regard doré.

— Demi-faë, grogna-t-il en examinant son visage pendant que je reprenais forme humaine. Ce n'était pas une insulte, juste une constatation. Ce flingue contient trop de métal pour qu'un faë pur sang puisse le tenir, même avec des gants de cuir.

J'ouvris la bouche instinctivement pour protester : Zee, par exemple, n'avait aucun problème avec le métal. Mais le cadavre de la femme me fit la refermer. Je pris conscience de la tournure des événements et me rendis compte que, même s'il paraissait calme en apparence, ses yeux luisants laissaient entendre tout le contraire. J'avais grandi parmi les loups-garous et n'en avais jamais vu un, pas même Adam, se déplacer aussi rapidement. Juste une sensation de mouvement, puis elle était morte, et Asil était là.

Je retirai complètement mon soutien-gorge pour me laisser le temps de la réflexion, et laisser au loup-garou celui de se calmer. Prenant conscience que j'étais à moitié nue dans un parking bourré à craquer qui n'allait pas tarder à se remplir de monde, je réenfilai correctement le soutien-gorge, puis ma culotte. Le sweat-shirt gisait à mi-chemin entre Asil et moi, et je dus me forcer pour aller le récupérer.

— Elle est aussi vraiment morte, poursuivit-il d'un ton

impersonnel. Les faes pur sang sont habituellement plus difficiles à tuer que ça.

Il palpa le cadavre avec une rapidité qui trahissait une longue expérience du procédé. Il avait la voix un peu plus grave qu'auparavant, et son accent était plus perceptible.

— Elle n'a pas vu que tu étais dans la voiture, dis-je en jetant un regard vers la Mercedes.

Les fenêtres étaient plus fumées que la loi ne l'autorisait, en particulier à l'arrière et sur les côtés. C'était une mesure de sécurité pour Marsilia : si elle se retrouvait dehors après le lever du jour, les vitres la protégeraient du soleil. Dans mon cas, cela signifiait que la fae n'avait pas remarqué que nous étions deux dans la voiture. La portière côté passager était toujours ouverte.

— Négligente, approuva Asil en se levant et en me regardant.

Je passai le sweat-shirt autour de mon cou et pris soin d'éviter son regard en le tirant vers le bas.

La subtile tension de son corps allait avec son regard de prédateur, et je repensai à son avertissement, quelques minutes plus tôt. Je me demandai si tuer un demi-fae était assez semblable à tuer un humain pour que ça pose problème. Il semblait bien le gérer pour le moment, mais avec les loups tout pouvait changer d'un instant à l'autre. Son calme étonnant faisait sonner toutes sortes d'alarmes dans mon cerveau reptilien.

— Nous devons cacher ce corps avant que quelqu'un sorte ses poubelles, lui dis-je en m'agenouillant près de lui.

C'était un geste de soumission, même si je le fis surtout pour attraper le pantalon de jogging qui se trouvait à ses pieds.

Il ne dit rien, se contentant de m'observer. Je ne levai pas les yeux pour le constater, mais je sentais le poids de son regard sur ma nuque. Le sol était froid sous mes fesses, et j'enfilai le pantalon avec un peu plus d'énergie qu'à l'accoutumée. J'avais gardé une de mes chaussettes... J'essayais en général de ne pas trop penser à combien je devais avoir l'air ridicule lorsque je me changeais en coyote sans pouvoir ôter d'abord mes vêtements mais, là, je ne pus m'empêcher de faire la grimace en cherchant mon autre chaussette.

Je ne la trouvai pas, mais mes chaussures étaient restées près de la porte de la Mercedes, côté conducteur. La vision de celle-ci sortit momentanément de mon esprit ma quête de chaussette, la morte, et le loup-garou qui l'avait tuée.

— Zut, zut, zut ! m'écriai-je en posant la main sur la carrosserie cabossée.

Lorsque je l'avais projetée contre la voiture, la tête de celle qui avait voulu me tuer ou me kidnapper avait laissé un gros trou dans la porte : les voitures d'aujourd'hui n'étaient plus aussi solides qu'avant. Ma vieille Golf aurait pu supporter un coup deux fois plus fort sans broncher. Je me rapprochai encore, et mes orteils glacés entrèrent en contact avec une peau tiède.

Je baissai la tête et croisai un regard d'une couleur sombre avant que la mort n'y pose son voile. La demi-fée m'avait semblé sublime, mais à présent, sans sa magie, elle paraissait simplement ordinaire. Je tournai la tête vers le loup-garou qui s'était éloigné du cadavre et se tenait à présent dos à moi, contemplant un bâtiment d'habitation à la façade percée d'un grand nombre de fenêtres.

— Il faut qu'on cache ce cadavre, répétait-je.

Je dus pousser celui-ci pour pouvoir ouvrir la portière et déverrouiller le coffre. Asil ne bougea pas d'un iota, et je ne le lui demandai pas : il n'était pas sur la trajectoire de la porte... et il me fichait toujours sacrément les jetons.

La femme tressauta légèrement lorsque je la tirai derrière moi. J'étais un coyote, un prédateur : j'avais déjà tué. Je savais que ce n'était que l'air restant dans ses poumons, que les mouvements de sa tête signifiaient qu'elle avait la nuque brisée. Mais ce tressaillement me fit sursauter et je la lâchai. Au moins, je l'avais assez déplacée pour pouvoir entrer dans l'habitacle... et je n'avais pas laissé échapper de couinement.

Ce ne fut qu'une fois la portière ouverte que je me souvins qu'il y avait aussi un bouton pour ouvrir le coffre sur le porte-clés qui se trouvait dans la poche de mon pantalon de jogging. C'est ça les fringues de mec : il y a plein de trucs super utiles, genre des poches.

Asil ne m'avait pas prêté main-forte la première fois mais, dès que le coffre fut ouvert, il souleva le cadavre sans que je lui demande quoi que ce soit, attrapant le pistolet et les menottes dans le même élan. Le poids conjugué du corps, de l'arme et des menottes ne sembla lui poser aucun problème particulier. Mon assaillante disparut dans le coffre presque aussi rapidement qu'il l'avait fait passer de vie à trépas. Je le vis contempler l'intérieur du coffre un long moment en faisant craquer les articulations de ses doigts, et je priai pour qu'il ne me voie pas le regarder.

J'avais souvent vu des garous sous forme humaine avec ces

yeux brillants de loup. Ires souvent. Mais aucun ne m'avait autant terrifiée qu'Asil. Il y avait quelque chose d'enfoui dans son cerveau qui avait savouré tuer la femme, et qui aurait volontiers continué sur cette lancée meurtrière. Le fils de Bran, qui était également son assassin particulier, Charles, me faisait peur, mais je savais que s'il voulait ma mort il s'arrangerait pour qu'elle soit rapide et indolore. La bête d'Asil aimait jouer avec ses victimes.

Oh non, ce ne serait pas une bonne chose si Asil devait de nouveau tuer, mais je me doutais qu'il faudrait quelqu'un de plus costaud que moi pour empêcher que ça se produise. Après son petit discours dans la voiture, j'aurais pensé qu'il ferait plus d'efforts pour ne pas tuer de son propre chef.

J'ouvris la bouche pour dire quelque chose, et vis la banale petite Corolla repasser près de nous. Son conducteur nous salua et haussa les épaules : pas de place pour Hauptman Security. Si je leur faisais signe en criant, reviendraient-ils à toute allure ou continueraient-ils à chercher une place de parking vide ?

Une place de parking vide.

Cette femme nous attendait pile au bon endroit, réfléchis-je. Juste à côté de la seule place disponible qui, de manière particulièrement commode, se trouvait à côté d'une benne à ordures sur laquelle elle avait pu attendre, allongée : elle m'avait sauté dessus d'en haut. Je me demandai si elle avait usé d'un glamour pour que personne ne tente de stationner sur la place. Je me demandais si elle était au courant de la présence de Tad. Je me demandais...

— Et si elle avait un complice ? demandai-je avant de me mettre à marcher d'un pas rapide sans toutefois ouvrir les

meure à marcher d'un pas rapide, sans toutefois courir, en direction de l'appartement de Sylvia sans prendre la peine de mettre mes chaussures.

Les engelures ne me faisaient pas peur, contrairement à la perspective de petites Sandoval mortes. Elle avait voulu me capturer vivante mais n'avait pas hésité à dégainer son arme. Comment est-ce que ça s'intégrait dans le plan de notre ennemi ? Et s'ils étaient prêts à me tuer, qu'en était-il de Jesse ? La tueuse avait-elle déjà rendu visite aux Sandoval ?

La seule raison qui m'empêcha de partir ventre à terre c'était Asil. Si son loup était aussi proche de la surface qu'il le paraissait, alors il y avait de fortes chances qu'il me prenne pour une proie si je m'enfuyais.

— Pourquoi penses-tu qu'il pourrait y en avoir un autre ? demanda-t-il d'une voix qui paraissait entièrement normale.

— Parce que, jusqu'à présent, nos ennemis ont toujours travaillé en équipe.

Mais ce n'était pas ça, pas vraiment. Mon instinct essayait de m'alerter, mais, sans élément concret, impossible d'avoir la moindre certitude.

Il détecta mon demi-mensonge.

— Le groupe qui a enlevé Adam était composé d'humains, n'est-ce pas ? Les faes et les humains ne s'entendent pas très bien. Pourtant, tu sembles persuadée qu'elle était mêlée à tout cela.

Je lui lançai un regard et constatai, soulagée, que ses yeux avaient repris leur couleur normale.

— Mercedes ? Pourquoi penses-tu qu'elle fait partie du complot pour enlever Adam et qu'elle n'avait pas d'autres

complot pour enlever Adam et qu'elle n'avait pas d'autres motivations ? Adam est un Alpha, et tu es sa compagne : ça fait de vous la cible de quantité de gens.

Il me parut étonnant qu'Asil accepte sans difficulté l'idée que deux groupes différents en aient après notre peau.

— Je pense, tentai-je d'expliquer, qu'ajouter un ennemi...

Je me repris, me souvenant qu'il pensait déjà que plusieurs personnes en voulaient à ma meute, même si elles collaboraient pour le moment :

— ... Qu'ajouter encore un autre ennemi voulant m'enlever ou me tuer à toute cette soupe pousse ma croyance en un univers bon et juste un peu trop loin dans le mauvais sens. J'aimerais juste savoir comment elle a su que nous arrivions.

Je levai les yeux vers les fenêtres à l'arrière de l'appartement de Sylvia. C'était une femme intelligente qui travaillait pour la police : elle habitait au deuxième étage. Rien ne laissait supposer le moindre problème à l'intérieur. Aucun cadavre projeté dans les airs, pas de verre brisé, pas de petite Sandoval vêtue de rose s'enfuyant en hurlant devant d'effrayants hommes armés.

Peut-être que j'avais tort. Peut-être que ma défunte assaillante avait agi seule.

— Sans compter, poursuivis-je d'un ton presque absent, parce que mon instinct continuait à m'alerter, avant d'accélérer en constatant que les yeux d'Asil étaient toujours bruns, que je n'ai rien fait pour contrarier les faes ces derniers temps. Ce n'est sûrement pas non plus les vampires. Si Marsilia avait décidé de m'éliminer aujourd'hui, elle y serait parvenue. J'aimerais juste savoir comment notre défunte fae a su que nous viendrions ici. Soit ils ont surpris ma conversation avec Tad, soit ils ont eu

l'idée, j'ignore comment, de venir voir ici...

Je m'interrompis en me rendant compte à quel point j'avais été stupide.

Si l'on ne suivait pas de près le mélodrame qu'était ma vie, il était tout à fait possible de ne pas savoir que Gabriel ne parlait plus à sa mère. L'appartement de Sylvia aurait été le dernier endroit où moi j'aurais eu l'idée de les chercher. Mais pour un œil extérieur, pour quelqu'un qui savait juste que Gabriel avait disparu en compagnie de Ben, de Jesse et de moi, vérifier la famille proche semblerait la marche à suivre. J'avais surestimé mes ennemis, et ils avaient trouvé Jesse. Voilà ce que mon instinct essayait désespérément de me dire depuis tout à l'heure.

— Mercy ? dit Asil qui avait accéléré pour ne pas se faire distancer.

Son agréable accent m'évoquait plus la voix d'un amant que celle d'un homme qui venait de tuer une personne avec autant de scrupules que j'en avais à ouvrir un pot de mayonnaise. Peut-être même moins.

Mais il ne me faisait plus vraiment peur. Plus à présent que je savais qu'il allait certainement nous être d'une grande aide très bientôt.

— Je...

Le mur arrière de l'appartement de Sylvia fut soufflé par une explosion qui projeta des morceaux de stuc, de plâtre, de verre et d'isolant thermique, ainsi que le corps d'un homme sur le trottoir. Certains débris rebondirent probablement sur des voitures garées à proximité et dont le système d'alarme se déclencha. Le corps atterrit en roulant sur lui-même, se releva,

courut vers l'immeuble et l'escalada à la Jackie Chan. J'étais vraiment soulagée de le voir bouger, parce que j'avais eu le temps de le reconnaître dans sa chute.

— Tad !

Je n'avais pas eu l'intention de crier ou de hurler, mais je me retrouvai à le faire néanmoins. Asil resta à mon niveau, mais prit une direction différente en arrivant à la porte de l'immeuble : il suivit le même chemin que Tad, tandis que moi, qui n'étais pas dotée d'une force surnaturelle, je dus me contenter de gravir les marches quatre à quatre.

« Cinq à cinq » aurait même été plus adapté comme expression. La porte s'ouvrit, et Jesse et Gabriel jaillirent dans le couloir, entourés de fillettes Sandoval qui s'accrochaient à eux en pleurant. Je passai par-dessus la rambarde et, en équilibre sur l'extérieur des marches pour laisser aux jeunes la place de passer, fis rapidement le compte. Il manquait quelqu'un : Sylvia.

— Ta mère ? demandai-je à Gabriel.

— Au travail, répondit-il.

Je lui lançai les clés de la voiture de Marsilia.

— Prends la voiture, elle se trouve près des bennes à ordures, à trois pâtés de maisons d'ici, par là, lui expliquai-je en pointant l'index dans la direction appropriée. Allez chez Kyle, mais pas trop vite. Il y a un cadavre dans le coffre, et pas de sièges-autos.

— Un cadavre ? s'écria l'une des plus grandes sœurs.

Si je n'avais pas été accrochée à la rambarde avec un raffut pas possible provenant de l'étage supérieur, là où quelqu'un qui aurait tout aussi bien pu être mon petit frère avait été projeté à

travers un mur quelques minutes plus tôt, j'aurais probablement pu me souvenir de son nom. Mais à cet instant j'avais déjà du mal à me rappeler le mien.

C'était des dures, cela étant, ces petites Sandoval. Un cadavre dans le coffre, ça ne les traumatiserait pas vraiment.

— Un méchant, expliquai-je. Il a essayé de me tuer et s'est fait éliminer par mon équipier.

— Cool ! approuva l'une des plus petites... Sissy.

Ils ne s'étaient pas arrêtés en chemin, et, une fois au rez-de-chaussée, Gabriel prit le temps de réorganiser sa troupe de manière que les plus petites soient portées par les autres. Jesse profita de la pause pour articuler silencieusement « Papa ? » en ma direction.

— Il est vivant, lui dis-je. Mais c'est tout ce que je sais. Barrez-vous d'ici.

Je repassai par-dessus la rambarde, avant de grimper les dernières marches à toute allure avant de foncer dans l'appartement... en me rendant compte à ce moment-là que j'avais laissé mon arme dans la voiture de Marsilia. J'enlevai mes vêtements et laissai mon coyote prendre le dessus.

J'entendis des bruits de sirènes au loin. Le commissariat n'était pas très loin, et il était impossible que personne n'ait signalé le bruit qui provenait de l'appartement de Sylvia.

Comme humaine, je n'avais aucune chance contre un adversaire capable de projeter Tad à travers un mur. Comme coyote, j'étais indéniablement surclassée... mais je pouvais détourner son attention, et j'étais bien plus rapide sur quatre pattes que sur deux. Assez rapide pour distancer la majorité des

loups-garous, en tout cas.

Je m'avançai précautionneusement dans le salon, la seule pièce de l'appartement que j'avais déjà visitée. En plus de l'odeur de la famille Sandoval, je pus sentir le loup-garou, Tad et... quelque chose de fae. Les anciens philosophes grecs divisaient le monde en quatre éléments : terre, air, feu et eau. Les arômes des faes m'évoquaient cette répartition avec en plus un côté végétal. Ariana sentait la forêt, et c'était le cas aussi pour ce fae.

Le vacarme provenait d'une pièce plus loin dans l'appartement. Quelqu'un cria, et je ne pus dire de qui il s'agissait. Je mis toute prudence de côté et me ruai vers le bout du couloir et la chambre principale.

Le partenaire de la morte était hideux, un vrai cauchemar. Il avait la tête déformée et trop grosse pour son corps. L'un de ses yeux, d'un vert émeraude liquide, regardait vers le côté, tandis que l'autre était deux fois plus petit et d'un noir mat. Deux étranges bosses qui ressemblaient à des antennes naissantes émergeaient de ses tempes. Son nez se réduisait à deux fentes au-dessus d'une bouche trop large pour son visage et pleine de dents jaunes irrégulières ressemblant à des pelles. Il promenait une langue noire sur ses narines en combattant.

Et malgré sa laideur, il ne faisait pas plus d'un mètre de haut. Il avait un corps élancé, presque délicat, avec des poignets plus fins que les miens sous forme humaine. Ses mains disproportionnées n'avaient que quatre doigts et maniaient une épée forgée dans une sorte de métal noir et presque aussi grande que lui.

Asil avait une batte de base-ball qu'il utilisait comme un katana, la faisant sans cesse tourner dans les airs pour éviter que l'adversaire puisse frapper directement son arme. Les Japonais n'avaient pas un métal de grande qualité et avaient donc appris à compenser. Tad était armé de deux couteaux de cuisine et empêchait le fae de véritablement entrer dans le rythme du combat... malheureusement il gênait également Asil.

Le fae combattait bien. Comme quelqu'un qui avait appris à se battre à l'épée à l'époque où c'était l'arme de prédilection.

Tous les faes ne vivaient pas des siècles durant. Certains avaient une espérance de vie comparable à celle d'un insecte : l'espace de quelques saisons. La plupart de ceux-ci, m'avait confié Zee lorsqu'il était un peu soûl, avaient disparu de la surface de la terre. Plus fragiles, ils n'avaient pas pu lutter contre l'acier et le béton qui avaient conquis la planète.

D'autres avaient une espérance de vie proche de celle des humains : vingt années pour certains, cent cinquante pour d'autres. À la base, seul un faible pourcentage des faes étaient presque immortels. Mais l'arrivée des humains et les progrès de la technologie avaient opéré une sélection favorisant les faes les plus solides, et ils représentaient à présent une proportion de la population fae d'une importance historiquement inédite.

Une vie humaine suffisait à devenir un expert en maniement des épées : mon professeur de karaté, par exemple, était considéré comme très bon avec plusieurs variétés d'armes, dont l'épée. Mais Asil avait des siècles d'entraînement, et ce fae lui résistait sans difficulté. Il était vieux.

Tad ne se débrouillait pas mal : son père lui avait appris à

manier les lames, m'avait-il confié une fois. S'il avait eu quelque chose de plus gros que des couteaux de cuisine, si Asil et lui avaient déjà eu l'occasion de combattre ensemble, ils auraient fait une bonne équipe. Mais là, ils avaient du mal à ne pas se marcher dessus.

Je rampai le long du mur de la chambre en me rapprochant lentement du combat. Je me glissai sous le lit. Sous mon lit à moi, on pouvait habituellement trouver des moutons de poussière, quelques culottes et une chaussure quelconque, mais Sylvia était plus ordonnée que moi, et tout ce qu'elle avait sous le sien c'était l'une de ces caisses en plastique fin remplie de papier cadeau. Je rampai de la tête vers le pied du lit et, glissant mon museau sous le couvre-lit, observai la situation en cherchant comment me rendre utile.

Le fae sauta en arrière pour éviter la batte d'Asil, percuta le bureau de Sylvia et roula par-dessus, envoyant l'écran et le clavier s'écraser sur le sol, ainsi qu'un petit pot d'argile rempli de stylos. Quelques piles de papier soigneusement reliées par de larges élastiques échappèrent à la catastrophe. Le fae poussa un sifflement et sembla léviter loin du bureau, comme un chat qu'on aurait lancé dans une piscine, avant de presque atterrir sur Asil dans sa hâte de s'éloigner du bureau.

Dans les Tri-Cities, dont la population a toujours beaucoup travaillé pour le gouvernement depuis une cinquantaine d'années, il y a quantité de ces vieux bureaux en acier robuste tout droit sortis des années 1950. J'en ai vu dans toutes les brocantes, dans les vide-greniers et autres marchés divers et variés. D'ailleurs, souvenir mémorable, une amie s'était rendue dans une

vente aux enchères publique où elle pensait enchérir sur un lot constitué de deux de ces bureaux et d'une dizaine de chaises abîmées, mais s'était retrouvée avec deux dizaines de lots, soit presque cinquante bureaux, trois cent quinze chaises de bureau cassées, un taille-crayon hors d'usage et quatre boîtes de gommes roses. La chaise de bureau que j'avais à mon garage était composée des pièces de quatre de ces chaises, rassemblées à la manière du monstre de Frankenstein pour en fabriquer une fonctionnelle.

Ces bureaux de qualité industrielle étaient peints dans des nuances réglementaires de gris, avec quelques variantes de vert ou de jaune institutionnel. Celui de Sylvia était justement jaune et, comme tous les autres, fait d'acier.

Ce qui signifiait que, contrairement à la morte et malgré la grande épée qu'il maniait si expertement, ce fae ne supportait pas le contact du métal froid... ou de l'acier.

Tad laissa tomber ses couteaux et bondit, mais Asil venait de pousser le fae directement devant moi, et je ne pris pas le temps de réfléchir. Je jaillis de ma cachette et plantai mes crocs dans son mollet gauche.

Je n'ai pas les mâchoires d'un bulldog, mais je serrai quand même de toutes mes forces. Asil m'adressa un juron en espagnol : je savais que c'était à moi qu'il parlait, car sa phrase se termina par « Mercedes ». Et je savais que c'était un juron, parce que même dans cette langue mélodieuse – et incompréhensible, pour moi – qu'était l'espagnol, un juron ça ressemblait à un juron.

Il frappa l'épée dans un mouvement ascendant pour empêcher le fae de me donner un coup avec le pommeau. Le

empêcher le fae de m'en donner un coup avec le pommeau. La batte heurta le fil de la lame, qui la scia en deux, laissant à Asil un moignon de quarante centimètres pour se défendre contre l'épée magique du fae. Elle ne m'avait pas semblé différente d'une épée ordinaire jusqu'à ce qu'elle percute le bois, où elle prit alors le goût de la magie de Zee.

Le fae éclata de rire quand mon poids le fit tituber. Il prononça quelques mots de gallois qu'en des circonstances plus sereines j'aurais probablement été capable de comprendre, même approximativement. Il dirigea la pointe de son épée vers moi en se rattrapant.

— Lâche-le ! hurla Tad.

Le bureau en acier percuta le fae avec une détonation qui aurait fait la fierté d'un canon. Des feuilles de papier, des factures, des composants informatiques et autres débris de fournitures de bureau s'envolèrent en même temps que le fae et moi par le trou qui avait déjà été creusé dans le mur. L'atterrissage me secoua assez pour que j'accepte enfin de lâcher la jambe du fae, ne prenant qu'à ce moment-là conscience que le « Lâche-le » de Tad m'était adressé.

Le bureau s'écrasa sur la pelouse, à quelques centimètres de ma tête, avant de tomber sur le fae en m'étourdissant à moitié.

Le fae poussa un hurlement perçant, empli de rage et de douleur, qui fit à mes tympans l'effet d'une onde de choc. Si je l'avais entendu à une distance de plusieurs kilomètres, j'aurais su qu'il ne provenait pas d'une gorge humaine. Je sentis une odeur de chair calcinée, puis il souleva le bureau et le lança vers la chaussée, où le meuble fit un tonneau avant de heurter un camion déjà bien cabossé.

ceja bien caoussé.

Le fae essaya de m'enjamber pour attraper son épée, qui se trouvait à trois mètres de nous, mais quelqu'un d'autre y parvint avant lui. Le fae hésita un bref instant, le regard braqué sur l'épée, mais le son insistant des sirènes de police lui fit tourner les talons et il s'enfuit en courant. Tad l'agonit d'insultes du haut du trou dans le mur de Sylvia.

L'homme qui se tenait près de moi lâcha l'épée du fae et se laissa tomber sur le trottoir. Il passa des mains douces sur ma fourrure, mais je ne parvenais ni à me concentrer, ni à respirer, l'espoir qui m'avait envahie ralentissant ma capacité à reprendre mon souffle. Quand j'y arrivai enfin, je m'empressai de me retransformer en humaine et me tortillai entre ses bras.

— Adam, soupirai-je en m'accrochant à lui comme le ferait une mauviette et en sentant quelque chose se dénouer au niveau de ma poitrine.

Les larmes coulaient sur mes joues. Cela aurait pu être humiliant s'il ne m'avait pas rendu mon étreinte avec la même intensité. Je m'essuyai les yeux et me reculai pour mieux le voir. Il avait mauvaise mine, avec sa barbe naissante et ses yeux... ça avait été dur. J'ignorais de quelle manière il s'était échappé, mais ça lui avait coûté beaucoup.

Il m'embrassa, un baiser dur et possessif. Puis il s'écarta légèrement et me dit :

— Alors, je suis parti à ta recherche et je suis arrivé juste à temps pour te voir voler à travers le mur d'un appartement du deuxième étage, accrochée à la jambe de quelqu'un.

Il y avait des brûlures sur ses lèvres, et je levai la main pour les toucher

— L'argent, dis-je.

C'était important, parce que je ne voulais pas faire de mal à Adam, mais je perdis le fil de ce que je voulais dire.

— Hé, les tourtereaux, dit Tad d'un ton sec, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que Mercy était nue comme un ver, et la police est en chemin. Alors je me suis dit que j'allais lui apporter des vêtements.

Adam leva la tête et sourit à Tad, mais continua à me parler.

— Oui, il vaut mieux que tu t'habilles, Mercy. Tad a raison.

Je bondis de ses genoux, attrapai les vêtements des mains de Tad et les enfilai plus rapidement que gracieusement. J'avais mal partout et, en regardant Adam se relever, je n'avais mal nulle part.

Tad s'approcha de l'épée qui gisait sur la pelouse et l'examina d'un œil expert.

— Viens par là, toi, lui dit-il en tendant la main.

L'épée vola à la rencontre de sa paume avant de... disparaître. Il referma le poing sur un minuscule morceau de métal qu'il glissa dans sa poche.

— Ça rendra difficile à expliquer la batte coupée en deux, mais elle est bien trop dangereuse pour qu'on la laisse entre les mains de la police, m'expliqua-t-il. Dangereuse pour la police, je veux dire.

J'avais un peu l'esprit embrumé mais, d'un autre côté, je venais d'être projetée du deuxième étage d'un immeuble et de découvrir qu'Adam était sain et sauf. Et près de moi. Et ça signifiait que je n'avais plus à tout prendre en charge.

Avec Adam à mes côtés, je n'avais plus aucune inquiétude.

Aucune. Quelque chose était en train de se passer, une magie aux arômes de fae qui attendait ce moment précis pour se déclencher, mais j'étais trop soulagée pour m'en préoccuper.

Je nouai le lien à la taille de mon pantalon et demandai à Tad :

— C'est ton père qui a fabriqué cette épée, n'est-ce pas ? Avec un matériau qui n'était ni du fer, ni de l'acier pour que ce fae puisse l'utiliser.

Tad acquiesça en me scrutant avec attention.

— Je crois qu'il en existait cinq comme celle-ci, chacune légèrement différente des autres. Papa en possède une. Toutes sont synonymes de catastrophe. Quand ce n'est pas parce que quelqu'un s'en sert pour massacrer une foule de gens, c'est qu'un fichu Seigneur Gris se met à déblatérer sur le fait qu'un tel trésor fae doit être protégé. Les Seigneurs Gris amassent des artefacts faes comme les dragons amassent de l'or. Et si cette épée est trop dangereuse pour atterrir entre les mains de la police, vous imaginez aisément le danger qu'elle représente entre les mains des Seigneurs Gris. Je donnerai celle-ci à mon père, et ce sera à lui de s'en préoccuper. (Il me regarda d'un air inquiet en inclinant la tête.) Touche-toi le nez, Mercy.

Je m'exécutai, mais ne sentis rien de spécial. Si j'avais une tache, impossible de m'en rendre compte.

Il se tourna vers Adam et commença à dire quelque chose, mais une voiture de police vint s'arrêter près du bureau, avec les gyrophares mais heureusement sans sirène. Comme si c'était le signal que tout le monde attendait, une foule de personnes émergea des immeubles alentour. Deux autres voitures de police

arrivèrent, avec Sylvia dans la première, et Tony au volant qui la suivit quand elle sortit du véhicule.

— Gabriel et les filles vont bien, lui criai-je pour me faire entendre par-dessus le vacarme des conversations et des exclamations devant l'immeuble endommagé. Je les ai envoyés chez Kyle.

Sylvia s'arrêta, les yeux fermés, et se signa aussi rapidement que sincèrement. Elle se dirigea vers nous, toujours suivie par Tony, et contempla le trou dans le mur de son appartement.

— Tad les a arrêtés, lui expliquai-je, et Gabriel s'est assuré que toutes les filles s'en sortent sans une égratignure.

— Qui a fait ça ? demanda lentement Tony.

Lui aussi contemplait le trou dans le mur.

Tad émit un petit grognement, et Adam se glissa derrière moi et m'entoura les épaules de ses bras. Je reposai mon menton sur ses avant-bras, heureuse d'être contre lui.

— Des professionnels. Des mercenaires.

Il n'y avait eu aucune passion chez la femme qui m'avait attaquée. Aucune colère. Aucun chagrin. C'était un boulot, et rien d'autre.

— Je sais qui était celui-ci, intervint Tad, à ma grande surprise. Non que ça nous aide vraiment. Salut Tony, ça faisait un moment.

— C'est bon de te voir, *chico*, approuva Tony. Que s'est-il passé ?

— Mercy a confié Jesse et Gabriel... tu connais Gabriel, n'est-ce pas ?

Tony lança un regard à Sylvia et acquiesça :

— C'est moi qui l'ai présenté à Mercy.

— Ne crois pas que je l'oublierai de sitôt, commenta Sylvia.

Tony grimaça, me regarda, et grimaça encore. Sylvia me contempla d'un œil qui aurait fait fuir tout un essaim de vampires... mais elle prenait bien soin de faire comme si Adam n'était pas là.

— Vous êtes certaine que les enfants sont en sécurité ?

— Je les ai envoyés chez Kyle, lui répétei-je.

Mais elle ne connaissait pas Kyle.

— C'est le compagnon d'un de nos loups, un avocat. Il a une équipe de surveillance chez lui, les enfants y seront en sécurité. Je suis désolée, Sylvia. Si j'avais pensé qu'ils viendraient ici, jamais je n'aurais amené Jesse.

— Vous avez aussi envoyé celui-là, constata-t-elle en montrant Tad, alors qu'il n'a pas l'air plus vieux que Gabriel.

— Je suis costaud, protesta Tad, qui ressemblait plus à un petit chien qu'à un gros costaud.

J'ignorais ce que pensait Sylvia, mais elle se contenta de se baisser pour ramasser les papiers étalés sur le bitume.

— Voilà ! s'exclama Tad d'un ton léger en regardant Tony. Mercy a donc laissé Jesse et Gabriel chez Sylvia en pensant qu'ils y seraient en sécurité. Mais comme elle était quand même inquiète, elle m'a demandé de garder l'œil sur eux.

Je vis la compréhension illuminer le visage de Tony.

— Tu es le fils de Zee, dit-il, j'oublie toujours que ça fait de toi un demi-faë.

Ce n'était pas difficile de l'oublier : Tad avait l'air humain, tout comme les faes pur sang la plupart du temps. Mais je

n'avais jamais su si l'apparence de Tad était due à un glamour, comme pour son père, ou s'il avait vraiment l'air humain. Les demi-faës, de ce que j'en savais, pouvaient avoir soit l'un, soit l'autre, et certains demi-faës à l'aspect inhumain avaient une magie insuffisante pour dissimuler leur véritable visage. La plupart d'entre eux ne parvenaient pas à l'âge adulte. Les faës sont une espèce à l'esprit extrêmement pratique.

Tad hocha la tête.

— Mercy savait que j'avais assez de pouvoirs pour provoquer un certain désordre en cas de visite malvenue. Ce qui a été le cas.

Il leva un regard penaud vers l'appartement.

— Si on n'attrape jamais le salopard qui a fait ça, j'imagine qu'il faudra que je paie pour les réparations.

— Ce n'est pas ta dette, décréta Adam. (Sa voix n'était pas comme d'habitude, plus dure et plus grave, mais je savourais toujours sa chaleur contre mon dos.) Nous prendrons en charge tous les travaux, Sylvia.

Je m'attendis à ce qu'elle explose, et je ne lui en aurais pas voulu. Personne, en voyant le mur qui se trouvait actuellement sur la pelouse microscopique en bas de l'immeuble, n'aurait pu croire que ses enfants étaient en sécurité.

— C'est ma faute, plaidai-je. Ces types connaissaient l'identité de tous les loups, y compris ceux qui n'étaient pas censés être connus. J'ai supposé qu'ils seraient aussi au courant que Gabriel et vous ne vous parliez plus. Mais j'imagine qu'ils se sont contentés de vérifier le plus proche parent de Gabriel.

Sylvia se redressa et tapota sa cuisse avec la poignée de

factures qu'elle avait réussi à rassembler en scrutant le trou dans le mur de son appartement.

— Non, dit-elle lentement. Ce n'est pas votre faute. C'est celle de ces personnes qui sont venues chez moi pour s'en prendre à des innocents.

— Vous avez raison, acquiesça Adam, puis avec son ton ferme d'Alpha, il ajouta : mais ma meute paiera quand même pour les dégâts. C'était après ma fille qu'ils en avaient.

Elle fronça les sourcils mais ne put soutenir son regard très longtemps.

— D'accord, finit-elle par dire d'un ton légèrement radouci. Elle se tourna vers Tad.

— Vous êtes un jeune homme bien... et vous semblez aussi costaud que vous m'avez dit l'être. Merci d'avoir pris soin de mes enfants.

— Hé, Sylvia, l'interpella un jeune homme vêtu d'un sweat-shirt de l'université de l'État de Washington. Vous avez besoin d'aide ? Tom et moi, on peut remonter votre bureau dans l'appartement, et peut-être que quelques-uns de ces badauds curieux accepteront de ramasser quelques papiers.

Il tira les tresses d'une jeune fille un peu plus jeune que lui qui se tenait à côté de lui.

— Arrête ! protesta-t-elle en repoussant sa main. Mais ouais, bien sûr madame Sandoval, on peut vous filer un coup de main.

Une femme entre deux âges à l'air anxieux se précipita pour prendre part aux festivités.

— Je suis Sally Osterberg, annonça-t-elle à l'un des

policiers qui était en train de prendre des notes. Je suis la gestionnaire de la résidence. Vous pouvez me dire ce qui s'est passé ?

— On aborde à peine le sujet, Sally, répondit Sylvia sur le même ton surnaturellement calme.

Peut-être était-ce une conséquence de son travail au standard d'urgence de la police, ou du fait qu'elle était la mère célibataire d'un troupeau de gamins aux âges couvrant tout le spectre du système scolaire.

— Vous préférez faire faire vos réparations vous-même et nous soumettre la facture, ou préférez-vous que nous nous occupions de trouver l'artisan compétent ? demanda Adam.

Sally se tourna vers lui et eut un moment de flottement avant que la joie illumine son visage.

— Adam Hauptman ? Vous êtes Adam Hauptman ? Oh doux Jésus. Je croyais... J'ai vu aux infos que vous aviez été enlevé par un genre de groupe paramilitaire ? Vous avez dû vous battre pour vous échapper ? Est-ce que ...

Elle s'interrompit, et pas parce qu'elle était arrivée à court de mots. J'inclinai la tête en arrière pour voir le sourire d'Adam lorsqu'il lui répondit :

— Oui, et oui... et tout cela semble lié à ceux qui en ont après ma meute et moi.

— Comme c'est excitant ! s'exclama-t-elle. Quand je vais dire à ma sœur qu'un loup-garou a défoncé un mur, et pas n'importe quel loup-garou en plus...

Elle s'interrompit, les joues rougies par l'embarras.

— Je dois avoir l'air d'une vraie crétine.

— Non, la rassura Adam sans prendre la peine de corriger son impression concernant le responsable de toute cette destruction. Pas du tout. Vous vous comportez comme n'importe qui en présence d'événements tout droit sortis de *La Quatrième Dimension*. Pouvez-vous faire en sorte que quelqu'un bouche ce trou pour que les affaires de Mme. Sandoval ne souffrent pas trop des intempéries ?

— Oh oui, assura-t-elle, je m'en occupe tout de suite.

— Merci.

Il lui décocha un nouveau sourire, qu'elle lui rendit jusqu'à ce qu'elle croise mon regard. Elle toussota d'un air gêné.

— Je m'en occupe, répéta-t-elle.

Tony la regarda s'éloigner en trotinant, puis se tourna vers Adam.

— La prochaine fois qu'on m'appelle pour des problèmes domestiques, je vous emmène.

Un sourire las étira les lèvres d'Adam.

— Ça ne fonctionne que sur certaines personnes. Sur les hommes violents, j'ai souvent l'effet inverse. Donc, à moins de vouloir que ça se termine dans le sang, je vous déconseille de m'appeler.

— Et donc, intervint l'agent qui se tenait près de Tony, il y aurait quelqu'un qui accepterait de nous expliquer ce qui s'est passé ? Sans morts ni blessés, nous ne sommes plus dans l'urgence, mais notre supérieur aime bien qu'on lui fasse un rapport détaillé.

J'ouvris la bouche, mais surpris un nouveau regard perçant de Tad. Il se tourna vers le policier qui venait de parler et s'interrogea entre lui et moi en lançant un sourire innocent

S'interposa entre lui et moi en laissant un sourire innocent illuminer son visage.

— J'ai passé le plus clair de la journée assis sur ce mur, expliqua-t-il en désignant le mur en béton de deux mètres de hauteur qui encerclait la résidence.

Puis, en voyant la réaction de l'agent, il ajouta :

— Je sais, hein ? Vous vous demandez pourquoi on m'a chargé de la surveillance de quelqu'un alors que j'ai l'air de la photo « Avant » sur la pub d'une salle de sport. Mais mon père est fae, et je suis plus fort qu'il n'y paraît. Enfin, quoi qu'il en soit, Jesse était en train de faire...

— Jesse ?

— La fille d'Adam, celle que nous essayions de protéger de nos ennemis, dit Tad en se glissant derrière l'agent pour apercevoir ses notes. Ça s'écrit J-E-S-S-E. Et moi, c'est Tad, le diminutif de Thaddeus, mais personne ne m'appelle ainsi, mon nom de famille étant Adelbertsmiter.

Il l'épela aussi. Deux fois. Le policier se retourna pour contraindre Tad à lui laisser un peu d'espace, mais ce dernier resta obstinément collé à lui.

— Merci, dit l'agent d'un ton ferme. Qu'est-il arrivé au mur ?

Il me regardait, mais ce fut encore Tad qui répondit.

— J'étais en train de déguster les brownies de Jesse quand quelqu'un a sonné à la porte. J'ai envoyé Jesse, Gabriel et les petites dans l'une des chambres et suis allé ouvrir.

— Vous l'avez laissé entrer ?

— J'ai l'air d'avoir cinq ans d'âge mental ? protesta Tad d'un air indigné. Non. J'ai demandé qui c'était, il a répondu que

c'était UPS et qu'il avait un paquet pour nous. Je lui ai dit de le laisser sur le pas de la porte parce que j'étais nu et que je venais de sortir de la douche.

— Je croyais que vous étiez en train de manger des brownies, dit le policier qui semblait à présent résigné à avoir un Tad regardant par-dessus son épaule.

— Mais oui, soupira Tad en secouant la tête. J'ai menti au gars. J'étais là pour protéger les enfants, il était hors de question que j'ouvre à un inconnu. Il y a des créatures qui pourraient prendre ça pour une invitation, et on n'invite pas le Mal dans sa demeure.

— Oui, reconnut le policier d'un ton incertain, je peux comprendre qu'on veuille éviter ça.

Tony passa la main devant sa bouche pour dissimuler son sourire. Il avait déjà vu Tad en plein mode « Regardez-moi ». Ce n'était pas tant que Tad mentait à l'agent, mais plutôt que, tel un bon prestidigitateur, il se débrouillait pour que la police ne regarde que dans la direction qui l'arrangeait. J'ignore ce qu'il essayait de dissimuler mais, avec Adam à mes côtés et en bonne santé, je m'en fichais un peu.

— Je croyais que les faes ne pouvaient pas mentir ? intervint l'un des gamins qui ramassaient les affaires de Sylvia sur la pelouse.

Tad hocha la tête affirmativement.

— Oui, mais ça ne vaut que pour les vrais faes et seulement certains demis. Mais pas pour moi. Parce que je mens et... (il écarta les bras pour que tout le monde l'admire) je suis toujours vivant.

J'entendis Adam rire doucement derrière moi.

— Enfin, donc, poursuivit Tad en s'adressant à présent à la foule plus qu'au policier, ce mec supposément d'UPS, il m'a dit qu'il fallait une signature. Je lui ai demandé de laisser un avis de passage, et qu'on irait chercher le colis au dépôt... et c'est alors qu'il a déverrouillé la porte avec une sorte de crochet ou par la magie, je n'ai pas pu le déterminer parce qu'il a tenté en même temps de me Taser. Quand il n'y est pas parvenu, il a dégainé une foutue épée et a essayé de me couper la tête.

— Une épée ? s'étonna le policier qui commençait à avoir du mal à suivre.

Tad acquiesça.

— Ouais, hein ? Moi aussi ça m'a surpris. J'imagine qu'il devait être assez vieux, parce qu'il savait s'en servir en plus. J'ai fait deux ans d'aïkido à l'école et il m'a vraiment mis la misère.

Je me demandai si quelqu'un allait remarquer que, même si Tad semblait assez secoué, il n'avait aucune blessure par lame.

— Je l'ai attiré vers le fond de l'appartement pour que les enfants puissent s'échapper. Et à un moment, il m'a simplement jeté à travers le mur.

Tous ceux qui étaient en train de ramasser les débris autour et les agents qui écoutaient le récit tournèrent leur regard vers Tad... parce qu'il n'avait pas du tout l'air de quelqu'un qu'on aurait projeté à travers un mur. Tad n'était pas beau : il avait de trop grandes oreilles, et elles étaient un peu décollées, et il avait le nez aplati comme s'il avait combattu trois rounds contre Mike Tyson, mais quand il voulait que les gens le regardent, ils le regardaient. Ce n'était pas de la magie : juste la force de sa

personnalité.

— Demi-faç, leur rappela-t-il. Ça aide, parfois.

Il leva lui aussi le regard vers le trou et secoua la tête avec une grimace.

— Et ça ne veut pas dire que ça n'a pas fait mal. Je me suis dépêché de remonter pour le tenir occupé pendant que les enfants s'échappaient. Je lui ai envoyé le bureau dessus, l'envoyant voler par le trou à travers lequel il m'avait déjà projeté, et on vous entendait arriver avec la sirène. Il a préféré s'enfuir.

Visiblement, nous n'allions pas mentionner Asil. Je regardai autour de moi mais ne vis le loup de Bran nulle part. Peut-être était-ce lui, la raison du show « Regardez-moi, pas ce que je cache » de Tad.

— Adam, que pouvez-vous me dire à propos de votre enlèvement ? demanda Tony, pas aussi absorbé que les autres par la performance de Tad.

Adam lui adressa un sourire las.

— Je vais me reposer un peu. Je demanderai à mon avocat d'entrer en contact avec vous, et je vous ferai une déposition détaillée demain. D'accord ?

Tony hocha la tête d'un air peu convaincu.

— D'accord. Appelez-nous avant 10 heures, ou c'est moi qui vous appellerai. Mercy, à ton tour.

Je repensai au cadavre dans le coffre de Marsilia et essayai de décider par où commencer.

— Elle n'a pas vu grand-chose, intervint Tad, et cette fois-ci je sentis sa magie m'effleurer et attirer l'attention de Tony sur lui.

Si tu la laissais ramener Adam à la maison pour qu'ils te fassent tous deux leur déposition demain ? Je sais de toute façon qui était le gars parce que c'est un spriggand... C'est un type de fae plutôt rare, et heureusement, d'ailleurs, parce que ce sont des faiseurs d'embrouilles vicieux et méchants, en général. Celui-là était un pur-sang, ce qui en fait un renégat vu qu'il n'est pas enfermé dans une réserve avec les autres faes. Et il n'y a qu'un seul renégat spriggand. Il se fait appeler Sliver et traîne en général avec une demi-fae nommée Spice. Ils se vendent au plus offrant comme gros bras ou assassins. Je n'ai pas vu de femme, mais peut-être était-elle chargée de faire le guet.

Spice devait être la morte dans le coffre de la voiture de Marsilia. Cela aurait été le moment idéal pour en parler : après tout, sa mort était de la légitime défense. Si je leur disais maintenant, ça passerait mieux que s'ils le découvraient ensuite. Mais j'étais satisfaite de me trouver ainsi, dans les bras d'Adam, et ne parvins pas à trouver l'énergie de dire quoi que ce soit.

Tony considéra Tad d'un œil soupçonneux.

— Et comment connais-tu le nom de tueurs à gages ?

L'expression de Tad s'assombrit.

— Parce que, même s'ils n'ont rien à faire des demi-faes, les faes pur sang nous envoient des listes de faes n'ayant pas répondu à l'appel des Seigneurs Gris. Nous, les rejetés, sommes censés garder l'œil ouvert et livrer les éventuels renégats aux autorités faes.

Tony acquiesça lentement.

— Je vois. Et si vous refusez ?

Le sourire de Tad disparut complètement, et il eut soudain

l'air très adulte.

— Il ne vaut mieux pas. Les demi-fées n'ont aucune importance aux yeux des Seigneurs Gris.

Tony cligna des yeux plusieurs fois et ravala le sermon qui lui était venu à l'esprit. Il finit par regarder autour de lui, contemplant les voisins aidant à ramasser les débris. C'était une scène de crime : il aurait donc probablement fallu ne toucher à rien, mais les papiers qui s'envolaient dans la brise étaient ceux de Sylvia.

— Aucun cadavre, dit le policier que Tad avait acculé, aucun blessé, aucune plainte vu que M. Hauptman a proposé de payer pour les dommages... Il faudra quand même rédiger un rapport, des fois que. On peut les laisser ramasser tout ça, Tony.

Puis, se tournant vers Adam :

— Si monsieur Hauptman vient demain faire sa déposition concernant son enlèvement, ça me convient... Et toi, Tony ?

Tony me lança un regard perplexe, et je sentis une nouvelle bouffée de la magie de Tad. Au bout d'un moment de réflexion, Tony finit par dire :

— OK.

Il regarda Sylvia, et son expression s'adoucit.

— Pourquoi ne confierais-tu pas tes clés à l'un de tes voisins pour qu'ils puissent fermer une fois que tout aura été ramassé ? Je vais t'emmener chez Kyle, où tu pourras garder un œil sur les enfants.

Chapitre 8

ADAM

Adam resta silencieux et garda Mercy bien serrée dans ses bras : ça l'ancrait, et ainsi il ne risquait pas de grogner après les gentils agents de police.

Il évitait néanmoins de regarder son visage parce qu'il avait déjà du mal avec le vacarme et toute cette foule, alors la vue du bleu qui mangeait la joue de Mercy n'arrangerait pas les choses. Son instinct ne cessait de l'avertir avec insistance que quelque chose clochait, et cela depuis qu'il avait vu le bureau atterrir sur la chaussée et qu'il n'avait pas su tout de suite si elle y avait survécu. Il s'était arrêté de respirer. La simple pensée d'un monde sans Mercy...

Bon, ça non plus ça ne l'aidait pas à rester calme. Il avait l'impression que l'ennemi l'observait, que personne n'était en sécurité. C'était simplement les séquelles de son combat pour

échapper aux griffes de ses kidnappeurs et de son intervention dans le combat de Mercy quelques dizaines de minutes auparavant. Il avait toujours eu ce sentiment d'être sans cesse sur la brèche, même avant de devenir un loup-garou.

Adam refusa poliment de répondre aux questions innocentes que Tony tenta de lui poser pendant que Sylvia s'arrangeait avec ses voisins. Le policier finit par abandonner. C'était un bon flic, ce Tony, et il savait qu'ils cachaient quelque chose. Mais Adam s'était soigneusement lavé dans la douche de l'exploitation vinicole inachevée en attendant l'arrivée d'Elizaveta. Il savait que les seules souillures restant de sa tuerie étaient invisibles, et il savait comment les dissimuler, même aux yeux d'un bon flic.

Tony ramassa une feuille qui s'était attachée à sa chaussure et l'examina. Une facture d'électricité, aperçut Adam, mentionnant des impayés. Tony la serra dans son poing.

Le fait que Tony soit amoureux de Sylvia n'était un secret pour personne, pas plus que le refus ferme qu'elle lui avait opposé. Mais, à en croire Jesse, cela s'était produit plusieurs années auparavant, juste après la mort du mari de Sylvia. Tony avait respecté sa volonté et s'était mis en retrait, ce qui était la meilleure chose à faire. Mais, toujours selon Jesse, quelqu'un devrait lui botter le cul pour qu'il tente de nouveau sa chance.

Ou bien, à en juger par l'expression de Tony lorsqu'il enfonça la facture dans sa poche, un fae devrait détruire la maison de Sylvia, menacer ses enfants et laisser ses factures impayées flotter aux quatre vents. Sylvia était forte, intelligente et pouvait survivre par elle-même : elle n'avait nul besoin d'un prince charmant courant à sa rescousse. Mais un homme tel que

lui pouvait avoir envie de faire tout ce qui était en son pouvoir pour la protéger, malgré tout.

Adam regarda Mercy pour voir si elle avait remarqué le geste de Tony, mais, dès qu'elle se rendit compte qu'il avait le regard posé sur elle, elle lui consacra toute son attention en souriant.

Ses lèvres étaient soulignées d'un trait noir qui tournait au gris vers le centre de la bouche. Si cela avait été du maquillage, l'effet aurait été intéressant avec son teint. Mais il savait, étant donné la manière dont l'argent lui avait brûlé la peau lorsqu'il l'avait embrassée, que ce n'était pas un nouveau rouge à lèvres. Il était aussi certain que l'argent qui imprégnait ses lèvres était lié à la façon dont elle avait extrait la substance de son corps à travers leur lien de couple. Il espérait simplement qu'elle n'avait pas d'autres séquelles graves. Ça signifiait peut-être qu'ils ne pourraient plus s'embrasser sans qu'il ait des cloques pendant tout le reste de leur vie, mais il pourrait s'y habituer s'il n'y avait rien de plus sérieux.

Il y avait quantité de choses dont il faudrait s'inquiéter demain. Mais pour le moment, ça suffirait. Il attendit que Sylvia soit bien montée dans la voiture de Tony. Puis, quand il considéra que tous ceux dont il se sentait responsable étaient bien en sécurité, il décida qu'il était temps de partir.

Il embrassa Mercy sur la tempe et dit :

— Attends ici.

Puis il partit retrouver ses employés au pas de course. Il trouva les deux Corolla de même modèle, celle dans laquelle il était arrivé et l'autre avec l'équipe de surveillance chargée de

Mercy, garées près de la benne à ordures. Il demanda à l'homme qui l'avait conduit jusqu'ici de lui donner les clés de la voiture et de repartir avec les deux autres. En réunissant les trois hommes, il avait gagné un véhicule pour emmener Mercy chez Kyle. Il ouvrit la portière et aperçut, en se mettant sur le siège passager, une paire de chaussures qui appartenait à Mercy ainsi qu'une chaussette en dessous de la benne.

Il perçut l'odeur de Mercy, de la mort, d'un fae... et d'un loup-garou inconnu. C'est cette dernière qui lui arracha un grondement. Il avait oublié que Mercy était arrivée avec un loup-garou envoyé en renfort par Bran. Un loup-garou qui se rendait bizarrement discret.

Il semblait que quelque chose s'était passé en plus de ce à quoi il avait assisté.

Il récupéra la chaussette et les chaussures et ramena la voiture là où il avait laissé Mercy. Elle l'attendait bien sagement, et lui fit un signe joyeux de la main en le voyant arriver. Près d'elle, les yeux baissés, se tenait le fils de Zee. Maintenant qu'il n'avait plus de public devant qui faire bonne figure, il semblait inquiet.

Adam se gara, et Tad se tourna vers lui :

— Ça vous dérange si je viens avec vous ? demanda-t-il en lançant un regard contrarié à Mercy.

Tous ces bleus ne remplissaient pas Adam de joie non plus.

— Avant que tout ça arrive, j'étais censé ramener les enfants chez Kyle quand Mercy reviendrait, poursuivit Tad.

— D'accord, répondit Adam.

Même si Tad ne l'avait pas demandé, Adam aurait insisté

pour le ramener. Il était hors de question qu'il laisse l'un des siens en position de vulnérabilité, et Tad appartenait à Mercy, et donc à Adam. Il lança un regard à Mercy et dit :

— Je vais conduire.

Il savait qu'il avait l'air aussi amoché qu'il l'était en réalité. Il s'était vu dans le miroir de la salle de bains après sa douche, et Mercy était plus douée que la moyenne pour lire sur les visages. Même la barbe naissante qu'il arborait ne suffirait pas à camoufler tous les dégâts.

Il attendit la réponse de Mercy. Il aimait bien leurs disputes, parce que très peu de gens osaient se disputer avec lui. Mercy était capable d'argumenter jusqu'à ce qu'elle remporte la victoire, qu'il la convainque que c'était lui qui avait raison, ou qu'il soit clair qu'elle ne gagnerait pas la partie même si elle était persuadée d'être dans son bon droit. Si ça la contrariait assez, elle trouvait un moyen de se venger : cette fichue épave de Golf était toujours perchée sur une seule roue dans le jardin, juste sous la fenêtre de leur chambre. Il commençait à bien aimer ça, non pas la Golf lépreuse – elle le rendait dingue – mais le fait qu'elle soit si impliquée qu'elle trouve que l'effort en valait la chandelle.

C'était une bataille qu'il ne perdrait pas, même s'il n'était probablement pas vraiment en état de conduire. Sa concentration était dans le même état lamentable que son humeur. Rien de tel que le manque de sommeil et la fatigue de la bataille pour alimenter une bonne vieille crise de folie routière. Mais il n'y avait pas moyen qu'il relâche suffisamment la tension pour laisser quelqu'un d'autre prendre le volant, même pas

Mercy qui était pourtant une bonne conductrice.

Au lieu de protester, Mercy se contenta de s'installer sur le siège passager en souriant sans un mot. Étrangement, ça l'agaça bien plus que si elle avait essayé d'argumenter.

Mais il se mordit la langue parce qu'il aurait l'air d'un idiot s'il se mettait à lui hurler dessus pour ne pas avoir discuté ses ordres. Tad monta à l'arrière et boucla sa ceinture.

Adam sortit du parking, et Tad dit :

— Nous devrions récupérer l'autre loup-garou du côté du lycée. Il faut tourner sur la Dixième.

— Pourquoi s'est-il enfui ? demanda Adam avant de regarder encore en direction de Mercy.

— Il craignait que sa présence ne fasse que compliquer les choses.

Dans le rétroviseur, Adam remarqua que Tad pianotait nerveusement du bout des doigts en observant Mercy comme s'il était inquiet à son sujet.

— Qui a été tué près de la benne ?

— L'autre moitié de l'équipe de faes qui a tenté d'enlever Jesse, répondit Mercy d'un ton détaché, comme si elle parlait de sa liste de courses. Elle m'a sauté dessus quand nous nous sommes garés, et Asil l'a tuée. Le temps que je me dise que ce serait une bonne idée d'en parler à la police, les gamins étaient déjà partis en voiture avec le cadavre dans le coffre.

Adam faillit piler. À une autre occasion, l'idée d'un cadavre dans le coffre de la voiture des enfants l'aurait profondément contrarié, mais cela passa presque inaperçu après le nom d'Asil.

— Bran a envoyé le Maure ?

Asil acquiesça. Mercy et Adam eurent l'impression que...

— ASIL, acquiesça Mercy, et Adam sut qu'il n'avait pas mal entendu. Il a dit que c'était Charles qui l'envoyait, mais il parlait devant l'agent Armstrong du Cantrip.

Armstrong devait être l'agent fédéral qu'il avait trouvé chez Kyle, celui qui avait essayé de le convaincre d'attendre là-bas quand Adam avait voulu partir à la recherche de Mercy.

Celle-ci avait raison, c'était Bran qui avait envoyé le Maure pour assurer la protection de Mercy et Jesse. Le Maure, qui était tellement fou que son propre fils l'avait envoyé à Bran pour que celui-ci l'achève. Sauf que Bran, pour des raisons qui lui appartenaient, avait décidé de ne pas le faire.

Asil. Peut-être avait-il guéri de sa folie.

— Il a empêché cet enfoiré de ne faire qu'une bouchée de moi, dit Tad. J'avais affaire à plus fort que moi, et c'est un doux euphémisme. J'aurais peut-être été capable de retarder assez le spriggand pour permettre à Jesse et Gabriel de s'échapper avec les filles, mais tout juste, et il aurait fallu que je sorte tout ce que j'avais dans le ventre pour y arriver.

Il poursuivit en regardant d'un air sombre par la fenêtre :

— Et je n'en aurais pas eu suffisamment dans le ventre. Alors, heureusement qu'Asil est arrivé.

L'université avait changé Tad. C'était censé être le cas, Adam le savait. Mais en examinant Tad dans le rétroviseur un peu plus longtemps qu'il n'était raisonnable en conduisant, Adam avait peur qu'il ait acquis le genre d'expérience qu'un oisillon avait quand on le poussait du haut d'une falaise — au lieu de la branche la plus basse de l'arbre — et qu'il avait perdu des plumes dans la chute.

Adam aussi avait grandi de cette manière

Adam aussi avait grandi de cette manière.

Le Maure les attendait, appuyé contre un lampadaire, avec une expression d'ennui profond. Adam n'avait jamais rencontré Asil, mais il avait effectivement l'air mauresque, animal et dangereux. Qui d'autre cela aurait-il pu être ? Il ne portait aucune marque du combat, même s'il était difficile de discerner un bleu à cette distance. Les gens le regardaient depuis leur voiture en le dépassant, principalement, se dit Adam, parce qu'il ne portait qu'une chemise d'été. Il fallait un œil plus exercé que la moyenne pour voir exactement ce qu'était Asil.

Il gara la Corolla contre le trottoir et croisa brièvement le regard d'Asil. Le vieux loup lui adressa un sourire plein de compassion, et Adam se surprit à le lui retourner. Le trajet allait être difficile. Probablement plus pour Adam, qui était toujours tendu comme une corde de violon à la suite des meurtres de la matinée. Mais si la moitié des histoires qu'Adam avait entendues étaient vraies, Asil oscillait de manière précaire entre l'humain et la bête, et il ne serait pas non plus facile pour lui de se retrouver coincé dans une voiture avec un autre loup dominant.

Asil ouvrit la portière derrière Mercy et se glissa sur la banquette arrière. Dès que la porte se referma, l'envie de sauter à la gorge du loup inconnu saisit Adam, qui serra plus fort le volant. Il ne fallait pas qu'il conduise dans cet état. Mais sans l'objectif d'atteindre la maison de Kyle en un seul morceau, il était certain de commettre un acte regrettable.

— Adam, fit Tad en s'éclaircissant la voix, parce qu'il avait senti sans l'ombre d'un doute l'atmosphère s'alourdir dans la voiture, il faut qu'on passe par chez mon père avant d'aller où que ce soit

que ce soit.

— Pourquoi ?

Cela sortit plus comme un grondement que comme un véritable mot. Adam devait réduire au minimum le temps passé dans cette voiture avec l'autre loup, et ça ne cadrait pas avec un détour imprévu. La présence d'Asil lui faisait l'effet d'une démangeaison entre les deux omoplates.

— Parce que cette foutue épée n'était pas le seul artefact fae avec lequel Sliver et Spice se baladaient, et que Mercy se comporte bizarrement.

Oui, rugit la bête qui vivait dans son cœur. Il y a quelque chose qui cloche chez Mercy. J'ai essayé de te le dire, mais tu pensais que c'était seulement dû au combat. Mais ce n'est pas le cas. C'est comme ce qui s'est produit l'autre fois, quand on a échoué à la protéger.

Adam tourna le regard vers Mercy, qui le lui rendit avec de grands yeux et un demi-sourire.

— Je vais bien, dit-elle, ce qu'elle n'aurait jamais dit, si ça avait été le cas, en tout cas pas avec ce ton-là.

Elle aurait plutôt dû être en train de se disputer avec Tad ou d'émettre des remarques sarcastiques à propos d'inconnus.

— Frotte-toi le nez, lui demanda Tad.

Elle se frotta le nez.

— Tapote-toi le genou.

Elle s'exécuta de nouveau.

— Tousse deux fois.

Elle mit la main devant sa bouche et toussa.

— Vous avez déjà vu Mercy obéir à trois ordres à la suite sans discuter ?

N'étant pas doté du don de double vue ou de la capacité d'entendre la bête intérieure d'Adam, Tad pensait devoir le convaincre.

— Pas même quand c'est Bran qui lui donne des ordres, acquiesça Adam en appuyant sur l'accélérateur.

Si la tension avait été forte auparavant, ça n'était rien comparé à la situation présente... et ça n'avait rien à voir avec le Maure.

Adam voulait tuer quelqu'un, n'importe qui si ça voulait dire que Mercy redeviendrait normale. Le volant gémit entre ses doigts. Il se força à desserrer les poings et se concentra pour ne pas perdre le contrôle de lui-même.

L'autre loup-garou faisait de son mieux pour lui faciliter la tâche en gardant le silence le regard braqué sur sa fenêtre pour éviter de croiser celui d'Adam. Adam appréciait l'attention et faisait son possible pour lui rendre la politesse autant que faire se pouvait avec la vague de colère qui menaçait de l'aveugler.

— Qu'est-ce qu'ils ont utilisé ? Et que peut-on y faire ?

Il parlait les dents serrées, luttant pour garder sa forme humaine et rouler droit. Il serra encore les mains, et quelque chose sembla céder dans le volant. Quand cela ne sembla pas affecter sa capacité à braquer, Adam décida de ne pas y prêter plus d'attention.

— J'ignore comment on peut l'aider, admit Tad. Mais mon père le saura. Il ne peut plus utiliser de téléphone : Mercy l'a appelé hier, et les hautes sphères ont donc décidé de le priver de ce privilège. Mais j'ai un moyen de le contacter à la maison.

OK. Zee était un ami. Adam inspira profondément et tenta

de convaincre son loup que se métamorphoser maintenant était véritablement une très mauvaise idée.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

Il ne connaissait rien à la magie fae, mais ne pouvait s'empêcher de demander. Peut-être était-ce quelque chose qui finirait par s'estomper.

— Un artefact. Des menottes en os, expliqua Tad. C'est censé rendre les prisonniers dociles. Avant qu'Asil la tue, est-ce que Spice t'a mis des menottes, Mercy ?

— Juste une, pépia joyeusement Mercy. Mais je me suis changée en coyote et je l'ai enlevée. Asil a mis les menottes dans le coffre avec le cadavre.

— Si c'est bien le cas, intervint Asil, pourquoi est-ce que ça ne s'est manifesté qu'après la bataille ? Elle n'était pas précisément docile quand elle s'est jetée sur le fae dans l'appartement.

— Je ne sais pas, admit Tad. Peut-être parce qu'il n'y a eu qu'une seule menotte. Peut-être parce qu'elle ne l'a pas portée très longtemps. Mais vous le voyez, Adam, n'est-ce pas ? Il m'a fallu un moment pour être sûr.

— Oui.

Sa bête l'avait tout de suite remarqué et avait réagi frénétiquement, mais Adam avait refusé de voir ce qui clochait.

La maison de Zee se trouvait à moins de deux kilomètres du lycée de Kennewick, une petite demeure victorienne nichée dans un petit ensemble de maisons datant du temps où Kennewick était un micronœud de transport faisant le lien entre le fleuve et la voie ferrée. La maison aurait eu besoin d'un petit coup de

peinture et de quelques travaux sur le porche. Le jardin était minuscule, comme c'était souvent le cas à l'époque où l'usage des chevaux signifiait que la distance entre les maisons avait une plus grande importance. Le jardin et la maison étaient ceints d'une grille en fer forgé dont la finesse semblait parfaitement appropriée au logis d'un fâe qui avait reçu le baiser du fer.

Adam posa la main sur l'épaule de Mercy et ouvrit la marche vers l'entrée de la maison. Même à travers son sweat-shirt, il pouvait sentir l'argent qui courait dans ses veines.

Tad tourna la poignée sans déverrouiller la porte, mais Adam eut le sentiment qu'il l'avait déverrouillée d'une autre manière. Mercy aurait pu le dire, parce qu'elle sentait bien mieux la magie que lui.

La maison de Zee contenait peu de meubles, et des meubles pas très raffinés malgré les ornements victoriens de la maison tels les lustres et les lambris. Dans le salon, il y avait un canapé et un fauteuil assortis qui semblaient confortablement usés. Une télé à écran plat ornait le mur entre deux bibliothèques intégrées remplies de livres de poche. Un tapis fait main adoucissait le sol en bois massif.

À droite, une porte ouvrait sur une cuisine-salle à manger avec une table pour deux datant des années 1950 qui avait passé le stade du vieillot et était devenu vintage. Sur le mur près de la table se trouvait une grande photo d'un jeune homme à l'air sérieux qui ressemblait beaucoup à Tad. Il portait un costume et était accompagné d'une jolie femme en tenue de mariée avec une coiffure bouffante comme c'était à la mode plusieurs décennies plus tôt. Son sourire radieux éclairait la pièce, même en ne

provenant que d'une photographie.

Mercy ralentit un instant devant la photo.

— Viens, Mercy, lui dit Tad, et elle obéit aussitôt.

— C'est bon, on a compris, gronda Adam, incapable de réprimer sa colère, même si ce n'était pas la faute de Tad. Ça suffit.

Asil n'avait pas prononcé un mot, se contentant d'observer les événements. Il ne protesta pas quand Adam ralentit pour éviter d'avoir l'autre loup derrière lui.

Tad leur fit emprunter l'escalier étroit et raide typiquement victorien qui menait au premier étage, puis les mena le long d'un couloir. Au bout de celui-ci se trouvait une demi-porte de cinquante centimètres sur soixante-quinze, le genre qui aurait pu ouvrir sur un panier à linge ou une desserte. Comme elle se trouvait près de la salle de bains, Adam aurait parié sur le panier à linge.

Tad saisit la poignée et ferma les yeux. Mercy tressaillit et se rapprocha d'Adam en regardant fixement le sol, cherchant à s'éloigner du mur. Adam pouvait sentir son malaise, et il passa un bras autour de ses épaules. Ses sentiments se lisaient clairement sur son visage, or Mercy aurait refusé de montrer sa peur si elle avait eu le choix. Elle observait le mur comme s'il y avait un monstre en train de ramper à l'intérieur.

— Ils ne se sont pas contentés de la rendre docile, fit remarquer Adam.

— Non, reconnut Tad, la main toujours sur la poignée. Je pense que ça lui vole son libre arbitre. Ainsi, elle est disposée à répondre aux questions, obéir aux ordres... et ne cache pas sa

peur si quelque chose l'effraie. Tout va bien, Mercy, ajouta-t-il en la voyant s'éloigner encore de lui. C'est de l'ancienne magie, mais elle me connaît, et elle ne fera de mal à personne ici et maintenant.

— Soigneusement formulé pour un fae qui n'a pas l'obligation de dire la vérité, dit Asil.

Tad se tourna vers le loup et lui répondit calmement :

— Je suis toujours prudent avec la vérité. C'est une chose puissante qui mérite le respect.

— Bien sûr, répondit Asil, quand vous serez plus vieux, vous aussi vous vous retrouverez à supposer que personne sauf vous n'a cure des choses importantes. Je ne voulais pas vous offenser : vous m'avez simplement surpris.

— Qu'est-ce que tu vois ? demanda Adam à Mercy, qui regardait quelque chose que lui n'arrivait pas à percevoir.

— De la magie, lui répondit-elle, de la vieille magie fae qui remonte de la cave vers la main de Tad comme un chat qui attend une friandise.

Elle contempla Tad et parut un instant plus fae que lui.

— Elle t'aime bien, mais n'est pas très contente de nous voir.

Tad lui sourit d'un air rassurant.

— Elle saura se tenir.

Le bouton de porte en verre laiteux tourna de lui-même, ce qui déplut à Adam autant que la description que venait de lui faire Mercy. Il n'avait pas la capacité de sentir la magie, à moins qu'elle soit très forte, et il n'aimait pas ce qu'il ne pouvait pas percevoir.

Quand Tad éloigna sa main de la porte, celle-ci s'ouvrit sur des marches en bois sombre encore plus étroites et raides que celles qu'ils venaient de gravir. Elles formaient un escalier en colimaçon qui s'insérait dans l'étroit placard à linge et ne s'élevait que sur quatre marches avant de tourner.

Tad s'avança, et Adam entendit le bois brut du haut de la porte s'accrocher dans le tissu de sa chemise. Asil lui emboîta le pas, et Adam poussa Mercy devant lui dès que les pieds du vieux loup disparurent dans l'escalier.

Le passage était étroit, même pour Mercy qui se cogna le genou et cessa d'avancer en faisant la grimace.

— Ça va ? lui demanda-t-il, la main posée sur sa cheville.

— Non, répondit-elle d'un ton indifférent. Pas vraiment. C'était le genou que j'ai amoché dans l'accident, et il y a un fantôme.

— Un fantôme ?

Il savait que Mercy pouvait voir les fantômes, mais elle ne le lui disait pas, en général, lorsqu'elle en apercevait un. Elle lui avait expliqué une fois que la plupart des fantômes n'étaient que de tristes souvenirs et que ceux qui étaient presque vivants le supportaient mieux s'ils ignoraient qu'elle pouvait percevoir leur présence. Adam s'était dit qu'il y avait quelque chose d'important dans tout cela, mais n'avait pas essayé d'en savoir plus.

— Moui, répondit Mercy. Juste devant moi. Je crois que c'est celle qui regarde parfois par la fenêtre de la salle à manger de Zee.

Adam ne voyait rien, en dehors du dos de Mercy à cause de

ce maudit escalier en colimaçon, mais il aurait probablement été incapable de voir un fantôme même dans une large pièce.

— Tu peux la faire bouger ? demanda-t-il.

— Je crois que c'est une répéteuse, dit Mercy sur un ton hésitant.

Un fantôme répéteur, elle le lui avait expliqué, était un fantôme qui ne réagissait pas à l'environnement et se contentait de répéter la même action inlassablement, toujours au même endroit le plus souvent, et parfois à la même heure de la journée. C'était plus une empreinte que la réminiscence d'une véritable personne.

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle pleure.

La voix de Mercy s'affermir, et elle sembla un peu plus elle-même.

— C'est ce qu'elle fait aussi à la fenêtre. Je me demande si elle était aussi pleurnicharde de son vivant.

Adam avait conscience d'entendre Tad et Asil discuter quelque part au-dessus d'eux, mais son attention était concentrée sur Mercy, et il ne put réagir assez rapidement lorsque Tad dit :

— Mercy, qu'est-ce qui vous retient ? Allez, montez !

Elle gravit les marches sans plus prêter attention au fantôme. Il était trop tard pour intervenir, alors Adam se contenta de la suivre. Il ne vit rien d'inhabituel, ne sentit même pas un frisson, mais quand il arriva en haut ce fut pour trouver une Mercy tremblante et les lèvres pincées.

— Mercy, ça va ? s'inquiéta-t-il.

Elle le regarde en secouant la tête d'un air solennel

Elle le regarda en secouant la tête d'un air solennel.

— J'avais tort. Ce n'était pas une répéteuse. (Elle se frotta les mains l'une contre l'autre et regarda par-dessus son épaule.) Mais elle ne peut pas entrer ici.

— Qui ça ? demanda Asil.

— Qu'est-ce que ça change que ça n'ait pas été une répéteuse ?

La mine de Mercy ne plaisait pas à Adam : elle était trop pâle, et la sueur perlait à son front.

— Ça signifie qu'elle a essayé de s'accrocher à moi, soupira Mercy en serrant ses bras contre sa poitrine et en sautillant sur place.

— Qui ça ? répéta Asil.

— Une minute ! rugit Adam, mais il parvint à ne pas regarder Asil et à éviter une escalade regrettable.

Un grondement d'avertissement fit vibrer la poitrine du vieux loup.

— Désolé, fit Adam au prix d'un effort visible. Mercy, je peux faire quelque chose ?

Elle secoua la tête.

— Non. Ça va. C'est simplement que ça ne m'était jamais arrivé. Elle s'est accrochée à moi, et je n'arrivais pas à lui dire de partir. (Elle réprima un frisson.) Mais Zee a protégé cette pièce avec des barrières magiques, et elle n'a pas pu me suivre.

Elle avait couru un danger en présence d'Adam, et celui-ci n'avait rien pu faire. Il l'avait laissée garder ses distances parce qu'elle n'était pas très friande de câlins en public, et dans son état ce n'était de toute façon pas conseillé. Mais quand elle se mit à claquer des dents, il l'attira dans ses bras. Elle avait la peau

... à craquer des dents, il l'attrapa dans ses bras. Elle avait la peau glacée et se laissa aller contre lui. Elle était tout en muscles et en os... et serait terriblement offensée si elle devinait qu'Adam la pensait fragile. Mais sans son immense force de caractère, elle était tellement... petite.

Elle cessa de grelotter presque immédiatement. Elle regarda par-dessus l'épaule d'Adam et répondit à Asil.

— C'était un fantôme. Je l'ai parfois vu traîner dans la maison.

— Notre maison est hantée ? s'exclama Tad d'un air surpris.

— Elle ne vous dérange pas, répliqua Mercy sur un ton défensif.

Elle s'éloigna un peu, et Adam relâcha son étreinte.

— Je vous l'aurais dit, si elle vous avait posé un problème.

Jugeant que la crise avait été évitée de justesse, Adam regarda autour de lui. Ils se trouvaient dans une pièce longue et juste assez large pour se tenir à trois de front. Le sol était couvert de plusieurs couches de tapis persans qui semblaient valoir une petite fortune. Des bibliothèques dépareillées couvraient l'un des murs en longueur, certaines en bois ouvragé à la main tout droit sorties d'un musée, d'autres seulement constituées de parpaings et de planches en bois brut. Les deux étagères supérieures de chacune de ces bibliothèques supportaient une sélection d'objets en métal non peint. Les autres étaient remplies de toutes sortes d'armes tranchantes. Les livres, qui étaient nombreux, étaient empilés sur le sol à l'autre bout de la pièce. Le mur qui faisait face à la porte par laquelle ils étaient entrés était complètement occupé par un énorme miroir.

— Tu peux fermer la porte, Mercy ? demanda Tad en s'avançant vers le miroir. Je n'active pas le miroir tant qu'elle est ouverte.

Adam atteignit la porte avant que Mercy puisse faire un geste et referma le battant au nez du fantôme. Le fait qu'elle continue à obéir aveuglément aux ordres ne lui plaisait décidément pas, même s'il était persuadé que Tad n'avait pas voulu exploiter cela. Il savait que donner des ordres à Asil ou à Adam dans les circonstances actuelles n'était pas la meilleure des idées, et avait donc fait appel à Mercy.

Mercy effleura la porte fermée.

— Il y a une sorte de magie, murmura-t-elle.

— Des protections, confirma Tad sans se détourner du miroir. Pratique pour éloigner fantômes et espions.

Il toqua trois fois sur le miroir et dit :

— *Spiegel spieg'le finde, Vaters Bild und Stimme,
in der Tiefe Deiner Sinne, seiner Worte seiner Form,
meiner Worte meiner Form, führe, leite, führ'
zusammen,*

*deiner Wahrheit Bindeglied,
verbinde unsere Wirklichkeiten,
Wesen und Natur im Lied !*

— Miroir, mon beau miroir, murmura Asil quand Tad eut terminé.

— Chut, fit Tad, ce n'est pas ce miroir-là. Il a été cassé, et bon débarras. Ne donnons pas de mauvaises idées à celui-ci, par pitié.

Adam ne sut dire s'il était vraiment sérieux.

Après quelques minutes pendant lesquelles le miroir ne fit rien de plus intéressant que de refléter les personnes présentes dans la pièce, Asil commença à examiner les objets sur les étagères, mais en gardant les mains dans les poches. Cela lui donnait une bonne excuse pour tourner le dos à Adam, ce que ce dernier appréciait à sa juste valeur.

Mercy s'accroupit pour mieux voir les livres. La plupart étaient de vieux ouvrages en allemand. Mais Adam remarqua la présence de quelques romans policiers plus récents, et ce qui ressemblait bien à une collection complète en poche de comics *Doc Savage* numérotés de 1 à 96. Mercy tendit la main vers un vieux grimoire, et l'instinct d'Adam le poussa à lui saisir la main.

— Ce n'est pas prudent de fouiller dans les affaires d'un vieux fae grincheux, lui rappela-t-il.

— Mais c'est ce grimoire qui veut que je le touche, expliqua-t-elle d'un ton naïf.

— Raison de plus pour ne pas le faire, insista Adam en gardant sa main prisonnière.

Un prisonnier docile, pensa-t-il, est censé obéir à tous les ordres qu'on lui donne, qui que soit ce « on »... même s'il s'agit d'un objet. Il se demanda si le fantôme lui aurait posé autant de problèmes si elle avait eu tout son libre arbitre. Il jeta un coup d'œil en direction du miroir, mais il continuait à bêtement refléter la pièce.

— Tad, que se passe-t-il ?

— Chut, répondit le jeune homme. Pas si fort. On pourrait nous entendre de l'autre côté du miroir. Il arrivera dès qu'il le pourra.

— Il y a beaucoup de métal dans cette tanière de fae, constata Asil à mi-voix. Et tant de magie que j'ai le nez qui me démange.

— Zee est forgeron, répondit Mercy sur le même ton en s'appuyant contre Adam. Il a reçu le baiser du fer. Siebolt Adelbertsmiter.

— Le Forgeron Noir de Drontheim ? s'étrangla à moitié Asil, la mine soudain tendue.

— C'est lui, acquiesça Tad en détournant le regard du miroir parce que Asil était plus intéressant.

Enfin, c'était la raison pour laquelle Adam regardait le vieux loup. Heureusement, ce dernier avait le regard braqué sur Tad.

— Votre père, c'est Loan Maclibhuin, le Forgeron Noir de Drontheim ? insista Asil en se tournant vers Adam, mais en baissant le regard juste au dernier moment. Vous êtes vraiment certain de vouloir contacter Maclibhuin ? Vous savez vraiment qui c'est ?

— Il s'est adouci en prenant de l'âge, l'assura Mercy avant qu'Adam puisse ouvrir la bouche, et sa voix semblait normale. Il ne tue plus les gens qui l'agacent. Il ne fabrique plus d'armes dingues qui causeront inévitablement plus de problèmes qu'elles n'en résoudreont, tout ça parce qu'il était dans un mauvais jour et avait envie de détruire une civilisation ou deux.

Tad réprima un ricanement.

— Il apprécie Mercy. Il nous aidera.

Soudain épuisé, aussi bien par le contrôle absolu qu'il exerçait sur lui-même que par les événements de ces derniers jours, Adam s'assit en tailleur sur le tapis et attira Mercy sur ses

genoux, là où elle ne courait aucun risque.

Celle-ci poussa un couinement de surprise, mais ne se débattit pas. Il lui dit :

— Impossible de savoir combien de temps cela va prendre au vieux fae pour nous répondre. C'est idiot de rester debout. Tu as mal au genou.

Il avait remarqué qu'elle évitait de s'appuyer dessus.

— L'accident, puis le coup que je me suis donné sur la marche, lui expliqua-t-elle en se détendant dans ses bras. Mais c'est surtout ma joue qui me fait mal. Tomber du deuxième étage n'a pas arrangé les choses.

— Attendez un instant, dit Tad en se ruant dans l'escalier et en refermant la porte derrière lui.

— Il nous a laissés seuls au cœur du pouvoir de son père, constata Asil.

— Parce que je vous tuerais si vous vous permettiez quoi que ce soit, répondit Adam d'un ton léger. Tad sait qu'il peut compter sur Mercy et moi. Et si vous pensez qu'ici se trouve le cœur du pouvoir de Zee, vous vous trompez cruellement. C'est une cachette comme il en a probablement une cinquantaine aux quatre coins du monde. C'est un vieux fae complètement paranoïaque.

Adam comprenait la paranoïa. C'était un attribut utile quand on voulait protéger les gens qu'on aimait.

Asil ne répondit rien, ce qui était probablement la meilleure des choses à faire. Il leur fallait plus d'espace avant de pouvoir vraiment coexister sans problème. Tad revint en gravissant les marches quatre à quatre, équipé d'un jeu de cartes et d'une

valisette à jetons de poker.

Mercy prit une brusque inspiration, et Adam l'interrogea du regard. Elle n'aimait rien de plus que se plaindre des particularités des loups-garous auprès de témoins compatissants. Il avait toujours trouvé ça mignon... et utile. Il attendit quelques instants, mais elle ne dit rien.

Adam posa la main sur sa joue et la força gentiment à regarder en direction de Tad. Il vaudrait mieux que ce soit elle qui lui explique la situation. Tant qu'Adam et Asil n'auraient pas été présentés l'un à l'autre dans les règles, sur le territoire d'Adam, selon un protocole bien établi pour éviter les effusions de sang, il serait trop facile d'offenser Asil. Adam et lui avaient mis toute leur énergie dans le fait de ne pas se préoccuper l'un de l'autre jusqu'à présent.

— Mercy, tu peux expliquer à Tad pourquoi ce serait une mauvaise idée de jouer au poker ? lui demanda-t-il.

— Asil et Adam ne se connaissent pas, expliqua-t-elle gentiment. Et même si c'était le cas... le poker n'est pas vraiment un bon jeu pour des loups-garous. (Elle réfléchit un instant.) Ou plutôt, c'est un jeu trop adapté à leur état d'esprit. On se retrouverait avec des cadavres sur les bras.

Tad consulta les deux loups-garous du regard.

— Une belote ? suggéra-t-il. Ou un pouilleux. Un rami ! Je sais que vous jouez au rami parce que c'est Warren qui m'a appris à jouer quand j'étais petit.

— Dis-lui, répéta Adam à Mercy.

— Pas de jeu entre deux loups dominants tant qu'ils ne se connaissent pas et n'ont pas établi fermement leur ordre de

dominance. Il y a eu une histoire de partie d'échecs sanglante dans la meute du Marrok quand j'avais six ou sept ans. Bran y a mis fin, mais pas avant que l'un des loups se prenne une pioche dans le mollet.

Elle continua à instruire Tad sur le même ton indifférent.

— Adam et Warren pourraient jouer ensemble, par exemple, parce que, même si ce sont deux loups dominants, Adam est de manière incontestable à leurs yeux le plus dominant des deux. Perdre une partie ne fera aucune différence. Mais pas pour Darryl et Warren qui sont respectivement second et troisième dans la hiérarchie de la meute. Ils jouent à LTDTPBECD lors des parties de jeu en réseau de la meute, mais dans le même camp, toujours dans le même camp.

Tad considéra Mercy d'un air interrogateur.

— Pas de poker. Pas de rami. Et surtout pas d'échecs si on veut éviter de se retrouver avec une pioche dans le mollet. Mais j'ignorais que tu jouais à LTDTPBECD.

— Chez les loups-garous, confirma Mercy d'un air solennel, on ne plaisante pas avec les jeux.

Elle était tellement mignonne qu'Adam sentit son cœur se serrer. Mais c'était aussi une joueuse redoutable à LTDTPBECD. La meute les forçait à jouer dans des équipes opposées pour avoir une chance de gagner.

— Ça fait un bon moment que j'ai jeté mon Mille Bornes, commenta Tad d'un ton sarcastique. Du coup, je vais me faire un petit solitaire et vous laisser vous tourner les pouces.

Épuisé, inquiet et d'humeur maussade, Adam s'appuya contre le mur et ferma à moitié les yeux, un vieux truc de soldat.

Il n'était ni totalement éveillé, ni vraiment endormi. Mais le moindre bruit, le moindre changement dans la lumière, le moindre effluve saurait le tirer de ce demi-sommeil.

Tad s'assit devant le miroir et disposa ses cartes pour une partie de solitaire. Il en fit trois à la suite et perdit à chaque fois : Tad ne trichait jamais.

Asil semblait satisfait de pouvoir étudier les petits jouets de Zee tant que ça le gardait à distance respectable d'Adam. Le Maure ne ressemblait pas vraiment à ce à quoi s'attendait Adam. Bien moins fou – et aussi bien plus expert dans cette danse qui permettait à chacun de rester en vie dans une pièce fermée avec deux loups dominants qui ne se connaissaient pas – que sa réputation l'aurait laissé supposer. Bran savait en général ce qu'il faisait, et cela semblait encore être le cas concernant sa décision d'envoyer Asil à la rescousse.

Mercy ne dormait pas, se contentant de rester tranquillement assise sur ses genoux. Elle aimait les câlins lorsqu'ils étaient seuls. Il décida d'en profiter parce que ça calmait un peu la bête en lui. Le loup était persuadé que tant qu'il la tenait dans ses bras, personne ne pourrait la toucher.

Et Adam non plus ne le pourrait pas. Pas pendant un moment.

Mercy posa la main sur la joue d'Adam, et il sentit l'argent lui picoter la peau. Il ne réagit pas, parce qu'il avait plus besoin de son contact qu'il ne craignait la brûlure... et après tout, c'est elle qui s'était sacrifiée pour lui, pas vrai ? Peut-être qu'une partie de son absence de réaction était due à la culpabilité, au sentiment qu'il méritait de souffrir parce qu'il lui avait fait courir

un danger.

Elle se pencha de nouveau en avant pour lire les titres des livres. Il rouvrit les yeux pour s'assurer qu'elle n'essaierait pas d'atteindre le livre qui l'avait déjà appelée.

Zee avait posé un manuel universitaire de métallurgie à côté d'un grimoire à la reliure de cuir et au titre indéchiffrable, entre la dorure à moitié effacée et la police de caractères gothiques. Et, juste hors de portée de main, se trouvait le petit volume avec une reliure en lin et dont la couverture tordue l'avait fascinée un peu plus tôt. Mercy se tortilla quelques instants avant de s'immobiliser en ôtant précipitamment ses mains du visage d'Adam.

— Je t'ai brûlé, murmura-t-elle, horrifiée.

Tad leva les yeux d'une nouvelle partie, et même Asil jeta un coup d'œil dans leur direction, avant de consacrer de nouveau son attention aux jouets faes sur les étagères.

— Je suis un loup-garou, la rassura gentiment Adam. Ça ne me tuera pas.

Elle lui lança un regard perplexe, et il referma les yeux.

— Ça va, Mercy. C'est déjà cicatrisé.

Il voulait lui dire de ne pas s'inquiéter, mais peut-être qu'elle lui obéirait. Non pas parce qu'elle aurait choisi de suivre son conseil, mais à cause de ce maudit artefact fae qui la rendait obéissante. Une Mercy obéissante parce que dépouillée de son libre arbitre... C'était une abomination.

Elle se roula en boule en rangeant les mains à un endroit où elles ne risquaient pas de le toucher accidentellement et ferma aussi les yeux... Il le savait parce que les siens à lui étaient presque clos, mais pas tout à fait.

presque clos, mais pas tout à fait.

« C'est pour mieux te voir, mon enfant, dit le Grand Méchant Loup. »

Il vit aussi autre chose. Adam avait l'habitude de repérer la position des éléments de son environnement : une sorte de conscience totale de la situation. Ça lui avait sauvé la peau à de nombreuses reprises. Et il était particulièrement attentif à tout ce qui pouvait tenir lieu d'arme.

L'une des armes blanches sur une étagère avait bougé. Il ne la vit pas en plein mouvement, mais quand ils étaient arrivés, elle se trouvait à l'arrière de l'étagère inférieure de la bibliothèque près du miroir. À présent, elle était au milieu de l'étagère et près de tomber du bord.

Il se demanda si elle n'était pas en train de pourchasser Asil, aussi lentement que ce fût.

C'était un couteau de chasse à la lame sombre à peine piquetée de rouille. La poignée avait une forme de bois de cerf. Quand il ferma un peu plus les yeux, et tourna la tête de manière que le couteau soit à la limite de son champ de vision, il vit que la lame était ornée de runes sur toute sa longueur. Mais dès qu'il regardait directement, les runes disparaissaient.

Comme Adam prenait bien soin de ne pas regarder directement la lame, il remarqua que quelque chose semblait se produire dans le miroir.

Ses coins s'obscurcissaient et, peu à peu, il cessa de refléter la pièce et ressembla plus à une énorme photo d'un épais rideau de soie grise qu'à un miroir. Adam leva la tête pour voir plus clairement. Dès que l'obscurité gagna tout le miroir, une rose de cuivre s'épanouit en son centre, comme s'il faisait très froid et que

givre s'épandait en son centre, comme si un courant d'air tiède et humide venait de quelque part et que quelqu'un soufflait dessus avec une haleine tiède et humide. La glace forma une brume aux allures de toile d'araignée cristalline sur toute la surface du miroir.

Quand elle atteignit les bords, une ligne plus sombre se dessina au centre du miroir, et des mains aux longs doigts sombres et aux paumes calleuses sortirent de la surface de verre et écartèrent les deux pans de gris, envoyant quelques flocons de neige voler sur un des tapis.

Zee sortit du miroir. Tad leva les yeux et rassembla ses cartes alors que sa partie était loin d'être terminée. Asil plissa les paupières et adopta une posture défensive, jambes écartées, prêt à tout. Mercy tourna la tête et dit :

— Hé, salut Zee. Ça faisait longtemps.

Le Zee qui était sorti du miroir n'était pas celui dont Adam avait l'habitude. Disparu le glamour qu'il avait réservé au monde extérieur. Ce n'était plus le vieil homme maigrichon et dégarni : son véritable visage aux traits acérés était à la fois sans âge et vénérable, et sa peau avait la couleur du chêne fumé. Son corps avait la musculature d'un homme qui avait passé sa vie devant les flammes d'une forge à plier le métal à sa volonté, de larges épaules et des muscles saillants qui étaient le fruit d'un travail acharné.

— Mercedes, dit-il, qu'as-tu fait à tes lèvres ?

Mercy porta les doigts à sa bouche mais ne répondit pas. Adam trouva que c'était bon signe.

La chevelure d'or blanc de Zee formait comme une cascade de blé pâle sur ses épaules. Il portait, de manière incongrue, un jean noir, une chemise à carreaux grise avec une tache d'huile de

moteur sur le poignet, et ses vieilles bottes coquées.

Asil retroussa les lèvres et gronda doucement.

— Paix, petit loup, rétorqua Zee de la manière grincheuse et impatiente qui était la sienne. Cela fait bien longtemps que je n'ai plus chassé les membres de ton espèce. Et dans mon souvenir, tu t'en es sorti avec les honneurs. Pas de quoi tenir rigueur à quiconque.

Le vieux fae se tourna vers Tad, qui avait posé le jeu de cartes sur la valisette de jetons avant de se relever.

— Qu'y a-t-il de si grave pour que tu m'appelles, Tad ?

— À peu près tout, reconnut Tad. Je suis vraiment heureux de te voir. Je ne sais pas exactement par où commencer.

— Si ça peut aider, dit Zee, j'en suis resté au moment où quelqu'un avait apparemment enlevé toute la meute. Aux dernières nouvelles, Mercy t'avait envoyé surveiller Jesse et Gabriel pendant qu'elle allait voir comment allait Kyle. Je vois que tu es parvenue à secourir au moins l'un des loups, Mercy.

— Adam s'est secouru lui-même, lui répondit Mercy. Et pour mes lèvres, c'est à cause de l'argent.

Zee se rapprocha d'elle, les sourcils froncés. Adam se releva et entraîna Mercy avec lui, réticent à laisser cet étranger avec les yeux et la voix de Zee l'approcher alors qu'il était en position de vulnérabilité.

— L'argent ?

Mercy expliqua comment Coyote lui avait dit de changer les règles du jeu, et comment elle avait donc bu l'argent qui se trouvait dans le corps d'Adam. Ce dernier avait bien l'intention d'échanger quelques mots avec Coyote la prochaine fois qu'il le

verrait... non que ça serve à grand-chose. Mercy revint ensuite en arrière pour expliquer comment Stefan l'avait aidée à secourir Kyle, et raconta tout le reste jusqu'au moment où elle avait escorté Asil jusqu'à chez Sylvia.

— Et j'ai donc demandé à Jesse et Gabriel d'emmener les petites chez Kyle, conclut Mercy.

— Dans la voiture de Marsilia, qui a à présent un gros trou dans la carrosserie ainsi qu'un cadavre dans le coffre, résuma Zee.

— Ça semble pire que ça ne l'est en réalité, lui assura-t-elle.

— Non, la contredit Adam, c'est aussi affreux que ça en a l'air.

— Tu connais ces assassins ? demanda Zee à Tad.

— C'étaient Sliver et Spice.

Tad s'adossa contre la bibliothèque à côté de lui et attrapa le couteau de chasse juste avant qu'il tombe par terre. Il le considéra d'un œil perplexe et le remit dans le coin d'où il était parti.

— Reste là, toi, lui dit-il.

Zee sourit, et ressembla soudain beaucoup plus au Zee qu'Adam connaissait.

— Je te souhaite meilleure chance que moi avec lui, ricana-t-il en désignant le couteau. Il n'aime pas rester en place quand il se passe des trucs intéressants. Comment sais-tu qu'il s'agissait de Sliver et Spice ? Ils sont tous deux très doués pour cacher qui ils sont.

— Voilà, répondit Tad en lui tendant le petit morceau de métal qu'était devenue à présent l'épée du fae. C'est à toi. Sliver

l'a utilisée contre Asil, qui l'a combattu avec une batte de baseball. Et Sliver a dû laisser tomber son glamour pour pouvoir tenir la route.

Il y avait une pointe d'admiration inconditionnelle dans la voix de Tad.

— Le Maure n'a pas besoin d'une vulgaire lame magique pour triompher du Mal, murmura Mercy, s'attirant un regard intrigué d'Adam.

Zee prit l'objet des mains de Tad et, dans les siennes, il se transforma de nouveau en lame. Mais cette fois-ci, elle était noire comme la nuit et seulement longue d'une soixantaine de centimètres.

— Bien sûr que non, dit Zee, un peu surpris qu'Asil ait triomphé de l'une de ses lames.

Mais il se dérida soudain, et il ajouta :

— En même temps, il m'a tenu tête trois semaines durant, en plein hiver, dans les Alpes. Il est logique qu'un spriggand n'ait eu aucune chance, même avec une arme telle que celle-ci.

— Sliver s'est enfui, dit Tad, mais pas avant qu'Adam apparaisse de nulle part et lui subtilise l'épée.

— Ce n'est pas pour ça que tu m'as appelé, fit remarquer Zee.

Il ne regardait pas Mercy, mais Adam sentait que son attention était dirigée sur elle.

— En effet, admit Tad. Mercy, touche-toi les orteils et tourne sur toi-même trois fois.

Adam comprenait pourquoi Tad devait faire cela, mais il ne put réprimer un gémissement contrarié.

— Arrête de lui donner des ordres, prévint-il Tad.

Il n'était pas en colère, pas après Tad, en tout cas. Mais son obéissance béate donnait envie à son loup de sortir de son corps. La dernière fois qu'elle s'était retrouvée engluée dans ce type de magie, on l'avait violée, et lui comme son loup s'en souvenaient parfaitement.

— Paix et Quiétude, aussi connu sous le nom de Don de la reine des fées, constata Zee d'un air contemplatif qui fit penser à Adam qu'il n'était pas le seul que la docilité de Mercy dérangeait. J'avais entendu dire que cet artefact avait refait surface. Sliver et Spice sont partis avec ?

Adam bloqua Mercy avant qu'elle finisse son deuxième tour.

— Tu n'as plus à lui obéir, Mercy. Arrête.

— Non, répondit Asil. Les menottes sont dans le coffre, avec le cadavre de la femme qui est très probablement Spice. (Il grimaca.) C'est à cause du groupe qu'elle s'appelle comme ça ?

Tad ne put s'empêcher de sourire.

— À moins qu'elles aient déjà été là il y a quelques siècles, non.

— Sliver est seul ? demanda Zee, ressemblant un instant à un loup en chasse. Intéressant.

Puis il regarda de nouveau Mercy, et l'inhumanité disparut de son visage.

— Voler le libre arbitre de quelqu'un a toujours été un talent fae rare et difficile d'accès, expliqua Zee. C'est un sort qui fonctionne mieux sur ceux qui sont endormis, ou ceux qui sont heureux.

Mercy frissonna comme si elle avait encore froid.

— Je n'aime pas être docile.

Adam la serra contre lui et souhaita être capable de revenir en arrière pour tuer la femme qui lui avait fait ça avant qu'elle puisse lui faire du mal. Il souhaita au moins pouvoir la protéger de ces souvenirs, parce que si tout cela lui faisait se remémorer l'expérience, ce devait être la même chose pour elle. Il s'étrangla de rage... et Mercy lui tapota le bras d'un geste rassurant.

Zee croisa son regard et hocha la tête d'un air grave, et Adam sut qu'il n'était pas le seul mécontent qu'un tel sort ait encore frappé Mercy.

— Paix et Quiétude a été conçu comme un cadeau à une reine des fées qui avait amené dans sa cour le fils de la mauvaise fae.

Ils avaient déjà eu affaire à une reine des fées. Ce n'était pas vraiment des reines dans le sens humain du terme, mais elles avaient un don qui leur permettait de réduire humains et faes en esclavage. Un peu comme la reine des abeilles, elles entretenaient des cours qui avaient pour but aussi bien de les nourrir que de les divertir. Ce n'était pas le genre de fae qu'Adam préférait.

— Elle n'a pas survécu longtemps, poursuivit Zee, parce que les menottes ne fonctionnent qu'un temps limité sur les faes, même si l'effet peut être plus permanent sur les humains.

Zee prit le menton de Mercy dans la main et planta son regard dans le sien.

— Celle qui a offert les menottes à la reine des fées voulait le retour de son fils. Une fois la reine morte, tous les humains et les faes de sa cour sont retournés à leur ancienne vie.

Sans le glamour, ses yeux gris ardoise étaient plus brillants, d'une couleur plus étrange qu'habituellement.

— Prends garde aux cadeaux d'un fae, murmura Mercy.

— Et aux Grecs porteurs de présents, enchaîna Zee sans hésiter.

— Comment peut-on briser le sort ? demanda Adam. La mort de la femme n'a pas semblé régler le problème.

— Un baiser d'amour véritable, répondit Mercy, même si c'était à Zee qu'Adam s'adressait. Mais je ne peux pas embrasser Adam parce que ça lui fait mal. Trop d'argent.

Un baiser ?

Adam consulta Zee du regard, et celui-ci haussa les épaules.

— Eh bien, le baiser de quelqu'un qui vous aime sincèrement est un remède efficace contre nombre d'effets de la magie fae.

Très bien alors. Adam prit Mercy par le menton et l'embrassa. Il l'avait déjà embrassée chez Sylvia. Mais cette fois-ci, il ne se laissa pas distraire par la brûlure de l'argent.

Il imagina sa Mercy dans son esprit. Mercy apportant une assiette de cookies à son voisin dans l'espoir que ça lui fasse du bien après que sa femme l'avait quitté. Mercy qui lui montrait les dents, parce que ses tentatives de la protéger l'agaçaient prodigieusement. Mercy enlevant les roues de la maudite épave dans le jardin parce qu'elle était en colère après lui. Mercy tirant sur Henry avant que ce lâche de loup ne défie Adam alors qu'il était blessé.

Et ses lèvres se couvrirent de cloques avant de se mettre à saigner.

Il accepta la douleur et la repoussa derrière lui, ne

permettant à son corps de ressentir que la chaleur et la douceur de celui de Mercy. Il inspira par le nez et laissa son odeur l'envahir. Ça, c'était sa Mercy, et il la désirait, aussi bien son esprit, que son corps et son âme, elle était à lui. Et lui à elle. Leur baiser devint plus brûlant, et il la serra encore plus fort contre lui en laissant la chaleur de leur étreinte s'épanouir dans son corps dans l'espoir que ça la réchaufferait, elle.

Elle retourna son baiser, et son corps se détendit, merveilleuse équilibriste dans cet exercice comme dans tant d'autres. Elle s'emboîtait parfaitement avec lui, toute de muscles avec juste une touche de douceur, avec son odeur d'huile de vidange, de savon industriel à l'orange et de Mercy.

Puis tous les muscles de son corps se tendirent, et elle se mit à se débattre. Il la tint encore un peu contre lui, savourant son opposition, qui signifiait que le sort avait été levé. Mais Mercy savait comment se dégager de l'étreinte de quelqu'un de plus grand et de plus fort qu'elle. Le fait qu'il ne veuille pas lui faire de mal lui était plus utile à elle que sa force ne l'était à lui. Elle tourna les poignets pour se dégager et s'éloigna vivement de lui.

— Bon sang, bon sang, Adam ! s'exclama-t-elle avec rage pendant qu'Adam reprenait son souffle. Ne me laisse plus jamais te faire mal ainsi ! Ça fait combien de temps que tu n'as pas mangé ? Je peux voir tes côtes. Tu as dû perdre dix kilos en deux jours. Trop de métamorphoses, pas assez de nourriture, et devoir te guérir à chaque fois que tu me touches ça n'aide pas vraiment. Et là, tu me laisses te blesser, espèce de stupide, stupide...

Elle était si furieuse que ses mots restaient bloqués dans

sa gorge.

— Ou tu peux aussi essayer de lui faire faire quelque chose absolument contre sa volonté, commenta Zee d'un ton nonchalant. Ça marche encore plus souvent que les baisers d'amour véritable, sur ce genre de magie.

Chapitre 9

Les lèvres d'Adam étaient couvertes de cloques, et on aurait dit qu'il avait pris un coup de soleil. Et c'était moi qui lui avais fait ça.

— Ne refais jamais ça.

Ma voix, tout mon corps tremblaient du choc causé par la levée du sort et par mon incapacité momentanée à arrêter de faire du mal à Adam.

— Je viens à peine de te récupérer.

Le coyote en moi mourait d'envie de mordre un truc dans une frénésie de... une frénésie, quoi.

— Je ne peux pas te toucher sans te faire du mal. Ne me laisse pas te faire du mal.

Cette dernière phrase sortit plus comme un geignement qu'autre chose, et je me rendis compte que je divaguais. Je fermai la bouche.

Instinctivement, je reculai de quelques pas, pour ne pas courir le risque de toucher qui que ce soit. Je ne voulais contaminer personne avec les restes de cette magie immonde sur moi. Je refusais de faire encore du mal à Adam. *Refusais de le toucher avec ma peau immonde. Pétait sale, sale. C'était*

toucher avec ma peau immonae. J etais sale, sale. C etait mal.

Je savais que c'était mal. Une réminiscence du traumatisme qui ne m'avait jamais quittée, même si son emprise n'était plus aussi forte qu'elle l'avait été. J'essayai de me reprendre et de me concentrer sur le problème actuel. Sur Adam.

Une goutte de sang dégoulinait le long de son menton, mais la coloration rouge de sa peau disparut sous mes yeux. Des brûlures d'argent. Je touchai mes lèvres. Tout cela était dû à l'argent, et non à une étrange contamination due à la magie qui m'avait privée de mon libre arbitre, ou à mon viol passé. Je le savais, mais les deux semblaient encore liés : la magie fae et les marques sur le visage de mon compagnon.

— Cet argent, dit Zee, je vais pouvoir t'aider à t'en débarrasser, Mercy.

Je le dévisageai, le cœur toujours battant, que ce soit à cause de ma colère contre Adam, de la levée d'un sort magique auquel je n'avais pas vraiment cru jusqu'à ce qu'il disparaisse, ou de l'ombre d'un souvenir. Je me souvins que Tad nous avait expliqué que j'avais été dépouillée de mon libre arbitre, et que je n'en avais ressenti que... une absence d'intérêt. J'avais déjà ressenti cela auparavant.

— L'argent, répéta Zee d'un air triste, comme s'il savait où mes pensées m'avaient emmenée. Seulement l'argent. Le reste, c'est terminé.

— OK.

J'avais la gorge serrée et ne voulais pas qu'il me touche. Ni personne d'autre d'ailleurs plus jamais même si ce n'avait

personne d'autre d'ailleurs, plus jamais, même si ça n'avait aucun sens.

— Mercy.

Adam attendit que je lève la tête et croise son regard.

— Tu as réussi à briser le sortilège dès qu'il s'est produit quelque chose que tu ne voulais pas. Tu n'étais pas vraiment en son pouvoir. Pas du moment où tu n'as plus voulu l'être.

Sa voix me fit l'effet d'une amarre, et me permit de reprendre le contrôle de mes pensées désordonnées. Adam s'en remettrait. Ses lèvres cicatrisaient bien plus lentement que d'habitude, mais comme je le lui avais hurlé, il venait de passer quelques jours difficiles. Il fallait qu'il mange quelque chose rapidement.

— Mercy.

Je hochai la tête pour lui montrer que je l'avais entendu. Je n'étais pas prête à courir le risque de parler pour le moment. Il y avait trop de choses à vif, et Adam et moi n'étions pas seuls.

— Pourquoi la menotte n'a-t-elle pas agi tout de suite ? demanda Asil.

Peut-être était-il intervenu pour détourner l'attention de moi, mais je ne le connaissais pas suffisamment pour en être certaine.

— Le coyote qui a débarqué par surprise et attaqué ce fae armé d'une épée magique ne manquait pas de force de caractère, ajouta-t-il.

— C'est à cause du retour d'Adam, expliqua Tad. Ce n'est pas facile de subtiliser la volonté de quelqu'un. Avec la coupe de Huon... déjà...

Il émit un son embarrassé, consultant Asil du regard pour savoir s'il était au courant. Déjà. Lorsque l'on m'avait violée

savoir si il était au courant. Déjà, lorsque l'on m'avait vu parce que je n'avais pas pu résister à la magie de la coupe dans laquelle j'avais bu.

Tad s'éclaircit la voix.

— La coupe qui a déjà fonctionné sur Mercy considérait l'acte de boire dedans comme un accord implicite, et c'était un artefact plus puissant à la base. Paix et Quiétude est un sortilège en deux parties de moindre puissance. Le premier a pour but de rendre la victime heureuse et détendue. Un peu comme la meilleure marijuana du monde. Ce qui rend le prisonnier vulnérable à l'action du second sort, qui s'occupe de rendre la personne qui porte les menottes de plus en plus docile. La magie continue de fonctionner même après les avoir enlevées, ce qui permettait de les utiliser pour capturer plusieurs prisonniers.

Je me frottai le poignet qui avait été prisonnier de la menotte. Je n'avais rien senti, même si j'avais été plutôt occupée à ce moment-là. Si elle avait d'abord utilisé l'autre, est-ce que je me serais contentée de la laisser m'emmener ? Au lieu de ça, la magie m'avait prise en traître. Elle avait attendu que l'euphorie de retrouver Adam me laisse sans défense et m'avait volé mon libre arbitre.

— Ça va revenir si je me détends de nouveau ? m'enquis-je en ravalant une remontée de bile.

J'étais en sécurité. Adam était là, avec moi. Rien de grave ne s'était produit, même si je me rappelais très bien la sensation que j'avais éprouvée lorsque la pleureuse fantôme avait tenté de prendre le contrôle de mon corps. Que se serait-il passé si Zee n'avait pas mis en place des protections qui me laissaient franchir le seuil de la nièce et pas la fantôme ? Je me sentis enfermée

entre ces quatre murs, et le coyote en moi voulut s'enfuir, jusqu'à ce que je parvienne de nouveau à poser les yeux sur Adam. Je puisai dans son regard un peu de réconfort... même si j'en avais besoin en quantités industrielles. Si le fantôme avait pris le contrôle de moi, Adam aurait réussi à me sauver, comme il m'avait sauvée de la magie fae qui m'avait transformée en poupée de chiffon impuissante.

— Non, répondit Zee avec fermeté. Ce n'est pas facile de faire fonctionner la magie sur toi, *Liebchen*. Elle n'a eu qu'une seule chance. Tu t'en serais probablement remise toute seule au bout de quelques jours. Le Don de la reine des fées est un artefact faible, une faiblesse conçue en connaissance de cause, qui a entraîné la chute de la reine des fées qui comptait trop dessus.

Je hochai la tête et sentis le nœud se desserrer dans mon estomac. Zee se tourna vers Tad.

— Ce n'est pas si facile de détruire un artefact, quelle que soit sa puissance. Je ne le conseillerais jamais, car ça me mettrait en position délicate vis-à-vis des Seigneurs Gris. (Il contempla l'épée noire avec un petit sourire avant de la rendre à Tad.) *Hier, mein Sohn*. Occupe-t'en un moment. Elle pourra t'être utile. Attention, néanmoins, c'est une arme affamée, et qui n'aime rien autant que se nourrir de magie... et elle a pour habitude de trahir celui qui la manie.

Tad lui rendit son sourire et, utilisant la magie nécessaire pour transformer l'arme en poignée d'acier sans la moindre lame en vue, la glissa dans la poche de son jean.

— Je comprends, dit-il, et je connais les histoires liées à

cette épée.

— Bien, approuva Zee avant de se retourner vers moi. Ça ne va pas être plaisant d'enlever cet argent, Mercy. (Il consulta Adam du regard.) Mais c'est maintenant qu'il faut le faire, sinon ce sera peut-être jamais. J'ignore si je serai de nouveau en mesure d'utiliser le miroir. (Il fronça les sourcils.) Ariana pourrait essayer, mais sa magie n'est plus la même qu'avant. Tad en possède le pouvoir, mais ne s'y connaît pas assez pour parvenir à réciter un tel sort.

— C'est plaisant, parfois, la magie ? maugréai-je. Je préfère que ce soit toi qui le fasses.

J'avais justement espéré que le vieux gremlin pourrait résoudre mon petit problème d'argent, et je n'allais pas laisser un moment de choc post-traumatique se mettre en travers de mon chemin. Je me préparai à ce qui allait se produire en fermant les yeux et en m'assurant de garder la maîtrise de mes expressions faciales.

Zee posa les mains sur mes joues et me remplit de sa magie. Au début, ce ne fut pas douloureux. La magie de Zee avait un goût, une saveur qui évoquait l'huile, le métal, le mouvement et une chaleur incandescente. Je sentais l'appel de sa magie, qui dégageait une sensation très différente de lorsque j'avais appelé l'argent hors du corps d'Adam. Mes pieds commencèrent à me picoter, mais ce picotement remonta aussitôt le long de mes jambes, laissant dans son sillage une sensation évoquant la morsure d'une, puis de deux, puis de milliers de fourmis rouges qui m'envahissaient progressivement tout le corps.

— Aïe, aïe, aïe ! m'exclamai-je.

— Ça ne m'a pas fait mal quand elle m'a enlevé l'argent, protesta Adam d'un air contrarié.

Je me tus. Je pouvais supporter quelques picotements. Bon, OK, d'horribles picotements. Pas besoin d'inquiéter Adam.

— N'étant pas l'enfant de Coyote et n'ayant pas non plus de connexion mystique avec un loup-garou, je suis obligé de suivre les règles de la magie, rétorqua Zee à Adam.

Il ôta sa main de ma peau et examina le disque d'argent qu'il tenait pendant que je reprenais mon souffle.

— Voilà une sacrée quantité d'argent pour un petit corps comme le tien, Mercy, et on n'en a pas encore terminé. Et tu m'as dit que tu en avais déjà évacué une partie ?

Adam acquiesça.

— J'ai vu le sol de la chambre.

Il avait donc dû passer d'abord par chez Kyle avant de me retrouver chez Sylvia.

— Elle a vomi plus d'argent qu'on ne m'en a injecté. J'ai bien eu cinq ou six piqûres, mais rien de commun avec la quantité d'argent qui se trouvait sur ce carrelage.

— Les lois de conservation de la matière, intervint Asil, auraient tendance à indiquer qu'elle a peut-être tiré cet argent d'autres que vous. Dans quel état se trouve la meute ?

— C'est drôle, fit remarquer Tad d'un ton amusé, que ce soit un loup-garou qui parle de loi de conservation de la matière. Après tout, qui sait que la magie fait bégayer la science mieux qu'un homme de quatre-vingt-cinq kilos capable de se transformer en loup de cent trente kilos ?

— La meute est en meilleur état que je l'aurais cru, admit

Adam, en récompensant néanmoins la remarque de Tad d'un sourire amusé. Je n'avais pas pensé qu'elle avait pu nous aider tous. La plupart sont encore assez malades, mais Warren et Darryl ont presque retrouvé leur état normal. Mais tout de même, s'il y avait eu autant d'argent, même dispersé dans toute la meute, nous serions tous morts.

— Les autres sont encore intoxiqués par l'argent ? demanda Zee.

— Oui.

Zee fit signe à Tad d'approcher.

— Viens par ici et mets ta main sur la mienne. Je vais t'apprendre, comme ça tu pourras soigner la meute d'Adam.

— Cool, commentai-je sans enthousiasme, mais d'un ton moins hargneux, voilà que je sers de cobaye.

Comme un chien à la gueule pleine d'épines de porc-épic, je trouvai plus difficile de rester immobile pendant qu'on extrayait une seconde fois l'argent de mon corps. Mais la douleur me permettait de me focaliser sur le présent, ainsi que la mine grave d'Adam. Je lui décochai un sourire joyeux, et son expression devint encore plus renfrognée.

Zee enseignait la magie comme il enseignait la mécanique : en laissant Tad faire tout le travail et en restant derrière lui à le corriger d'un ton acerbe. Il le faisait en vieil allemand, et même si je me débrouille en allemand moderne, la langue ancienne ressemble vaguement à du gallois parlé par un Suédois qui aurait des billes dans la bouche.

Tad finit avec un morceau d'argent de la taille d'une pièce de monnaie. Je me frottai les cuisses pour en évacuer les crampes

pendant qu'Adam faisait les cent pas furieusement, tel le babouin enragé que j'avais vu, une fois, au zoo. Asil s'était installé à l'autre bout de la pièce avec un livre pour éviter de provoquer plus Adam.

— Si Tad veut faire ça aux loups-garous, fis-je remarquer entre mes dents serrées, parce que j'avais l'impression d'avoir des crampes dans chaque muscle de mon corps, il faudra qu'Adam les maintienne immobiles.

Adam s'approcha de moi et commença à me masser les épaules. Je poussai un soupir de soulagement et le laissai me malaxer pendant que je consacrais mon attention à mon mollet gauche.

— Ce sera plus facile avec les loups, dit Zee. Leur organisme est déjà en train d'évacuer l'argent, ils n'auront besoin que d'un petit coup de pouce. Et ils cicatrisent plus vite.

— Je surveillerai ça, me promet Adam. Tad ne courra aucun risque.

— Est-ce que les faes ont l'intention de conquérir le monde ? demandai-je à Zee.

Il éclata d'un rire qui l'empêcha de parler plusieurs minutes durant.

— En résumé, la réponse est oui, finit-il par répondre gaiement.

— Mais ?

Cela le fit encore rire.

— *Liebchen*, expliqua-t-il, s'ils réussissaient au moins à pointer leur épée dans la même direction plus de dix secondes, peut-être qu'il y aurait des raisons d'avoir peur. Mais la vérité,

c'est que tout le monde en a assez de se contenter de survivre, et cherche le moyen de prospérer dans ce nouveau monde rempli de fer. (Il haussa les épaules.) J'ignore ce qui va se passer, mais ce qui est certain c'est que les choses sont en train de changer.

— Quelqu'un m'a dit que le changement n'était ni bon, ni mauvais, commentai-je en citant Coyote.

Derrière moi, Adam laissa échapper un grognement de désaccord.

— Plus on vieillit, plus on redoute le changement, même quand on pense avoir des responsabilités. En particulier quand on pense avoir des responsabilités, d'ailleurs. Et ils sont nombreux, les très vieux faes.

Zee inclina la tête en direction d'Adam en un geste qui paraissait bien plus royal que lorsqu'il le faisait avec son glamour humain.

— C'est tout à fait ça. Je vous dirais bien qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter, sauf que ce serait faux. Il y a beaucoup de faes qui détestent les humains, Mercy. Certains à cause du fer dont ils ont encerclé ce monde, d'autres à cause de la perte du vieil En-Dessous, bien que nous l'ayons remplacé, et d'autres enfin à cause de leur facilité de reproduction.

Il soupira et parut un instant plus vieux.

— La haine n'est pas un sentiment utile.

— T'entendre dire ça... voilà une chose à laquelle je ne me serais jamais attendu, même en vivant éternellement, s'esclaffa Asil.

Zee haussa un sourcil impérial, et quelqu'un qui ne le connaissait pas aurait pu manquer l'étincelle d'humour dans son

regard.

— Pas utile, répéta Zee, qui sembla prêter l'oreille à un son que je ne perçus pas. Mais puissant. On frappe à ma porte, il faut que j'y retourne.

Il posa la main sur l'épaule de son fils.

— Sois prudent.

— Toi aussi, répliqua Tad.

Zee s'engouffra dans l'obscurité qui emplissait le cadre du miroir comme s'il s'agissait d'une simple porte. Il prononça quelques mots que j'entendis avec mes os et non mes oreilles, puis le miroir redevint normal.

— Et moi qui pensais que celui-là ne changerait jamais, murmura Asil d'un air pensif.

— Il aimait ma mère, lui expliqua Tad. L'amour est plus fort que tout, plus fort qu'un vieux fae grincheux qui sait ce que c'est que la haine.

Asil examina Tad d'un œil intrigué.

— Vraiment ? (il tourna le regard vers le miroir.) L'amour est à la fois utile et puissant... mais rarement approprié.

— Je ne sais pas, intervint Adam, moi, je trouve ça plutôt approprié.

— Ce n'est pas ce que tu me dis tout le temps, le contredis-je, et il éclata de rire.

Le fantôme tenta encore de s'en prendre à moi lorsque je sortis de la pièce au miroir de Zee. Mais je n'étais plus défoncée à la magie fae, cette fois-ci.

— Va-t'en, lui dis-je.

Merci ?

— *mercy* !

Adam était juste derrière moi et posa sa main sur mon dos.

— Pas toi, le rassurai-je. Le fantôme.

Son grondement m'arracha un sourire.

Prouvant qu'elle pouvait faire autre chose que pleurer, le fantôme se mit à hurler, le visage collé contre le mien. Personne d'autre ne réagit. C'était vraiment un cri perçant, ils auraient réagi s'ils avaient pu l'entendre. C'était encore l'une de ces choses que j'étais la seule à pouvoir percevoir. Quelle chance.

Pendant un long moment, j'avais cru que c'était tout ce que je pouvais faire avec les fantômes, les voir. Mais j'avais depuis rencontré un vampire capable de voler les pouvoirs de ceux qu'il consommait. Il avait volé le pouvoir d'un autre marcheur comme moi, et avait été capable de faire plus.

Je me concentrai sur le fantôme, empruntai un peu d'autorité alpha à Adam, même si je n'en avais pas vraiment besoin, et répétai :

— Va-t'en.

Elle disparut d'un seul coup, et un grand fracas se fit entendre en bas. J'entendis Tad, qui nous avait précédés, dévaler les marches vers le rez-de-chaussée. Asil, comme beaucoup de vieux loups-garous, ne faisait aucun bruit en courant.

Quand j'arrivai en bas, suivie d'Adam, Tad était en train de balayer du verre brisé dans la cuisine sous l'œil intéressé d'Asil. Le fantôme était visiblement parvenu à faire tomber par terre toute la vaisselle qui se trouvait dans l'égoûttoir près de l'évier.

Tad jeta les débris à la poubelle et se tourna vers moi.

— Je croyais que tout ce qu'elle faisait, c'était pleurer

— Je croyais que tout ce qu'elle faisait, c'était protéger.

— Je pense, répondis-je sur un ton d'excuse, que lorsque je l'ai traversée sans mon habituelle obstination, même si elle n'a pas réussi à prendre le contrôle, elle s'est quand même un peu rapprochée de ce monde. Sa présence va probablement se faire sentir un peu plus dans les prochains jours, le temps que l'effet s'estompe.

— On a un fantôme.

— Oui, je te l'ai déjà dit, lui rappelai-je.

— Cool, commenta-t-il d'un air ravi en posant la pelle sur le comptoir, c'est classe les maisons hantées.

— On verra si tu diras toujours ça quand elle t'empêchera de dormir avec ses sanglots déchirants, rétorquai-je. Mais si elle devient vraiment rétive, prévien-moi. Peut-être que je serai en mesure de la faire fuir.

Je n'avais pas beaucoup expérimenté sur ce terrain. Les fantômes étaient déjà dépourvus de toute autonomie, avec toutes les contraintes de leur existence passée, les dépouiller de la dernière chose dont ils avaient la maîtrise semblait presque criminel. Tant qu'ils n'essayaient pas de me posséder ou d'embêter mes amis, ils ne risquaient rien de ma part.

— « Rétive », hein ? me taquina Tad. Je vois que tu utilises ce calendrier *Le Mot du jour* que je t'ai offert à Noël.

— C'est irréfragable, lui répondis-je très sérieusement.

Désargentée, « démagiquée », et jurant mais un peu tard de ne plus jamais jouer au plus malin en matière de vocabulaire face à Adam ou à Asil – qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire « quercicole » de toute façon ? — je nous conduisis chez Kyle.

où nous attendaient l'agent du Cantrip et tous les autres.

Adam se contenta de hausser les sourcils quand je lui dis que j'allais conduire, ce qui voulait dire qu'il était vraiment épuisé. Il ferma les yeux dès que j'arrivai sur la route, et personne ne parla beaucoup durant le trajet. C'était probablement pour le mieux, avec deux loups dominants n'appartenant pas à la même meute.

La voiture de Marsilia était garée dans l'allée devant chez Kyle. Je dus garer la Corolla à un pâté de maisons parce qu'il y avait beaucoup de voitures dans la rue, y compris un minibus couvert de citations de la Bible, en particulier de l'Épître de Paul aux Romains, mais aussi de Livre de la Révélation et quelques-unes de celui des Proverbes. J'en reconnus la plupart, mais chacune portait de manière fort pratique son verset et son chapitre en légende, des fois que... Quand je m'arrêtai pour les lire, Adam éclata de rire.

— Elizaveta, m'expliqua-t-il. Je lui ai dit qu'il y avait toute la meute à transporter, et elle est arrivée avec quelques camionnettes et ce truc. Elle a expliqué qu'un de ses neveux l'avait emprunté à son église. Il leur a dit qu'il devait déménager. Ils l'ont laissé ici jusqu'à ce qu'on ait ramené tout le monde à bon port.

— Heureusement que le voisin de Kyle est mort, fis-je remarquer.

Adam ne m'avait pas appelée. Il avait appelé la sorcière qui n'avait même pas daigné me répondre.

— Chaque fois que je garais ma pauvre vieille Golf devant chez Kyle, poursuivis-je, le pauvre avait droit à une lettre de protestation scotchée à sa porte d'entrée. Je n'ose imaginer ce

qu'il aurait fait en voyant ce bus.

— Hé, murmura Adam au creux de mon oreille, c'est toi que j'ai appelée en premier, mais ton téléphone était mort. Alors seulement j'ai appelé Elizaveta.

Ça n'aurait pas dû tant me soulager. Elizaveta était plus utile. C'était elle qu'il aurait dû appeler en premier. Elle pouvait détruire des preuves et avait des larbins qui pouvaient lui procurer des camionnettes. Mais c'était moi qu'il avait d'abord appelée. Agacée d'avoir ressenti de la jalousie à propos de quelque chose d'aussi stupide, je regardai autour de moi pour trouver un autre sujet de conversation, et mon regard tomba de nouveau sur le bus.

— « Tu ne laisseras pas vivre la sorcière », fis-je remarquer en tendant l'index vers l'aile avant gauche. Je me demande si Elizaveta a vu ça. Ça ne parle pas de loups-garous, mais c'est implicite, j'imagine.

— « Femmes, soyez soumises à votre mari », répliqua Adam d'un air imperturbable, sans même regarder le bus. « Que les femmes se taisent dans les Églises ».

— Ah, Paul, il avait tellement de choses utiles à partager. « Il est bon pour l'homme de ne point toucher de femme », dis-je d'un ton plein de sagesse.

Adam éclata de rire et m'embrassa. Je me raidis, craignant inconsciemment que Zee n'ait pas enlevé tout l'argent, mais Adam émit un son plus proche du ronronnement que du grognement. Je me laissai donc aller et profitai du moment.

— Ils flirtent toujours à coups de citations bibliques ? s'étonna Asil.

Tad répondit d'un air désespéré :

— Ils sont capables de flirter avec la table périodique ou un menu de restaurant. On a dû apprendre à vivre avec. Prenez une chambre, bon sang !

— Chut, gamin, répondit Adam d'un air faussement sévère en me donnant une petite tape sur le postérieur. Respecte tes aînés.

Une fois arrivée devant chez Kyle, je pris le temps d'examiner la bosse sur la voiture de Marsilia. Elle n'était pas aussi grosse que dans mon souvenir, mais c'était déjà trop. Marsilia allait être furieuse, et je ne pouvais pas lui en vouloir. J'espérais simplement que ça resterait entre nous et qu'elle n'impliquerait pas la meute. Celle-ci avait déjà supporté assez d'attaques pour le moment.

— Ne t'en fais pas, me rassura Adam. On va réparer ça.

— De toute façon, elle ne pourra pas me détester plus que maintenant, dis-je en cherchant à voir le bon côté des choses.

— Mais elle va peut-être te haïr encore plus dans l'instant, intervint Tad, m'arrachant un éclat de rire même si je savais qu'il avait raison.

— Elle ne s'en prendra pas à Mercy, commenta Adam d'une voix douce. Elle sait que ce ne serait pas une bonne idée.

Asil s'approcha du coffre en remuant les narines.

— Le cadavre de la femme est toujours dans la voiture. (Il regarda autour de lui comme s'il cherchait quelque chose.) La voiture de location d'Armstrong n'est plus ici. Il a dit qu'il devait se coordonner avec ses collègues. Mais il reviendra. Il reviendra vite.

— Parlez-moi de lui, demanda Adam. J'ai à peine eu le temps de lui serrer la main.

— Je ne suis pas votre loup, répliqua Asil d'un ton soudain brutal.

Adam inspira vivement et remua les épaules.

— Désolé, se reprit-il en regardant la voiture, et surtout pas l'autre loup. L'habitude. Il faut vraiment qu'on règle cette situation avant qu'il y ait un bain de sang. Vous avez été d'une courtoisie sans faille, et je vous en remercie. Je vais essayer de mieux me comporter. Cela vous dérangerait-il de partager ce que vous savez concernant l'agent du Cantrip avec moi ?

Il y eut un moment de silence, pendant lequel je gardai les yeux braqués sur Asil à l'affût du moindre signe qu'il n'acceptait pas les excuses d'Adam. Il avait les yeux jaunes, et le fait qu'ils changent aussi aisément de couleur m'en dit aussi long que son propre avertissement sur le peu de maîtrise qu'il exerçait sur son loup.

— Charles se porte garant de lui, finit par répondre Asil en ne faisant aucune allusion aux excuses d'Adam, ce qui était probablement la décision la plus sage. Lin Armstrong est spécialisé dans la résolution de situations problématiques pour le Cantrip et a l'autorité nécessaire pour débloquer les choses. Charles m'a dit de vous dire qu'on pouvait lui faire confiance. Tant qu'on suit nos propres règles, il ne fera pas de vagues.

— Même avec le sang d'agents du Cantrip encore poisseux sur mes mains ? s'enquit aimablement Adam.

— Dis-lui toute la vérité, intervins-je en suivant mon instinct. Encore mieux, attends Tony quand il amènera Sylvia, et dis la

vérité à tout le monde. Nous sommes dans notre bon droit, là, et nos ennemis seraient les seuls à bénéficier d'éventuels mensonges.

— Parlez d'abord à un avocat puisque vous en avez un immédiatement disponible, conseilla Asil. Puis dites aux autres la vérité sur laquelle vous vous serez accordés, et pas un mot de plus.

— Si tu fais ça, il va nous falloir un peu de temps pour mettre au point notre version, fis-je remarquer.

— Nous lui dirons la vérité, décréta Adam d'un ton las. J'en ai assez de ce petit jeu. Peut-être est-il temps de répandre un peu la terreur. S'ils avaient eu plus peur de nous, Peter serait toujours vivant.

Adam ouvrit la porte d'entrée, et un tourbillon de vacarme et de mouvement nous accueillit, tourbillon qui devint encore plus fort lorsque les gens prirent conscience de qui arrivait.

— Silence, dit Adam.

Tout le monde, les loups, le personnel de sécurité et ce qui ressemblait à une vingtaine de fillettes – mais elles étaient moins nombreuses, je le savais, c'est juste qu'elles étaient terriblement rapides –, cessa de parler et de bouger.

— Bien, commenta Adam en regardant autour de lui. Où est Kyle ? Il faut que je lui parle, et qu'on s'organise tous ensemble les gars.

Quand il était fatigué, son accent du Sud ressortait.

— Je vais le chercher, fit la voix de Mary Jo à l'arrière de la foule.

Je l'aperçus à peine avant qu'elle disparaisse dans

l'escalier. Elle portait un survêtement trop grand pour elle et avait le teint verdâtre, comme si elle avait passé la nuit dans une orgie avec *open bar*.

Jesse, les cheveux décoiffés et humides et portant la plus petite des Sandoval à califourchon sur la hanche, traversa le groupe et alla embrasser son père sur la joue. Elle resta un instant tout contre lui.

— Bienvenue à la maison, papa.

Il la serra fort dans ses bras, puis relâcha son étreinte pour ébouriffer les cheveux de Maïa.

Celle-ci lui dit :

— On a roulé en voiture avec un cadavre.

Adam me lança un regard amusé.

— J'imagine effectivement qu'il vaut mieux dire toute la vérité et rien que la vérité à tout le monde.

— C'est un secret, le rabroua Maïa.

Il lui ébouriffa de nouveau les cheveux.

— Oui. Mais pas un secret pour ta maman. Tu ne dois pas avoir de secrets pour elle.

— Je dis tout à *Mamá*.

— C'est bien.

— Alors, intervint Jesse en s'écartant de son père, il paraît que tu as réussi à te sortir du pétrin sans l'intervention de Mercy pour une fois ?

— Petite peste ! N'oublie pas qui paie tes frais d'université, s'esclaffa Adam.

— Peut-être que je vais plutôt me faire mettre enceinte et travailler dans un fast-food pour le reste de ma vie, rétorqua-t-

elle en souriant, avant de faire demi-tour et de retourner d'où elle venait sans lui laisser le temps de trouver une réponse.

L'éclat de rire qui suivit était autant dû au soulagement d'être tous en sécurité qu'à l'humour de Jesse. Adam s'attela à la tâche d'organiser le chaos. J'attendis quelques instants en regardant les membres de la meute aller et venir. Ils avaient besoin de s'assurer qu'il allait toujours bien, et je comprenais parfaitement ce qu'ils ressentaient.

Quand Asil et lui disparurent pour régler une bonne fois pour toutes la question de qui était le plus grand méchant loup, j'allai dans la cuisine pour trouver de la nourriture pour Adam. Les loups-garous avaient besoin de beaucoup de nourriture, et à en juger par son apparence, quel que soit l'endroit où on l'avait retenu, on ne l'avait pas nourri du tout.

La cuisine de Kyle était un véritable foutoir. Il y avait des assiettes sales partout, et le comptoir était entièrement recouvert de plateaux de sandwiches qui semblaient provenir d'un traiteur à domicile. Je pris quelques minutes pour décharger la vaisselle propre du lave-vaisselle et lancer un autre lavage, sachant que les démonstrations de dominance pouvaient prendre un certain temps. Puis je récupérai une assiette en carton épais dans la pile qui se trouvait sur le plan de travail et la remplis avec quatre gros sandwiches au rosbif bien saignant.

Quand je sortis de la cuisine, Adam était le seul loup-garou en vue, et le volume sonore était redevenu d'un niveau raisonnable. Il essayait de pousser gentiment son équipe de surveillance dehors.

— Nous ne pensons pas que la maison soit sûre, protesta un homme. Et avec tout le respect que je vous dois, c'est

nomme. Et avec tout le respect que je vous dois, c'est M. Brooks qui a fait appel à nos services.

Je n'avais jamais rencontré Jim Gutstein, mais je reconnus sa voix que j'avais entendue à plusieurs reprises au téléphone. Il avait la cinquantaine, mais était toujours dans un état physique qu'on constatait plus fréquemment chez les athlètes professionnels et les loups-garous. Ses yeux anthracite et son menton saillant trahissaient sa répugnance à partir, malgré la fatigue que même moi, qui ne le connaissais pas, je pouvais lire sur son visage. L'épuisement, je le savais, ne faisait que rendre plus têtus les gens obstinés.

— Tiens, mange ça, dis-je à Adam en lui tendant l'assiette avant qu'il dise quoi que ce soit qui contrarie encore plus Jim.

J'avais une certaine expérience avec les personnalités dominantes, la plupart lycanthropes. Un humain n'avait aucune chance. Je me tournai vers l'employé d'Adam.

— Jim, je suis l'épouse d'Adam, Mercy. Ravie de vous rencontrer enfin.

J'ouvris la porte et le forçai à reculer à l'extérieur. Il aurait été obligé de s'opposer physiquement à moi pour m'en empêcher. Le reste de son équipe nous suivit dehors.

— Merci, lui dis-je avec la plus grande des sincérités. Rentrez chez vous pour qu'Adam puisse se reposer et manger. Il va bien, il vous est reconnaissant et il vous parlera lundi. Laissez quelques hommes dans les environs, il ne le saura pas, mais vous, Jim, vous avez besoin de dormir.

Jim Gutstein me dévisagea d'un air contrarié, mais un autre homme lui posa la main sur l'épaule.

— Elle est bien plus raisonnable que vous, Gutstein. Vous

— Elle est bien plus raisonnable que vous, Gustave. Vous devez dormir. Ensuite, seulement, vous l'engueulerez. Chris et Todd surveillent la maison, qui est remplie de loups-garous en plus. Vous avez entendu le patron : le risque qu'il y ait une nouvelle attaque est si mince qu'il en est quasi nul.

— Bonne nuit, leur dis-je alors qu'ils continuaient à discuter. Je retournai dans la maison et refermai la porte derrière moi avant que Jim puisse protester ou tenter de rentrer de nouveau.

Adam était seul dans le hall d'entrée, l'assiette à la main, me contemplant d'un regard ahuri. Je décidai qu'au point où j'en étais je pouvais lui montrer la cuisine.

— Va donc plutôt manger là-bas, monsieur.

Il éclata de rire, mais je vis à quel point il était fatigué.

— Oui, madame la coyote alpha, à vos ordres. Tu viens avec moi ? Je crois que plus personne n'a besoin de moi à présent.

Il ne parlait pas seulement de son repas. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas percevoir le sous-entendu. C'était une douce invitation, que je pouvais feindre de ne pas avoir comprise, en me contentant de commencer la vaisselle pendant qu'il se sustenterait.

— C'est une grande maison, répondis-je au lieu de cela. Mais il y a non seulement toute une meute de loups-garous mais aussi ta fille, son petit ami, un policier, un agent fédéral qui ne devrait pas tarder à revenir et toute une troupe de petites Sandoval. Je ne suis pas sûre qu'il y ait de la place quelque part.

Le sourire d'Adam me convainquit que j'avais bien fait de ne pas simplement l'accompagner dans la cuisine.

— Je m'en occupe

On finit par se cacher dans le garage, où une échelle de corde menait à un petit grenier inondé de soleil à travers deux vasistas. Les murs étaient peints d'un bleu vert pastel qui s'accordait joliment avec l'épaisse moquette cobalt, mais il n'y avait ni lampes, ni meubles.

— Comment as-tu su que cet endroit existait ? demandai-je en tirant l'échelle de corde et en refermant la trappe.

Autant ne pas laisser d'indices concernant notre présence si on voulait vraiment rester discrets. Adam posa son assiette par terre.

— Par Warren. Il m'a dit que Kyle et lui pourraient empêcher les autres d'accéder à leur chambre, mais que pour nous la discrétion était la meilleure solution.

Il me contempla de son regard d'un brun chaud où il y avait une trace d'or, et ajouta d'une voix rauque :

— Fais-moi voir ta peau, Mercy. J'ai besoin de savoir que tu vas bien.

Je me déshabillai, un peu gênée. Ça ne me dérangeait pas d'être nue, mais comme toute femme, je préférais être jolie pour mon homme, et là, j'étais couverte de bleus, de plaies et de bosses. Mon genou était gonflé et probablement d'une belle couleur violacée. Au moins mes lèvres n'étaient plus argentées.

— Mercy, répéta-t-il.

— Oui ? répondis-je en me retournant pour le voir ôter sa chemise.

— Je te propose un marché, dit-il. Je ne me cacherai pas si tu ne te caches pas.

L'idée au'Adam nuisse se cacher de quoi que ce soit me

laissa bouche bée pendant qu'il se débarrassait rapidement de ses vêtements, et je dus me presser pour le rattraper. Il avait raison, cela étant : je me sentis moins nue une fois qu'il le fut lui aussi. Il ne dit rien, se contentant d'effleurer délicatement mes bleus.

Quand je le vis s'arrêter à ma joue, je lui expliquai :

— Ça, c'était l'accident de voiture.

Il fronça les sourcils.

— OK, d'abord l'accident de voiture, puis je me suis de nouveau cognée quand la tueuse fae m'a sauté dessus.

Cela continua de la même manière : lui qui touchait un bleu, une plaie ou une bosse, et moi qui lui expliquais comment c'était arrivé.

Quand ce fut terminé, il posa la tête sur mon épaule et me serra fort contre lui.

— Un jour, tu causeras ma mort, me rabroua-t-il. Je pourrais en arriver à souhaiter que tu sois moins téméraire, moins audacieuse... avec un sens moins développé du bien et du mal.

— Dommage pour toi, compatit-je. Je sais que ce n'est pas facile. Mon mari a voulu se suicider dans l'intérêt de la meute, tu sais ? Et il y a quelques heures, il a affronté un fae dont il ne savait strictement rien, alors que certains faes sont de véritables forces de la nature.

— Ma femme allait le combattre, répliqua Adam. Il fallait que je le sorte de ce mauvais pas.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Tu sais ce que la mère de Jesse aurait fait si les fédéraux étaient venus arrêter la meute lorsqu'elle était encore ma

femme ? demanda-t-il.

— Demandé le divorce ? hasardai-je.

Ce fut à son tour de rire.

— Bien trouvé. Et elle serait allée se plaindre auprès de tous les gens qu'elle connaissait pour leur dire combien sa vie était difficile, et qu'on attendait tellement d'elle. Mais tu sais ce qu'a fait ma seconde épouse ?

— Elle s'est fait casser la figure et a pas mal tourné en rond pendant que tu te libérais tout seul, répondis-je.

— Elle s'est occupée des membres de la meute rescapés, s'obstina-t-il. Elle a mis ma fille à l'abri, a fait passer le mot à Bran, qui a à son tour envoyé de l'aide. Elle s'est interposée entre la chair de ma chair et ceux qui lui voulaient du mal.

Je ricanai.

— Un vrai parangon de vertu et de courage.

— Elle m'a sauvé la vie et m'a redonné la force de sauver le reste de la meute.

Il laissa échapper un soupir douloureux et s'écarta de moi pour pouvoir me regarder.

— Et pourtant, je ressens l'envie dévorante de te donner la fessée pour te punir de ne pas t'être exactement comportée comme ma première femme.

Je lui lançai un regard méfiant.

— Si tu lèves la main sur moi, je te déconseille d'envisager de dormir. Pour le reste de ta vie.

Il éclata de rire et s'assit sur la moquette comme s'il n'avait plus eu la force de rester debout, comme s'il n'avait pas décidé consciemment de s'asseoir, toujours secoué par le rire. Il était

très, très fatigué... mais il venait de me menacer d'une fessée, alors il ne pouvait pas compter sur ma compassion. Je croisai les bras contre ma poitrine.

Il s'essuya les yeux et leva la tête vers moi, soudain sérieux.

— Tu n'as pas conscience de ta fragilité, Mercy. La dernière fois qu'on a eu des ennuis, tu as passé des mois en chaise roulante. Tu combats aussi féroce et aussi longtemps qu'un loup-garou, sans les armes dont on nous a dotés. Tu es intelligente. Tu es prudente. Et tu as eu beaucoup, beaucoup de chance. Et c'est ça qui me terrifie bien plus que n'importe quel spriggand armé d'une épée de Zee ou n'importe quel fanatique du Cantrip armé d'argent. La chance, ça ne dure pas éternellement.

Je m'assis près de lui en réprimant la tentation de lui renvoyer son « *Tu croyais que j'allais mourir de vieillesse ?* » Je n'avais pas trouvé ça drôle, et doutais que ce soit différent pour lui.

— Écoute, lui conseillai-je, pense à moi comme à la fille de Coyote, si ça peut t'aider. Coyote est chanceux.

Adam secoua la tête.

— Non, Mercy. Coyote n'est pas chanceux. Coyote est imprudent, et tout le monde meurt autour de lui, lui y compris. Mais quand le soleil se lève, il se porte bien mieux et il part à la recherche de nouveaux amis. Parce qu'il est immortel.

Et pas toi. Il ne le dit pas, mais je l'entendis quand même. Je me penchai en avant et tapotai le sol du bout des doigts.

— Mais ce coyote-ci va bien, à présent. Tu veux bien être mon ami, le loup ?

Il pencha la tête et caressa mon menton.

— Je ne sais pas. Tu vas continuer à faire tout ce qui est en ton pouvoir pour te faire tuer ?

Ce n'était pas moi qui avais essayé de me suicider... Je n'avais pas conscience d'être toujours furieuse contre lui à ce propos. Je tournai la tête et lui mordis le doigt. À la base, c'était pour le punir, mais ce n'est pas dans ce sens qu'il le prit. L'or envahit ses iris, et il laissa son doigt là où il se trouvait.

— J'imagine que oui, finit-il par soupirer d'un air résigné, avant de m'embrasser tendrement.

On resta à paresser un peu, ensuite, pas vraiment endormis, mais trop satisfaits pour avoir envie de nous lever. J'enfouis mon nez dans le creux en dessous de son oreille, laissant son odeur m'emplir les poumons, et titillai sa peau du bout de la langue.

— Peter est mort, dit-il soudain.

Je me mis sur lui, pour qu'il se sente moins seul avec mon poids sur sa poitrine.

— Oui.

— C'était à moi de le protéger.

— Le loup-garou moyen a une espérance de vie de dix ans après le changement, lui rappelai-je. Celle d'un humain est d'environ soixante-dix ans sur la surface de la planète. Peter était plus vieux que ça, presque quatre fois plus que toi. Sa vie n'a pas été courte, et sa mort a été rapide.

Ce n'était pas suffisant, je le savais. Mais cela aurait son importance, plus tard, lorsque sa mort ne serait plus aussi... présente.

— Ma faute, dit Adam.

Quelqu'un qui ne le connaissait pas aurait pu penser qu'il était calme.

— Ils n'étaient pas si nombreux. Si je les avais attaqués quand ils sont venus enlever la meute...

— Tu pensais que c'était des agents fédéraux, rétorquai-je.

Il le savait parfaitement mais, s'il fallait que je le lui répète, alors il pouvait compter sur moi.

— Si les loups-garous commencent à tuer des agents fédéraux, alors il n'y aura bientôt plus du tout de loups-garous. C'était la meilleure attitude à adopter. J'étais là lorsqu'on a tué Peter, et ça aurait pu être n'importe lequel d'entre vous. Jones avait décidé de tuer quelqu'un, et rien n'aurait pu l'en empêcher.

— Jones est mort.

Je sentis son corps se détendre sous moi. Adam n'était pas idiot. Ce n'était pas la première fois qu'une tragédie arrivait sans qu'il puisse maîtriser quoi que ce soit.

— Ça ne me surprend pas.

Il réprima un rire sarcastique.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué.

Je levai la tête pour voir son visage.

— Ça, en revanche, ça me surprend.

— J'ai tué tous les autres, et laissé Jones à Honey.

Il observa attentivement ma réaction. Il avait caché sa véritable nature à sa première femme, qui était entièrement humaine, et le peu qu'elle en avait vu l'avait tout de même fait fuir.

— Bien, commentai-je. Je n'aurai pas à le faire, du coup.

Il rit de nouveau et se détendit autant qu'il était possible : Adam n'était pas du genre mou, de toute façon.

— Je t'aime, murmura-t-il.

— Je sais, lui répliquai-je d'un ton sérieux. Comment pourrais-tu me résister ?

Il éclata de rire et me roula dessus en frottant ses hanches contre les miennes.

— J'ai essayé, chuchota-t-il au creux de mon oreille. Mais ça n'a pas marché.

Je lui soufflai dans l'oreille pour le simple plaisir de le sentir frissonner contre moi.

— Bien sûr que non.

Il sentait la maison, la sécurité, l'amour.

— Bien sûr que non, répétais-je.

— Promis, je ne te donnerai pas la fessée, ajouta-t-il d'une voix rauque et profonde, sauf si tu me le demandes gentiment.

Je laissai le rire me secouer contre son épaule.

— Voilà la preuve que tu n'es pas réellement suicidaire.

Je me laissai emporter dans cette bouffée d'amour, sentant la douceur de la moquette contre mon dos et la chaleur d'Adam tout autour de moi.

Ensuite, il s'endormit pendant qu'il mangeait, entre deux bouchées, comme un nourrisson. Il ne devait pas avoir dormi depuis que la meute avait été enlevée. Il ne bougea même pas lorsque je me levai pour me rhabiller.

La pièce avait beau être peinte et moquetée, il n'y avait pas de chauffage. Adam était un loup-garou, ce qui signifiait qu'il supportait mieux les basses températures, mais ce n'était pas

mon cas. Totalement vetue, je m'assis pres de lui pour le veiller pendant son sommeil.

Le calme ne dura pas.

La porte entre la maison et le garage s'ouvrit à peine vingt minutes après qu'Adam s'était endormi. Warren dit :

— Désolé, patron. On a besoin de toi si on veut éviter que Kyle fasse un carton sur les membres de la meute.

Il ne parlait pas vraiment fort, mais Adam ouvrit néanmoins les yeux immédiatement. Il me sourit et répondit :

— C'est bon à savoir. Dis à Kyle de tenir bon, j'arrive.

Warren saisit le bas de l'échelle de corde lorsque Adam la lança par la trappe.

— On a installé la meute dans la grande pièce, pour les isoler des petites Sandoval.

La grande pièce était, comme son nom l'indiquait, la plus grande pièce de la maison, avec une table de billard et un escalier qui menait à une porte sur le jardin. La maison de Kyle était plus vaste que la nôtre, mais pas vraiment adaptée aux grands rassemblements tels que celui-ci.

— Ils ne feraient rien délibérément, ajouta Warren pendant que je descendais l'échelle, mais tout le monde est un peu sur les nerfs.

— L'argent n'aide pas, commentai-je. Tad peut être utile pour ça.

— Et ensuite, on renverra la plupart chez eux, dit Adam. Même si notre ennemi représente encore un danger, il va lui falloir du temps pour redevenir opérationnel. Pour le moment, on ne devrait pas courir de risques.

ne devrait pas courir de risque.

Warren poussa un grognement, et, une fois revenue en sécurité sur le plancher des vaches, je pris le temps de l'examiner. Warren était le premier ami que j'avais eu au sein de la meute. Nous étions même amis avant qu'il la rejoigne.

— Tu as meilleure mine que je m'y attendais, lui dis-je, le faisant rougir, à ma grande surprise.

— J'ai mangé, expliqua-t-il avec un petit sourire.

Adam réprima un rire moqueur.

— Et tu as retrouvé Kyle.

— J'avoue, s'esclaffa Warren en lançant l'échelle par la trappe avant de reprendre son sérieux : Mercy, la prochaine fois que tu verras notre suceur de sang préféré, n'oublie pas de lui dire que je lui dois une fière chandelle.

— Je lui dirai, mais c'est pour Kyle qu'il l'a fait.

Warren hocha la tête et sauta sur une étagère en métal pour pouvoir fermer la trappe correctement.

Il n'y eut aucune allusion, aucun commentaire humoristique ni même de regards lourds de sous-entendus lorsque Adam, Tad et moi rejoignîmes le reste de la meute dans la grande pièce du sous-sol. Je pris ça comme un signe du mauvais état général de la meute.

L'absence de certains loups était notable.

— Darryl et Auriele sont rentrés chez eux, expliqua Warren en se tournant vers Adam. Ils semblaient à peu près débarrassés de leur intoxication à l'argent, et il est censé participer à une réunion téléphonique avec des scientifiques chinois dimanche.

— Tous les loups dominants semblent avoir bien évacué

— Tous les coups devraient se faire avec un objet.
l'argent, fit remarquer Tad.

— Il nous a dit que c'était parce que tu avais utilisé ton lien de couple pour extraire l'argent d'Adam et, par le biais d'Adam, de toute la meute, intervint Honey.

Elle était assise en tailleur sur la table de billard. Elle avait le teint pâle et les traits tirés, mais en dehors de ça elle paraissait presque normale.

— Je ne l'ai pas cru jusqu'à ce que Kyle me montre la flaque d'argent sur le sol de la chambre. (Elle me dévisagea en fronçant les sourcils.) Tu es vraiment un monstre.

À un autre moment, j'aurais répliqué de manière assassine. Je sentis Adam se raidir derrière moi, et posai la main sur son coude pour l'empêcher de dire ce qu'il voulait dire. Honey ne m'avait jamais vraiment appréciée, et depuis que j'avais forcé la meute à revoir leur hiérarchie, en particulier en ce qui concernait le rang des femmes, son sentiment à mon égard ne s'était pas arrangé.

Honey était aussi dominante que Peter avait été soumis, et un loup femelle était censé tirer son rang de son compagnon. Et elle voulait le rôle qui lui avait été assigné en tant que compagne de Peter, bien plus que celui qui aurait dû être le sien en tant que louve dominante. Elle ne voulait pas être ce qu'elle était. Elle voulait être délicate, féminine, une vraie lady. Et elle m'en voulait d'avoir remis tout cela en question.

Je n'avais pas peur d'elle. Ce n'était pas le genre à laisser son antipathie atteindre le stade où elle se transformerait en envie de me tuer. Dans des circonstances ordinaires, je lui aurais dit le fond de ma pensée, mais elle venait de perdre Peter. Nous

venions tous de perdre Peter.

— Je suis le monstre d'Adam, lui répondis-je. Il va falloir t'en remettre.

— Kelly, dit Adam en décidant de ne pas réagir aux propos de Honey. Viens par ici.

Je ne connaissais pas très bien Kelly. Je n'étais d'ailleurs pas sûre que quiconque le connaisse. C'était un grand gars peu loquace qui travaillait dans une jardinerie de la ville. Il était normalement plein de vitalité, mais là il alla vers Adam à moitié en titubant et à moitié en rampant.

Warren attrapa une chaise qu'un autre loup avait libérée sans qu'on le lui demande et la posa à côté de Tad. Il y installa Kelly et se posta derrière lui. Il passa son bras en travers de la large poitrine de l'homme, attrapa son poignet opposé et le tira vers son épaule bloquant son autre bras au passage.

— Ça va peut-être être douloureux, le prévint Tad.

— Sûrement, précisai-je à Kelly. Mais j'y ai survécu.

Les iris de Kelly se teintèrent d'or, et il me montra les dents.

— Coyote.

Certains loups n'acceptaient toujours pas la présence d'un coyote dans la meute.

Je lui décochai un sourire carnassier.

— C'est costaud, un coyote, ajouta-t-il.

Apparemment, il ne faisait pas partie des anti-coyotes. C'était bon à savoir.

— Un loup aussi, lui rappelai-je.

— Et vous êtes tous les deux trop bavards, commenta Tad. Accrochez-vous.

Il ne posa pas la main sur le visage de Kelly, ce qui était une excellente idée. Même sous forme humaine, les loups avaient de puissants maxillaires. Il le toucha au niveau de l'avant-bras, juste au-dessus de là où le tenait Warren. Il baissa à moitié les paupières, remua les narines, et il y eut une explosion de puissance qui jaillit du néant.

L'odeur de magie fae me roussit les sinus. Kelly poussa un rugissement et s'arc-bouta sur sa chaise. Adam se précipita pour le maintenir, ainsi que Honey qui bloqua ses jambes en les entourant de ses bras.

Tad sursauta, et il y eut un « pop » quand il ôta la main du bras de Kelly.

— Je suis désolé, je suis désolé, haleta-t-il d'une voix rauque, je ne m'attendais pas à ça.

Kelly s'effondra, inanimé.

— Tu as réussi à extraire l'argent de son corps ? demanda Adam en relâchant prudemment sa prise sur le loup, mais celui-ci resta immobile.

Honey laissa tomber les jambes de Kelly comme si elles étaient brûlantes et retourna précipitamment vers la table de billard. Warren le lâcha aussi.

Tad montra à Adam une petite poignée de poudre blanc-gris.

— Bien, approuva Adam avec un sourire. Kelly ?

L'homme se secoua, inspira profondément et expira lentement.

— Ça va. (Il me lança un regard reconnaissant.) Merci de m'avoir prévenu.

— De rien, répondis-je. Ça a pris plus longtemps, pour moi. Il inclina la tête, l'air très sérieux.

— C'est vraiment costaud, un coyote. Je le saurai.

Tad enleva l'argent du reste des loups qui en avaient besoin, dont Ben. Kelly avait dû essayer les plâtres, mais la pratique rendit Tad plus assuré. Quand le fils de Zee eut terminé, Adam renvoya la plupart des loups-garous chez eux, où ils pourraient protéger leur famille et prendre un peu de repos. Honey resta parce qu'Adam ne voulait pas qu'elle s'éloigne trop de lui dans l'immédiat. Les loups-garous peuvent devenir dangereusement instables quand ils sont confrontés à des émotions extrêmes. En tant qu'Alpha, il pourrait l'aider si elle perdait le contrôle d'elle-même. Il n'était pas rare qu'on doive tuer les loups ayant perdu leur compagnon. Honey s'était transformée en loup, mais en dehors de ça, elle semblait aller bien.

Warren resta aussi, bien sûr, vu qu'il était chez lui. Ben refusa de retourner chez lui quand Adam le lui demanda. Adam eut une petite discussion en privé avec lui et le laissa rester. Je pense que c'était lié à la manière dont Honey me regardait lorsque Adam ne la voyait pas.

Une fois que tous ceux qui devaient partir furent partis, ce fut comme si la maison soupirait de soulagement. En tout cas, moi, je le fis. Kyle commanda de la pizza pour tous ceux qui restaient, et nous étions en train de la dévorer lorsque la sonnette retentit et qu'un agent Armstrong à l'air épuisé fit son apparition.

Jesse et Gabriel s'occupèrent des sœurs de ce dernier et les casèrent dans le jacuzzi après avoir constaté que Kyle et Warren avaient des maillots de bain de toutes les tailles. Kyle était avocat

spécialisé dans les affaires de divorce, et parfois ses clientes et leurs enfants avaient besoin d'un endroit sûr où vivre pendant quelque temps. C'était pour cette raison que la maison était si vaste et que certaines chambres avaient une décoration Disney et des meubles pour enfants de dix ans.

On confia à Honey la tâche de surveiller les petites. Je demandai à Gabriel et à Jesse de s'assurer que Maïa n'essaie pas de la chevaucher comme elle l'avait fait avec Samuel. Jesse ouvrit de grands yeux à cette simple idée et promit de faire tout son possible. Elle connaissait Honey aussi bien que moi, et savait que, même dans un de ses bons jours, elle n'aurait pas fait un très bon dada. Adam convoqua tous les autres à une réunion dans la salle de cinéma du haut. Quand Armstrong protesta contre la présence de civils, en visant plus particulièrement Tony et Sylvia, Adam répondit, sur un ton qui aurait pu glacer un volcan :

— Leur présence n'est pas négociable.

Ce n'était pas tant la participation de Tony et de Sylvia qui revêtait une certaine importance aux yeux d'Adam, qui ne les connaissait pas très bien. C'était surtout parce que Armstrong avait tenté de prendre la direction de la réunion, et qu'Adam, tout frais sorti de captivité, n'était pas d'humeur à le tolérer.

Adam déplaça l'un des deux fauteuils pour le disposer devant la télé et s'installa dessus, à la tête de ce conseil impromptu. Il ne prit même pas la peine de faire semblant d'avoir une force humaine, portant le lourd meuble tout seul sans le moindre effort apparent. Je m'assis à côté de lui et examinai le visage pâle d'Armstrong avec inquiétude. Nous n'avions pas

besoin d'ennemis supplémentaires.

Warren lança un regard circonspect à Adam et s'installa dans l'autre fauteuil, entraînant Kyle avec lui. Tad avait eu l'intention d'aller se baigner, lui aussi, mais Adam lui avait demandé d'assister à la réunion après qu'Armstrong avait essayé de refuser la présence de Tony et Sylvia. Suivant les consignes d'Adam, il s'était assis de manière plutôt inconfortable sur le canapé, près de Tony et Sylvia. Il n'y avait pas d'autres sièges dans la pièce.

Ben, redevenu humain et vêtu d'un des survêtements de Kyle qui portait le slogan « Goûte mon arc-en-ciel », regarda autour de lui et s'assit par terre aux pieds d'Adam sans laisser transparaître le moindre sentiment. Armstrong se retrouva le seul encore debout.

Le manque de sièges avait été calculé, pensai-je en regardant Adam.

Celui-ci était remonté contre le Cantrip, et le pauvre agent Armstrong en était le seul représentant présent.

Asil arriva avec un peu de retard. Il remarqua Ben, puis l'agent Armstrong qui réfléchissait aux raisons de son absence de siège, et haussa un sourcil en direction d'Adam, sans néanmoins le regarder dans les yeux, avant de retourner en bas. Il revint avec deux chaises de la salle à manger et les disposa précautionneusement de chaque côté du fauteuil de Warren. Il prit le côté le plus éloigné d'Adam sans devoir quitter la pièce et, sur son invitation, Armstrong s'assit sur la seconde chaise.

— Vous savez tous ce que Mercy a raconté à la police, n'est-ce pas ? commença Adam une fois que tout le monde fut

installé. Je vais donc reprendre le récit à hier soir.

Même si on avait parlé de dire toute la vérité et rien que la vérité, je remarquais qu'Adam avait modifié quelques petits détails dans son histoire. En particulier, il insista sur le fait qu'il avait à lui seul tué tous les agents du Cantrip, alors que tous les loups présents dans la pièce, ainsi que moi-même, savions qu'il mentait. Il n'était pas le seul à avoir tué, mais c'était lui qui en portait la responsabilité. Je comprenais cela très bien.

— J'ai envisagé de les livrer aux autorités, nous dit Adam, en s'adressant avant tout à moi. Mais ils avaient une liste de personnes à tuer qui comprenait tous les humains associés à mes loups... y compris les enfants. (Il se tourna vers Sylvia.) Gabriel était sur cette liste. Vous n'aviez pas tort lorsque vous lui disiez que s'associer avec nous le mettrait en danger.

— Peut-être bien, répliqua-t-elle, mais là où j'avais tort c'est en pensant que ça lui importerait. (Elle me regarda avec une ombre de sourire sur les lèvres.) On n'abandonne pas un ami en danger. On ne peut pas toujours privilégier la sécurité au détriment de tout le reste.

— Ils avaient l'intention de tuer des enfants ? répéta Armstrong, non parce qu'il remettait la parole d'Adam en cause, mais surtout parce qu'il semblait avoir du mal à conceptualiser l'idée.

— Genre sept plaies d'Égypte, acquiesça Adam.
Je posai ma main sur sa cuisse.

— Ils pensaient qu'il fallait nous annihiler, extirper le mal à la racine pour se débarrasser définitivement de notre corruption. Mais il va falloir me croire sur parole, parce que le tableau en

question a brûlé avec le cellier dans lequel nous étions retenus. (Il hésita un instant.) Il y avait trois tombes récentes dans les vignes, avec les cadavres de certains des leurs dedans. Peut-être qu'ils avaient protesté... ou peut-être dérangeaient-ils simplement. Ce n'est pas nous qui les avons tués, nous n'avons tué personne avant de nous évader. À en juger par l'état de leurs corps, ces agents du Cantrip sont morts quelques jours avant notre enlèvement.

— Mais comment sont-ils parvenus à tous vous emmener ? demanda Asil.

— Nous pensions qu'ils étaient envoyés par le gouvernement, et n'avons donc pas initialement riposté avec toute la puissance qui est la nôtre, expliqua Adam en inspirant profondément, ce qui ne sembla pas suffire à le calmer, puisqu'il se leva et commença à arpenter la pièce en long et en large. C'est une erreur, agent Armstrong, que je ne laisserai pas se reproduire. Faites passer le mot.

Pendant un bref moment, il eut l'air si menaçant que personne n'osa reprendre son souffle dans la pièce, pas même moi.

— En tout cas, nous n'avons tué personne lorsque nous étions prisonniers. Donc les deux femmes et l'homme que nous avons découverts sont de la responsabilité soit des agents du Cantrip, soit des mercenaires qu'ils avaient embauchés.

— Je vous en prie, monsieur Hauptman, des agents renégats du Cantrip. Mon agence n'est pas responsable de leurs actions, et que ce soit officiellement ou officieusement, nous trouvons toute cette affaire absolument effarante.

Non vraiment ? rétorque Weaver d'un ton fuyant.

— NON, vraiment ? retourqua Warren d'un ton irrité.

Il était habituellement la voix de la raison dans cette meute.

— Warren, l'appela Adam, et Warren leva la tête avant de détourner le regard. Tu as besoin de sortir ?

C'était une véritable question, pas une réprimande, et Warren le prit comme tel.

— Il faut que Kyle reste ici, répondit-il à mi-voix, évitant toujours de regarder Adam en face. En tant que ton représentant légal.

— Non, pas en tant qu'avocat, rectifia Adam. Pas encore. Mais sa présence nous sera utile, oui. Je préfère qu'il reste.

— Alors je reste aussi. Je peux y arriver.

Adam se tourna vers Tony.

— J'ai demandé à Sylvia d'être présente parce que Gabriel avait été mis en danger. Je vous l'ai demandé à vous parce que je veux que la police soit au courant de tout ce qui s'est passé. C'est plus sûr, quand on sait tout. Mais nous ne pouvons pas laisser cette affaire arriver jusqu'aux tribunaux humains. Nous... Je ne le permettrai pas.

Tony lui lança un regard désapprobateur.

— Je suis au service de la loi, Adam.

— Il y aura un procès, mais pas devant un tribunal humain, le rassura Adam. Je suis tributaire de plus hautes autorités, les autorités mêmes qui, durant toutes ces années où les humains ne connaissaient pas notre existence, ont empêché les loups-garous de devenir les monstres que le Cantrip pense que nous sommes. Si mes actions sont jugées excessives, je les paierai de ma vie.

— Ces loups-garous qui ont tué un pédophile dans le Minnesota au printemps dernier. Ils ont trouvé la mort dans les

MINNESOTA AU PRINCIPES DERNIER... IS ONT TROUVE LA MORT DANS LES jours suivants. Tous. De causes naturelles, même si leurs corps ont été incinérés et qu'il n'y a eu aucune autopsie, intervint Armstrong d'un ton neutre, en me regardant, moi, plutôt qu'Adam.

— Une force de la nature, commentai-je de manière cryptique.

Après tout, on pouvait considérer que Charles était une force de la nature.

— Moi aussi, je suis au service de la loi, dit Kyle, trop précipitamment pour que son changement de sujet passe inaperçu, contrairement à son habitude. Et personne ne sait mieux que moi combien la loi et la justice ne coïncident pas toujours, et combien c'est parfois impossible. Je peux vous assurer que la justice lycanthrope est plus expéditive, mais aussi plus juste, même si parfois plus brutale, que celle que nos tribunaux. (Il se pencha vers Tony, emporté par sa plaidoirie.) Nous, humains, ne sommes pas équipés pour affronter un loup-garou. Et si la police avait essayé d'arrêter ces hommes, dans le Minnesota, il y aurait probablement eu des morts. Je suis convaincu que justice sera aussi rendue dans l'affaire qui nous concerne.

Il y eut un long moment de silence.

— Même si, personnellement, je reconnais la légitime défense, insista Tony, vous avez quand même reconnu le meurtre d'agents fédéraux. Je ne peux pas fermer les yeux sur ça, Adam.

— Des agents qui ont agressé d'honnêtes citoyens sans la moindre raison, murmura Kyle. Adam est un expert en matière de sécurité. L'imagine qu'il doit avoir une vidéo de l'attaque

de sécurité. J'espère qu'il soit avec une trace de quelque
quelque part.

Adam poussa un grognement approbateur.

— Avec de beaux plans pleine face de plusieurs agents du Cantrip, selon Gutstein, à qui j'ai parlé tout à l'heure. Et nous avons aussi le cadavre de Peter.

— Où se trouve-t-il ? demandai-je.

— En sécurité, me répondit Adam. Ils l'avaient enterré dans le vignoble, près de leurs propres morts. On l'a exhumé et on est en train d'organiser ses funérailles.

— Les morts suspectes sont censées faire l'objet d'une autopsie, fit remarquer Tony.

Adam se tourna vers lui et hocha la tête.

— Oui. Nous en parlerons. Il n'y a rien de suspect concernant sa mort. Il a été assassiné devant moi. Il a une blessure par balle en plein milieu du front.

Personne n'osa rien dire pendant un bon moment après ça. Peut-être à cause de l'expression d'Adam.

— J'ai le pouvoir de dire que le Cantrip et le gouvernement fédéral sont parfaitement satisfaits par la version de la légitime défense concernant la mort de ces personnes, expliqua Armstrong. Monsieur Brooks a raison, ce serait un véritable cauchemar pour le Cantrip, politiquement parlant, si les actions de ces hommes devaient être dévoilées au grand jour, quand bien même ils n'agissaient pas du tout de manière officielle. (Il prit une grande inspiration.) Et ce serait à peu près aussi désastreux pour les loups-garous. Dans le climat actuel, j'ignore si un juge vous accorderait la légitime défense monsieur Hautman. Et si un jury devait se prononcer, n'importe quelle

décision pourrait donner lieu à des émeutes ou à une vraie guerre civile.

Armstrong sembla contempler quelque chose qu'il était seul à voir, puis croisa son regard et le soutint.

— Je suis agent fédéral, et j'ai prêté le serment de défendre les intérêts de mon pays. Je suis un patriote. J'ai vu la peur et la haine pousser des hommes et des femmes qui avaient prêté le même serment à l'oublier et à se laisser aller à leur haine. Je ne veux pas que ça arrive devant les tribunaux.

Tony leva les bras au ciel.

— Je suis bien d'accord, dit-il à Armstrong, aussi bien à propos de la légitime défense que des chances d'Adam devant un jury, même si je pense que si on parvenait à garder l'affaire à un niveau local, il s'en sortirait bien mieux que vous le pensez. Mais il n'empêche qu'il y a des cadavres.

— Les agents du Cantrip qui étaient enterrés avaient été exécutés par la même arme que Peter, ajouta Adam.

— Vous avez fait une analyse balistique ? demanda Tony.

— Non.

Tony le considéra d'un air perplexe.

— Alors, comment... (Il secoua la tête.) Aucune importance. Mais ce ne sont pas les seuls corps.

L'expression d'Adam devint encore plus indéchiffrable.

— Il n'y aura pas d'autres corps. Après notre fuite, le domaine viticole a pris feu.

Il y eut encore un silence de quelques secondes.

— Je peux accepter l'idée d'une justice parallèle, finit par dire Tony. Je vous connais. Ma brigade et moi vous avons

souvent appelé à l'aide, et vous ne nous avez jamais déçus. Je vous ai vu combattre la violence avec des paroles raisonnables. Et je ne vous ai jamais vu mentir. Je suis d'accord avec l'agent Armstrong. J'ai quelques idées, et je pense qu'avec son concours, on va pouvoir vendre cette version à mes collègues.

— Vous disiez qu'il y a eu un incendie au domaine ? s'étonna Armstrong.

Adam se rassit en se passant la main sur le visage.

— Oui. Nous avons l'habitude de faire le ménage derrière nous. Et le feu est une méthode des plus efficaces.

— Les dents et certains os parmi les plus denses ont tendance à refaire surface après un incendie, fit remarquer Tony d'un ton d'une neutralité extrême.

— J'en serais très surprise, intervins-je d'un air vague parce qu'Adam n'avait pas mentionné le rôle d'Elizaveta. Ne vous inquiétez pas pour ça.

Armstrong me décocha un regard suspicieux, mais au lieu d'essayer d'en savoir plus, il demanda :

— Et ces mercenaires avec qui collaboraient les renégats ? Vous avez réussi à les identifier ?

— Non, répliqua Adam. Ils se sont dépêtrés de cette histoire et ne me concernent plus. Je pense qu'il ne reste plus que trois joueurs en présence.

Asil leva un doigt :

— Le financier. (Puis il leva un autre doigt.) Le traître appartenant au service de sécurité du sénateur Campbell. (Et un troisième.) La personne qui a procuré aux agents du Cantrip les contacts des mercenaires et les dossiers concernant votre meute

et les loups-garous en général.

— Un ami à moi est en train d'enquêter sur cet informateur, dit Adam. Il est assez certain de pouvoir obtenir des mercenaires le nom de cet homme sans causer d'incident diplomatique international.

Adam avait réussi à contacter Charles sur la ligne fixe de Kyle. Charles était d'une excellence terrifiante pour trouver les informations que certaines personnes voulaient cacher plus que tout. D'un autre côté, Charles était tout simplement terrifiant.

— Mais, reprit Adam, je pense que les dégâts pouvant être causés par cet informateur l'ont déjà été. Il n'y a donc pas grande urgence à l'arrêter.

— Soyons clairs tant que nous sommes dans cette pièce, dit Armstrong. Est-ce que vous parlez de le tuer ?

Adam secoua la tête.

— Le tuer serait bien plus problématique que de simplement garder l'œil sur lui. En dehors de ces derniers jours, nous faisons notre possible pour ne pas tuer des humains, monsieur Armstrong.

— Vous ne vous considérez pas humains ? s'étonna Armstrong.

Asil regarda Adam en arquant un sourcil, et celui-ci haussa les épaules avant de dire :

— « Les humains qui ne sont pas des loups-garous » ce serait trop long à dire plus d'une fois. Nous sommes aussi humains que vous.

— Alors, ça nous laisse le financier, et l'assassin potentiel dans l'équipe du sénateur Campbell, résuma Tony en se

penchant en avant d'un air impliqué.

Adam se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et étendit les jambes. La tension dans la pièce descendit de plusieurs crans, encore une preuve que les loups-garous n'étaient pas les seuls à savoir déchiffrer le langage corporel.

— Le problème du sénateur Campbell est le moins compliqué de tous. J'ai fait passer le message à Campbell par le biais de mes contacts dans le domaine de la sécurité, mais il vaudrait peut-être mieux que vous l'avertissiez directement, agent Armstrong. N'oubliez pas que, quelle que soit l'identité du traître dans l'équipe de sécurité, il n'a pas nécessairement de motif autre que financier. Si ce n'était qu'un tueur à gages, alors le fait d'avoir neutralisé les agents du Cantrip qui voulaient assassiner le sénateur Campbell suffira peut-être à le décourager. Mais s'il s'agit d'un fanatique, de quelque camp que ce soit, il va plutôt céder à l'impatience et tenter d'agir seul.

Adam s'interrompit, le sourcil haussé.

— Vous pourrez dire au sénateur que je serai heureux de lui envoyer quelques gardes du corps lycanthropes parfaitement entraînés pour assurer sa sécurité, s'il en donne l'autorisation. Gratuitement, bien sûr.

Un sourire ironique fit frémir la commissure des lèvres de l'agent Armstrong.

— Vous avez déjà rencontré le sénateur ?

— Non, monsieur.

— Moi, si. Et il pourrait bien accepter votre offre. Il n'est pas aussi anti-loup-garou qu'on le dépeint. Ça l'embête simplement quand ils bouffent les gens.

Dit comme ça, il ne paraissait pas si terrible. Mais j'avais déjà eu l'occasion d'entendre ses discours.

Adam hocha la tête en signe d'approbation, mais quand il reprit la parole, ce fut sur un ton réservé.

— Cela m'honorerait qu'il accepte. S'il lui arrive quoi que ce soit, au point où nous en sommes, ce seront les loups-garous qui seront accusés. Je préférerais que sa famille et lui soient en parfaite sécurité pendant les années à venir.

— Ce qui nous laisse le financier, dit Kyle.

— Oui, acquiesça Adam en consultant Armstrong du regard. Vous avez la moindre idée d'où provient l'argent ?

— Non. Alexander Bennet... c'est l'homme qui menait l'opération, et probablement celui qui a tué votre homme... Bref, ses comptes bancaires ne montrent rien d'inhabituel, pas plus que ceux des personnes qui lui étaient probablement associées. D'ailleurs, si vous voulez tout savoir, les identifier va être un vrai cauchemar. Trouver des agents du Cantrip qui n'aiment ni les loups-garous, ni la législation actuelle, ça va être un peu comme chercher de la neige en Alaska. Bennet n'est simplement pas allé travailler un beau matin, et il y en a deux autres comme lui. L'un d'eux a eu un infarctus et se trouve aux urgences d'un hôpital, et l'autre n'est probablement plus que cendres, à moins qu'elle se soit enfuie pour épouser quelqu'un ou un truc du genre. Nous devons vérifier tous ceux qui sont en télétravail, en congé, en vacances ou qui ne travaillent plus pour le Cantrip. Si vous aviez laissé des corps, cette partie de ma tâche en aurait été grandement facilitée.

Warren, qui avait jusque-là gardé le silence, intervint :

— J'ai leurs permis de conduire, sauf pour ceux qui étaient enterrés près de Peter. Mais ceux-là, vous pourrez les identifier vous-mêmes.

Adam leva les yeux vers lui.

— Excuse-moi, patron, mais tu n'étais pas en état de penser à ce genre de détails. Certains d'entre nous se sont dit qu'il pourrait être utile de connaître l'identité de nos ennemis. (Il se tourna vers Armstrong.) Je vous en ferai des copies et conserverai les originaux.

Armstrong sembla vouloir protester, mais y renonça face à l'air inflexible de Warren.

— OK, dit Tony, une dernière chose : Adam, il va falloir que vous concoctiez une histoire à raconter à la presse qui convaincra mes supérieurs.

Adam approuva d'un geste de la tête.

— Jim Gutstein va tirer quelques ficelles, et ce soir je ferai une déclaration à la presse depuis le bureau de Kyle. Je vais coller à la version de Mercy.

— Laissez-moi vous aider, proposa Armstrong. J'ai un peu d'expérience pour transformer les faits effrayants en événements parfaitement ordinaires.

— Tout cela est bien gentil, intervint Sylvia, mais il va falloir m'expliquer pourquoi Maia m'a dit être arrivée ici en compagnie d'un cadavre.

— C'est ma faute, reconnut Asil.

— Encore des cadavres ? s'exclama Armstrong.

— Je croyais qu'il n'y avait pas eu de victime chez Sylvia ? s'étonna Tony.

— Quelqu'un a envoyé une équipe d'assassins aux troussees de Jesse et Mercy, expliqua Tad avant de se tourner vers moi. Ils vous attendaient, Mercy. Maintenant que j'ai eu le temps d'y réfléchir, je pense qu'ils étaient déjà chez Sylvia avant même que j'arrive pour surveiller les enfants.

Il s'éclaircit la voix et me sourit d'un air désolé.

— J'ai senti leur présence en arrivant. C'est d'ailleurs pour ça que je me suis tellement approché de l'appartement que les enfants m'ont repéré. Après quelques heures, vu que rien ne se produisait, je me suis dit qu'il y avait quelqu'un comme moi qui vivait dans l'immeuble, un demi-faë dont la présence dans la réserve n'était pas requise.

— Je croyais que tous les faës y avaient été obligés, dit Armstrong. Enfin, c'est ce qu'on nous a dit lors du briefing.

Tad secoua la tête.

— Non. Seulement ceux considérés comme assez puissants pour être utiles. Mais ces assassins, comme vos collègues, étaient des renégats...

La porte s'ouvrit à grand fracas, et une Sofia Sandoval trempée en maillot de bain vert vif fit irruption dans la pièce.

— Mercy, Mercy ! Gabriel te demande de venir vite ! Quelqu'un a percuté ta voiture. Le coffre est complètement mort.

Moi aussi, j'étais morte. Marsilia allait me tuer pour avoir bousillé sa voiture, et je ne pouvais pas lui en vouloir.

Tous ceux présents à l'assemblée se précipitèrent à l'extérieur pour voir ce qui s'était passé, plus pour pouvoir sortir et bouffer un peu que parce que ce les concernait réellement. Il

et bouger un peu que parce que ça les concernait réellement. Il n'était pas encore 17 heures, mais, à cette époque de l'année, le soleil s'était couché pendant que nous parlions, et l'arrière de la voiture n'était pas éclairé par le lampadaire. J'ai une bonne vision nocturne, mais même moi j'ai besoin d'une minute ou deux pour m'adapter au changement entre la lumière artificielle et l'obscurité.

Mais ça n'avait aucune importance, parce que je ne parvins pas à atteindre la voiture avant que Gabriel me saisisse par le bras et m'attire vers lui sans me laisser le choix.

— Je crois qu'on a un gros problème. On venait juste de sortir les petites du jacuzzi dans le jardin. Jesse et Mary Jo les ont emmenées en haut pour les sécher et les changer, mais Sofia est restée avec moi pour remettre la bâche sur le bassin. On a entendu un grand bruit, et on a couru voir ce qui se passait. J'ai d'abord pensé que quelqu'un avait percuté la voiture avant de s'enfuir.

Il désigna la voiture, et je m'aperçus que le coffre était plié en deux, mais vers le haut.

— J'ai envoyé Sofia te chercher pour pouvoir refermer le coffre avant qu'elle puisse voir le cadavre. Je n'ai pas vu de voiture s'éloigner. Seulement une femme qui courait dans la rue, comme si elle faisait un jogging, tu sais ? Et elle allait vite. J'ai pensé à la suivre pour lui demander si elle avait vu quoi que ce soit, mais c'est là que j'ai remarqué combien le coffre était bizarrement tordu, et j'y ai jeté un coup d'œil plus attentif.

Il se rapprocha de moi et dit très doucement :

— Le cadavre avait disparu, Mercy. Et le bruit que nous avions entendu, c'était elle qui frappait l'abattant du coffre pour

AVOIS ENCHÊRIS, C'ÉTAIT C'EST QUI RAPPAI L'AVANTAGE DU COMME POUR
pouvoir sortir.

Tous les loups-garous présents, Asil, Adam, Ben, et Warren qui scrutait la rue, probablement à la recherche du coupable, se tournèrent vers Gabriel et moi. Asil ouvrit le coffre.

— Elle était morte, dit-il. Je peux en jurer. Je sais que c'était une fae, mais j'en ai déjà tué avant. Elle était morte. Quand nous sommes passés près de la voiture, tout à l'heure, j'ai senti l'odeur de son cadavre qui commençait à se décomposer.

Je ne pus retenir un éclat de rire.

— Une fae zombie. Exactement ce dont on avait besoin. Je ne sais pas pour vous, mais je pense que je vais dormir comme un bébé en sachant qu'il y a des faes zombies qui se promènent partout. Je vais voir si je peux suivre sa trace.

— Mercy, dit Adam sur un ton d'avertissement.

— Je ne l'approcherai pas, promis-je. Je vais juste voir où elle se rend, et je reviendrai vous chercher. Le temps que vous vous métamorphosiez, elle risque d'être déjà loin.

Comme les petites Sandoval commençaient à sortir de la maison pour voir à quoi était due toute cette excitation, je ne me déshabillai pas avant de me changer en coyote. Adam m'aida à dépêtrer mon moi coyote de mon sweat-shirt, et ce fut à cet instant que je pris conscience de m'être métamorphosée devant Armstrong et Tony, qui n'étaient ni l'un ni l'autre au courant de ma nature.

L'un des proverbes favoris de Bryan, mon père adoptif, était « Ce qui est fait est fait ». Et de toute façon, Tad en avait profité pour subtiliser les menottes fae, car je le vis glisser Paix et Quiétude sous sa chemise. donc on pouvait dire que mon acte

Quelque soit son ennemi, cela en devient une que rien n'est irréfléchi avait eu des conséquences positives.

Je posai la truffe sur le bitume et partis en courant. Asil avait raison : elle avait commencé à se décomposer, et elle avait laissé une piste très détectable.

Adam me suivit mais sous forme humaine. Visiblement il n'avait pas très envie que je parte seule à la chasse au zombie. Les coyotes courent bien plus vite que les humains, et je suis moi-même très rapide pour un coyote. Les loups-garous sont de bons coureurs, mais leur vitesse est limitée sous forme humaine, quatre pattes étant toujours plus efficaces que deux. Mais il parvenait à rester à mon niveau, courant plus vite que n'importe quel humain, mais peut-être que je n'étais pas à ma vitesse maximale. J'en étais même bien loin.

Pouvoir avoir Adam à mes côtés si je devais affronter une tueuse fae zombifiée valait le coup de ralentir.

Chapitre 10

Je pensais vraiment qu'on allait la rattraper. Ça faisait moins de cinq minutes que Sofia était venue interrompre notre réunion... À quelle vitesse pouvait bien courir une tueuse fae zombifiée ?

Mais quand on arriva sur Bombing Range Road, la voie principale la plus proche – ainsi nommée parce que l'endroit avait été un champ de tir d'explosifs durant la Seconde Guerre mondiale –, sa piste disparut au bord de la route. Il faisait nuit noire, bien qu'il ne fût que 18 heures, mais l'obscurité ne me pose pas vraiment de problème. J'avais une vision claire sur plusieurs kilomètres à la ronde, et il n'y avait aucune fae morte en train de courir sur la route. Mais il y avait un certain nombre de voitures allant dans les deux directions.

— Elle a été récupérée par une voiture, dit Adam en essayant de ne pas sembler essoufflé pendant que je flairais la route dans tous les sens. Soit quelqu'un est venu la chercher, soit elle a fait du stop.

Les deux possibilités étaient tout aussi dérangeantes, pensai-je, mais nous ne pouvions rien y faire dans l'immédiat. « Dérangeantes » était le bon terme. De tous les événements qui

« Dérangeantes » était le bon terme. De tous les événements qui s'étaient produits ces derniers jours, une fae se relevant d'entre les morts et s'enfuyant à toute allure était effectivement peut-être le plus dérangeant.

N'empêche, quand même... un zombie ? Peut-être que ça intriguerait assez Marsilia pour qu'elle en oublie l'état de sa voiture. C'était peu probable, mais on ne savait jamais. Je n'étais pas certaine de devoir me sentir coupable de l'état de son coffre. Comment aurais-je pu deviner qu'une fae morte s'en libérerait toute seule ?

Adam contempla la route et dit :

— Si tu n'avais pas ralenti pour moi, tu l'aurais peut-être rattrapée.

Peut-être que oui... et peut-être que ça n'aurait pas été une très bonne chose. Le 4 × 4 de Warren s'arrêta à côté de nous, et celui-ci se pencha pour ouvrir la portière côté passager.

— Vous ne l'avez pas retrouvée ? demanda-t-il alors que je m'installais sur le siège du milieu.

— Non. Il semble qu'elle soit montée dans une voiture. Aucune idée de la direction qu'elle a prise.

Warren fit demi-tour et reprit le chemin de sa maison avant de répondre.

— C'est dérangeant, commenta-t-il.

Avec ou sans zombies, il nous fallait satisfaire la presse.

Tony avait appelé son supérieur pour lui soumettre la version des faits sur laquelle Adam et Armstrong étaient tombés d'accord, ce qui consistait en gros à laisser le Cantrip en dehors de tout cela. Les mercenaires, qui avaient eu le bon goût de

de tout cela. Les mercenaires, qui avaient eu le bon goût de disparaître dans l'anonymat le plus complet, en porteraient la responsabilité principale. On dirait qu'ils avaient été engagés dans le but de forcer les loups-garous à commettre des actions violentes à l'encontre du sénateur Campbell, afin de se débarrasser de celui-ci et de donner l'image de monstres aux loups-garous.

Mais Adam n'avait pas l'air d'un monstre. C'était un bel homme, avec un charisme incroyable. Il passait formidablement bien à la caméra.

La personne qui avait manigancé l'opération avait apparemment paniqué lorsque certains de ses mercenaires avaient été arrêtés lorsqu'ils retenaient Kyle Brooks en otage. Il les avait fait exécuter pour éviter qu'ils parlent trop.

Armstrong avait un peu « dé-nettoyé » le meurtre des hommes qui avaient retenu Kyle prisonnier, parce qu'il constituait à présent un élément utile de l'histoire.

En apprenant la nouvelle, les autres mercenaires s'étaient enfuis en mettant le feu au domaine viticole, permettant ainsi à Adam et à la meute de s'enfuir. Les autorités étaient à la recherche des mercenaires – mais il était entendu qu'ils n'avaient que peu de chance d'y arriver – et du cerveau de l'opération ; là aussi, les chances étaient minces. Avec un peu d'espoir, tout le monde serait satisfait par cette version qui ne faisait que transcrire la réalité, même si ce n'était pas toute la vérité.

Adam, Tony, Armstrong, Kyle et Warren partirent donc en direction du bureau de Kyle, en passant par chez nous afin qu'Adam puisse s'habiller correctement pour une conférence de presse et nous laissèrent avec la mission de monter la garde. La

presse, et nous laisserent avec la mission de mener la garde. La bonne nouvelle, c'est qu'entre la fuyarde morte et la conférence de presse personne ne m'avait posé de questions à propos de ma transformation en coyote. Peut-être supposaient-ils tous que j'étais une demi-fae, comme Tad.

Quand Ben monta me dire qu'un messenger de Marsilia m'attendait à la porte, je me trouvais dans une des chambres, en train de lire *James et la Pêche géante* aux plus petites des sœurs Sandoval. Le stock d'urgence pour les familles de Kyle comportait une énorme caisse de bouquins adaptés à tous les âges.

— On arrivait enfin à la meilleure partie, protesta Sofia. On en était presque aux insectes géants.

— Vous pouvez prendre le relais ? demandai-je à Sylvia.

— Qui est Marsilia ? dit-elle en prenant le livre.

— La femme à qui appartient la voiture que je conduisais, lui répondis-je.

Elle fit la grimace : elle avait vu ladite voiture.

— C'est le vampire, Mercy ? demanda Sissy, âgée de sept ans, mais ayant l'esprit d'une adulte de trente.

— Un vampire ? s'exclama Sylvia. Parce qu'il y a des vampires, aussi ?

Puis elle ajouta :

— Vous avez volé la voiture d'un vampire et l'avez détruite ?

J'imitai sa grimace.

— Officiellement, les vampires n'existent pas. Si vous ne croyez pas en leur existence, ils vous laisseront tranquille. Il vaut donc mieux ne pas croire en eux.

Maïa hochait solennellement la tête.

— Ma meilleure copine Penny m'a demandé si les vampires existaient, et je lui ai répondu que non. Je lui ai dit que j'avais déjà chevauché un loup-garou, mais sa maman lui a dit que ce n'était pas bien de mentir. Je ne mentais pas, cette fois, mais parfois il vaut mieux mentir, n'est-ce pas ? Mercy, tu voudras bien venir à la maison la prochaine fois qu'elles viendront pour leur dire que je ne mentais pas ?

Cette gamine allait soit devenir maître du monde, soit être à l'origine d'une terrible épidémie mondiale. Peut-être même les deux. Elle était entrée à l'école maternelle quelques mois auparavant, ou en tout cas elle en avait l'âge, alors il nous restait encore un peu de temps pour trouver un endroit où nous cacher d'elle.

— Vous avez volé la voiture d'un vampire ? insista Sylvia.

— Voler, c'est un peu fort comme terme, la rassurai-je. Elle se trouvait à mon garage pour une vidange lorsque les ennuis ont commencé, et j'avais besoin d'une voiture impossible à localiser. Tout ira bien, ne vous en faites pas... tant que vous ne parlez pas de vampires. Ils sont très sérieux concernant leur secret.

— Mercy, dit Maïa.

— OK, répondit Sylvia, je vais faire en sorte que les filles le comprennent.

— Mercy, insista Maïa d'une voix plus forte en fronçant les sourcils, il faut que tu dises à la maman de Penny que je ne suis pas une menteuse.

— Je parlerai à la maman de Penny, promit Sylvia. Maintenant, chut, j'ai des histoires d'insectes géants et de fruits

pourris à vous raconter.

Elles cessèrent aussitôt de parler.

Ben me suivit en bas. Asil et Honey, toujours sous forme de loups, nous attendaient au bas des marches. Ben devait les avoir prévenus avant de venir me chercher. C'était parfait, ça me faisait gagner du temps.

Je tendis le doigt vers Honey et dis :

— Reste hors de vue, s'il te plaît. Si j'ai trop de gardes du corps, ça laissera entendre que j'ai peur d'elle, ce qui n'est pas faux, mais inutile de le dire haut et fort. Ce serait mauvais pour la réputation de la meute. Ben et Asil, vous pouvez m'accompagner, parce que l'absence de gardes du corps transmettrait le message que je ne la respecte pas.

Ce qui était tout aussi vrai, mais ne servait pas à grand-chose.

Je tripotai mon pendentif en forme d'agneau pour m'assurer de sa présence. Tous les objets de foi fonctionnaient contre les vampires, et mon agneau était aussi efficace qu'une croix. Adam m'avait offert un pendentif en or avec des émeraudes à la place des yeux en remplacement de mon ancien collier en argent, étant donné que porter de l'argent était légèrement problématique pour la compagne d'un loup-garou. La chaîne était de la taille idéale pour rester autour de mon cou quand je me métamorphosais, et assez épaisse pour que je ne la casse pas dans ma course. Je portais l'une des plaques d'identification de l'armée d'Adam sur cette même chaîne. Les alliances ne sont pas conseillées quand on est mécanicienne. Je pris une grande inspiration et me concentrai comme si j'étais sur le point de

combattre dans un dojo.

L'homme qui attendait sur le seuil m'était parfaitement inconnu, même si mon odorat me confirma qu'il s'agissait d'un vampire. Je ne connaissais pas le nom de tous les vampires de Marsilia, mais ils n'étaient pas si nombreux, et je les connaissais au moins de vue.

Marsilia manquait de vampires puissants. Peut-être en avait-elle recruté de nouveaux. Je n'avais aucun moyen de juger de la puissance d'un vampire, mais celui-là ne me semblait pas avoir été transformé récemment. Les jeunes vampires avaient moins la maîtrise d'eux-mêmes.

Il était d'origine asiatique, Chinois si je ne me trompais pas, et avait l'allure élancée. Il portait un jean noir et une chemise en soie dorée avec un col mandarin. Avec la lumière du porche dirigée sur lui, je pus voir que cette chemise était ornée de broderies en forme de dragon dans un fil d'un or un peu plus foncé que le tissu. La température avait beaucoup baissé avec le coucher du soleil et, s'il avait été humain, il aurait frissonné dans une telle tenue.

Celui-là avait été changé jeune, pas autant que Wulfé, qui ressemblait toujours à un adolescent n'ayant pas terminé sa puberté depuis le Moyen Âge. Mais le vampire qui se trouvait sur le seuil de Kyle avait dû être changé à l'âge de vingt ans, tout au plus.

Il inclina la tête en guise de salutation, le même genre de révérence que j'effectuais avant un match de karaté, la tête levée et les yeux braqués sur l'adversaire, plutôt que celle privilégiée par les vampires européens les plus anciens et par les loups-

garous. Je lui retournai son salut de manière similaire.

— Mon nom est Thomas Hao, madame Hauptman, sans la moindre trace d'accent ou d'émotion dans la voix. C'est un grand honneur pour moi de vous transmettre, à vous et à votre compagnon, une invitation à rencontrer Marsilia, la maîtresse de l'essaim des Tri-Cities. Vous pouvez refuser, bien entendu. Mais on m'a aussi demandé de vous informer que, si vous veniez ce soir, certains problèmes pourraient être résolus rapidement. Marsilia est en possession d'informations concernant les regrettables événements récents qui, elle le pense, pourraient vous intéresser.

— Oh, c'est trop simple, dit Ben en me consultant du regard. Qu'est-ce qu'elle veut ?

Il parlait d'un ton calme, et Asil et lui étaient restés légèrement en retrait dans le hall d'entrée, n'offrant qu'une vision partielle d'eux à Hao. Mais il pouvait parfaitement les entendre.

— Vos loups s'expriment-ils donc en votre nom, compagne de l'Alpha de la meute du bassin du Columbia ? s'enquit Hao avec une exquise politesse.

Non, décidément, ce n'était pas un jeune vampire.

— Je suis d'accord avec Ben, répondis-je d'un ton d'excuse. J'ai presque détruit la nouvelle voiture très chère de Marsilia, et elle va simplement passer l'éponge et, en plus, me donner des informations ? Si c'est vraiment le cas, pourquoi ne pas se contenter du téléphone ?

Hao m'examina avec attention, puis regarda par-dessus son épaule et recula d'un pas pour contempler la Mercedes. Il resta ainsi immobile pendant quelques secondes avant de se retourner

vers moi avec, je l'aurais juré, une lueur d'amusement dans le regard, même si son expression faciale restait imperturbable.

— Ah. Je ne pense pas qu'elle ait été au courant pour la voiture, madame Hauptman.

Oui, c'était bien de l'amusement. Je croisai les bras. La veille au soir, j'aurais bondi sur l'occasion. L'invitation de Marsilia m'aurait donné un léger avantage que je n'aurais pas eu en m'invitant moi-même, comme je l'avais prévu. Mais avec le retour d'Adam et de la meute, nous n'avions plus besoin des vampires.

— Je pense que je vais plutôt rester prudente. Dites à Marsilia que je ferai réparer sa voiture comme elle le désire, et que je vais lui laisser quelques mois pour se calmer avant d'envisager une visite.

Hao regarda ses pieds en faisant la moue.

— Marsilia est inquiète, madame Hauptman. Nous sommes au courant de l'enlèvement de la meute. Celui qui tire les ficelles de tout cela représente un danger pour tous les habitants des Tri-Cities, et pas seulement pour la meute. À un autre moment, les dégâts que vous avez infligés à la voiture auraient probablement eu les conséquences que vous redoutez, j'en suis certain. Mais Marsilia est ancienne et vraiment très riche. Une voiture ne représente rien à ses yeux comparé à ce qu'elle voit venir.

À côté de moi, je sentis Asil se raidir, et je l'imitai. Voilà un rebondissement auquel nous ne nous attendions pas.

— Pourquoi ne se contente-t-elle pas du téléphone ? demandai-je.

— Ou de vous charger de tout nous expliquer, murmura

Asil.

— Parce qu'on n'est jamais sûr de qui peut nous écouter au téléphone, et il s'agit d'informations dangereuses, répondit Hao en ne prêtant aucune attention à Asil, des informations qui pourraient éviter d'autres morts dans votre meute.

Il s'interrompit un instant, et j'eus de nouveau l'impression qu'il était amusé, même si aucun signe ne le trahissait sur son visage.

— Bon, c'est aussi que Marsilia déteste le téléphone... (il lança un regard à Asil) et déléguer les tâches quand elle peut vous entortiller autour de son petit doigt.

Oui, ça, ça ressemblait bien à Marsilia.

Les vampires ne respirent pas, sauf quand ils parlent, ils ne transpirent pas, et leur cœur ne pompe que le sang qu'ils volent. Il est donc très difficile de déterminer quand ils mentent et quand ils disent la vérité. En tout cas, moi, j'en suis incapable de manière fiable.

— Ça ne peut pas attendre demain soir ? demandai-je.

— Je pense, personnellement, que vous le regretteriez, répondit Hao.

Le fait qu'il ose exprimer une opinion me surprit. J'étais peut-être incapable de deviner l'âge ou la puissance d'un vampire, mais je pouvais déchiffrer certains indices subtils. Celui-là n'était le serviteur d'aucun vampire. Il se rendit compte lui-même de son erreur, et continua à parler d'une manière plus prudente :

— Je devais aussi vous dire d'amener non seulement Adam, mais tous les membres de la meute que vous choisirez.

Le fait qu'Adam soit le bienvenu rendait la situation plus rassurante. Déjà, il était moins probable que ce soit un piège à mon intention... sauf si elle savait qu'Adam était actuellement absent. Cela signifiait aussi qu'elle avait l'intention d'utiliser la meute entière.

— Elle voudrait que ce soient les loups qui s'occupent de cette personne, pour ne pas avoir à le faire elle-même, hasardai-je.

— Non, rétorqua-t-il. Non. Elle n'hésitera pas à l'affronter, mais les chances de succès seront bien supérieures si la meute et elle peuvent coordonner leurs efforts.

Elle est inquiète, pensai-je, et Thomas Hao l'est aussi.

— Adam est absent pour le moment, dis-je.

Et il le serait encore plusieurs heures.

— C'est regrettable, dit Hao avec une moue contrariée.

J'étais obligée de me fier au langage corporel plutôt qu'à mon odorat, mais soit il était très fort pour mentir avec ses gestes – et très peu de gens, vampires ou pas, en ont assez conscience pour en être capables –, soit il était vraiment consterné par l'absence d'Adam.

— Ce serait quand même une bonne idée de venir, dit Hao, vous, Mercy, étant donné que vous êtes une changeuse.

« Changeur » est le nom donné à ceux d'entre nous qui descendent de Coyote, de Corbeau, de Faucon ou de tous ces archétypes qui avaient occupé ce pays à une époque ancienne. Les vampires ne nous aiment pas. Déjà, parce que je suis capable de voir les fantômes, et que les fantômes ont tendance à se rassembler autour des lieux de repos des vampires, trahissant la présence du monstre qui les a tués. Je résiste aussi à la plupart

la présence du monstre qui les a tués. Je résiste aussi à la plupart des magies et, en particulier, à celle des vampires à laquelle je suis totalement insensible. Quand les vampires ont débarqué dans le Nouveau Monde, ils sont tombés sur ceux de mon espèce, et ont échappé de peu à l'extermination. J'imagine que si la maladie et la guerre n'avaient pas décimé la population amérindienne, et donc les changeurs, il n'y aurait pas de vampires en Amérique.

Bon, évidemment, le fait que je sois résistante à leur magie ne signifiait pas que je pouvais me mesurer à un vampire, quelle que soit ma forme.

Ce vampire-là me contempla d'un regard grave en attendant ma décision. Marsilia ne me ferait pas de mal : elle ne pouvait pas se le permettre, les loups-garous la détruiraient si elle commettait l'irréparable. Elle jouait juste à un petit jeu agaçant. Si je n'acceptais pas son invitation, selon les règles lycanthropes, qui n'étaient pas si différentes de celle des vampires, les deux étant des prédateurs, cela constituerait un affront pour Marsilia et une preuve de lâcheté de la part de la meute.

Donner l'image de quelqu'un de fort et d'effrayant permettait de garder les monstres à distance. Si je montrais au monde que j'avais peur de Marsilia, cela porterait un coup à la sécurité des membres de la meute.

J'aurais pu insister pour qu'on attende le retour d'Adam. Cela me ferait paraître faible, mais ça n'aurait qu'une influence marginale sur la meute. Adam avait dormi moins d'une heure depuis son évvasion, et j'étais certaine qu'il n'avait pas non plus fermé l'œil depuis bien avant que la meute soit enlevée.

Moi aussi j'étais épuisée et je n'aurais rien demandé de

— Mais aussi j'étais épuisée, et je n'aurais rien demandé de mieux que de retourner en haut pour raconter des histoires de fruits pourris géants aux petites Sandoval. Nous avons déjà perdu Peter, et je ne voulais risquer de perdre personne d'autre, malgré la terreur que m'inspiraient les vampires. Attendre Adam, alors que je savais que Marsilia ne lèverait pas la main sur moi, c'était vraiment de la lâcheté. Adam était épuisé, et c'était enfin quelque chose que je pouvais faire dans son intérêt et celui de la meute.

— Bon, d'accord, finis-je par dire. Je vais venir. Mais je dois m'occuper de quelques détails avant de partir. Je peux me rendre au siège de l'essaim par moi-même.

Hao secoua la tête.

— Ma maîtresse m'a demandé de m'assurer que vous arriviez sans encombre. J'attendrai ici.

— Ça risque de me prendre un moment, le prévins-je.

Il s'inclina de nouveau.

— J'ai l'habitude d'attendre.

— C'est vous qui voyez, rétorquai-je avant de fermer la porte.

Je me retournai vers les loups-garous et attendis leur réaction.

Asil contemplait Dick et Jane, les deux statues de nus qui ornaient l'entrée de Kyle, d'un air amusé.

— J'aime bien le chapeau, dit-il.

— Lequel ? demandai-je.

Jane avait eu un nouveau chapeau ce mois-là, un chapeau de cow-boy en paille orné d'une fière plume d'autruche, aussi fière que les vingt premiers centimètres du bonnet de ski que Dick

portait quelque part au sud de son nombril. La pointe dudit bonnet plongeait ensuite jusqu'aux genoux de Dick, se terminant par un charmant pompon.

L'amusement d'Asil se transforma en véritable sourire, un sourire sincère et charmant qui le fit paraître âgé de vingt-cinq ans au lieu de plusieurs siècles.

— Kyle a aussi des costumes de Noël pour eux, l'informai-je. En général, il les habille après Thanksgiving, mais il a été un peu trop occupé pour penser à des déguisements.

— Tu ne vas pas vraiment y aller, hein ? intervint Ben.

— Marsilia ne me fera aucun mal, le rassurai-je.

Il leva les yeux au ciel.

— Tu as vu dans quel état tu as mis sa voiture ?

— Peter est mort, lui rétorquai-je. Va chercher Tad, et dis-lui que vous serez tous les deux chargés de surveiller la maison ce soir.

Il leva le menton.

— Pas question que j'emmène Tad dans le repaire des vampires, lui expliquai-je. Et Honey... il ne vaut mieux pas lui confier les enfants, pas ce soir.

Pas alors qu'elle venait de perdre Peter et que son loup risquait de prendre le dessus.

Honey arriva justement dans l'entrée, pleine de grâce et de beauté avec son pelage doré. Elle me montra les dents.

— C'est moi le patron ici, lui rappelai-je en me dirigeant vers l'escalier. Tu m'accompagnes avec Asil, et tu n'as pas intérêt à protester.

— Est-ce que toute la meute suit aussi bien vos ordres, petit

coyote ? s'enquit Asil, toujours amusé.

— Oui.

Il rit de nouveau. Je le fusillai du regard.

— Ou bien ils le regrettent longtemps.

Nous n'avions pas eu l'occasion de nous procurer de nouveaux portables, ce qui ne me laissait aucun moyen de contacter directement Adam. La première règle, dans le mariage, est de communiquer à propos des endroits où l'on se rend, et pour quelle raison. J'appelai donc Tony, et ce fut Sylvia qui répondit : Tony lui avait laissé son téléphone. Je tombai directement sur messagerie en essayant de joindre Kyle. Je laissai un message, et réfléchis un instant. Armstrong avait probablement un portable, mais je n'avais pas son numéro.

J'appelai donc le bureau de Kyle depuis la ligne fixe, et expliquai au répondeur que j'allais « rencontrer Marsilia », sans oser en dire plus. Puis j'appelai Stefan. Il ne répondit pas sur son portable, et personne ne décrocha son fixe. Je laissai des messages plus détaillés à chaque fois. Quand je reposai le téléphone sur le comptoir, Asil et Tad m'avaient rejointe dans la cuisine.

Tad se tourna vers Asil.

— Mercy a besoin de vêtements si elle doit affronter Marsilia. Restez ici, je dois lui parler.

Asil me lança un nouveau regard amusé et un autre un peu moins amusé à Tad, mais ne protesta pas lorsque Tad m'escorta en haut jusqu'à la chambre où il avait dormi. Il sortit l'étrange morceau de métal de sa poche et invoqua l'épée qu'avait forgée son père.

— J'ai déjà détruit les menottes, me dit-il en me tendant l'arme. Je n'en ai donc pas besoin. Je ne sais pas manier l'épée, et tu te rends en territoire ennemi avec un alarmant manque d'armes. Je ne connais pas Asil, et Honey ne t'aime pas. Tu auras peut-être besoin de quelque chose.

— Asil est un des loups de Bran, il me défendra, lui expliquai-je en refusant de prendre l'épée.

J'avais suivi quelques séances d'entraînement au maniement des armes lors de mes cours de karaté, mais j'avais aussi lu les légendes concernant le Forgeron Noir de Drontheim.

— Mais tu ne peux pas en dire autant de Honey, me fit remarquer Tad. Peut-être vaudrait-il mieux que tu m'emmènes.

Je secouai la tête.

— Je ne veux laisser ni Honey, ni Asil avec les enfants. Honey pourrait craquer et tuer quelqu'un, et je préfère que ce soit des vampires plutôt que les petites. Asil... il n'est pas tout à fait stable. Si quelque chose se produit ici et qu'il se voit contraint de tuer quelqu'un, ça pourrait être encore pire que Honey pétant un plomb. Cette visite à Marsilia ne devrait pas constituer de danger. (Si Hao ne mentait pas.) Peux-tu détecter les mensonges ?

Certains faes en étaient capables, d'autres non, même si eux-mêmes étaient incapables de mentir.

— Pas chez les vampires, admit-il.

— Oui, c'est compliqué, les vampires, approuvai-je au lieu de dire « Moi non plus ». Mais je pense que Hao était sérieux lorsqu'il a parlé de Marsilia prête à l'action, ce qui me fait soupçonner que nous sommes confrontés à quelque chose qui

représente une menace directe pour les vampires. Elle n'agirait certainement pas dans notre intérêt si elle n'y trouvait pas amplement son compte.

Mon « je pense » me permettait d'éviter un mensonge. S'il pensait que je pouvais voir à travers les mensonges de Hao, il était moins susceptible de parlementer. Mais j'étais quasi sûre que Hao ne mentait pas.

« *Qui bénéficierait du départ de la meute des Tri-Cities ?* » m'avait demandé Asil. « *Pas Marsilia,* » lui avais-je assuré. Parce qu'elle bénéficiait de la présence de la meute. Personne ne voulait affronter Adam... et parce que Marsilia et Adam avaient coopéré à une ou deux reprises, les gens pensaient que nous travaillions plus avec les vampires que ce n'était véritablement le cas. Adam ne les détrompait pas, parce qu'il pensait que ça éloignait certains ennuis.

Mais cela signifiait que les ennemis de Marsilia pourraient s'en prendre à la meute dans le but de l'affaiblir elle. Elle avait déjà repoussé une première tentative de conquête de son territoire, et nous, la meute du bassin du Columbia, l'avions soutenue dans cette bataille.

— Je devrais m'en sortir, rassurai-je Tad. Honey a beau ne pas m'apprécier beaucoup, elle est fidèle à Adam, et elle est impressionnante. Et de tous les loups-garous qui sont restés ici, c'est celle qui se bat le mieux. J'ai besoin que tu restes ici, avant tout pour t'occuper des enfants. Ben est bon en défense, mais j'ignore comment il se comportera avec des gamins.

Avec son vocabulaire de charretier et ses petits problèmes de colère, j'aurais normalement évité de le laisser seul avec des

enfants ou des femmes sans défense. Mais lui aussi était fidèle à Adam, et je comptais sur lui pour ne faire aucun mal aux filles, même s'il risquait d'enrichir désastreusement leur vocabulaire.

— D'accord, finit par dire Tad, d'accord. Mais prends l'épée.

Il me la tendit de nouveau. Elle avait un aspect malsain et totalement étranger à cette chambre décorée sur le thème de Thomas le petit train. Je ne tendis même pas la main pour la saisir.

— J'ai déjà entendu parler des épées de ton père.

Tad éclata de rire.

— Ouais, il y a eu une longue période où papa en voulait au monde entier. Celle-ci s'appelle Famine, et elle a besoin de goûter ton sang. Là, seulement, elle te servira... jusqu'à ce qu'elle goûte un sang dont le goût lui plaira plus. Je sais que tu as appris le maniement des armes au karaté, mais tu as raison, mieux vaut ne pas l'utiliser si ce n'est pas nécessaire. Tu ne sauras jamais quand elle préférera quelqu'un d'autre, et comme tu n'es pas fae, elle aura encore moins tendance à rester avec toi. Enfin, bon... Cette épée peut tuer les vampires d'une manière dont les épées ordinaires sont incapables. Elle absorbe aussi la magie, qu'elle vienne d'artefacts ou de sorts, même si, de par mon expérience, son action est assez lente. (Il me regarda droit dans les yeux.) Et il y a toujours cette tueuse fae en vadrouille qui devrait être morte. J'ignore si cette épée pourra lui faire du mal ; mais c'est plus probable qu'avec n'importe quel couteau, arme à feu ou même loup-garou.

Il me tendit encore l'épée, et je l'acceptai à contrecœur.

— Il faut que tu te coupes avec sa lame pour te lier à elle. Je recommanderais de faire ça au bras ou au mollet... et attention, elle est vraiment très tranchante.

Je passai donc la lame sur mon avant-bras... et eus l'impression d'une véritable décharge lorsqu'elle me fendit la peau. On aurait dit que la magie s'était transformée en électricité, me faisant l'effet d'avoir touché une clôture électrifiée.

Tad fronça les sourcils.

— Ça n'est pas censé se passer comme ça. Essayons ceci.

Il sortit un canif et se coupa le bout de l'index. Il fit couler quelques gouttes de sang et appuya le doigt sur ma coupure qui saignait toujours. Je grimaçai et grimaçai de nouveau lorsqu'il saisit mon autre main, celle qui tenait l'épée, la guidant pour qu'elle goûte nos sangs mélangés.

Cette fois-ci il n'y eut pas de décharge, seulement une douce vibration de puissance qui me traversa le corps.

— Voilà qui est mieux, dit-il. Tu devrais être capable de la dissimuler par la pensée à présent.

Il avait raison. En l'espace d'un instant, la lame s'était évaporée, laissant derrière elle ce qui ressemblait à un vague morceau de métal tout piqueté de trous.

— Si les Seigneurs Gris étaient furieux à propos de la canne...

La magie résiduelle du morceau de métal fit vibrer mon avant-bras jusqu'au coude.

— Disons qu'il vaudrait mieux que tu me la rendes dès que tu seras revenue... et j'ai l'intention de la transmettre à mon père dès que j'en aurai l'occasion. Ce n'est pas comme Paix et

Quietude. Famine est un artefact majeur, et les Seigneurs Gris ne seront pas ravis d'apprendre qu'elle se trouve entre tes mains... à plus forte raison parce que tu as donné un autre de ces artefacts à Coyote.

Je levai vivement la tête et croisai son regard rieur.

— Papa me l'a dit. Il a dû en parler aux faes parce qu'ils savaient que tu avais la canne et qu'ils voulaient vraiment, vraiment la récupérer.

J'allais mettre le morceau de métal dans la poche du survêtement de Kyle quand Tad m'arrêta.

— Tu n'as pas vraiment l'intention d'aller voir Marsilia habillée comme ça, dis ?

— Ah, oui, reconnus-je. Je vais jeter un coup d'œil dans les placards de Kyle.

Le placard de Kyle recélait un jean moulant, mais pas de manière totalement indécente, et un sweat-shirt bleu que Tad choisit pour moi. J'espérai que je n'étais pas en train de voler les vêtements préférés de Kyle. Je redescendis vers l'entrée où Honey, toujours sous forme de loup, et Asil m'attendaient.

Asil me tendit un manteau.

C'était un beau manteau, et il était à ma taille. Mais encore plus important, il avait une poche assez grande pour l'artefact fae qui était parfois une épée, ce qui me dispenserait d'essayer de le fourrer dans la poche de mon jean trop moulant.

Asil prit le volant du 4 × 4 de Warren, et fit s'installer Honey à côté de lui. Elle n'en fut pas ravie, mais je ne l'aimais pas plus qu'elle ne m'appréciait moi. Qu'elle porte le deuil de Peter, que j'aimais beaucoup en revanche, me mettait encore plus mal à

J'aimais beaucoup en revanche, me mettait encore plus mal à l'aise que d'habitude. Je préférais laisser Asil se charger d'elle et vice versa.

J'y allai de mon côté dans la Mercedes de Marsilia. Nous reviendrions dans le 4 × 4 en laissant la voiture là-bas. Cela m'en débarrasserait, et tout ce qui lui arriverait après ça serait de sa responsabilité à elle. Tad avait dû détordre l'abattant du coffre pour que celui-ci puisse se fermer. On aurait dit qu'un arbre était tombé dessus, ce qui n'améliorait pas vraiment l'apparence générale du véhicule. J'avais transféré mon pistolet de la voiture au 4 × 4, mais ne planifiais pas de le récupérer une fois arrivée. Si j'en étais réduite à tirer sur des vampires, ce soir, autant en finir tout de suite et me mettre une balle dans le crâne.

Thomas Hao menait la procession dans une petite Subaru Forester blanche avec des plaques californiennes. Je pensais que nous allions directement à l'essaim jusqu'à ce qu'il tourne dans une autre direction au rond-point de Keene, nous éloignant des Tri-Cities.

J'hésitai et fis un tour supplémentaire de rond-point. S'il n'était pas du coin, comme ses plaques californiennes pouvaient le laisser penser, il avait pu se tromper. Quand je revis sa voiture, elle était garée sur le bord de la route, à nous attendre.

S'il s'était vraiment trompé, il s'en rendrait bien compte lorsque nous sortirions de la ville et nous retrouverions en pleine campagne. Sinon... eh bien je supposais que nous allions rencontrer Marsilia ailleurs. Ça ne me réjouissait pas forcément, mais pas au point de me faire faire demi-tour pour retourner chez Kyle.

Je suivis donc Hao et Asil m'imita. Quand il longea les

JE SUIVIS DOUC HAO, ET ASHIMURA. QUAND IL LONGEA LES vastes champs de blé sans ralentir, puis tourna pour nous emmener encore plus à l'ouest de nulle part, je me dis que nous ne nous rendions effectivement pas à l'essaim. Je sortis le téléphone de la sœur de Gabriel, que j'avais toujours en ma possession, et appelai Sylvia sur celui de Tony.

— Nous n'allons pas chez Marsilia, lui dis-je. Nous sommes sur la 224 en direction de Benton City. Je vous rappellerai quand j'en saurai plus.

— Je garde le téléphone à portée de main, me répondit-elle.

Vingt minutes plus tard, nous avons traversé Benton City et nous nous dirigeons vers le massif qui dominait la rivière Yakima, sur une route qui traversait des vignobles et des vergers. Je n'avais plus vu de maison depuis des kilomètres quand Hao emprunta une route de gravier qui longeait des rangées d'arbres fruitiers.

J'avais passé tout le trajet à penser aux vampires. Les vieux vampires avaient de l'argent. Marsilia avait traversé une fugue — la version vampirique de la dépression, si j'avais bien compris. Elle était restée des années durant sans faire grand-chose, ce qui l'avait fait paraître affaiblie, ce qui expliquait pourquoi le Garçon aux Gantelets avait essayé de lui voler son essaim. Marsilia ne ferait rien sans que ça lui rapporte un quelconque bénéfice.

Elle n'organiserait pas une rencontre avec les loups-garous si elle n'avait pas besoin d'aide. Toute cette histoire trouvait son origine chez les vampires. Plus j'y pensais, plus ça semblait évident.

Évidemment qu'un vampire tuerait des mercenaires qui en savaient trop. Ce n'était pas qu'il craignait ce qu'ils pouvaient

savaient trop. Ce n'était pas qu'il craignait ce qu'ils pouvaient raconter à la police ; c'était ce qu'ils risquaient de dire à Bran ou à Charles qui l'inquiétait. Si la meute trouvait la mort, comme c'était a priori prévu – il n'avait probablement pas réussi à y croire lorsqu'elle s'était laissé capturer par une troupe de mercenaires et d'agents du Cantrip –, le Marrok traquerait les responsables.

Les arbres disparurent d'abord, puis le gravier, et l'on traversa ce qui semblait être des hectares de vignes plus mortes que la saison ne le justifiait. La voiture de Marsilia était une citadine qui n'appréciait pas vraiment les cailloux et les ornières qui avaient remplacé le gravier.

Les vampires acquéraient des pouvoirs. Stefan était capable de se téléporter, ce qui était un vrai secret parce que ça faisait de lui une cible. James Blackwood, le maître de Spokane, pouvait voler les talents des êtres surnaturels dont il se nourrissait. Peut-être que ce vampire-là était capable de créer un zombie avec ma tueuse. Pour quelle raison on voudrait faire ça, ça me dépassait.

J'étais tellement perdue dans mes pensées que je ne compris où nous nous rendions que quand une odeur de fumée me chatouilla les narines. Non qu'une odeur de fumée fût inhabituelle en cette saison où l'on brûlait beaucoup les déchets de culture. Mais celle-là sentait le feu de bâtiments, pas de matières végétales.

Je me hâtai de rappeler Sylvia.

— Dites à Adam que nous nous rendons à l'endroit où il était retenu en otage.

— Il y a un problème ? demanda-t-elle.

— Pas nécessairement. répondis-je. même si je trouvais

suspect que Hao n'ait pas mentionné que nous nous rendions à l'endroit qu'Adam et Elizaveta avaient réduit en cendres.

Peut-être que Marsilia avait quelque chose à me montrer là-bas. Ou peut-être pas. Peut-être que j'avais été vraiment, vraiment stupide. J'inspirai profondément.

— Dites à Adam que je ne connaissais pas le vampire qui est venu nous chercher. Il a dit que son nom était Thomas Hao, et il conduit une Subaru Forester équipée de plaques personnalisées qui portent la mention « *Daytime* ».

J'épelai. Sur la voiture d'un vampire, « lumière du jour » pouvait exprimer n'importe quoi de l'ironie à l'espoir.

— Peut-être aussi que Marsilia n'a rien à voir dans tout ça, reconnu-je en n'aimant pas beaucoup cette pensée non plus.

— Je leur dirai.

Je coupai la communication et continuai à suivre le vampire.

On arriva aux restes calcinés du bâtiment par l'arrière, confirmant mes soupçons. Le feu avait visiblement été d'une chaleur dévorante, ne laissant que de la pierre, du ciment et à peine quelques pointes de bois fortement noirci. Elizaveta avait agi avec autant de soin qu'elle le faisait habituellement.

La lune pâle aux trois quarts pleine donnait aux ruines l'étrangeté d'un film d'horreur. C'était le cas aussi du fantôme qui attendait près du vignoble à l'autre bout du chemin de terre que nous suivions. Voir des fantômes ne m'était pas inhabituel, et celui-là n'était pas le seul à flotter dans les environs. Je n'y aurais pas prêté attention s'il ne m'avait pas semblé familier. J'accélérai jusqu'à me rapprocher suffisamment pour bien le voir.

C'était Peter, notre Peter. Il se tenait debout près d'un

poteau en L planté dans la terre et supportant les fils auxquels s'accrochaient les vignes. Il se frottait les bras en regardant en direction du parking – quasi vide – qui se trouvait devant le bâtiment détruit.

Je m'arrêtai, éteignis aussi bien mes phares que le moteur, et sortis de la voiture, oubliant mes doutes quant au fait que c'était bien Marsilia qui m'avait convoquée, et pas Hao ou un autre ennemi non identifié.

Les fantômes sont les restes des personnes qu'ils ont été. La plupart de ceux que j'avais rencontrés étaient peu ou prou dépourvus d'intelligence. Il n'y avait aucune raison de s'arrêter. Ce n'était pas Peter, pas vraiment. Il n'avait pas besoin de moi... mais ça n'avait aucune importance. Il semblait avoir besoin de quelqu'un, et je ne pouvais pas le laisser seul et vulnérable.

Je contournai la Mercedes et vis les feux de recul de la voiture de Thomas Hao s'allumer et le 4 × 4 de Warren s'arrêter à côté de moi... c'est alors que Peter se retourna et me vit.

— Va-t'en, Mercy, dit-il d'un ton grave. Il y a quelqu'un de très méchant, ici.

Il désigna les restes calcinés d'un mouvement de la tête. Il était aussi cohérent et conscient de son environnement que de son vivant.

— Peter ? demandai-je, consciente de la présence de Honey et Asil descendant du 4 × 4, derrière moi.

— Il ne peut pas m'atteindre, dit Peter, d'un air plus optimiste que vraiment certain. Il m'appelle. Tu entends ? C'est comme quand Adam m'appelle, mais différent.

Il frissonna et avança d'un pas vers le parking.

— Qui est-ce qui t'appelle ? lui demandai-je.

Peter secoua la tête. Parfois, les fantômes apparaissaient comme au moment de leur mort, avec du sang et des tripes même. Mais il n'y avait aucun orifice de balle sur son front, et il ne portait pas le pantalon et la chemise qu'il avait la dernière fois que je l'avais vu, lors du dîner de Thanksgiving, et lors de sa mort. Au lieu de ça, il était vêtu comme d'habitude d'un jean, de bottes coquées et d'une chemise en flanelle.

Je ne l'avais d'abord pas remarqué, parce que sa présence était trop vaporeuse, mais il devenait plus réel avec chaque mot qu'il prononçait. Si je ne l'avais pas connu, si j'avais ignoré qu'il était mort, je ne m'en serais peut-être pas rendu compte : c'est dire à quel point il me semblait matériel.

Hao sortit de sa voiture et revint vers nous, me rejoignant à peu près au même moment qu'Asil et Honey.

— Mercy ? demanda Asil. À qui parlez-vous ?

Honey gémit tout doucement en me regardant d'un air insistant, et Peter se tourna vers elle.

Il tomba à genoux, les traits déformés par la douleur, le chagrin et le manque, les joues inondées de larmes.

— Honey. *Min prinsesse*. Oh Honey, je suis perdu.

Il tendit la main pour la toucher, et ses doigts dérangèrent sa fourrure. Elle se secoua et essaya de se rapprocher, même si je ne pense pas qu'elle le voyait. Son mouvement ne fit que pousser son corps à travers lui.

Même quand les gens n'ont pas conscience de la présence d'un fantôme, ils ont tendance à éviter de rester mélangés à eux

trop longtemps. Honey ne faisait pas exception, et elle recula rapidement de quelques pas pour se retrouver à côté d'Asil, qui lui posa la main sur la tête.

— Peter, dis-je.

Honey gémit de nouveau avant de laisser échapper un petit jappement. Peter tendit de nouveau le bras jusqu'à lui toucher la truffe et me regarda. Il ouvrit la bouche pour parler, puis, d'un geste brusque, plaqua ses mains sur ses oreilles.

— Je ne le rejoindrai pas, me dit-il, les yeux élargis par la peur.

Et soudain, il y eut un loup là où Peter se trouvait, un loup soumis. Peter, en tant qu'humain, aurait pu résister plus longtemps, mais son loup obéissait aux ordres. Il baissa les oreilles et la queue, lança un regard à Honey, et commença à s'éloigner.

— Peter, répétais-je d'une voix dure.

Je commençais vraiment à bien maîtriser l'emprunt d'autorité à Adam. Quand je parlai, je tirai sur les liens de meute qui, mystérieusement, retenaient encore le loup-garou défunt. Il y avait quelque chose qui me dérangeait avec ça, mais je voulais avant tout éviter que Peter réponde à l'appel de ce mystérieux ennemi.

Les liens de meute étaient fins comme une toile d'araignée, mais je les renforçai de ma volonté. Il s'arrêta, agité de frissons, obéissant toujours aux contraintes qui l'avaient structuré de son vivant.

— Peter, répétais-je encore.

Et cette fois-ci, je l'appelai avec la part de moi qui pouvait

voir des fantômes, celle qui avait repoussé le fantôme chez Tad, qui avait contraint à l'obéissance ceux qui appartenaient à James Blackwood, le maître de Spokane, qui était mort de ma main.

— Viens ici.

Peter fit demi-tour et s'assit à mes pieds, les yeux braqués sur mon visage comme si j'étais un berger et lui mon chien. Attendant que je le sauve.

Il y avait d'autres fantômes. Ils montaient la garde entre le parking et les restes de la façade de la maison, et, même si je les avais remarqués, je n'y avais pas autant prêté attention, parce que contrairement à Peter ils ne m'appartenaient pas. Mais quand Peter était revenu vers moi, quand j'avais appelé son nom, ils s'étaient tous tournés vers moi. Lentement, comme si c'était aussi difficile qu'impératif, ils se rapprochaient de nous eux aussi. . .

Je me baissai et saisis la tête de Peter entre mes mains. Je lui soufflai dans les naseaux, parce que ça me semblait la bonne chose à faire. Des paroles très anciennes de Charles résonnèrent dans mon esprit.

« La quête de la vision consiste à s'ouvrir au monde et à attendre de percevoir ce qu'il veut te montrer; m'avait-il dit, avant d'ajouter, d'un air presque absent : C'est comme la magie. Elle veut t'utiliser; et ton seul choix est d'accepter ou de refuser. »

Alors je suivis mon instinct, ma magie.

— Peter, lui dis-je en faisant appel à Adam, aux liens de meute et à cette autre partie de moi, tout ce que j'avais en ma possession.

La logique pure me disait que le fantôme qui se tenait devant moi n'était pas d'un type ordinaire. Je m'étais souvenue pour quelle raison Peter n'aurait plus dû être retenu par les liens de meute.

Les fantômes ne me regardaient pas d'un air intelligent et ne répondaient pas aux liens de meute. Je cherchai, comme on me l'avait appris, à mieux voir ceux-ci, et parvins à les discerner, étincelants comme des guirlandes de Noël, renforcés par ma volonté. Les liens de meute impliquaient des relations d'âme à âme, m'avait expliqué Adam. Et même si je ne pouvais pas percevoir les âmes, c'était différent pour les liens de meute. Ceux-ci étaient fermement enracinés dans l'âme de Peter, et son âme se trouvait encore ici avec son fantôme, où elle n'avait rien à faire, à courir un danger de la part de celui qui l'appelait.

Mes sens étaient encore en pleine expansion, ce qui expliquait pourquoi je vis autre chose : un nuage obscur qui entourait Peter, essayant de trancher les liens de meute et de me l'enlever. Asil toucha mon épaule et baissa la tête d'un coup, tournant le regard en direction de Peter. Honey s'appuya contre ma hanche et se figea, son corps se tendant jusqu'à paraître fait de pierre.

— Peter, dis-je, tu nous appartiens, tu appartiens à la meute. Tu es à moi.

Le contact de la meute, de Honey, m'aida. J'effleurai le nuage obscur, et ce fut comme s'il se dissolvait sous mes doigts, mais pas avant que je puisse sentir le picotement de la magie... une magie vampirique.

— Quitte cet endroit, Peter, lui ordonnai-je.

Il s'éleva dans les airs, disparaissant dans la nuit.

Il fallait que j'agisse concernant cette histoire d'âme restant en arrière alors qu'elle aurait dû disparaître après sa mort, mais mon instinct – et je me fiais à mon coyote – me disait qu'il était plus important de le faire partir de là. Loin de ce qui essayait de le revendiquer comme lui appartenant.

Il lança un regard vers Honey, qui observait mon visage.

— Elle t'aime aussi, dis-je. Peter, quitte cet endroit. Va où tu seras en sécurité.

Il disparut, et un peu de vie disparut aussi du regard de Honey.

— Tout va bien, lui assurai-je en tâtant les liens de meute pour m'en assurer, et Peter était toujours présent.

Il ne semblait pas en vie, pas comme les autres, mais nous le tenions encore solidement. Je me redressai, étourdie par le soulagement.

— Il est en sécurité.

Hao me scruta avec intérêt.

— Ils avaient raison, dit-il. Vous parlez aux morts.

— Qui retient les fantômes ? demandai-je à Hao.

Les morts nous entouraient, me suppliant du regard. Leurs lèvres bougeaient, mais je n'arrivais pas à les entendre. Le nuage d'obscurité qui les entourait était encore plus épais que celui qui avait essayé de capturer Peter. Peut-être était-ce ça qui m'empêchait de les entendre, ou peut-être que c'était juste parce que j'étais liée à Peter par les liens de meute. Hao regarda autour de lui.

— On les retient ? Peut-être qu'il a anticipé notre arrivée. Vous en avez terminé avec ça ?

De qui s'agit-il ? grande. Aeil d'une voir mancepte

— De qui s'agit-il ? gloussa Asil d'une voix menaçante.

Hao ne sembla pas intimidé, mais d'un autre côté, il ignorait qui était Asil.

— Ce n'est pas à moi de vous le dire. Si vous avez fini, nous devrions y aller.

Je contemplai les morts qui nous entouraient, trois femmes et quatorze hommes. L'une des femmes portait une robe de cocktail noire, mais les autres étaient en tenues de travail, agents immobiliers ou cadres supérieurs. Costume-cravate pour les hommes, tailleur-jupe pour les femmes. S'ils se trouvaient encore là, piégés de la même manière que Peter, alors eux non plus n'étaient pas de simples fantômes. Mais je n'avais pas avec eux les liens que j'avais avec Peter. J'ignorais comment les aider.

C'est alors que je reconnus Jones, que je n'avais vu qu'au travers des yeux d'Adam. Armstrong l'avait appelé Bennet, me souvins-je, Alexander Bennet. J'ignore pourquoi cela me surprit de me rendre compte que je regardais les fantômes des autres personnes qui avaient été tuées ici. J'imagine que c'était parce que j'étais tellement habituée à voir des fantômes partout que j'avais cessé de me demander qui ils étaient de leur vivant.

Alexander Bennet avait tué Peter.

— Oui, dis-je, j'ai fini.

Je ne me sentais aucun besoin ni aucune obligation de sauver ces gens de ce qui les avait piégés. Ils avaient tué Peter et planifiaient d'assassiner nos amis et leurs familles, jusqu'à Maïa Sandoval, âgée de cinq ans, qui était montée à califourchon sur un loup-garou et avait essayé de lui donner des cookies.

Ces gens pouvaient errer dans les limbes tout le reste de l'éternité, ça ne me faisait ni chaud ni froid.

— J'ai fini.

Ils nous suivirent du regard alors que nous revenions à nos véhicules. Je refermai ma portière, appuyai sur le bouton de démarrage et suivis Thomas Hao vers le parking en traversant plusieurs fantômes au passage. Mais cette fois-ci, je n'étais pas fragilisée par la magie comme quand le fantôme avait essayé de me posséder dans l'escalier secret de Tad. Tout ce que je ressentis en passant à travers eux fut une impression passagère de froid. Puis je les laissai derrière moi.

Je savais qu'il faudrait que je fasse quelque chose à leur propos, plus tard, même si j'étais furieuse contre eux. Qu'ils le méritent n'était pas la question : c'était ce que moi j'étais ou je n'étais pas qui était en jeu. À un moment, chacun devait déterminer la ligne qu'il refusait de franchir.

Je faillis faire demi-tour à ce moment-là, mais Marsilia m'attendait... enfin, en théorie. Il y aurait tout le temps du monde pour régler la situation, si cela était même possible avec ces fantômes qui n'appartenaient pas à la meute.

Il n'y avait qu'un seul autre véhicule lorsqu'on arriva sur le parking, et je le connaissais, car j'effectuais l'entretien des voitures de l'essaim ce qui me dispensait des « paiements » exigés de la part de toutes les créatures surnaturelles qui ne pouvaient se défendre des vampires. J'imagine que, en tant que compagne de l'Alpha de la meute du bassin du Columbia, j'aurais pu refuser cet échange de services sans risquer grand-chose. Mais j'avais l'impression que l'interaction, aussi minime soit-elle, permettait aux vampires et aux loups de se retrouver en terrain neutre sans conséquences catastrophiques. J'espérais que

ça aiderait à faire des Tri-Cities un endroit un peu plus sûr pour chacun.

La présence d'une voiture de l'essaim signifiait que c'était bien Marsilia qui avait organisé la réunion. Cela aurait dû me rassurer, mais j'étais inquiète en ce qui concernait le « il » qui avait piégé les fantômes et essayé d'en faire de même avec l'esprit de Peter.

J'allai jusqu'à l'autre bout du parking. J'insérai la Mercedes, aux lignes autrefois pures, dans un espace de stationnement et coupai le ronronnement du moteur. Je sortis de la voiture, remontai la fermeture de mon manteau et me tournai pour revenir vers le bâtiment.

Marsilia se tenait à côté de ma porte arrière gauche comme si elle avait toujours été là, même si je savais pertinemment que la place était vide quand je m'y étais garée. Je réussis à réprimer mon sursaut de surprise.

La maîtresse de l'essaim était une belle femme. L'obscurité ternissait un peu l'or de ses cheveux, mais la lumière de la lune soulignait ses traits réguliers et rendait ses yeux sombres encore plus mystérieux. Elle était vêtue de la manière la plus pratique que je lui avais jamais vue : un tee-shirt côtelé de couleur foncée à manches longues qui moulait ses formes et un treillis probablement kaki : je pouvais voir dans le noir, mais les couleurs c'était toujours un peu délicat, et il n'y avait aucune lumière extérieure dans les environs. Elle portait des rangers qui semblaient avoir été beaucoup portées, ce qui ne correspondait pas du tout à la Marsilia que je connaissais.

Je sortis le porte-clés de la voiture de ma poche et le lui

tendis.

Elle me contempla, contempla la bosse dans la portière côté conducteur, et tourna lentement autour de la Mercedes en gardant le coffre pour la fin.

— Rappelez-moi de ne plus laisser d'objets chers sous votre surveillance, dit-elle.

Et là, c'était bien la Marsilia qui me méprisait, celle que je n'avais aucun scrupule à détester en retour.

— Vous non plus, vous ne vous êtes pas précisément distinguée par le soin apporté à vos trésors, rétorquai-je d'un ton froid. Au moins la voiture peut être réparée.

Elle avait blessé mon ami à cause de son insouciance, et je n'étais pas sûre que Stefan s'en remette un jour.

— Quoi qu'il en soit, si ce que je suspecte s'avère, tous ces dégâts, ajoutai-je en désignant la voiture, ainsi que la mort de mon loup, Peter Jorgenson, sont le résultat de manœuvres politiques vampiriques.

Elle ne répondit pas, ce qui signifiait que mes soupçons étaient fondés.

— Une tueuse m'a attaquée, poursuivis-je. C'est sa tête qui a percuté la portière durant la bagarre et causé la première bosse. Elle s'est échappée du coffre, alors qu'elle était bel et bien morte. (Je me tapotai le nez.) Je pouvais le sentir.

Marsilia m'accorda un petit sourire crispé.

— Vous avez peut-être raison, dit-elle en tendant la main vers le coffre endommagé.

— Mais les taches de sang et les marques de griffes sur la banquette arrière sont de ma responsabilité, avouai-je en

descendant de mes grands chevaux. J'ai emprunté la voiture sans vous en demander la permission parce que j'avais besoin d'un véhicule dont on ne pouvait suivre la trace. Adam et moi prendrons les réparations en charge.

Asil et Honey vinrent m'encadrer.

— Non, soupira Marsilia. Vous avez raison : il s'agissait d'affaires de vampires. (Elle tapota le coffre comme si c'était un être vivant.) Ça, en particulier. Peut-être pourrez-vous me recommander un bon garage ?

Elle vit mon expression et éclata de rire. C'était un son étrangement décalé qui me donna la chair de poule. Marsilia était vraiment très ancienne, et ne jouait plus très bien les émotions. L'effet était dérangent.

— Vraiment, Mercy, qu'est-ce que vous espérez ? Moi aussi, je peux être civilisée. Ce n'est qu'une voiture. Venez à l'intérieur, dit-elle en montrant le bâtiment, entrez, et vous saurez pourquoi votre meute était visée.

— Parce que quelqu'un nous a vus, nous, les loups-garous, comme vos alliés, lui répondis-je. On voulait vous affaiblir.

Le reste de l'explication reposait totalement sur cette partie.

— On a embauché des mercenaires et des fanatiques mécontents du Cantrip pour que l'attention de Bran soit détournée vers les agents fédéraux et les troupes de mercenaires... et surtout pas vers le vrai responsable. Personnellement, je pense qu'ils sous-estiment Bran, mais c'est le cas de beaucoup de monde. Et il préfère ça. En bref, Marsilia, quelqu'un, un vampire, veut votre essaim.

— Oui. Et vous, malin petit coyote, ronronna-t-elle

affectueusement, montrant ainsi que ma perspicacité l'avait vraiment contrariée, vous avez réussi à échapper à la mort.

Elle tendit brusquement la main, et le désir déforma ses traits pendant qu'elle caressait le visage d'Asil.

— Et regardez ce que vous m'avez amené. Un nouveau jouet.

Marsilia avait un truc pour les loups-garous.

Asil sourit d'un air malicieux et évita adroitement son regard : l'instinct des loups dominants de contraindre l'autre à baisser les yeux était des plus malencontreux face à un vampire. Les vampires peuvent effectivement capturer l'âme de la plupart des gens d'un simple regard. C'était ce qui leur permettait de chasser des humains sans se faire attraper. Le Maure était manifestement au fait des tours oculaires que pouvait jouer un vampire.

— Je vous aime bien, dit Marsilia. Vous êtes joli.

— Je vous aime bien aussi, répliqua Asil. Même les vampires peuvent avoir bon goût.

Il sourit en montrant toutes ses dents. Elle fronça les sourcils.

— Marsilia, dit Stefan en apparaissant soudain de nulle part. Tu te laisses distraire.

Elle ne le regarda pas, ne quitta pas Asil des yeux, se contentant de tourner légèrement la tête vers Stefan.

— Et si c'est le cas ? Quel est le problème ?

— Mercy pourrait te tuer avant que quelqu'un d'autre en ait l'occasion, rétorqua Stefan d'un ton plein d'ennui.

Marsilia me montra ses crocs dans une grimace pleine de rage soudaine.

— Vous pensez pouvoir me tuer, petit coyote ? (Sa voix

devint plus grave, et ses yeux ne semblaient plus noirs.) Vous pensez que ce serait si facile ?

— Hé, rappelai-je à ces yeux rouges étincelants, ce n'est pas moi qui profère des menaces. Mais si vous essayez de vous en prendre à mes loups, il faudra me passer sur le corps.

Du coin de l'œil, je vis Asil sourire de manière presque imperceptible.

— Votre loup adorerait ça, dit Marsilia, ayant manifestement décidé que la remarque d'Asil était une preuve d'admiration, et non une menace, l'idiot. Vous devriez lui laisser le choix.

Je m'interposai entre Asil et elle.

— Laissez-le tranquille, Marsilia.

Non qu'Asil ne pût se défendre lui-même. Jusqu'à ce moment précis, je ne m'étais pas rendu compte que j'avais arrêté de le craindre et que j'avais même commencé à l'apprécier. Certes, il pouvait toujours devenir fou et me tuer... Mais j'avais grandi avec des loups-garous. N'importe quel loup-garou était susceptible de vous tuer si vous faisiez preuve de stupidité et cessiez de le respecter. Le truc, c'est justement d'éviter d'être stupide.

— Elle prend soin de ce qui lui appartient, Marsilia, susurra Stefan. Tu pourrais en prendre de la graine.

— Tu veux vraiment qu'elle me tue ? lui demandai-je d'un ton glacial en voyant Marsilia émettre un sifflement furieux. Nous étions presque en train d'avoir une conversation normale, avant que tu accoures à l'aide.

Il éclata d'un rire qui lui ressemblait bien plus.

— C'est ce que tu pensais faire ? Moi, ce que j'ai vu c'est

Marsilia essayant de te chiper ton nouveau loup.

Asil arbora un autre sourire carnassier, mais garda le silence.

— Non, assurai-je à Stefan. Ce n'était pas le cas. C'est juste ce qu'elle croyait.

Marsilia secoua la tête... et changea sous mon regard. Pas physiquement, sa forme resta la même, mais sur le plan de la personnalité. Disparue, la déesse du sexe, la femme vicieuse qui me haïssait autant qu'elle me méprisait. Au lieu de ça, elle avait l'air... ordinaire, fatiguée et... et peut-être même un peu effrayée.

— Tu as raison, Stefan, reconnut-elle. Je suis désolée, Mercedes. Ce soir, nous devons rester alliées.

Marsilia venait de me présenter ses excuses. Les poules devaient avoir vu leurs dents pousser ces derniers temps.

— Bon, allez-vous me dire ce que vous savez ? demandai-je. Ou est-ce qu'on va encore passer une heure à jouer cette petite comédie de domination ?

Chapitre 11

— Entrez donc, dit Marsilia, mais elle ne semblait pas en colère. Entrez, et nous discuterons.

Je la suivis, et tout le monde m'imita. Si Stefan n'avait pas été là, je n'aurais pas laissé Hao derrière moi. Je n'avais pas vraiment confiance en Honey, et je ne me faisais pas entièrement à Asil, même si je l'appréciais. Mais je pouvais compter sur Stefan pour surveiller mes arrières contre le vampire inconnu.

Marsilia arriva à la limite de la coquille calcinée de ce qui avait été un cellier et monta sur le bord des fondations avant de sauter les deux mètres cinquante qui la séparaient du sol de la cave. Je fis de même en atterrissant les genoux fléchis pour amortir le choc. Mais le dur béton fit quand même courir un éclair de douleur dans mes tibias. Je me la jouai gros macho et n'émis aucune plainte. Je me donnais des airs de loup-garou, pensai-je avec amusement. Mais je n'aurais probablement pas crié devant Marsilia, même sans la réputation de la meute à tenir. Honey sauta comme si la hauteur était négligeable, et Asil... Asil ne fit aucun bruit en atterrissant.

Marsilia se dirigea vers le centre de la pièce. Au-dessus de nous, les ventelles en acier noir nous dominaient de tout leur

nous, les poutrelles en acier noirci nous dominaient de tout leur poids menaçant. Je ne les aimais pas, parce que n'importe qui aurait pu attendre, perché dessus, pour nous attaquer par surprise. Les vampires, l'obscurité et les fantômes contribuaient tous à ma paranoïa. La lune avait disparu derrière les nuages, et il ne restait que la faible lumière des étoiles.

Je sentais sous mes pieds que nous avançons sur du carrelage, mais il était entièrement recouvert d'une couche de plus d'un centimètre de suie. Je trébuchai sur un objet inconnu, et me rendis compte que le sol était parsemé de débris de toutes les tailles, cachés par les cendres. Des morceaux ininflammables du bâtiment étaient tombés dans la cave. Je fis donc attention où je mettais les pieds et suivis Marsilia, qui avançait avec la même aisance que si elle traversait une salle de bal. Je pouvais voir dans le noir, mais peut-être que les vampires étaient encore plus nyctalopes. Asil trébuchait sur quelque chose, ce qui me fit me sentir un peu moins maladroite.

Étrangement, je m'étais attendue à plus de vampires dans ce bâtiment, mais, en dehors de nous, il était vide. D'après mon expérience, Marsilia faisait tout en présence d'un public. Mais les seuls vampires présents étaient Marsilia, Hao et Stefan.

Dans cette cave à moitié enterrée, l'odeur âcre du feu était pire que dans le parking. Cette puanteur me brûlait les sinus, me serrait la gorge et me rendait nerveuse.

— Il y a une raison pour laquelle on ne pouvait pas parler dehors ?

— Oui. (C'est Hao qui répondit.) Mais cela ne doit pas encore vous inquiéter.

Le n'aimais pas ce « pas encore », pas plus que son subtil ton

Je n'aimai pas ce « pas encore », pas plus que son subtil ton paternaliste, et m'arrêtai d'avancer.

— J'ai bien l'impression d'avoir toutes les raisons de m'inquiéter, au contraire.

Je me tournai vers lui, même si ça laissait Marsilia derrière moi. Asil et Honey gardaient l'œil sur elle... et cela faisait certainement un sacré effet que j'ose tourner le dos à la maîtresse de la ville.

— Qui est celui qui terrifie ainsi Marsilia ? Qui empêche les âmes des morts de s'en aller ?

L'accuser d'être terrifiée alors même que je lui tournais le dos n'était pas l'idée la plus géniale que j'avais eue... mais les coyotes intelligents ne tombent pas amoureux de loups-garous et évitent les réunions avec des vampires.

— Tu l'as déjà rencontré.

Stefan pouvait sourire tout en gardant un ton totalement sérieux. Il n'aurait pas souri si Marsilia s'était préparée à me fondre dessus, alors je me détendis un tout petit peu plus.

— Tu te souviens du vampire qui manipulait Estelle et avait convaincu Bernard de se rebeller ?

C'était quand Stefan avait été exclu de l'essaim avec une brutalité impardonnable, afin qu'il puisse être un témoin impartial des événements.

— Le Garçon aux Gantelets ?

Marsilia éclata d'un de ces rires affreux dans lesquels il n'y avait aucune joie. Comme la Reine de Cœur dans *Alice au pays des merveilles*. À cette pensée, je fis volte-face pour pouvoir garder l'œil sur elle. Au passage, je constatai que Honey avait les noils dressés sur l'échine et qu'Asil s'était raidi

Pour dresser sur l'homme et qu'il soit sûr d'être...

— Le Garçon aux Gantelets ?

Elle savait qu'elle m'avait fait flipper. Et je voyais combien ça la réjouissait à son expression.

— Le Garçon aux Gantelets, répéta-t-elle. Oui, Mercedes, le Garçon aux Gantelets. Il a commencé à amasser du pouvoir il y a cinq ans, conquérant ville après ville. Il se considère comme la version vampirique de Bran.

— Une version vampirique de Bran, ça n'est pas Bran, intervint Stefan, que je n'avais pas du tout entendu arriver derrière moi.

Je me déplaçai légèrement afin de ne tourner le dos qu'au vide, avec Honey à ma gauche et Asil à ma droite... et tous les effrayants vampires, Stefan y compris, devant moi. Je sais qu'ils me virent changer de position... mais ils me laissèrent agir à ma guise sans faire de commentaire. Peut-être que Marsilia était sérieuse quand elle parlait de travailler main dans la main.

— Ce ne serait pas Bran, acquiesça Hao. Il se fait appeler William Frost. Nous ignorons son âge ou ses origines. La première fois que j'ai entendu parler de lui, c'est lorsque le maître de Portland a disparu. Son essaim l'a cherché pendant trois semaines. Comme vous le savez, madame Hauptman, et on m'a dit que vous étiez au courant, les vampires qui ne sont pas puissants ne peuvent survivre sans se nourrir d'un vampire assez fort pour les garder en vie. C'est le plus fort des pouvoirs qu'exerce un maître ou une maîtresse sur ses novices. Les vampires de Portland agonisaient en l'absence de leur maître, et ils m'ont donc appelé à l'aide.

» Mais quand ie suis arrivé. on les avait déja... sauvés.

poursuivit-il avec un pincement de lèvres ironique. William Frost les avait pris en main, m'a-t-il dit. Il m'a invité à les rejoindre. Il était très insistant. Mais je ne tenais pas à rejoindre son essaim. J'ai refusé, mais aussi parce que je ne voulais pas prendre les commandes d'un essaim, je suis parti sans lui faire de mal. Ou presque.

Hao n'était pas l'un des serviteurs de Marsilia. Il m'avait assuré qu'elle l'avait envoyé me chercher, mais s'il était venu c'était avant tout parce qu'il le voulait. En tout cas, tous deux se comportaient en égaux.

Stefan posa sa main sur l'épaule de Hao.

— Tu ne pouvais pas savoir.

Stefan semblait apprécier Hao. J'ignorais qu'il restait encore des vampires que Stefan appréciait.

Hao haussa les épaules.

— C'est du passé. Impossible de revenir en arrière. Je ne voulais pas d'essaim, et j'étais ravi de laisser celui-là à Frost, même s'il me donnait des frissons.

Il croisa mon regard, faillit le baisser, puis se ravisa. Les yeux des vampires n'avaient pas sur moi l'effet qu'ils avaient sur tous les autres, mais il essaya néanmoins. En constatant son échec, il me gratifia d'un hochement de tête solennel.

Il détourna le regard et consacra son attention à Marsilia et Stefan.

— Nous ne sommes pas des gentils, madame Hauptman. Les gentils ne deviennent pas vampires. Je savais qu'il était maléfique, et j'ai quand même laissé les vampires de Portland entre ses mains.

Il sourit, et je devinai que ce n'était pas le cas lorsqu'il était véritablement amusé.

— J'imagine que vous avez entendu parler des... difficultés rencontrées récemment par la police de Portland ? Trop de policiers trouvent la mort lors de leur travail. Bran a délocalisé la meute de Portland à Eugene, où ils seront plus en sécurité. Je pense qu'il était plus inquiet de la réaction de la police que des vampires, et il n'avait pas tort. Frost n'est pas encore prêt à affronter Bran.

J'avais entendu parler de la délocalisation de la meute de Portland. Cela se produit parfois, ces mouvements de meute. Pas souvent. C'était la plupart du temps dû au fait que l'Alpha avait trouvé du travail dans une autre ville où il n'y avait pas de meute, alors il emmenait ses loups. Je n'avais pas demandé la raison de la délocalisation de la meute de Portland vers Eugene. À l'époque, je n'avais pas eu de raison de m'y intéresser.

— Bran le surveille ?

Hao haussa de nouveau les épaules.

— Je ne connais pas Bran, madame Hauptman, ça c'est votre champ d'expertise à vous. S'il fait surveiller William Frost, alors il n'a pas encore pris de mesures contre lui. Mais j'ai dans l'idée que Bran a déjà bien assez de soucis sans vouloir mettre les doigts dans des histoires de... comment avez-vous dit ça ? Des manœuvres politiques vampiriques ?

— Désolée si je vous ai offensé.

C'était faux. Totalement faux. Mais ça semblait plus diplomatique de dire ça... enfin, ça l'aurait été si j'avais utilisé un autre ton. Il détecta mon mensonge et s'inclina à moitié, l'air

amusé.

— Frost est ensuite parti vers le sud au lieu d'aller vers le nord et Seattle. Je pense que c'est parce que les loups-garous de Seattle tiennent très solidement leur territoire, et que l'essaim local est petit et impuissant. Il aurait dû importer des vampires de Portland pour avoir une chance de contrôler la ville.

Je ne me souvenais plus de qui était l'Alpha de Seattle. Il faudrait que je demande à Bran.

— Ensuite, il a débarqué à Los Angeles. Là-bas, les vampires sont...

Il laissa sa voix se perdre, probablement parce qu'il cherchait le terme adapté.

— Des barbares, proposa Marsilia. Stupides. Faibles. Le maître de l'essaim de Los Angeles a capitulé devant Frost en bégayant presque de terreur après que ce dernier a fait la démonstration de ses pouvoirs. Qui que soit ce William Frost, d'où qu'il vienne, il a l'un des pouvoirs vampiriques les plus rares : c'est un nécromancien.

— Pas nécessairement. Peut-être qu'il était déjà nécromancien avant d'être transformé.

Le visage inexpressif de Hao semblait pensif, et je compris soudain pourquoi je parvenais à le détecter. Charles avait le même air inexpressif lorsque sa femme, Anna, n'était pas près de lui.

— Un sorcier avec une affinité avec les morts, poursuivit-il. Si c'est le cas, alors il est vraiment très vieux, parce que la dynastie de sorciers qui possédait ce sort, cette affinité, a été parmi les premières à disparaître lors des guerres européennes.

Il ne parlait pas de guerres humaines, mais des vendettas et autres querelles qui avaient causé l'extermination des grandes familles de sorciers en Europe, en déclenchant l'Inquisition et sa sœur plus clémentine, la chasse aux sorcières.

— Un nécromancien, tentai-je de comprendre. Vous voulez dire que c'est lui qui retient les fantômes ici ? Et qu'il a, de je ne sais quelle manière, ramené le corps de la tueuse fée à la vie ?

— Oui, acquiesça Hao. Ou tout du moins, il est capable de telles choses... et personne d'autre n'a de raison de faire ça.

James Blackwood, le maître de Spokane, avait été capable de prendre le contrôle des fantômes parce qu'il savait absorber les pouvoirs des créatures dont il se nourrissait, et qu'il avait bu le sang d'un changeur. Même les vampires les plus anciens avaient peur de lui... mais pas parce qu'il pouvait contrôler les fantômes. Simplement parce qu'il était complètement dingue.

Mais un sorcier, c'était différent d'un changeur. Bien plus puissant, à en juger par le genre de pouvoirs que possédait Elizaveta. Un sorcier nécromancien qui pouvait contrôler les morts... et les fantômes et zombies n'étaient pas les seules créatures mortes. Je comprenais pourquoi Marsilia avait peur.

— Peut-il contrôler les vampires ? demandai-je.

— Il n'est pas assez fort pour avoir le dessus sur nous, répondit Hao en désignant les vampires présents. Mais des vampires plus jeunes ou moins puissants auraient du souci à se faire.

Était-ce la raison pour laquelle Marsilia n'avait amené aucun autre de ses vampires ? Et qu'elle nous avait donné rendez-vous ici au lieu de l'essaim ? Avait-elle peur que Frost nous

interrompe ?

— Il a la main sur l’Oregon, dit Marsilia avant que je puisse lui demander si elle s’attendait à la visite de Frost. Le maître de Portland est le seul qu’il ait tué, le seul qui aurait pu s’opposer à lui, les autres étant tous dénués de volonté et de courage. Il a aussi le Nevada, non qu’il y ait tant de vampires que ça là-bas. Il a la Californie, à part San Francisco. Frost a toujours peur de Hao, et Hao est le seul vampire vivant là-bas. Comme Blackwood, il préfère qu’on n’empiète pas sur son terrain.

— Vos lieutenants, Estelle et Bernard, lui rappelai-je, il les a soumis pour vous affaiblir et vous voler votre essaim. Il n’a rien fait de tel avec les autres essaims. Pour quelle raison ?

— Il doit faire attention, avec Marsilia, expliqua Hao. Elle a réussi à maintenir le maître de Milan en son pouvoir des siècles durant, et n’importe quel vampire avec deux sous de jugeote est terrifié à l’idée d’attirer l’attention du Seigneur de la Nuit.

Un petit sourire effleura les lèvres de Marsilia avant de s’évaporer.

— Le Seigneur de la Nuit est peut-être furieux après moi, mais il adorera me venger.

Elle émit un petit bruit dont je n’aurais su dire s’il était satisfait ou triste. Peut-être qu’elle-même ne le savait pas.

— Cela étant, pleurer ma mort le satisferait au moins deux fois plus.

— Seul un grand amour peut inspirer une haine si féroce, approuva Stefan avec une pointe d’affection dans la voix. Mais Frost a raison d’avoir peur. Même aujourd’hui, le Seigneur de la Nuit parle de toi à ses courtisans.

Elle fit mine de ne pas l'avoir entendu, ce qui me fit penser que ce qu'il disait était très important pour elle.

— Frost ne pourrait me subtiliser mes vampires que si je violais nos lois, m'expliqua Marsilia. Si Bernard et Estelle avaient fomenté une rébellion, Frost aurait pu dire qu'il accourait à mon « aide ». Mais j'ai réussi à me débarrasser de ses pions, et il a été obligé de trouver un autre moyen.

— Entre-temps, il a continué à prendre le pouvoir sur d'autres essaims, ajouta Hao en regardant Marsilia. À ma grande honte, j'ai fait mine de ne pas m'en apercevoir, jusqu'à ce que l'un de mes vampires vienne me voir. C'était Shamus qui s'occupait d'elle.

— Le maître de Reno, m'expliqua Stefan. Shamus était un sacré salopard, mais aussi intelligent que juste.

— Le meilleur des maîtres vampires, approuva Hao. Constance... Constance était forte. Mais Frost l'a brisée. Elle a réussi à s'échapper, ou il l'a laissée faire – difficile à dire – et ça n'a pas grande importance. Elle est venue me voir pour me dire que j'étais fou de continuer à faire comme si Frost n'existait pas. Il finirait par amasser assez de puissance pour pouvoir me détruire.

Il serra les mâchoires et reprit la parole d'une voix plus basse :

— Elle l'a répété encore et encore. C'était tout ce qu'elle arrivait à dire. Elle avait peur du noir, des petits espaces comme des grands... Et des rats. Elle était complètement folle.

Je vis ses narines frémir légèrement. Quand Charles faisait cela, c'était soit un signe de forte émotion, soit qu'il flairait

quelque chose d'intéressant. Je n'avais pas la moindre idée de ce que ça signifiait quand c'était un vampire, qui n'avait pas besoin de respirer, qui le faisait.

Hao leva les yeux vers le ciel, et une goutte roula sur sa joue.

— Il était devenu impossible pour elle de se nourrir sans tuer. Et elle avait toujours faim. J'avais beaucoup d'affection pour elle, mais j'ai dû l'éliminer. Même si elle n'avait rien dit, sa mort m'aurait contraint à examiner un peu ce qui se passait en dehors de ma ville.

Je fus abasourdie en croyant qu'il pleurait, mais une autre goutte me tomba aussi sur le visage. Il commençait à pleuvoir. Je soufflai, et un nuage de buée se forma. Il n'allait pas pleuvoir longtemps. La bonne nouvelle, c'est que c'était seulement une vague bruine, et que ça s'arrêterait peut-être rapidement.

— J'aurais pu tuer Frost sans aide, ni beaucoup d'efforts, la première fois que je l'ai vu, poursuivit Hao. Mais, à l'instar de vos Alphas, un maître vampire gagne en puissance en puisant chez ceux qui sont à son service. Et Frost a beaucoup de serviteurs, à présent.

— Je suis la dernière dans l'État de Washington avant qu'il s'en prenne à Seattle, précisa Marsilia en essuyant une goutte de pluie de son front.

Stefan prit une profonde inspiration.

— Ce n'est pas seulement Marsilia. Ce n'est même plus seulement l'affaire des vampires, à ce stade, Mercy. Il a l'intention de nous faire révéler notre existence, comme ça a été le cas pour les loups-garous et pour les faes avant eux.

Je visualisai la population des moindres petits bleds du pays découvrant l'existence des vampires — et nos deux corps séducteurs

decouvrait l'existence des vampires... et pas le genre séducteur à deux balles des livres à l'eau de rose que Jesse lisait. L'Inquisition, ce serait du pipi de chat à côté. Asil, qui avait vécu l'Inquisition, me lança un regard plein de détresse, mais resta silencieux. Il continuait à tenir son rôle de lieutenant jusqu'au bout. Un autre loup-garou aurait déchiffré les mensonges de son langage corporel, mais les vieux vampires en étaient totalement incapables.

Asil était l'atout surprise, dans mon jeu, et mon instinct me disait que j'en aurais bien besoin. Même si mes instincts m'intimaient de fuir à chaque fois que je me retrouvais en présence de Marsilia.

— Non, pas exactement de la même manière que pour les faes et les loups, rectifia Marsilia d'un ton sec. Bran dissimule le côté monstrueux des loups-garous, et les Seigneurs Gris adorerait que le monde pense que tous les faes sont comme la fée Clochette. Le Nécromancien veut que le monde sache exactement ce qu'est un vampire, nous révéler dans toute notre gloire afin de terrifier nos proies, et de faire savoir aux humains une bonne fois pour toutes qui est l'espèce dominante. Il ne veut pas simplement gouverner tous les vampires, il veut aussi renverser le gouvernement humain. Il veut être le chef.

Il m'arrivait de cauchemarder à propos des vampires. Je me souvenais d'un vampire particulièrement vicieux que j'avais entendu mentionner avec du regret dans la voix « l'ancien temps », lorsque les vampires tuaient chaque fois qu'ils se nourrissaient, et le faisaient quand et où ça leur chantait. Les vampires tuaient toujours leurs proies... mais pas à chaque fois qu'ils mangeaient. Quand quelqu'un de leur ménagerie mourait

qu'ils mangent. Quand quelqu'un de leur ménage mourait, c'était la plupart du temps accidentel.

Je ne voulais pas revivre cet « ancien temps »... pas plus que Marsilia, si je ne me trompais pas. Le massacre irait dans les deux sens.

Hao reprit la parole :

— J'ai donc appelé Marsilia et l'ai entretenue de ce dont ma Constance m'avait parlé... et il s'est avéré qu'elle venait justement de discuter avec Frost. Je suis donc venu voir si je pouvais apporter une aide quelconque. Ayant échoué à le tuer la première fois, je le considère comme ma responsabilité.

Marsilia tapota du pied avec une grimace.

— J'ai appelé Iacapo. Ça l'a beaucoup intrigué. (Elle n'aurait probablement pas été ravie de savoir à quel point elle paraissait perdue.) Le problème, quand on vit si longtemps, c'est que l'ennui est tel qu'on se prend à rêver de désastre. C'est ce que je lui ai dit. Il m'a raccroché au nez. Oh, il viendra venger ma mort, mais il ne bougera pas le petit doigt avant ça.

— Iacapo ? demandai-je.

— Iacapo Bonarata, le maître de Milan, le Seigneur de la Nuit, expliqua Stefan, avant de reprendre sur un ton étrange : je me demande s'il y a encore quelqu'un dans sa cour qui connaît son véritable nom.

Je me demandai si Asil était le nom ou le prénom du Maure. De ce que j'avais entendu de lui, il était assez vieux pour ne même pas avoir de nom de famille.

— Il n'y aura pas de vengeance si Frost peut agir à sa guise, dit Hao. S'il remporte cette bataille, Iacapo sera pieds et poings liés par ses propres règles.

les par ses propres règles.

— Ça ne l'arrêtera pas, commenta Stefan avec un drôle de sourire qui le fit paraître jeune, un instant, avant de poursuivre, sur un ton pensif : mais tu as raison. Frost ne sait probablement pas à quel point notre ancien maître est capable de s'affranchir de ses propres règles parce que, quand les gens pensent au Seigneur de la Nuit, ils s'intéressent plus au sort atroce et très spectaculaire qu'il réserve à ceux qui les violent.

Marsilia approuva d'un hochement de tête et me dit :

— Frost ne peut pas me voler mon essaim en me tuant, ou il risque que le maître de Milan se souvienne que c'est son rôle de détruire la vermine, même de l'autre bout du monde. Frost n'était pas assez expert pour parvenir à me le subtiliser par l'astuce. Tout ce qui lui reste, c'est donc une attaque frontale... et ça lui pose un problème. Il n'est pas vraiment sûr d'être de taille à m'affronter.

— Marsilia n'est pas un novice, renchérit Stefan en la regardant d'un air... pensif. Sa réputation bien méritée l'a suivie jusqu'ici. Elle est puissante et dangereuse, trop dangereuse pour que le Nécromancien puisse l'affronter seul. Les loups-garous ont des combats de dominance, des combats à mort pour obtenir le titre d'Alpha, pas vrai ?

— Bran ne les approuve pas, murmura Asil. Mais oui, c'est vrai.

— Nous avons à peu près la même chose, avec plus de règles et de types d'affrontements. Frost n'oserait pas la défier seul : il en amène donc deux avec lui pour former une triade. Marsilia a elle aussi le droit d'être accompagnée par deux alliés.

— Sauf que lui peut amener deux anciens maîtres, rappela

Hao. Et aucun des vampires de Marsilia n'est capable de se défendre contre lui. Constance était puissante, et il l'a pourtant contrainte à la soumission. Elle n'était pas sa marionnette, pas tout à fait, pas même à la fin. Mais Constance était plus puissante que n'importe quel vampire que Marsilia peut appeler, en dehors de Stefan et de Wulfé.

— Et Stefan ne lui appartenant plus, elle ne peut le convoquer, rappelai-je.

Marsilia me foudroya d'un regard qui devint encore plus menaçant lorsque je ne baissai pas les yeux.

— Et Wulfé serait une erreur, finit-elle par dire en détournant la tête. Il est assez puissant, et combat comme un beau diable quand il le décide, mais...

Stefan l'interrompt :

— Il est encore plus instable aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été.

— Je n'ai jamais été vraiment certaine, lui répondit-elle, qu'il n'ait pas été en plein cœur de la conspiration menée par Estelle. Je sais qu'elle en était persuadée. (Elle se recroquevilla et ressembla soudain à une ado de quinze ans.) Pour être honnête, je lui ai demandé s'il serait prêt à combattre. Il m'a répondu qu'il ne pensait pas que ce serait une bonne idée.

Elle décocha un sourire enfantin à Stefan, une expression que je ne lui avais jamais encore vue.

— Il a appelé Iacapo et lui a hurlé dessus. Il lui a dit qu'il devait devenir vieux et paresseux s'il ne parvenait pas à se bouger pour « écraser » Frost.

Stefan laissa échapper un petit rire.

— Voilà qui ressemble bien à Wulfé.

— J'ai entendu dire que c'était Wulfé qui avait vampirisé Iacapo, intervint Hao.

Marsilia haussa les épaules.

— Wulfé est le plus âgé... et Iacapo n'a jamais réussi plus que moi à le faire obéir à ses ordres. Mais ça ne veut rien dire.

— Iacapo ne pouvait pas se faire obéir de Wulfé du tout, la corrigea Stefan, ce qui, pour une raison inconnue, les fit tous deux éclater de rire.

Stefan redevint sérieux le premier. Il se frotta la cuisse et détourna les yeux. Je l'imitai et m'aperçus qu'il surveillait quelque chose. Il attendait Frost.

— Ce soir ? dis-je en me sentant idiote, étant donné que j'avais envisagé cette cave comme un terrain de bataille dès que j'avais sauté après Marsilia. Il vient vous affronter ce soir ? Ici ?

— Oui, confirma Marsilia avec un regard redevenu inquiet.

On aurait toujours dit une ado, innocente et vulnérable. Je connaissais certains des membres de la ménagerie qu'elle avait torturés à mort. Ce n'était pas une pauvre petite fille en détresse, mais une sociopathe qui avait survécu à la plupart de ses ennemis.

J'étais son ennemie. Stefan était mon ami... et il n'appartenait plus à Marsilia.

— Vous vouliez qu'Adam vous assiste, dis-je.

— Depuis combien de temps ce combat est-il prévu ? demanda Asil.

— Il a choisi l'heure, j'ai choisi l'endroit, répondit Marsilia. Il m'a défiée il y a deux semaines.

Ce qui avait laissé le temps à Frost de planifier son attaque contre les loups.

— Ils étaient censés retenir les loups prisonniers jusqu'à la fin du combat, poursuivis-je en comprenant peu à peu. Et ensuite ? Il serait venu à la rescousse des loups et aurait tué tous les humains ? Puis loups et vampires se seraient unis ?

J'avais pensé qu'il voulait la mort des loups-garous. Mais s'il s'était allié avec Adam... Non qu'Adam soit assez stupide. Mais si Frost était arrivé en jouant le rôle de la cavalerie, il aurait fallu plus longtemps à Bran pour se rendre compte qu'il avait un nouvel ennemi. Peut-être trop longtemps.

Asil gronda, d'une manière qui me mit les nerfs à vif. Puis il résuma l'essentiel de mes pensées.

— Au moins jusqu'à ce qu'il se sente assez fort pour affronter les loups-garous dans leur globalité... Parce que Bran ne laisserait jamais Frost agir à sa guise.

— Ça faisait probablement partie des plans de Frost, acquiesça Marsilia.

On aurait dit que je l'amusais. Peut-être était-ce censé m'agacer... mais ça ressemblait plutôt à une routine : elle paraissait trop distraite pour se montrer aussi désagréable qu'à l'ordinaire.

— Mais il a quelque chose d'autre en tête, sa véritable cible. Qui la meute protège-t-elle, Mercy ? Qui se retrouverait en danger si celle-ci disparaissait ?

Il y eut un silence lourd de sens pendant lequel je la regardai fixement. Je voyais très bien où elle voulait en venir, mais j'étais parfaitement incapable de comprendre pour quelle raison.

— Il veut ta mort, me dit Stefan. Quand ses mercenaires ont échoué, il a envoyé un duo de tueurs faes à tes troussees.

Il savait qu'on nous avait envoyé des tueurs ? Stefan émit un grognement impatient.

— Ne me regarde pas avec cet air de merlan frit, Mercy. Je ne suis plus membre de l'essaim, tu te souviens ? Comment penses-tu que Marsilia m'a convaincu de venir ici ?

Il avait pourtant l'air de ne pas si mal s'entendre avec elle, pensai-je de manière bien peu charitable.

— On a entendu parler des assassins seulement un peu plus tôt dans la soirée, expliqua Hao d'un ton désolé. Et ils avaient déjà échoué dans leur tâche.

— Ils étaient censés me tuer ? m'exclamai-je. Mais ça n'a aucun sens ! Pourquoi s'en prendre à moi ?

Un sourire effleura le coin des lèvres de Marsilia, comme si elle avait eu une pensée agréable, et quand elle reprit la parole, ce fut d'une voix douce comme le velours.

— Moi, je vous tuerais s'il n'y avait pas la meute. Je laissai échapper un gémissement de frustration.

— Je veux dire quelqu'un qui ne me connaît pas. Je ne suis pas un adversaire très redoutable.

— Vous êtes un coyote très malin, qui échappe à tant de tentatives de meurtre, rectifia Marsilia d'un ton un peu amer.

— Non mais, sérieusement, pourquoi moi ? insistai-je en les consultant tous du regard. Je comprends bien que les vampires détestent les changeurs, tout ça... Mais nous ne parlions pas de m'envoyer à la recherche de l'endroit où il repose. Je ne suis pas assez...

— Comme Coyote, vous arrivez toujours à rester en vie, dit une voix amusée provenant de l'extérieur de notre arène improvisée et calcinée.

Il se tenait sur l'une de ces fichues poutres, nous observant depuis Dieu seul savait combien de temps.

Il sauta par terre et regarda autour de lui en riant silencieusement, avec l'air de quelqu'un sur qui on ne se serait pas retourné dans la rue. Enfin, quand il ne portait pas les gantelets en métal qui semblaient appartenir à un musée de la torture avec lesquels je l'avais vu lors de notre première rencontre.

William Frost fit un tour sur lui-même avec un petit claquement de la langue.

— Quel drôle d'endroit pour tout ceci, ma très chère amie. On aura tous l'air de ramoneurs quand on en aura terminé. Et... pas de public ? Marsilia, ma chère, vous me décevez.

Marsilia se hérissa comme un chat qu'on aurait essayé de caresser sans sa permission, ce qui le fit sourire.

— C'est cela que le Seigneur de la Nuit vous a dit lorsqu'il vous a renvoyée de sa cour, n'est-ce pas ? « Marsilia, tu m'as déçu. »

Stefan toussota.

— J'ai déjà entendu cette version mais... en fait, non, dit-il d'un ton d'excuse. Parce que c'était en italien, qui est un bien plus beau langage, mais je peux traduire pour ceux qui ne le parlent pas.

Cette dernière phrase était plus particulièrement destinée à Frost, avec la juste dose de mépris voilé.

— Il a dit : « Ma belle fleur mortelle, mon Étincelante Dague, tu oses plus que je ne peux permettre. Je mourrai d'ennui et de chagrin sans toi, mais cela doit être fait. » J'étais présent à ce moment-là. Pour le reste, j'ai eu la version d'une connaissance appartenant à la cour. Le maître de Milan a composé un chant d'amour en son honneur, aussi beau que sa douleur, qui fit monter les larmes aux yeux de tous ceux qui l'écoutèrent. Le tableau que le Seigneur de la Nuit a peint le soir du bannissement de Marsilia est toujours suspendu au-dessus de son lit, pour qu'il puisse montrer à ses maîtresses qu'aucune n'arrive à la cheville de son Étincelante Dague.

Il sourit en montrant ses crocs, et conclut d'un ton presque aussi acéré que ceux-ci.

— Votre attitude ne lui plaira pas, William Frost. Mais ne vous en faites pas, de toute façon vous serez mort.

Frost avait cessé de sourire.

— C'est comme dans *Princess Bride*, lui fis-je remarquer. Quand Vizzini dit « Vous avez commis une grossière erreur » : n'affrontez jamais un vieux vampire italien quand la mort est en jeu.

Cela fit rire Stefan. Il était probablement le seul qui avait vu le film. Ou le seul à trouver ça drôle ?

— Moi, je nous ai amené un public, dit Frost en agissant comme si je n'existais pas. Ainsi, le spectacle ne sera pas gâché.

Il frappa dans ses mains, et soudain une ligne de silhouettes apparut sur le bord du mur nord du bâtiment, tels des Indiens en haut d'une falaise dans un de ces vieux westerns. Cela aurait pu paraître un peu ridicule – et ça l'était, en quelque sorte –, mais c'était curieux, assez inquiétant. C'est là que, dans un mouvement

c'était surtout assez inquietant. C'est là que, dans un mouvement simultané, ils sautèrent tous dans la cave. Ils étaient tellement bien synchronisés qu'il n'y eut qu'un seul bruit de pieds percutant le sol. J'avais déjà vu des vampires faire ce genre de choses, en réponse aux ordres de leur maître ou de leur maîtresse. Mais ce n'était pas parce que je l'avais déjà vu que ça me paraissait moins anormal.

Un nuage de suie se forma autour de leurs pieds et leur monta au niveau des genoux avant de retomber lentement. Il serait peut-être bien qu'il se mette à pleuvoir un peu plus, mais pour le moment ce n'était qu'une petite goutte par-ci, par-là.

— Ceux-là m'appartiennent, dit Frost en levant le bras d'un air théâtral. Je les ai liés à moi de manière que si je meurs ce soir, ils mourront eux aussi. J'ai donc trouvé normal qu'ils assistent à ceci.

Il regarda autour de lui.

— Ce sera donc vous et le Soldat qui m'affronterez ? Qui est le troisième ?

Marsilia se contenta de sourire, et je me rendis compte qu'il nous manquait quelqu'un. J'essayai de me souvenir quand est-ce que j'avais vu Hao pour la dernière fois, mais ça remontait à un bon moment. Bien avant que Frost apparaisse soudainement. L'odeur astringente du bâtiment brûlé, bien plus aigre que celle d'un feu de bois, m'empêchait de distinguer les vampires les uns des autres. Si Hao était dans les environs, je n'arrivais pas à le localiser. S'il avait disparu, c'était qu'il avait ses raisons. Les ruines des murs arrivaient à certains endroits au niveau de la taille. Peut-être qu'il s'était caché derrière.

Frost éclata encore de rire et tous ses suiets rirent à

Frost eclaira encore de lire, et tous ses sujets firent à l'unisson. Ils avaient tous exactement la même expression que lui sur le visage.

Je ne pus m'empêcher de montrer les dents. Frost se tourna soudain vers moi avec un tel intérêt que je devinai que son attention ne m'avait jamais quittée, contrairement aux apparences.

— Ne me dites pas que vous allez impliquer la petite dame coyote dans cette histoire ? Qu'est-ce qu'elle est censée faire ? À part mourir, je veux dire.

Tous les vampires prononcèrent ces paroles en chœur. Je devinai à l'air circonspect de Stefan que je n'étais pas la seule que ça faisait carrément flipper.

— J'ai été plutôt douée pour ne pas mourir jusqu'à présent, répliquai-je. Vous ne devriez pas vous inquiéter pour ma santé.

Je ne parlai pas très fort, et les vampires étaient trop occupés à se parler entre eux pour véritablement me prêter attention. Mais Asil me regarda avec insistance avec un geste de la main. Je reconnus ce qui était en fait un ordre silencieux, car Adam utilisait aussi ce langage avec la meute : Asil pensait qu'il fallait qu'on s'en aille.

Mais j'avais dans l'idée que la fuite n'était pas possible. Pour une raison inconnue, Marsilia avait voulu ma présence.

— J'ai entendu parler de vous, dit Marsilia d'une voix pleine d'ennui. Je m'étais dit que ce n'étaient que des rumeurs causées par des rancunes tenaces, mais je vois qu'elles sont vraies. Vous êtes un frimeur qui gaspille ses ressources pour paraître plus impressionnant. Vous parlez, vous parlez, mais ce n'est que du vent. Vous inaugureriez une nouvelle ère de liberté et de

vous n'avez que des marionnettes. Si on coupe leurs fils, vous n'avez plus rien.

Le vampire pinça les lèvres et répondit d'une voix douce :

— Marsilia, levez votre main gauche.

Elle contracta les mâchoires et serra les deux poings.

— *Regarde bien, coyote*, fit une voix au creux de mon oreille. *Tu vois ce qu'il fait ? Comment il le fait ?*

Stefan, à qui la voix appartenait, se trouvait à plusieurs dizaines de centimètres de moi. Je sentis mon estomac se nouer. Il n'était plus censé être capable de faire ça. Le lien de sang entre nous avait été tranché lorsque Adam m'avait intégrée à la meute.

Stefan me lança un regard pénétrant et pointa le menton vers Marsilia.

— Marsilia, répéta Frost en concentrant toute son attention sur elle, levez votre main droite.

Je le sentis alors, ce rayon de puissance qu'il utilisait. C'était un peu comme la puissance qui résonnait dans la voix d'Adam lorsqu'il soumettait la meute à son autorité. Je scrutai Frost, les yeux mi-clos, en essayant de voir comme j'avais appris à voir les liens de meute sans avoir à faire usage de la méditation. C'était de cette manière que j'avais vu Peter. Mais ça, ça demandait le concours de cette part de moi qui agissait seulement à l'instinct. Cette même part, celle qui courait à quatre pattes, me poussa légèrement, et je me retrouvai à porter un regard de coyote sur la scène tout en étant encore sous forme humaine.

Et je vis la magie.

Frost poussait son pouvoir vers Marsilia. À mes yeux, sa magie ressemblait à une horrible toile d'araignée noire qui essayait de s'agripper à elle. Des brins gras de magie ondulèrent entre lui et ses marionnettes vampires. Je me demandai dans quelle mesure ma vision n'avait pas été influencée par la comparaison de Marsilia avec des marionnettes, parce que les vampires de Frost avaient des cordons de son autorité liés autour de chaque main et de chaque pied, et tout un ensemble de fils qui leur soutenaient la tête. Ou alors, peut-être que Marsilia pouvait elle aussi voir sa magie. Les vampires n'étaient pas les seules créatures qu'il manipulait. Des rayons plus fins de puissance émergèrent de ses doigts vers le sol, formant des serpents étincelants qui ondulèrent sur le sol et grimpaient le long des murs avant de disparaître par-dessus le bord de ceux-ci.

Frost était un Marionnettiste. Je mis même la majuscule au terme dans mon esprit, ce qui signifiait que je traînais depuis trop longtemps avec des vampires. Marsilia l'avait appelé le Nécromancien, et c'était pire que Marionnettiste. Les noms ont du pouvoir, et je refusais de lui en donner plus qu'il n'en avait déjà. « Frost » suffirait amplement, avec son côté glacial, et, s'il devenait vraiment effrayant, « Garçon aux Gantelets ». J'observai les filaments de magie qui essayaient de grimper le long du corps de Marsilia, et me dis que je serais peut-être en mesure de les détruire de la même manière que je l'avais fait pour ceux qui emprisonnaient Peter. Et, comme si elle avait lu dans mes pensées, Marsilia tourna son regard rougeoyant vers

moi. Elle eut un sursaut dans les mains, et le Marionnettiste... le Garçon aux Gantelets trébucha en avant. Les cordes qu'il avait essayé d'utiliser pour la capturer traînèrent au sol devant lui, tranchées, avant de disparaître en quelques secondes.

Il était capable de contrôler le moindre geste de ses vampires avec facilité, mais n'avait même pas réussi à faire bouger une main à Marsilia. Certes, elle avait dû lui résister, quand ses esclaves, eux, s'étaient laissé submerger, mais il n'en restait pas moins qu'il avait trente vampires à ses ordres. Que Marsilia lui ait résisté démontrait à chacun qu'elle n'était pas simplement la maîtresse de cette ville : c'était aussi une véritable force de la nature.

Le regard qu'elle m'avait lancé me laissait penser qu'elle aurait pu y mettre un terme encore plus tôt. Elle avait voulu me laisser le temps de bien voir à quoi ressemblait sa magie.

Marsilia en savait plus long sur les changeurs que moi-même. Quand elle était arrivée dans ce pays, à la suite de son bannissement de Milan, il n'y avait pas d'Européens. J'ignorais depuis combien de temps elle se trouvait dans la région, mais cela remontait à plusieurs siècles. Elle avait vu des changeurs tuer d'autres vampires, beaucoup de vampires.

L'été précédent, pendant ma lune de miel, j'avais pour la première fois rencontré d'autres changeurs. Je correspondais depuis avec eux par mail pour tenter d'en apprendre plus sur ma nature. Ils en savaient plus long que moi, mais souffraient eux aussi du même problème que moi : trop de changeurs étaient morts avant de pouvoir transmettre leurs connaissances à leurs héritiers, et la plupart de ces connaissances étaient définitivement

perdues.

Elle avait demandé à Stefan de me contacter de manière délibérée. Sans ça il n'aurait jamais voulu me montrer qu'il pouvait toujours me parler dans ma tête, parce qu'il savait que ça me déplairait souverainement. Elle était en train de m'apprendre à combattre un nécromancien... tout en faisant son possible pour m'éloigner de lui. Mais c'était une pure perte de temps, pensai-je, parce que Frost avait raison.

Elle allait me choisir pour combattre à ses côtés. J'étais assez persuadée que Frost ne se trompait pas beaucoup sur mes chances de survie. Elle n'aurait plus à s'inquiéter de mon amitié avec Stefan, vu que j'allais y passer.

Frost s'inquiétait de devoir combattre Marsilia, m'avaient dit les vampires. C'était la raison pour laquelle il avait choisi de la défier en triade. Il ne croyait pas vraiment en ses chances s'il avait dû l'affronter seul à seule, mais il pensait pouvoir compter sur des vampires plus puissants que les siens. Il avait probablement raison... et elle avait donc privilégié une autre solution.

Si Adam était venu avec moi, peut-être l'aurait-elle utilisé lui. C'était un loup-garou, la nécromancie n'aurait eu aucun effet sur lui. Mais elle était bien forcée de faire avec ce qu'elle avait.

— C'était à vous de choisir l'heure et la forme de ce défi, dit Marsilia d'un ton serein, comme si elle ne venait pas de se libérer de ses entraves. Vous avez donc choisi maintenant, et un défi en triade. Mon choix concernait l'endroit, et les arbitres. J'ai choisi ce lieu, car il est assez vaste et loin de tout.

Puis, avec un sourire :

— Étant donné qu'il s'agit de mon territoire et de votre propriété, cela me semblait approprié.

Sa propriété ? Logique, s'il était bien le financier.

Marsilia s'interrompt et regarda autour d'elle.

— Presque symbolique, même, étant donné que l'un de mes collègues l'a détruite hier.

Adam serait étonné d'apprendre qu'il était son « collègue ». Mais je parvins à garder mon sérieux.

— En ce qui concerne les arbitres, en tant que maître de Cérémonie ce soir, je désirerais appeler Stefan Uccello, aussi connu sous le nom du Soldat.

L'un des vampires de Frost protesta :

— Ce n'est pas acceptable. Il vous appartient. Le maître de Cérémonie ne peut pas vous appartenir.

J'avais cessé de surveiller les fils de pouvoir qui reliaient Frost à ses vampires. Cela me faisait mal aux yeux, un peu comme ces images étranges qui apparaissaient en trois dimensions lorsqu'on les regardait en brouillant sa vue. J'ignorais si c'était Frost qui faisait s'exprimer le vampire, ou si ce dernier le faisait de lui-même.

— Je n'appartiens pas à Marsilia, répliqua Stefan. Je ne fais plus partie de son essaim.

— Il dit la vérité, dit Frost à ses sujets. Je l'ai vu moi-même. Marsilia l'a traité tellement mal qu'il a quitté son essaim, et elle était trop faible pour pouvoir l'en empêcher. Un vrai homme, un vrai soldat, ne servirait jamais une telle femme. Nous pouvons l'accepter... de toutes les manières possibles.

Le petit salopard. Il avait raison, mais ça n'en faisait pas

moins un petit salopard. Je pouvais voir, même si j'étais la seule, à quel point ses mots avaient blessé Stefan. Car il était bien là, à lui apporter son aide, comme si sa ménagerie n'avait eu aucune importance à ses yeux.

— C'est mon rôle de vous rappeler les règles de cet affrontement, dit Stefan d'un ton égal. Vous, William Frost, avez choisi de combattre triade contre triade. Deux combattants, avec vous comme capitaine, et Marsilia comme capitaine de son équipe, avec les participants restant à déterminer de chaque côté. Le combat durera jusqu'à la mort d'un capitaine.

— Excusez-moi, intervins-je d'un ton incertain, mais les deux capitaines ne sont-ils pas déjà morts ?

Tous les regards se tournèrent vers moi. Celui des vampires était froid et inamical, et celui de Honey trahissait sa stupéfaction : elle pensait que j'étais devenue folle. Ce qui me convenait tout à fait, parce que j'étais effectivement complètement dingue. Je savais que Marsilia prévoyait de me faire combattre un vampire taré. Et plus j'avais peur, plus j'avais tendance à dire n'importe quoi. C'était la terreur qui faisait de moi une si grande gueule.

Asil sourit. Lui, la folie, ça le connaissait.

— Le combat, reprit aimablement Stefan, parce qu'il me connaissait si bien, durera jusqu'à l'élimination permanente de l'un ou l'autre des capitaines. Satisfaite, Mercy ? Dès que cette élimination aura eu lieu, les autres membres des deux équipes pourront choisir de cesser le combat, ou pas, à leur guise.

» Les capitaines peuvent appeler qui ils désirent dans leur équipe, et ces personnes n'ont pas le droit de refuser. Leur seule

obligation est d'être présentes, c'est-à-dire, dans notre cas, à moins de cinq minutes de route ou dans cette pièce. Mais je préfère vous avertir tous les deux qu'un équipier réticent ne se battra pas avec autant d'énergie qu'un volontaire. Une fois les équipes choisies, vous vous retirerez chacun dans les deux coins opposés de la pièce, et aurez cinq minutes pour préparer votre plan de bataille.

Asil croisa mon regard et reproduit son geste avec insistance. Je pouvais tout à fait m'éloigner à plus de cinq minutes de distance, je le savais aussi bien que lui. En particulier si Asil et Honey contribuaient à ralentir les vampires.

Je contemplai William Frost, le Garçon aux Gantelets, et réfléchis à ce qu'il préparait. Ce bain de sang, ce chaos, et ceux qui y perdraient le plus seraient les humains vivant dans notre ville. Au début. Parce qu'ensuite, ces humains rassembleraient leurs armes et se lanceraient dans la bataille. Ils détruiraient les vampires, les fées, les loups-garous... et cela leur coûterait énormément.

Je ne pouvais pas, je ne voulais pas permettre à Frost d'accomplir son plan. Je ne pouvais pas le laisser gagner. Je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour l'arrêter. Je secouai la tête en direction d'Asil. Il s'inclina respectueusement.

Stefan s'avança entre Marsilia et Frost avec une raideur toute militaire.

— Pendant toute la durée du combat, les participants pourront tout utiliser, tout pouvoir, toute arme qui leur tombe sous la main. Les personnes n'appartenant pas à l'équipe ne peuvent pas se battre. Cela signifie que je dois avertir notre

public, et en particulier vous, William Frost, qu'aucun autre vampire que ceux choisis dans les deux équipes ne peut participer à la bataille. Même s'ils ne le font pas de leur propre volonté. J'exécuterai tout contrevenant, et si j'estime qu'une telle violation a directement permis la victoire, celle-ci sera annulée par le Seigneur de la Nuit.

— C'est très précis, comme règles, fit remarquer Frost, mais sans que ça semble réellement le déranger.

Stefan inclina la tête en signe d'approbation.

— Ce sont celles édictées par le Seigneur de la Nuit. Mon rôle est de les expliciter. Le premier appel à un camarade revient à la personne défiée, j'ai nommé Marsilia.

— J'appelle Mercedes Athena Thompson Hauptman, compagne de l'Alpha de la meute du bassin du Columbia, dit-elle, comme je m'y attendais.

Près de moi, j'entendis Honey pousser un grondement menaçant. J'ignore à qui il s'adressait. Peut-être à moi. Asil se contenta de me regarder. Il savait que je l'avais vu venir.

— Oui, répondis-je calmement.

Je n'étais pas de taille à combattre un nécromancien, même si je commençais à penser que je pouvais représenter un atout précieux pour notre équipe. Après tout, j'inquiétais assez Frost pour qu'il ait essayé, à deux reprises à en croire Stefan, de m'éliminer. Une telle peur pouvait être aussi utile qu'un véritable pouvoir.

— Mercedes, dit joyeusement Asil, tu vas réussir à me faire tuer. Bran ne pourra s'y résoudre, mais je pense que ton compagnon n'hésitera pas une seconde.

Le la fille du monde

Je le fusilai du regard.

— Je prends mes propres décisions. Adam le sait.

Il me répondit avec un sourire :

— Il le sait peut-être dans son esprit, Mercedes, mais dans son cœur c'est différent. Tu es une femme, et c'est une affaire d'hommes.

— Asil, le réprimandai-je, tu as entendu les règles. Tu veux vraiment que je renonce à combattre ?

Il ferma la bouche et détourna le regard.

— Très touchant, dit Frost. Mais absolument pas pertinent. Elle a été convoquée. Elle ne peut plus refuser.

Honey grogna, et il eut un mouvement involontaire de recul. Puis elle me regarda et grogna de nouveau, un peu plus fort.

— C'est lui qui a payé l'homme qui a tué Peter, lui rappelai-je.

Elle cessa de gronder et se retourna vers lui, cette fois-ci en lui montrant ses très grands crocs d'un blanc éclatant. Et les crocs de loups-garous étaient bien plus impressionnants que ceux des vampires. Que ceux des coyotes, aussi.

— J'ai déjà accepté, rappelai-je à Stefan. Passons à la suite.

Il me contempla un long moment d'un regard indéchiffrable.

— Ne te fais pas tuer, finit-il par dire.

— Trop tard pour s'en inquiéter, vampire, commenta Asil d'un ton cinglant. Tu aurais dû t'assurer qu'Adam pourrait être présent. Lui au moins aurait eu une chance.

— Les loups-garous, expliqua Marsilia, n'ont explicitement pas le droit de participer.

Je la dévisageai d'un air perplexe.

— Mais vous avez aussi demandé à Adam de venir

— MAIS VOUS AVEZ AUSSI DEMANDÉ À ADAM DE VOIR.

Elle me sourit.

— Il n'est pas ce que vous êtes, Mercedes. Pensez-vous que je serais incapable d'envoûter votre compagnon afin qu'il vous permette de combattre alors même que j'ai tenu le fils du Marrok en mon pouvoir ?

Elle avait réussi à capturer Samuel, mais elle n'y serait jamais parvenue avec Adam. Samuel avait beau être plus dominant et plus âgé, Adam était plus méfiant. Il ne se serait jamais laissé piéger par son regard, et dans le cas contraire j'aurais pu le libérer. Mais cela, elle ne le savait probablement pas. Les liens de couple étaient l'un des aspects dont nous ne parlions pas en public, et ils étaient très particuliers.

Même sans ces histoires de lien de couple, le fait qu'elle soit si certaine de pouvoir neutraliser Adam me fit réévaluer son intelligence... et pas dans le bon sens.

— Elle n'aurait pas pu demander à Adam, confirma Stefan en croisant mon regard. Les loups-garous sont explicitement exclus de ce type de combat territorial.

Il ne se contentait pas de répéter ce que Marsilia venait de me dire. Il m'apprenait aussi qu'il avait su tout du long ce que Marsilia préparait, et qu'il ne m'avait pas prévenue.

Pendant un instant, je me sentis blessée. Mais seulement un instant. Si Marsilia avait raison, et que j'étais effectivement utile, plus utile que ne pouvait l'être Stefan – mais je n'oubliais pas qu'elle s'était trompée concernant la vulnérabilité d'Adam –, alors m'amener ici avait été la meilleure chose à faire. Il fallait arrêter Frost.

J'adressai un imperceptible hochement de tête à Stefan.

— Votre premier choix, Frost, reprit Stefan, l'air de vouloir en terminer rapidement.

— Shamus, annonça pompeusement Frost. Shamus, ancien maître de Reno, et à présent mon bras droit.

Nous attendîmes, mais personne n'apparut.

— Il arrive tout de suite, expliqua Frost avec un sourire satisfait. Ça a toujours été un combattant féroce. Et il n'a fait que s'améliorer sous ma tutelle, en particulier sur le plan de la férocité.

— Marsilia ? Ton deuxième et dernier choix ?

— Je choisis Thomas Hao, maître de San Francisco.

Hao parut émerger de la pénombre à même pas un mètre de Frost.

— Bien entendu, dit-il. J'accepte l'invitation avec grand plaisir.

Frost émit un sifflement en ayant un mouvement de recul et, pour la première fois, la surprise fit étinceler ses yeux bleu glacier. Il se reprit immédiatement, et adressa un petit signe de tête à Marsilia.

— Vous n'êtes pas restée sans rien faire à ce que je vois. Eh bien, moi aussi, j'ai une surprise. Finissons-en avec les préliminaires. J'en appelle à mon dernier compagnon... Wulfé. Plus connu sous le nom du Sorcier. (Il lança un regard moqueur à Marsilia, qui était furieuse.) Gardez vos ennemis à portée de main, Marsilia. Vous l'avez gardé si près de vous, toutes ces années... mais ce soir, vous avez échoué. Vous auriez pu l'appeler à vos côtés, mais au lieu de ça, vous avez choisi cette immonde changeuse.

Il cracha. Par terre. Dans ma direction.

J'imagine que j'étais censée me sentir insultée, ou impressionnée.

— Paroles, paroles, paroles, chantonnai-je doucement, comme à moi-même, sauf que tous dans la pièce pouvaient m'entendre.

Si Frost voulait se montrer puéril, moi aussi je pouvais jouer. Et mieux que lui.

Stefan détourna le visage, et je fus quasi sûre qu'il riait.

Mais personne ne riait lorsque Wulfé atterrit derrière moi sans que je l'aie vu arriver, ne l'entendant qu'au bruit de ses pieds sur le sol carrelé. Je me tournai légèrement de manière à pouvoir le voir tout en gardant l'œil sur Frost.

Les vampires me faisaient peur. J'avais même dressé une liste mentale des vampires qui me terrifiaient le plus. Certains étaient morts. Enfin, encore plus morts qu'avant. Du genre à ne plus jamais pouvoir bouger. Sur la liste de ceux qui bougeaient encore, Wulfé était numéro un. J'ignorais pour quelle raison exacte il était tellement pire que les autres vampires. Peut-être parce que, chaque fois que je l'avais rencontré, il avait semblé savoir exactement comment me faire complètement flipper. Ou alors, c'était son regard absent.

Le Sorcier avait l'air d'un garçon dont les principaux soucis étaient de savoir comment donner rendez-vous à une fille, de vérifier ses nouveaux boutons dans le miroir, de décider s'il devait se faire percer l'oreille et, si oui, comment le dissimuler à sa maman. Il portait des Converse rouges toutes défoncées, un jean et un pull en grosses mailles. Il avait rasé ses cheveux

presque à blanc. Il tenait une chaîne reliée à un collier en acier qui entourait le cou d'un autre vampire.

Celui-ci était gigantesque. S'il s'était tenu droit, il aurait été le plus grand parmi tous ceux qui se trouvaient dans la pièce... dans cette cave sale. Il devait peser plus de cent cinquante kilos.

Mais il ne se tenait pas droit. Au lieu de ça, il était à quatre pattes et il faisait claquer ses dents sur un rythme étrange.

Il vit que je le regardais. Tous les vampires avaient presque immédiatement détourné leur regard de lui. Si je l'avais connu quand il n'était pas encore ce... monstre, j'imagine que j'aurais eu du mal à garder les yeux sur lui, aussi. Il poussa un rugissement à mon adresse avant de se ruer sur moi comme un chien de garde, interrompu brutalement dans son élan par la chaîne.

Les lois de la physique auraient voulu que Wulfé se fasse entraîner par le poids de son compagnon, mais les lois de la physique n'avaient que des rapports très lointains avec Wulfé. Il retint le vampire – qui devait être Shamus – sans la moindre difficulté et d'une seule main. De l'autre, il se frotta le crâne. Ses cheveux ras paraissaient plus blancs que blonds dans la lumière ambiante.

— Hé, Mercedes, dit Wulfé d'un ton léger. Alors ils ont réussi à t'entraîner dans ce drôle de pétrin ? J'ai toujours eu envie de goûter ton sang à la source. Les changeurs ont un arôme merveilleux. Comme des jolies fleurs au printemps, disait ma vieille mère.

— Wulfé, dit Marsilia.

Je pense qu'elle voulait dire autre chose, mais qu'elle ne

savait pas exactement quoi. Elle se contenta donc de garder le silence, mais celui-ci était lourd de chagrin.

— Ne m'en veux pas, Marsilia, lui répondit-il avec sérieux. Mais nous, les vampires qui déchirent, on est censés se soutenir mutuellement, tu comprends ? (Il hésita un instant.) Peut-être pas. Je vais le formuler différemment. Cela me peine, cher cœur. Mais si cela peut te consoler, c'est pour le mieux, comme tu le verras bientôt.

— Cinq minutes, intervint Stefan. À compter de maintenant.

Chapitre 12

Mon groupe se pelotonna dans le coin de la cave. Enfin, moi, en tout cas. Asil paraissait s'ennuyer. Honey ne quittait pas Frost des yeux. Hao rôdait comme une ombre, exercice auquel il excellait malgré sa corpulence. Marsilia ? Marsilia était prête à l'action.

J'étais sur le point de combattre des vampires, et je ne m'appelais pas Buffy. J'étais tellement dans la merde.

— Vous avez vu sa magie ? me demanda Marsilia à mi-voix. C'est moi qui ai dit à Stefan de vous demander de l'observer attentivement.

— J'ai vu.

— Votre travail consistera à l'empêcher de l'utiliser. De quelque manière que ce soit. Les changeurs sont immunisés contre la magie vampirique, même celle qui trouve ses origines dans la sorcellerie.

Elle paraissait bien plus confiante que je ne l'étais.

— Vous n'avez pas semblé avoir beaucoup de difficultés à l'arrêter.

Elle fit la grimace.

En effet. Mais il n'a pas vraiment donné son maximum.

— EN EFFET. MAIS IL N'A PAS VRAIMENT DONNÉ SON MAXIMUM... et il a exagéré sa réaction lorsque la magie s'est rompue. Il essaie de me faire sentir un peu trop en confiance.

Par-dessus son épaule elle regarda Frost qui discutait avec Wulfé. Ce dernier observait Marsilia en ne semblant prêter aucune attention à ce que Frost lui disait. Il remarqua que je le regardais et me fit un clin d'œil.

— C'est une tactique typique de Frost, dit Hao en regardant ses mains.

Celles-ci étaient couvertes de suie, et sa chemise dorée portait des traînées noirâtres. La tenue sombre de Marsilia était impeccable. Quant à moi, je préférais ne pas savoir à quoi je ressemblais. Ma mère adoptive disait toujours que j'aurais trouvé le moyen de me salir dans une piscine, et l'âge n'avait pas vraiment arrangé les choses.

— Seuls quelques témoins de ses précédentes batailles ont accepté de me parler. Certains se trouvaient dans le même état que Shamus. (Il ne regarda pas le vampire enchaîné, mais je sentis son attention se focaliser sur lui.) Shamus était un guitariste de talent, et adorait la poésie de Tennyson. Il était capable d'en citer à longueur de temps.

— Pourquoi n'y a-t-il pas d'autres vampires ? demandai-je. Il n'a pas tous les essaims à sa botte, n'est-ce pas ? N'y a-t-il aucun autre vampire puissant qui essaie de l'arrêter ? Pourquoi êtes-vous les seuls présents Hao et vous ?

— Les vampires ne sont pas très doués pour collaborer, pas plus que les Alphas en fait. Et les maîtres qui se trouvent plus à l'est pensent que Frost a atteint les limites de ce qu'il peut contrôler. Une illusion que Frost a tout fait pour entretenir

controler. Une mission que Frost a tout fait pour échouer, répondit Hao.

— Et la plupart trouvent que le projet de Frost de révéler l'existence des vampires et de leur permettre de se nourrir quand ils le désirent est la meilleure idée dont ils aient jamais entendu parler. Des imbéciles. Je déteste les imbéciles.

— Vous ne semblez pas très pressée de faire des plans de bataille, intervint Asil. Et il ne vous reste que deux minutes.

Marsilia le dévisagea, et un bref instant je vis de nouveau le désir faire luire son regard.

Hao s'inclina devant Asil.

— Marsilia et moi avons tant discuté de tout cela que nos plans sont déjà prêts. Elle affrontera Frost. Je m'occuperai de Wulfé et de Shamus. Madame Hauptman sera chargée d'empêcher Frost de nous envoûter l'un ou l'autre. Peut-être que Frost sera trop occupé pour tenter un de ses sales tours, et la... compagne de votre Alpha pourra se contenter de nous encourager du bord du ring.

Il allait vraiment falloir que je me trouve un rang différent de « compagne de l'Alpha ». Dans la meute, j'étais simplement Mercy, mais si on continuait à m'appeler la compagne de l'Alpha, j'allais finir par flanquer des baffes. On aurait dit le nom d'une tactique aux échecs.

— Mais il est plus probable qu'il ait plus d'un tour dans son sac, reconnut Marsilia. Il savait en arrivant ici qu'il avait échoué à faire tuer Mercy.

— Il a piégé tout un tas de fantômes dans les environs, lui précisai-je.

Il me souvins soudain de Peter caressant la fourrure de

Honey. Les fantômes capables d'interagir physiquement avec le monde des vivants étaient très rares.

— Ils pourraient poser un problème, conclus-je.

— Les fantômes ne représentent pas une menace, décréta Marsilia d'un air insouciant. Ils ne font que gémir en effrayant les imbéciles.

— Les fantômes capables de lancer des pierres ou autres débris sont un problème, insistai-je. Et il y a aussi cette tueuse fae morte mais qui bouge encore beaucoup. S'il l'a ressuscitée, c'est dans le but de lui faire accomplir une tâche précise. Si c'est vraiment un zombie, alors les règles du combat, telles que je les comprends, lui permettent de faire appel à elle. Les zombies ne sont pas des créatures vivantes, ce sont des cadavres animés, dépourvus de libre arbitre ou de pensées personnelles. Un zombie ne serait qu'une manifestation de ses pouvoirs, non ?

— Occupez-vous des fantômes, alors, dit Marsilia. Et essayez de l'empêcher de prendre le contrôle de nos actes. Nous nous chargerons de la bataille elle-même.

Hao fit rouler ses épaules pour les détendre avec un sourire. J'avais tort. Il souriait quand il était heureux.

— Ça devrait être un combat intéressant.

Quand le combat commença, je me trouvais à environ cinq mètres derrière les deux vampires, avec pour instruction de rester aussi loin que possible de l'action. J'avais mal au genou, ma joue me lançait, et j'étais plus terrifiée que jamais.

— Seigneur, murmurai-je avec sincérité.

J'avais arrêté de m'inquiéter au'on m'entende prier depuis

bien longtemps. Quand on vit avec des loups-garous, le concept de conversation privée est inexistant, même avec Dieu.

— S'il te plaît, ne me renvoie pas sur une chaise roulante. Si on pouvait aussi éviter les fractures, ça serait super, mais je ne m'attends pas non plus à ce que tu passes totalement l'éponge sur ma stupidité.

Puis, avec encore plus de sincérité, j'ajoutai :

— Mais, quoi qu'il se passe, ne laisse pas ce vampire sortir d'ici sur ses deux jambes. S'il gagne, ça n'est pas une bonne chose. Toute aide que tu pourras nous apporter sera appréciée. Amen.

Stefan m'entendit. Il ne regarda pas vers moi, mais je le vis secouer la tête avec un petit sourire.

— Allez-y, dit-il avant de reculer vers le mur contre lequel les spectateurs avaient été autorisés à s'installer.

Il se posta près d'Asil et de Honey, ce que j'appréciai : s'il m'arrivait quelque chose, je savais qu'il ferait de son mieux pour sortir les loups de là. Non qu'Asil eût vraiment besoin d'aide.

Les vampires sont très bruyants lors de leurs combats. J'ignore pour quelle raison cela me surprit. J'ai déjà combattu à plusieurs reprises, et ça fait toujours pas mal de boucan. Peut-être était-ce parce que les combats de loups avaient tendance à être plus silencieux, un silence imposé par la nécessité de rester discrets. Même si le public est au courant de l'existence des loups-garous, les combats publics sont toujours interdits.

Ma tâche consistait à observer Frost, et c'est bien ce que j'avais l'intention de faire. La cave était le cercle de combat, m'avait expliqué Hao. Je ne pouvais en sortir sans abandonner

ma place dans la bataille. Ça ne signifiait pas que j'échapperais au combat. Ça voulait dire que Stefan devrait me tuer. C'était pour cette raison que le maître de Cérémonie devait être puissant. C'était à lui de s'assurer du respect des règles et de déclarer le vainqueur.

Je trouvai un perchoir sur une partie effondrée de la cloison, le dos contre le mur extérieur. Frost n'essaierait probablement pas de grand coup immédiatement. Contrairement aux combats humains, ou même lycanthropes, les batailles vampiriques pouvaient durer très longtemps. Ne pas avoir besoin de respirer ou d'épargner son cœur, cela signifiait qu'un vampire serait toujours en pleine forme là où un loup-garou aurait déjà perdu connaissance. Il en fallait beaucoup pour faire perdre connaissance à un vampire.

La suie dérangée par les violentes actions des combattants flottait en un miasme obscur d'une trentaine de centimètres de haut. Il était difficile de garder sa stabilité, car seule une partie du sol était carrelée. Même Marsilia trébuchait parfois.

Je fus soudain très reconnaissante envers Asil d'avoir pensé à me donner un manteau. Une fois immobile, je m'étais rapidement refroidie. Je fourrai les mains dans mes poches et sentis l'épée magique de Zee. Entendant encore les avertissements de Tad retentir dans mon esprit, je me décidai à ne la sortir qu'en cas de situation catastrophique. Mais ça me permettait d'occuper mes mains... et de penser à autre chose qu'à la terreur qui m'animait.

L'action était si rapide qu'il m'était impossible de la suivre d'un œil distrait, et j'étais de toute façon chargée de surveiller

Frost. Mais j'aperçus quand même la manière dont Hao combattait, et regrettai que mon *sensei* ne puisse assister à ça.

Je dois admettre que c'est Shamus qui attira mon attention le premier. Les vampires ont en général l'air plutôt humain. Je n'ai vu leur véritable visage, celui du monstre qui vit en eux, que quelques rares fois. Et une seule m'aurait amplement suffi. Mais Shamus, lui, avait gardé ce visage monstrueux bien visible.

Ses yeux luisaient, non pas comme une lampe de poche, plutôt comme une guirlande de Noël lumineuse, ou les yeux d'un siamois dans l'obscurité – si les yeux des chats étaient réellement illuminés au lieu de refléter la lumière environnante. Chez un chat, c'était plutôt cool... Mais chez un vampire, c'était simplement flippant. Ses lèvres étaient tellement retroussées qu'on aurait dit que son visage n'était qu'un support à ses énormes crocs et à son regard faiblement étincelant. Je vis ses ongles pousser jusqu'à devenir une arme presque aussi efficace que des griffes de loup-garou. Il n'y avait plus rien d'humain chez Shamus.

Wulfé l'avait libéré de ses chaînes, mais il portait toujours son collier. Si Shamus ne faisait pas deux fois la taille de Hao, alors il n'en était pas loin. Il était rapide et, comme on nous l'avait promis, d'une férocité absolue. Lorsque Hao parvint à le frapper, Shamus n'eut plus rien à l'esprit que de le réduire en bouillie.

Mais Hao ne se trouvait jamais là où Shamus s'attendait qu'il soit.

« *Coulez comme de l'eau.* » disait souvent le *sensei* Johanson, le plus souvent d'un ton exaspéré.

Et lui y parvenait assez bien. Mais je n'avais jamais rien vu

comme Hao. Lui coulait réellement comme de l'eau. Il évitait sans difficulté les griffes acérées de son adversaire, parfois de si près que quelques millimètres auraient suffi à lui lacérer la peau comme celle d'un prisonnier pris dans des barbelés. Il se tordait, s'arrêtait, se penchait en arrière, et rien ne parvenait à l'atteindre. C'était magnifique.

C'est là que les fantômes arrivèrent. Je sentis leur présence avant de les voir grâce à ma perception de coyote, qui fit courir un frisson le long de mon dos et me picota le bout du nez. Je me fiaï à mes sens de coyote et essayai d'ouvrir ma vision de la même manière qu'auparavant, avant de regarder attentivement autour de moi.

Les esprits des morts étaient rassemblés près du mur le plus éloigné des vampires. Les fantômes, comme les chats – à part ma vieille Médée –, n'aimaient pas les vampires. Ils ne semblaient rien faire du tout, même si je voyais les filaments de soie d'araignée huileuse de la magie de Frost qui les retenait prisonniers.

Malgré Hao et les fantômes, je gardai l'œil sur Marsilia et Frost. Qui aurait pu deviner que Marsilia était une telle bagarreuse ? Et, à en juger par son jeu de jambes aussi agile que propre, aussi une boxeuse entraînée. Frost aussi avait été formé au combat à mains nues, dans un style efficace, bien que haché, un peu comme les techniques enseignées par l'armée à ses nouvelles recrues, mais adaptées à la force et à la rapidité d'un vampire.

Derrière eux se trouvait un groupe de quatre des vampires de Frost, et comme j'avais modifié ma vision pour apercevoir les

fantômes, je faillis tomber de mon perchoir.

Je ne pouvais pas voir les âmes. Et de toute façon, les vampires n'en avaient pas. Mais il y avait quelque chose qui clochait chez les vampires de Frost. L'impression de quelque chose de tordu et déchiqueté, alors que ça aurait dû être droit et dépourvu de trous. Je tournai les yeux vers mon vampire, vers Stefan. Il se tenait légèrement devant Honey, prêt à l'attraper au vol si elle céda à l'impulsion de sauter sur Frost, qu'elle continuait à regarder fixement. Je ne pouvais toujours pas voir son âme, mais lui au moins avait l'air normal, comme d'habitude.

Je passai ensuite à Marsilia. Elle aussi était différente des vampires de Frost, de la même manière que Stefan. Hao avait dit que son informatrice s'était fait briser. Je me demandai si elle ressemblait aux vampires de Frost.

Mais ce n'étaient pas ces derniers que j'étais censée surveiller. C'était Frost lui-même.

Lui et Marsilia saignaient. Celle-ci avait trouvé une barre de métal quelque part dans la cave, du genre qu'on utilise pour barricader une porte, et elle le frappa au menton avec la force d'un joueur de base-ball envoyant sa balle hors du Yankee Stadium.

La force du choc le projeta en arrière, et il percuta le sol avec la mollesse d'une serpillère mouillée. Marsilia brandit sa barre en position d'attaque et observa son adversaire. Il ne bougeait pas... mais les vampires n'ont pas besoin de respirer et savent rester parfaitement immobiles.

L'un des fantômes des agents du Cantrip flotta vers Frost. Un instant, je crus qu'il s'agissait d'un hasard. Avec une bonne

dizaine de fantômes dans une cave, même de taille respectable, il fallait bien qu'ils se casent quelque part, pas vrai ? Les esprits flottaient à présent sans but dans toute la pièce, mais seul celui qui était près de Frost se trouvait près d'un vampire. Plus je les regardais, et plus il m'était facile de voir les liens avec lesquels Frost les retenait.

Il me parut soudain étrange que, dans cette cave obscure aux murs et au sol couverts de suie, je parvienne sans mal à voir la toile dans laquelle les fantômes étaient englués. Mais la noirceur de ce filet était autre chose qu'une simple absence de lumière.

Le fantôme qui s'était approché de Frost avait l'un de ces tentacules gluants de magie enroulé autour du cou, un tentacule qui vibrait. Marsilia avait commencé à se détendre et à relâcher un peu sa prise sur sa barre de fer.

Je me levai, mais c'était trop tard. Frost bondit, la mâchoire ouverte à un angle effrayant, même s'il m'était difficile de bien distinguer ce qui se passait. Il attrapa le fantôme et le mangea. Pas avec sa vraie bouche. C'était plutôt comme si son corps tout entier s'était transformé en bouche géante pour engloutir le fantôme. Je vis avec mes yeux de coyote le corps de Frost émettre une vive lueur, puis il se releva en essuyant le sang sur sa bouche du revers de la main. Les dégâts que lui avait infligés Marsilia avaient disparu.

Elle frappa une nouvelle fois, mais il était plus rapide qu'avant. Comme si le fantôme avait fait plus que le réparer. Il saisit la barre et la lui arracha des mains... et ce fut alors Marsilia qui dut battre retraite.

Le combat avait commencé dans le bruit et le fracas. Shamus rugissait et poussait des hurlements perçants. Il y avait aussi le bruit des corps heurtant le sol, pas seulement celui de la chair contre le ciment, mais aussi des grognements et le bruit d'os qui se brisaient. La barre de métal ajouta une nouvelle dimension à cette cacophonie. Comme si Frost suivait un rythme en forçant Marsilia à reculer vers moi, et je me rendis compte qu'il ne faisait que jouer avec elle.

Je ne pouvais rien faire pour elle. Je n'avais plus qu'à espérer qu'elle soit assez puissante, assez douée pour se défendre elle-même, parce que moi j'avais autre chose à faire. Il y avait treize fantômes dans la pièce. Et il fallait que j'empêche Frost de tous les manger. L'une d'entre eux se trouvait près de moi. Je la saisis par le poignet. Ma main commença par passer à travers elle, mais je concentrai ma vision spéciale sur elle, et ce fantôme devint plus solide, comme cela avait été le cas pour Peter.

— Dites-moi votre nom, lui dis-je en donnant à mon ordre le petit coup de pouce de pouvoir emprunté à Adam.

— Janet, répondit-elle d'une voix qui fit vibrer mon bras.

— Janet, lui ordonnai-je. Partez.

Elle essaya, mais elle était retenue par le filet de Frost. Elle avait un regard rempli de terreur. Je tentai de la dégager de la toile avec mes mains, mais cela ne fonctionna pas. Et comme elle n'appartenait pas à la meute, impossible d'utiliser la magie de meute sur elle.

Je dégainai l'épée de Zee et en invoquai la forme déployée. Pour Zee et Tad, Famine s'était manifestée sous la forme d'une longue épée noire. Pour moi, elle prit l'apparence d'un katana à

longue épée noire. Pour moi, elle prit l'apparence d'un katana à simple tranchant avec une garde rouge et violette un peu tapageuse.

Mais je ne parvins pas à scier les liens, même si j'avais le sentiment qu'en plein jour, lorsque la magie vampirique était la plus faible, Famine aurait réussi à entamer la magie qui emprisonnait le fantôme. J'essayai même de le poignarder avec la lame, et sentis celle-ci le goûter brièvement. La femme parut encore plus terrorisée, si c'était possible. Mais quand je retirai la lame, elle était toujours là, prise au piège de Frost. Je convainquis difficilement l'épée de reprendre sa forme compacte et la remis dans la poche de mon manteau.

Le bruit que produisait la barre de fer cessa soudain, et je levai la tête juste à temps pour la voir voler à l'extérieur du bâtiment, enfin hors de portée. Marsilia remit en place son épaule déboîtée sans la moindre grimace et se lança de nouveau à l'assaut de Frost. Sans son arme improvisée, la supériorité de Frost n'était pas aussi évidente, mais Marsilia était toujours blessée. C'est alors que Frost tendit la main d'un air dégagé et dévora un autre fantôme. Cela ne dura qu'un instant, et j'étais trop loin pour pouvoir y faire quoi que ce soit, quand bien même j'aurais su quoi faire. Il me décocha un sourire avant de frapper Marsilia sur son épaule blessée.

De désespoir, j'ôtai la chaîne portant mon agneau et la plaque d'identification d'Adam de mon cou. Armée de ma seule foi, j'avais réussi à me défendre des vampires avec ce symbole de l'Agneau de Dieu. Peut-être que cela fonctionnerait aussi contre leur magie.

— Seigneur, je t'en prie, supplia-t-elle, fais que ça marche.

— Seigneur, je t'en prie, supplie-je, mais que ça marche.

Et j'appliquai le médaillon contre la toile, qui se recroquevilla loin du petit agneau doré en se tordant dans tous les sens, avant de se dissoudre en libérant le fantôme. Je lui posai l'agneau sur le front et murmurai :

— Va en paix, Janet.

Elle disparut dans un violent éclair lumineux.

— Oui ! criai-je d'un air de triomphe, passablement abasourdie.

Mon petit agneau avait été plus efficace que l'épée de Zee. De l'autre bout de la pièce, Stefan me regarda en souriant.

— Symboles sacrés, Batman ! lui dis-je. Nous avons de l'aide.

Je me dirigeai vers les autres fantômes en essayant de rester à distance du combat. C'était plus difficile que prévu parce que Frost aussi avait entendu mon exclamation de victoire, et passait son temps à essayer de me frapper. Marsilia redoubla d'efforts pour l'en empêcher. Je dus abandonner deux fantômes parce que Frost en était trop proche. Je n'avais aucun doute quant au fait que Frost était capable de me tuer en un clin d'œil, pas après avoir vu les blessures que lui et Marsilia s'infligeaient.

Je venais de libérer un homme en costume bleu marine avec une cravate Gryffondor quand j'entendis Asil crier, et me retournai juste à temps pour voir Frost me fondre dessus. Mais Wulfé le percuta avec la violence d'un train de marchandises, si ledit train de marchandises avait été projeté par un vampire chinois.

— Pardon, pardon, dit Wulfé d'un ton calme à Frost nendant que ie m'enfuyais à toute allure à l'autre bout de la

pièce. Mais faites attention à ce que vous faites, ou vous allez vous retrouver sous le feu de vos coéquipiers.

J'attirai un nouveau fantôme à moi, et lui demandai son nom sans le regarder, parce que j'étais déjà occupée à utiliser l'agneau pour détruire la magie de Frost.

— Alexander, répondit-il.

Je levai vivement la tête et contemplai celui qui avait tué Peter. Pourquoi Frost n'avait-il pas plutôt dévoré celui-là ?

— Vous avez tué mon ami, lui dis-je.

— Oui, soupira-t-il. Les loups-garous, vous savez. Dangereux et maléfiques.

— Non, protestai-je. Alexander Bennet, dangereux et stupide.

— Tu es vraiment en train de te disputer avec un fantôme, Mercy ? demanda Wulfé d'un air très intéressé de l'autre bout de la pièce. C'est vraiment super.

Wulfé était dans un sale état, et dans le noir difficile de dire ce qui était du sang et ce qui était de la suie. Mais il n'était manifestement pas aussi abîmé que Shamus ou Hao ; car même l'eau vive ne pouvait éviter indéfiniment les coups de deux adversaires. Hao se faisait pourchasser par Shamus en direction d'un mur à une allure folle. Wulfé les laissa se débrouiller, de toute évidence pour me surveiller, même s'il ne fit rien pour m'arrêter.

Hao ôta sa chemise dorée et se précipita vers le mur. La chemise sembla planer un instant dans sa main qui resta au même endroit alors qu'il pivotait autour de cet axe et escaladait le mur. Le vêtement termina sur le crâne de Shamus, et Hao effectua une

sorte de saut périlleux en plein air qui le fit atterrir pieds en avant sur le dos du géant, le projetant tête la première dans le mur.

Si je survivais à cette bataille je crois que je regretterais toujours de ne pas en avoir d'enregistrement en DVD. Certes, les caméscopes n'étaient pas toujours très adaptés pour capturer l'image des vampires. Non qu'ils fussent tellement plus rapides que les loups-garous ou moi, mais ils étaient capables de faire d'infimes mouvements à une vitesse incroyable, ce qui faisait piquer des crises aux caméras modernes.

La petite bruine qui tombait plus tôt s'était interrompue. Mais lorsque le fantôme me saisit la main qui tenait le médaillon d'un air suppliant, il se mit à pleuvoir plus fort.

— S'il vous plaît, dit Alexander, le meurtrier de Peter. Je suis tellement fatigué.

Moi aussi. Et en plus j'étais trempée, j'avais froid, et je regrettais féroce de savoir quelle était la bonne décision à prendre. Mais j'allais terminer le travail que j'avais interrompu : nettoyer cet endroit de la magie de Frost.

Il faisait si froid que, au lieu de diluer la suie en une soupe immonde, l'eau tombée du ciel se transformait en glace dès qu'elle frappait le sol : une pluie verglaçante.

— Alexander, dis-je d'un ton ferme, partez.

Et j'ajoutai quand même, parce que ça aussi c'était la décision à prendre, le dernier morceau de phrase, même si j'ignorais s'il avait le moindre effet.

— Allez en paix.

Comme les autres, il disparut dans un éclair lumineux. Si j'avais espéré que les affreuses ténèbres qui emportaient le

méchant dans *Ghost* se chargeraient d'entraîner Bennet dans l'abysse, eh bien, c'était une déception avec laquelle j'allais devoir apprendre à vivre.

Les doigts engourdis, je repartis à la chasse aux fantômes. J'en avais perdu le compte à un moment, ou alors c'était Frost qui en avait mangé un autre pendant que mon attention était détournée. Mais quand j'en eus fini avec la femme en robe de cocktail et me tournai pour m'occuper du dernier, il n'y en avait plus.

Le combat était devenu plus violent et chaotique depuis que les combattants avaient commencé à glisser au sol et à percuter les spectateurs, les débris ou les murs avec une force surhumaine. Je me dirigeai à grand-peine, en perdant presque l'équilibre, vers mon perchoir originel, d'où je tombai deux fois avant de parvenir à m'y réinstaller.

Agitée de frissons, j'enfonçai les mains dans mes poches. J'aurais largement préféré un froid polaire à cet horrible temps humide. J'avais des vêtements adaptés aux basses températures, mais l'humidité transperçait n'importe quel tissu. Mon jean étreignait mes cuisses tel un amant glacial, et mon manteau aux épaules trempées était en train de perdre la bataille pour me tenir chaud.

Quelqu'un m'agrippa par le col et me jeta à terre. Prise totalement au dépourvu, je perdis l'équilibre et atterris sur le dos. Ma tête frappa violemment le sol, et je vis trente-six chandelles et même quelques petits oiseaux. Mais je parvins quand même à rouler sur moi-même avec le goût du sang dans la bouche, essayant d'échapper à mon agresseur.

Au-dessus de moi, je vis la tueuse fae morte que j'avais totalement oubliée. Sa tête oscillait à un angle peu naturel, et bizarrement, je la vis en double, accroupie sur mon perchoir improvisé. Elle bondit sur moi, je sortis ma main froide de la poche de mon manteau, et l'épée de Zee s'enfonça en elle comme dans du beurre. J'étais presque aussi surprise qu'elle, parce que mon geste avait été purement instinctif et absolument pas préparé... et que je n'avais pas invoqué l'épée.

Elle s'affaissa sur moi, et elle était bien plus lourde qu'elle en avait l'air. Heureusement, empalée sur l'épée, c'était aussi un poids mort. Seule sa tête semblait encore mobile, et elle ne parvenait pas à la tourner. Son image dédoublée me faisait mal au crâne. Si je n'avais pas dû l'empêcher de faire un truc comme de m'arracher la gorge à coups de dents, j'aurais fermé les yeux. Je levai le bras gauche et le coinçai entre sa bouche et mon cou.

Mais elle ne tenta pas de nouvelle attaque.

— Famine, dit-elle d'un ton perdu. Vous avez l'épée. Où est mon Sliver si vous avez sa Famine ?

Elle continua à parler, mais comme elle avait oublié de respirer et que je ne pouvais pas voir sa bouche, je ne fis que sentir le mouvement de ses lèvres contre mon bras. Elle aurait tout aussi bien pu me maudire que me déclarer son amour, vu que je n'entendais rien. Mais je pariais plutôt sur les insultes.

Pendant qu'elle essayait de s'exprimer, je pris conscience que cette étrange double image n'était pas le résultat d'un traumatisme crânien. Ce que je voyais, c'était son fantôme, presque totalement séparé de son corps mais toujours relié à lui par des filaments graisseux.

Mon bras gauche était occupé à l'éloigner de moi. Ma main droite, elle, était coincée entre nous deux, tenant l'épée. Comme elle ne tentait rien d'immédiatement violent, et que j'avais en fait plus peur de l'épée de Zee que d'elle, je glissai la main gauche entre nous en essayant de ne pas tenir compte de sa peau froide en décomposition tout contre ma joue alors qu'elle essayait encore de parler en vain. Je fis aussi mon possible pour respirer par la bouche, mais ça n'arrangea pas vraiment l'odeur.

De la main gauche, je trouvai enfin la poche où j'avais mis mon collier. Le tissu humide résista un instant, puis je parvins à attraper la chaîne du bout des doigts. Mais c'est le jean qui remporta la victoire au bout du compte : le médaillon en forme d'agneau se coinça dans l'ourlet de la poche, et je tirai sur la chaîne trop fort, mes doigts engourdis par le froid laissant échapper le collier que j'entendis atterrir bien au-delà de ma portée.

J'essayai de me dégager, mais dès qu'elle sentit l'épée entre nous, la tueuse se remit à bouger les membres.

— OK, Famine, dis-je à l'artefact. Tu peux faire quelque chose pour moi ?

Puis j'essayai en allemand, étant donné qu'il s'agissait de l'épée de Zee après tout.

— *Also, Hunger. Können Sie nicht etwas tun ?*

Je sentis l'épée m'écouter, et la chair de poule me recouvrir le corps. La magie fit résonner ma poitrine ainsi que les endroits de mon corps en contact avec la peau de la morte.

Le pommeau de l'épée se mit à chauffer au creux de mes mains. Quand il devint réellement chaud, le corps de Spice se mit

à vibrer.

J'eus une terrible pensée. Et si l'épée préférerait la fae morte au coyote vivant, et choisissait de changer d'allégeance ? On m'avait amplement avertie de la tendance de Famine à se retourner contre celui qui la maniait. Alors je continuai à en agripper la garde même quand elle finit par devenir brûlante.

Mais, si la garde était brûlante, ce n'était rien comparé à la lame. En l'espace d'un instant, elle réduisit le corps de la fae en cendres qui se mélangèrent à la suie de l'incendie et au verglas. Je me relevai précipitamment et laissai tomber l'épée.

Il ne restait plus rien de la fae zombie. J'essayai d'épousseter ses cendres de mon jean et de mon manteau mais, comme ils étaient mouillés, je ne parvins qu'à l'étaler en traces noirâtres. Quand je l'avais laissée tomber, l'épée brûlante avait fait fondre la glace qui couvrait le sol, mais elle était rapidement redevenue assez froide pour que la pluie forme une croûte de glace sur elle. Ainsi abandonnée dans la gadoue, l'épée ne projetait plus aucune magie comme celle dont elle m'avait envahie.

Je ne voulais pas la toucher... mais je voulais encore moins la laisser à la portée d'un vampire. Quand j'en saisis la poignée, elle était si glaciale que cela brûla une nouvelle fois mes mains déjà rougies et couvertes d'ampoules.

Elle me résista quand je lui ordonnai de se replier. C'est pour cela que je la tenais encore dans mes mains lorsque Frost me percuta et m'envoya valdinguer à plusieurs mètres. Je me relevai d'un bond et utilisai l'épée de la manière dont je m'en servais tous les mois, lors des séances où le *sensei* nous faisait travailler avec des armes. Grâce à l'adrénaline, ma joue et mon

genou douloureux, et la sensation horrible de froid, d'humidité et de peur mêlés n'étaient plus qu'une vague présence dans mon esprit. Tout le reste de celui-ci était consacré au maniement de la lame et à la danse martiale.

Je ne suis pas forte selon les critères des vampires ou des loups-garous, mais je suis rapide et, armée de cette épée, je combattais aussi vite que je le pouvais. Je ne parvins pas à toucher Frost... mais lui non plus ne parvenait pas à s'approcher assez pour m'atteindre. Mon attention était principalement accaparée par lui, mais j'aperçus quelques visions fugitives du reste de la cave.

Marsilia était à terre. Son corps était trop brisé pour lui permettre de rester debout, mais elle essayait quand même de respecter sa promesse, parce qu'elle rampait vers l'endroit où Frost et moi nous battions.

Wulfé aussi s'était effondré. Il était allongé dans la boue, recouvert de glace, pas très loin de notre danse, et je pris garde de ne pas trop m'approcher de lui.

Hao et Shamus se trouvaient quelque part derrière moi. Je les entendais se battre mais ne les voyais pas.

Stefan retenait Asil dans une prise de catch et lui hurlait dessus.

— Arrête ! Arrête, loup-garou ! Je ne veux pas avoir à te tuer !

Honey se contentait de scruter ma bataille de son regard doré.

Mais tout cela, comme mes douleurs diverses, n'existait qu'à la périphérie de ma danse de guerre. Frost ne pouvait pas laisser le touchant de l'épée l'atteindre, et j'étais plus rapide que lui

le tranchant de l'épée à attendre, et j'étais plus rapide que lui d'un cheveu. La longueur de la lame signifiait qu'il ne pouvait pas m'approcher suffisamment pour pouvoir utiliser sa force contre moi. Peu à peu, j'étais en train de le faire battre en retraite.

Je fis un bond latéral, et le fil de l'épée accrocha le vampire avant de se dégager. Quand j'atterris, le bras de Frost saignait. Une blessure superficielle, mais qui m'arracha quand même un sourire.

Je lançai une nouvelle offensive, mais un son détourna mon attention, un hurlement de loup dans le lointain, et je me reçus mal sur le sol. C'était suffisant pour offrir une ouverture à Frost, et il se rua sur moi de tout son poids, comme un pilier de rugby. Je tentai de passer par-dessus son épaule, mais il me saisit par le poignet et me plaqua au sol. J'avais toujours l'épée dans la main, mais elle ne me servait à rien, avec mon poignet bloqué.

— Si vous m'aviez privé de la victoire, dit Frost, le visage plaqué contre le mien comme celui d'un amant, j'aurais pris mon temps pour vous tuer.

Il frotta sa joue contre mon visage et serra son corps contre le mien.

— Mais Marsilia m'a sous-estimé. Elle a beaucoup vieilli depuis l'époque où elle était l'Étincelante Dague du Seigneur de la Nuit.

Je me transformai en coyote et le mordis au visage. Mes crocs glissèrent sur l'os et il poussa un hurlement. J'ouvris de nouveau la gueule et la refermai sur son œil, le lui arrachant d'un mouvement de tête. Il battit en retraite en hurlant toujours, et je me retransformai en humaine avant de me retrouver emmêlée dans mes vêtements. Je ne voulais pas risquer d'être ralentie ou

dans mes vêtements. Je ne voulais pas risquer d'être tachée ou pire... que l'autre vampire mette la main sur l'épée de Zee.

Je saisis celle-ci et me relevai en titubant. Mon instinct et mon entraînement me firent lever l'épée lorsque Frost me bondit une nouvelle fois dessus. La lame glissa sans peine entre ses côtes et lui transperça le cœur.

Il commença à dire quelque chose, et mon cerveau venait juste de se resynchroniser avec mes sens quand un loup au pelage sombre percuta Frost et lui déchiqueta la gorge. L'animal me lança un bref regard avant de poursuivre le massacre.

Je m'assis sur le sol couvert de glace, trop épuisée pour bouger. Près de moi, Adam était en train d'éventrer Frost de ses griffes et de ses dents. L'épée s'était dégagée de sa poitrine lorsque je m'étais laissée tomber au sol. Je tournai la tête et observai Adam creuser dans la poitrine du vampire jusqu'à ce qu'il en dégage le cœur, qui tomba à côté de moi. Les vampires n'avaient pas bon goût : la chair et le sang anciens, ce n'était pas terrible. Je m'essuyai la bouche précipitamment avec le sweat-shirt de Kyle. J'espérais vraiment que ce n'était pas l'un de ses préférés.

Mais cela n'arrêta pas Adam. Il remonta jusqu'au cou du vampire, et le rongea suffisamment pour que sa tête vienne rouler près du cœur.

En ayant terminé avec Frost pour le moment, Adam s'accroupit près de son cadavre, telle une machine à tuer noire et argent.

— Adam ? demanda Marsilia.

Elle était de nouveau sur pied, mais ses mouvements n'étaient pas normaux. Adam baissa la tête et moit. C'était un

grondement de basse qui fit vibrer ma poitrine et me fit mal aux oreilles. Je pouvais sentir l'odeur de sa rage.

J'avais eu mes dix secondes de repos, et je n'avais plus à me battre. Je me relevai sur mes genoux... et Adam se tourna vers moi et me rugit aussi dessus.

— Je ne pouvais pas faire autrement, lui expliquai-je. Il voulait détruire le monde.

Adam grogna et claqua des crocs vers moi.

Ma pommette me faisait de nouveau mal. Dans la bataille, Frost avait réussi à l'atteindre. Je me préparais à avoir le plus beau coquard du monde. Mon épaule était douloureuse, mon poignet était douloureux, quant à mes mains brûlées c'était encore pire à présent que l'adrénaline du combat s'était évaporée. J'avais froid, j'étais trempée et j'en avais assez.

Adam avait toutes les raisons d'être furieux. J'aurais été outrée s'il était parti se battre sans me le dire. Sans s'expliquer.

— Selon les règles, en tant que maître de Cérémonie, je devrais le tuer pour son ingérence, me dit Stefan.

Je levai vivement la tête vers lui. J'avais totalement oublié cela, ou même qu'il y avait d'autres personnes qu'Adam dans la pièce, pour être honnête.

— Mais je soupçonne que le maître de la Nuit ne se mettra pas martel en tête pour me châtier pour un résultat qu'il désirait lui-même.

» Et, ajouta-t-il en touchant le cadavre de Frost du bout du pied, c'est probablement toi qui l'as tué quand tu l'as poignardé. La réaction d'Adam a été un peu excessive. (Il donna un autre coup de pied au corps.) Mmmh... Je nensais qu'il était plus

âgé... mais les plus vieux d'entre nous retournent à la poussière quand ils meurent. Le soleil s'en chargera pour celui-ci.

Asil s'agenouilla près de moi en lançant un regard méfiant à Adam.

— Ça va ?

Je remuai mes doigts et mes orteils. Les doigts me faisaient mal. Très mal. Mais ils bougeaient.

— Regarde ! m'exclamai-je joyeusement. Pas de chaise roulante. La dernière fois que j'ai combattu des monstres immortels, j'ai terminé en chaise roulante.

J'entendis Wulfé pouffer de rire. Il était appuyé contre les restes d'un mur qui avait encore souffert de la bataille, après l'incendie. Le béton clair des endroits brisés tranchait avec le reste du mur noirci par le feu. J'avais certes essayé d'apaiser les esprits, mais je n'avais pas été si drôle que ça.

Asil fit mine de ne pas avoir entendu Wulfé.

— Je t'aime bien, mais je vais parler pour lui... (il désigna Adam de la tête) parce qu'il n'en est pas capable pour le moment. Tu n'es pas un monstre, et si tu continues à vouloir les combattre avec des cure-dents parce que c'est la bonne chose à faire, toute la magie du monde ne suffira pas à te maintenir en vie.

Je le fusillai du regard, prête à me défendre avec vigueur — pour qui il se prenait ? —, mais je vis alors Adam, qui avait cessé de gronder. Il tirait la langue, épuisé, plus qu'il n'aurait dû l'être après son bref affrontement avec Frost. Comment avait-il su ? Combien de kilomètres avait-il couru ?

Je sentis ma gorge se serrer et les larmes me monter aux

yeux, et ça n'avait rien à voir avec les restes de l'incendie.

— Je comprends. Vraiment. Mais je ne peux pas... (Je déglutis.) Je ne peux tout simplement pas rester plantée à ne rien faire pendant que toi et tous ceux qui sont les miens courent un danger. Ça ne me ressemble pas.

La prudence, ça me connaissait. C'était la stupidité que j'essayais d'éviter... et j'étais toujours vivante, pas vrai ?

— J'ai prévenu les gens d'où je me rendais. Je ne suis pas venue seule. Je sais faire ça. Je suis prudente.

Je ne parlais plus à Asil, à ce stade-là.

— Mais, Adam, le Bien et le Mal sont des concepts réels. Tu le sais mieux que quiconque. Il faut que je prenne la bonne décision. Sinon, je ne vaudrais pas mieux que ce... (Je désignai Frost d'un geste du menton.) Tout ce dont le Mal a besoin pour triompher, c'est que les bons n'agissent pas.

— La vie est dangereuse, intervint Hao. On a beau passer sa vie dans un bunker, on finit quand même par mourir, comme tout le monde.

Il était à moitié nu, couvert de la même crasse que celle qui nous collait à la peau, et pourtant il donnait toujours l'impression d'avoir le contrôle total de lui-même et de son environnement.

Adam poussa un soupir et zigzagua entre les morceaux de cadavre pour venir s'allonger près de moi. Lui aussi était trempé et froid, mais seulement en surface, car son sous-poil était bien chaud.

— Comme c'est mignon, commenta Marsilia.

Shamus lui bondit dessus. Il y eut un grand fracas, et Wulfé apparut à la place de Marsilia. Shamus gisait en deux morceaux,

et Wulfé avait l'épée de Zee à la main. Il fallut que je regarde ma main pour m'apercevoir que je ne la tenais plus. J'avais comme la mémoire de l'acier froid contre ma peau. Wulfé regarda l'arme, puis croisa mon regard alors que Shamus se dissolvait en un tas de cendres qui se confondirent avec la suie sur le sol.

— Tu donnes ton merveilleux sang à cet artefact, Mercy, et tu refuses de partager avec moi ? me demanda-t-il d'un air blessé.

Tout le monde resta immobile... et Wulfé éclata de rire avant de me lancer l'épée. Je l'attrapai avant qu'elle frappe Adam. Cette fois-ci, quand je lui ordonnai de se replier, elle s'exécuta aussitôt, comme si, elle aussi, avait peur de Wulfé. Je la remis dans ma poche, et Wulfé aida Marsilia à se relever.

— J'avoue que j'aurais bien aimé revenir à l'époque où nous pouvions librement nous perdre dans le sang de nos proies, reconnut Wulfé d'un ton un peu triste. J'imagine que ça n'arrivera plus, à présent, mais c'est peut-être une bonne chose. Attends, je vais te porter, ce sera plus simple.

Il souleva Marsilia dans ses bras et regarda Stefan et Hao.

— Il va falloir que vous tuiez les vampires de Frost. Il a surestimé son influence sur eux, et ils ne sont pas morts en même temps que lui, mais ils n'ont plus la capacité d'agir de leur propre chef. (Il soupira.) Et j'imagine qu'il va falloir que je parte à la chasse aux vampires qu'il a brisés dans les villes qu'il contrôlait.

Il contempla le cadavre de Frost d'un œil critique.

— Tu donnes beaucoup de travail à beaucoup de gens. Si tu n'étais pas déjà mort, je te tuerais.

Puis à Marsilia, d'une voix tendre :

— Je te ramène à l'essaim. Tu as besoin d'un bain, de te nourrir et d'un peu de repos.

Il s'avança ensuite vers l'un des murs et bondit par-dessus, tenant toujours Marsilia contre lui.

— Il était avec nous depuis le début ? demandai-je.

Stefan haussa les épaules.

— Qui sait ? Mais c'est vrai que je l'ai déjà vu combattre de manière bien plus sauvage que ce soir. Il n'y a pas eu de bombes incendiaires, par exemple. Mais il ne se souvient pas toujours comment manipuler la magie... enfin, c'est ce qu'il prétend. Et Hao est un combattant renommé.

Hao haussa aussi les épaules.

— Frost est mort. Si Wulfé m'appartenait, je le tuerais, mais les affaires de l'essaim de Marsilia ne me concernent pas.

Quand je quittai les ruines du domaine viticole, accompagnée des loups-garous, Hao et Stefan étaient occupés à tuer les vampires qui s'étaient effondrés le long du mur de la cave. La Mercedes de Marsilia avait disparu, même si l'autre voiture de l'essaim était toujours garée sur le parking. Adam ne semblant pas être venu en voiture, tous les loups s'empilèrent à l'arrière du 4 × 4, et je pris le chemin de la maison.

La Golf eut droit à des funérailles vikings.

Tel un guerrier usé – ou un tas de ferraille décrépite –, elle reposait sur un bûcher de soixante centimètres de hauteur et de vingt centimètres supplémentaires de chaque côté du véhicule. Je l'avais vidangée et dépouillée de toutes les pièces récupérables, puis les membres de la meute l'avaient soulevée jusqu'à son lieu

de repos éternel.

Les pièces détachées traînaient à présent autour de l'autre Golf de rechange qui ornait encore la pelouse séparant mon ancien domicile de l'actuel. Bien sûr, j'aurais pu trouver un autre endroit pour les stocker, mais Adam m'avait engueulée une fois de trop à propos de mon combat contre le vampire.

Je savais bien que je lui avais fait peur. Moi aussi, je m'étais fait peur. Je me souvenais aussi à quel point j'avais été furieuse contre Adam lorsqu'il s'était brûlé en m'embrassant, parce qu'il pensait que ça lèverait le sort fae qui me retenait prisonnière. Il avait eu raison de m'embrasser, bien que ça l'ait blessé, et j'avais eu raison d'aider Marsilia à vaincre le vampire. Mais ça ne m'avait pas empêchée de lui crier dessus, de mon côté.

C'était pour cette raison que la vieille épave n'avait que deux vieux pneus posés sur son coffre, au lieu d'insultes à la peinture rose fluo ou – ça, je me le réservais pour une raison sérieuse – ce petit phare clignotant rouge à énergie solaire que j'avais déniché chez *Walmart*, lors de notre expédition maudite au *Black Friday*.

Le feu brûla encore longtemps après que nous eûmes terminé d'y griller nos marshmallows et nos hot-dogs. Même avec l'énorme quantité de bois du bûcher, sans l'aide de Tad la voiture n'aurait pas pu brûler jusqu'à n'être plus qu'un tas de cendres.

Cela faisait quinze jours que Frost était mort.

L'apparition d'Adam à la télévision avait gravé dans la pierre – si c'était nécessaire – sa réputation de héros et de pilier de tout

ce qui était bel et bon dans la société. Heureusement que personne ne l'avait photographié en train de déchiqueter le cadavre de Frost. Tony m'avait assuré que ses supérieurs étaient satisfaits de la version un peu abrégée des faits qu'Adam et l'agent Armstrong leur avaient fournie.

Kyle me pardonna pour le sweat-shirt irrécupérable et nous aida à chercher sa voiture sans se plaindre une seule fois. Il était, je pense, soulagé qu'on n'ait pas pu la retrouver ce soir-là, évitant ainsi de souiller ses banquettes en cuir doux comme de la soie avec du sang et de la suie.

Warren m'avait dit, alors que nous parcourions des routes de terre sans nom longeant des vignobles et des vergers qui paraissaient sans fin, qu'Adam s'était simplement levé d'un bond de la chaise qu'il occupait dans le bureau de Kyle et avait quitté la pièce sans un mot d'explication, laissant à tous ceux qui restaient la responsabilité d'apaiser le journaliste qui était venu recueillir quelques détails supplémentaires.

Adam était parti avec la Jaguar de Kyle, ne laissant aux autres que le taxi pour rentrer chez eux.

Adam avait expliqué d'un air un peu penaud qu'il ne savait qu'une seule chose : j'étais au domaine viticole avec les vampires... mais il ne savait pas vraiment comment s'y rendre. Il sentait ma présence, mais les routes s'obstinaient à tourner dans la mauvaise direction. Finalement, il avait abandonné la voiture et terminé le chemin à quatre pattes.

Il nous avait fallu trois jours pour retrouver la Jaguar... et encore, seulement parce que quelqu'un avait appelé la police pour signaler un véhicule abandonné dans ses vignes.

Je rendis l'épée à Tad dès que je le revis, quelques jours après notre aventure.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? demanda-t-il. On dirait qu'elle...

— Qu'elle est terrifiée ? proposai-je.

Il fit la grimace.

— Plutôt intimidée, rectifia-t-il.

— Wulfé, tu sais, le vampire taré ? Il s'en est servi pour tuer un autre vampire.

— Ça doit être ça, dit-il avec une nouvelle grimace. Tu devrais demander à papa de te parler de Wulfé, un de ces jours. Ça te filera des cauchemars à la pelle.

Tad habitait toujours chez son père, mais avait cessé de vivre en ermite. Il m'assistait de nouveau au garage. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point travailler avec quelqu'un que j'appréciais m'avait manqué. Il faudrait peut-être quand même que je ferme le garage, mais ça ne serait pas pour tout de suite.

Les funérailles de Peter, organisées dès que cela avait été possible, avaient eu lieu sous un soleil radieux, même si le froid était encore vif. La meute pleura son frère perdu, bien entendu. Ce fut une cérémonie calme et dénuée de discours, parce que Honey n'en voulait pas. Et j'étais d'accord avec elle : les paroles n'étaient pas nécessaires. Nous savions tous très bien ce que nous avions perdu.

Asil rentra chez lui tout de suite après. Ce fut aussi le cas de l'agent Armstrong, qui était resté pour l'enterrement, alors qu'il n'avait jamais rencontré Peter.

Il avait jamais rencontré Peter.

— C'est une bonne chose de se souvenir des victimes, m'expliqua-t-il au bord de la tombe. Ça remet les choses en perspective.

Adam obligea Honey à habiter encore quelques jours avec nous avant de pouvoir rentrer chez elle. Mary Jo prévoyait de quitter son appartement dans les semaines suivantes et d'emménager avec elle. Entre Mary Jo le pompier et Honey la princesse, on aurait pu penser que le désastre couvait, mais aucune des deux ne m'aimait, principalement du fait que j'étais un coyote et non un loup-garou. Peut-être que ce point commun leur permettrait de cohabiter en toute sérénité.

Les dernières flammes du bûcher de la Golf s'éteignirent sous les premiers flocons d'une neige abondante.

— Viens, on rentre, suggéra Adam. Tout le monde est parti, sauf Jesse qui fait la sieste.

Sa voix rauque et le contact de ses lèvres sur mon oreille me dirent qu'il avait autre chose qu'une petite sieste à l'esprit.

— J'ai vraiment l'impression d'avoir une chance incroyable, ce soir, lui dis-je alors que nous nous dirigeons vers la maison.

— Oh ? Parce que tu n'es pas morte dans l'accident, la bagarre contre la fée ou celle contre le vampire ? demanda-t-il d'un ton ironique.

— Ça va, tu m'as assez gueulé dessus à ce propos, l'avertis-je. Tu as atteint le quota maximum. Et en plus ça n'a rien à voir avec mon sentiment.

Lorsque nous avons quitté le domaine viticole et laissé les

LORSQUE NOUS AVIONS QUITTE LE GÉNÉRIK VILCOX ET LAISSÉ LES vampires derrière nous, nous étions rentrés à la maison, notre maison. Elle avait souffert de l'attaque – la porte d'entrée était tellement abîmée qu'il avait fallu en remplacer carrément l'encadrement, et repeindre une bonne partie de la façade –, mais tous nos ennemis étaient morts.

J'avais laissé une traînée de sang, de boue et de cendre derrière moi sur la moquette blanche de l'escalier. En général, ça me gênait de saigner sur cette moquette, mais ce soir-là, ça ne m'avait pas vraiment dérangée. De toute façon, Adam, toujours sous forme de loup, était encore plus sale que moi.

— Je vais prendre une douche, avait dit Asil. Puis j'irai faire un somme dans le salon, là où je peux surveiller les issues, des fois que.

— Il y a une salle de douche au sous-sol, lui avais-je répondu. Mangez quelque chose, aussi. Il y a de quoi dans la cuisine.

— Oui, maman, avait-il rétorqué avec un sourire mutin.

Honey était grimpée sur le canapé du salon en soupirant. Il était tout aussi blanc que la moquette, mais comme c'était du cuir, ce serait probablement plus facile de le nettoyer. Probablement.

Adam m'avait suivie en haut des marches.

— Toi aussi, tu devrais manger, lui avais-je rappelé.

Il m'avait lancé un regard lourd de sous-entendus et j'avais renoncé. S'il avait vraiment faim, eh bien il mangerait. À peine arrivé dans la chambre, il avait entamé la métamorphose en humain. Comme il était épuisé et qu'il n'y avait pas d'urgence, le changement avait pris beaucoup de temps.

J'avais ôté tous les vêtements que je portais couche après couche et les avais jetés dans le panier à linge sale. Puis j'étais allée dans la salle de bains pour prendre une douche. Il m'avait fallu un long moment pour me débarrasser de toute la crasse. La suie s'accrochait à ma peau avec une ténacité surprenante, et comme une partie de ces cendres avaient été autrefois une personne, plus précisément un zombie, je tenais à m'en débarrasser totalement.

Quand j'étais enfin sortie de la douche, j'avais trouvé Adam allongé sur le lit, nu et endormi. Il était propre, et ses cheveux humides m'avaient informée qu'il avait utilisé l'autre salle de bains à l'étage.

Je l'avais contemplé en m'essorant les cheveux avec ma serviette. Peter était venu me rejoindre. Mort ou vivant, c'était un loup-garou, et il se fichait de ma nudité, alors je n'avais même pas pris la peine de me couvrir.

— C'est un homme bien, avait-il dit en regardant Adam.

— Oui, avais-je approuvé.

Peter avait penché la tête pour me regarder, moi, et un sourire avait fendu son visage.

— Tu sais qu'il n'y croit pas lui-même. Il pense être un monstre.

— Ce n'est pas grave, avais-je commenté. Ce qu'il pense ne change pas les faits.

— C'est moi qui lui ai dit où tu étais, m'avait expliqué Peter. Tu m'as renvoyé. Renvoyé ici. Mais j'ai réussi à trouver Adam, et à lui dire où tu étais, et ce que les vampires t'avaient convaincue de faire.

— Mais tu es parti avant que je le sache moi-même !

— Tu es une changeuse, m'avait-il fait remarquer, et ils devaient affronter un nécromancien capable de réduire les morts en esclavage. Bien sûr qu'ils avaient besoin de toi.

Vous voyez ? Même les morts étaient plus intelligents que moi.

— Peter, il est temps pour toi de partir, à présent, lui avais-je dit. Je sais comment réparer ce que Frost t'a infligé.

Asil m'avait rendu mon collier lors du trajet en voiture.

— D'accord, avait-il acquiescé. Mais je voudrais juste dormir une dernière fois près d'elle.

— Oui, avais-je répondu. D'accord.

Il s'était changé en loup une dernière fois et avait quitté la pièce sans un regard en arrière.

Je m'étais approchée du lit et avais fait courir mes doigts douloureux sur la peau humide de l'épaule d'Adam. Comment aurais-je réagi si je n'avais plus qu'une nuit avec lui ? Une dernière nuit...

Il aurait pu mourir à la place de Peter.

J'avais tiré les couvertures coincées sous lui, et il était tellement épuisé qu'il n'avait même pas bougé. Mais lorsque je m'étais glissée entre les draps, près de lui, il m'avait serrée dans ses bras.

— Bon, alors, dit Adam en tenant la porte de service ouverte pour moi alors que la neige étouffait les dernières braises du bûcher funéraire de la Golf, pourquoi est-ce que tu as tant de chance ?

— Parce que.

Je me pressai contre lui au lieu de rentrer dans la maison, le plaquant contre l'encadrement de la porte. Ses lèvres avaient un goût de fumée et de hot-dog, avec une pointe de chocolat. Le goût de la chaleur et de la vie.

— Parce que, c'est tout.

NOTE DE L'AUTEURE

Il y a quelques années, j'ai démontré que je pouvais abandonner quelque chose que je n'appréciais pas, mais que je n'abandonnais jamais quand je ne parvenais pas à faire quelque chose. C'est comme ça que j'ai obtenu un diplôme d'allemand en 1988, alors que je le parlais très mal, et ça ne s'est pas arrangé avec le manque de pratique. Quand j'ai décidé que Zee serait allemand, je me suis contentée d'intégrer quelques petites phrases de cette langue dans les deux premiers tomes de la série. J'étais restée simple... ça n'était pas si compliqué, si ?

C'est alors que j'ai reçu cet adorable e-mail d'un lecteur allemand, qui me disait qu'il adorait mes livres mais que mon allemand était plutôt mauvais.

« Merci, vous êtes au courant que vous venez de trouver un travail, n'est-ce pas ? » lui ai-je répondu.

Depuis ce jour, ce sont donc cet homme, Michael Bock, et sa merveilleuse épouse, Susann, qui ont permis à l'allemand de Zee de gagner en authenticité. Ce qui ne signifie pas que je ne me trompe jamais. Même eux ne peuvent empêcher les erreurs de copier-coller entre leurs e-mails et mon manuscrit. J'en sais juste assez pour me tromper.

Quand Zee a eu besoin d'un bon sort à utiliser dans *Le Grimoire d'Argent*, ce sont donc Michael et Susann qui lui ont donné une voix. Et ça a encore été le cas lorsque Tad a dû en utiliser un à son tour : Michael est arrivé à la rescousse. En voici la traduction :

*Reflète du miroir, trouve l'image et la voix du
père
dans la profondeur de tes sens.
Ses mots sa forme, mes mots ma forme,
dirige, guide, conduis
ensemble dans une connexion de ta réalité.
Lie nos réalités, nos êtres, dans la nature et le
chant.*

Amicalement,
Patty Briggs

Patricia Briggs menait une vie parfaitement ordinaire jusqu'à ce qu'elle apprenne à lire. À partir de ce moment-là, ses après-midi se déroulèrent à dos de dragon ou à la recherche d'épées magiques, quand ce n'était pas à cheval dans les rocheuses. Diplômée en histoire et en allemand, elle est professeur et auteur. Elle vit avec sa famille dans le Nord-Ouest Pacifique. Sa série *Mercy Thompson* connaît un succès phénoménal en France.

REMERCIEMENTS

Parce qu'aucun bon livre ne s'écrit seul, toutes ces personnes ont contribué à la parution de cette histoire.

Mike et Collin Briggs, Kaye et Kyle Roberson, Ann Peters, Michael Enzweiler, Deb Lenz, Linda Campbell et Anne Sowards, qui a relu le brouillon et aidé à l'améliorer. Merci.

Merci aussi à Michael et Susann Bock, qui corrigent mon allemand et donnent leur magie à Zee et Tad.

S'il y a des erreurs dans cet ouvrage, c'est, comme toujours, ma seule responsabilité.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne, en grand format :

Mercy Thompson :

6. *La Marque du fleuve*

7. *La Morsure du givre*

Chez Milady, en poche :

Mercy Thompson :

1. *L'Appel de la Lune*

2. *Les Liens du sang*

3. *Le Baiser du fer*

4. *La Croix d'ossements*

5. *Le Grimoire d'Argent*

6. *La Marque du fleuve*

Alpha & Omega :

Alpha & Omega : L'Origine

1. *Le Cri du loup*

2. *Terrain de chasse*

3. *Jeu de piste*

Corbeau – Intégrale

Masques
L'Épreuve du loup
Le Voleur de dragon
L'Empreinte du démon
Les Chaînes du dragon

Chez Milady Graphics :
Mercy Thompson : Retour aux sources

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Frost Burned*
Copyright © 2013 by Hurog, Inc.

© Bragelonne 2013, pour la présente traduction

Illustration de couverture : © Daniel Dos Santos

Carte :

D'après la carte originale de Michael Enzweiler

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-1190-4

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : www.bragebonne.fr

BRAGELONNE – MILADY, C'EST AUSSI LE CLUB!

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et

bien d'autres surprises !